This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

23. b. 12

UN SERMON

SOUS LOUIS XIV

DEUX SOIRÉES A L'HOTEL DE RAMBOUILLET

SAINT-DENIS. — TYP. DE DROUARD ET A. MOULIN.

UN SERMON

SOUS LOUIS XIV

SUIVI DE

DEUX SOIRÉES A L'HOTEL DE RAMBOUILLET

PAR

FÉLIX BUNGENER

CINQUIÈME ÉDITION

revue par l'auteur

PARIS

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE DE LA MONNAIE, 10

A GENÈVE, MÊME MAISON

1859

Tous droits réservés.

OXFORD

I

Un jour (c'était en 1675, au commencement d'avril), deux hommes se promenaient dans les jardins de Versailles, à peu de distance du château. L'un pouvait avoir soixante-cinq ans, l'autre vingt-quatre. Celui-ci portait un manteau d'abbé ; celui-là, l'épée. — Au reste, je ne m'amuserai pas à faire attendre leurs noms. Le plus âgé, c'était le marquis de Fénelon, ancien lieutenant-général dans les armées de Louis XIV ; l'autre était son neveu, l'humble cadet sans qui nous n'aurions probablement jamais entendu parler des aînés ni de l'oncle.

C'était pourtant un homme bien respectable que ce vieux marquis de Fénelon. Après avoir acquis par ses talents et sa valeur l'estime des premiers capitaines de son temps [1], il s'était livré tout entier aux devoirs les plus relevés de la religion et de la morale ; mais comme

[1] Le grand Condé disait de lui qu'il était *également propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet.* — Au plus fort de la manie des duels, il avait eu le courage de se mettre à la tête d'une association de gentilshommes qui faisaient vœu de ne jamais envoyer ni accepter de défi.

sa vie avait toujours été pure, et que sa piété n'était pas le résultat d'une de ces conversions alors à la mode, elle n'avait rien de cette aigreur et de ces petitesses dont les gens de condition se garantissaient rarement lorsque, après une vie de désordres, ils revenaient ou s'imaginaient revenir à Dieu[1]. Veuf depuis longtemps, il avait eu la douleur de perdre, en 1669, au siége de Candie, un fils qui donnait les plus belles espérances. Toutes ses affections s'étaient partagées, dès lors, entre sa fille[2] et le plus jeune des fils du comte de Fénelon, son frère. Celui-ci vivait encore ; mais il était heureux de céder à un tel frère quelques-uns de ses droits de père et de chef de la famille.

A la cour, où, du reste, il ne venait presque jamais, le marquis de Fénelon avait la réputation d'un second Montausier. C'est assez dire que les courtisans ne l'aimaient guère, bien que forcés de l'estimer.

Ce jour-là donc, il était à Versailles. La cour venait d'arriver de Saint-Germain, où elle avait passé l'hiver[3]. Il arrivait, lui, de ses terres du Périgord, où il avait aussi passé l'hiver, et où il comptait retourner dès qu'il aurait terminé quelques affaires, soit à Versailles, soit à Paris. La plus importante, c'était de voir son neveu.

Il n'était cependant ni assez Périgourdin comme gen-

[1] Voir dans l'*Histoire de Fénelon*, par le cardinal de Bausset, livre I, quelques lettres du marquis à son neveu. Elles sont admirables de douceur et de gravité, de philosophie et de foi.

[2] Plus tard marquise de Montmorency-Laval.

[3] Ce ne fut qu'en 1683 que Louis XIV se fixa pour toute l'année à Versailles.

tilhomme, ni assez stoïcien comme philosophe, pour ne prendre aucun intérêt aux nouvelles d'une cour qui donnait le ton à l'Europe; d'autant plus que son neveu, attaché à la chapelle du roi, était en position de lui en donner de très intimes.

C'était donc de nouvelles qu'ils discouraient en se promenant. L'abbé contait avec esprit, et plus d'un courtisan eût été peut-être étonné de le trouver si bien au fait de tout. Ce n'était pas qu'il eût pris part aux petites intrigues dont il débrouillait si bien la chronique ; mais il avait l'art de voir, de bien voir, et, ce qu'il ne voyait pas, il le devinait mieux que personne. Peu d'hommes ont mieux connu le cœur humain; on pourrait même dire qu'à cet égard il l'emporta sur Bossuet. Les vues de celui-ci avaient plus de grandeur ; celles de Fénelon, plus de finesse. Le premier, comme l'a dit un historien [1], connaissait mieux *l'homme* que *les hommes ;* le second, pourrions-nous ajouter, connaissait *les hommes et l'homme,* — ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'y soit jamais trompé.

Après avoir tantôt souri, tantôt froncé le sourcil, au récit de quelques anecdotes dont nous n'avons que faire ici :

— Et madame de Montespan, dit l'oncle, où en est-elle avec le roi ?

— Rien de nouveau, dit l'abbé. On avait cru voir quelques nuages ; mais le roi ne paraît pas refroidi. Elle règne en paix [2], et toute la cour est à ses pieds.

[1] M. de Barante.

[2] On a récemment découvert, dans les archives de la ville de Perpignan, une lettre de Louvois à M. de Macqueron, intendant

— J'espère bien qu'on n'y a pas vu mon neveu?... dit le marquis en s'arrêtant, et en fixant sur le jeune homme un regard scrutateur.

— Non, mon oncle; vous me l'aviez défendu.

— Ah! voilà votre raison?

— Je ne vous ai jamais désobéi, vous le savez bien.

— Non; mais je voudrais que vous n'eussiez pas eu besoin de ma défense, et je vois malheureusement, à votre ton, que vous seriez assez d'humeur à suivre le torrent. Vous m'avez obéi, c'est bien; mais je n'aurais pas cru que mon neveu eût à se faire violence pour ne pas aller grossir la cour de cette femme...

— Tous les évêques y vont.

— Tant pis pour eux et pour l'Église.

— Je ne dis pas qu'ils fassent bien; mais c'était plus qu'il n'en fallait pour mettre à l'abri des reproches un pauvre aumônier...

— Morale de cour, mon neveu, morale de cour! Si c'est mal, c'est mal; pas de milieu. Que m'importe que les autres ne vous fassent pas de reproches, si je suis forcé de vous en faire, moi?

Il avait raison le digne marquis; mais, sans excuser l'erreur du neveu, nous la concevons. En étudiant l'histoire de ces temps, on ne tarde pas à s'apercevoir que les contemporains de Louis XIV étaient invinciblement conduits à avoir pour lui d'autres yeux que pour le commun des hommes, et à le juger, même dans leur cœur,

du Roussillon en 1669. Le ministre lui enjoint d'avoir l'œil sur toutes les occasions qui s'offriront de vexer et de perdre le marquis de Montespan, coupable d'avoir pris le deuil de sa femme à la naissance du premier enfant qu'elle avait eu de Louis XIV.

sur des lois tout exceptionnelles. Il va sans dire que nous ne parlons pas des courtisans de profession ; ceux-là,

Peuple caméléon, peuple singe du maître,

on ne s'étonne pas qu'ils fussent prêts, comme toujours, à ne rien voir ou à tout approuver [1]. Mais le roi savait donner à ses plus coupables désordres une noblesse, une grandeur, dont il paraît que les gens les plus graves subissaient tous plus ou moins l'influence. « C'est le génie du temps, disait Arnauld, même chez ceux qui ont le plus de lumières. » On le blâmait, au fond, mais pas comme on eût blâmé un autre homme ; on en était venu à raconter comme tout naturel ce qui, partout ailleurs, eût excité l'indignation. Voyez encore madame de Sévigné : parmi tant de lettres où reviennent les amours de Louis XIV, à peine en est-il quelques-unes où quelques mots permettent de conclure qu'elle ne trouvât pas cela tout à fait irrépréhensible ; et c'est à sa fille qu'elle écrit ! Les scandales qu'il donnait n'étaient pour ainsi dire pas des scandales ; le propre du scandale est d'être imité, et nous voyons que les mœurs de la cour furent moins mauvaises, au contraire, sous lui que sous ses prédécesseurs, même que sous son père, Louis XIII, dont la pruderie allait jusqu'au ridicule.

[1] Voir, dans les *Mémoires* de madame de Motteville, combien l'on s'étonnait que la reine-mère trouvât à redire aux galanteries de son fils. On ne comprenait pas qu'elle pût s'en inquiéter, tant que son influence sur le jeune roi n'en recevait pas d'atteinte ; on la trouvait bien simple de ne pas chercher tout uniment à s'en faire un nouveau moyen de crédit.

Dira-t-on que cette amélioration n'était que dans les formes ? Nous ne le pensons pas. Après la brutale immoralité des cent dernières années, une certaine décence extérieure améliorait nécessairement le fond. En ôtant à la débauche la possibilité de s'afficher, Louis XIV lui ôtait son principal attrait aux yeux de la jeune noblesse.

Que si maintenant on demande comment il se faisait qu'en affichant ses propres désordres Louis XIV eût l'audace et le pouvoir de forcer tout le monde à cacher les siens, nous avouerons qu'il y a là quelque chose d'étrange; mais l'histoire est formelle sur ce point. Il était en quelque sorte trop grand pour qu'on osât s'autoriser de son exemple. « C'est le seul prince, dit Duclos [1], dont l'exemple n'ait pas fait autorité dans les mœurs publiques. Personne n'eût osé dire : *Je fais comme lui.* On respectait en lui ce qu'on n'aurait pas osé imiter, comme les sages païens qui adoraient un Jupiter séducteur et adultère [2]. » Lui qui avait enlevé une femme à son mari [3], il gourmandait hardiment les époux qui ne fai-

[1] *Considérations sur les Mœurs.*

[2] Il est en effet bien remarquable que nous ne trouvions pas dans toute l'antiquité un seul exemple de gens s'autorisant ouvertement des désordres des dieux. « Ce que Jupiter a fait, pourquoi ne le ferais-je pas? » dit un personnage de Térence. (*L'Eunuque,* acte III.) Mais ce personnage est un jeune homme aussi impie que débauché. Un débauché non impie n'eût jamais dit cela.

[3] « Avec cet épouvantable fracas qui retentit avec horreur chez toutes les nations, » disent les Mémoires de Saint-Simon. Pour l'honneur de la morale, on voudrait que ce fût vrai; mais, historiquement, c'est faux. Nous ne voyons pas qu'il y ait eu ni *épouvante*, ni *horreur* ; on ne fut pas même étonné, car on était

saient pas bon ménage. Nul n'avait l'air de lui en contester le droit, ou, si on le faisait, c'était si bas qu'il ne nous en est rien revenu, et, en attendant, on obéissait. Bien plus : il n'était pas rare que des pères ou des époux vinssent eux-mêmes le prier de faire une leçon à un fils qui se dérangeait, à un mari infidèle, à une jeune femme trop légère. Et qu'on ne croie pas que ce soient là des traits de sa vieillesse, ou au moins de son âge mûr : avant trente ans, au plus fort de ses désordres, nous le voyons déjà remplir ce rôle ; il ne lui fallait qu'un mot, qu'un regard, pour se retrouver en pleine possession de toute l'autorité que ses vices semblaient lui avoir ôtée.

L'abbé de Fénelon n'avait donc fait que partager une impression à peu près universelle ; peu d'hommes, en France, étaient capables d'échapper aussi complétement que son oncle à la magique influence du roi. — Il se hâta de lui promettre encore qu'il resterait éloigné de madame de Montespan.

— Et l'autre ? dit le marquis.

— L'autre ?...

— Oui ; madame de la Vallière [1].

— On la dit toujours décidée à prendre le voile.

— C'est cela. Quand le monde ne vous veut plus, on se donne à Dieu...

prêt à tout. « Me connais-tu ? » dit un jour la marquise à un paysan qui la saluait. « Oh ! oui, madame. Est-ce pas vous qui avez eu la charge de madame de la Vallière ? » Le pauvre homme n'y entendait pas malice ; mais son expression était parfaitement juste. L'état de maîtresse du roi était une des charges de la cour, tout comme celle d'écuyer ou de confesseur.

[1] *Madame*, depuis que le roi l'avait créée duchesse. (Duchesse de Vaujour.)

— Vous êtes sévère, mon oncle. Il paraît que sa vocation est sincère. M. de Condom [1] en est convaincu, et vous savez qu'il la voit beaucoup depuis quelque temps.

— C'est un bon garant ; puis, à tout péché miséricorde. A propos, est-il ici, M. de Condom?

— Oui, depuis avant-hier. Il est revenu avec le Dauphin.

— J'ai reçu une lettre où il est question de lui, et je veux la lui montrer.

— Une lettre ?

— De M. Arnauld.

— De M. Arnauld ! Prenez garde. Ils ne sont déjà pas trop bien ensemble.

— Et c'est un grand malheur. Cette lettre ne les rapprochera probablement pas ; mais je ne crois pas non plus qu'elle risque de les diviser davantage. — Et le père Bourdaloue ?

L'abbé était surpris que son oncle ne lui en eût pas encore parlé. Jamais janséniste [2] n'aima un jésuite comme M. de Fénelon aimait Bourdaloue. Celui-ci, à la vérité, n'était guère jésuite que de nom et d'habit. Les plus ardents adversaires de son ordre rendaient hommage, non-seulement à son talent, qu'il eût été ridicule de

[1] Bossuet, alors évêque de Condom.

[2] Sauf peut-être Boileau. Le satirique était très-fier de l'amitié du grand prédicateur.

« Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France
Que j'estimai le plus et qui m'aima le mieux. »

Après Arnauld est un peu là comme profession de foi. Arnauld, d'accord en cela avec Bossuet, n'avait jamais eu pour Boileau qu'une froide estime.

nier, mais à ses vertus, à ses qualités aimables et douces ; le *Jésuite de Port-Royal*, comme on l'appelait, n'avait guère d'ennemis que chez ses confrères. M. de Fénelon avait d'ailleurs l'esprit aussi exact que son cœur était pur et droit ; Bourdaloue raisonneur était son homme, aussi bien que Bourdaloue moraliste et chrétien.

— Vous l'entendrez, lui répondit son neveu. C'est demain le Vendredi-Saint, et il doit prêcher devant le roi.

— Je le sais ; je le sais ! C'est ce qui m'a fait venir à Versailles huit jours plus tôt que je ne voulais... Vous riez? Eh bien ! oui, je l'aime...

— Moi aussi, mon oncle, moi aussi... Seulement, je l'aime un peu moins que vous.

— *Un peu moins !*

— Vous préféreriez *beaucoup moins ?*

— Dites-le, si vous le pensez.

— Voilà notre vieille querelle qui va recommencer. J'ai pourtant suivi toutes ses prédications de ce carême...

— Eh bien ?

— J'apprécie mieux ses qualités.

— C'est fort heureux !

— Oui ; mais. .

— Ah ! toujours un mais?

— Toujours. Hélas ! je ne pourrais que répéter ce que je vous ai dit de ses défauts.

— Il n'en démordra pas !

— Mon cher oncle, je suis sincère. Sa Majesté m'ordonnerait de penser autrement, que je ne pourrais...

— Passez ! passez ! Vous savez bien que je n'aime pas cette phrase. Sa Majesté n'a rien à faire ici.

C'était en effet une des tournures que l'adulation avait trouvées pour donner délicatement au roi la plus haute idée de sa puissance ; cela revenait à dire qu'il pouvait tout, sauf l'impossible. L'impossible même y semblait quelquefois compris ; témoin Molière :

« *A moins qu'un* ordre exprès enfin du roi ne vienne
De trouver bons ces vers. . . . . »

Donc, si l'ordre arrivait, il trouverait les vers bons. C'est une plaisanterie, sans doute ; mais, dans la bouche du misanthrope, ces mots valent presque une assertion sérieuse.

— Eh bien ! reprit l'abbé, parlons sans figure ; vous ne voulez sans doute pas plus que le roi m'ordonner de changer d'idée. Non, ce n'est pas ainsi que j'entends la prédication. Je veux moins d'ordre et plus de mouvement, moins de raisons et...

— Moins de raisons ! Comme si l'on pouvait jamais en avoir trop !

— Non ; mais on peut en donner trop. Que le prédicateur possède à fond les preuves du dogme, les principes philosophiques de la morale, c'est bien ; qu'il laisse entrevoir sa science et en donne çà et là des échantillons, c'est encore très-bien ; mais la chaire veut autre chose. Tout cela est bon pour convaincre, et il s'agit de persuader.

— Mais, pour persuader, il faut convaincre.

— C'est ce que disaient les anciens rhéteurs, et, comme ils n'avaient guère en vue que les discussions du barreau, ils disaient vrai. Mais, mon oncle, en sommes-

nous là? Si le but est tout autre, le choix des moyens restera-t-il donc soumis aux mêmes règles? Le but, voilà la grande affaire. Il faut toucher, régénérer, sauver.... On ne sauve pas avec des raisons !

Il allait trop loin; mais comment s'étonner qu'à vingt-quatre ans il revêtit de formes un peu tranchantes le système oratoire qu'il professa toujours d'une manière un peu trop absolue? Nous aurons à revenir là-dessus dans la suite de notre histoire; bornons-nous, ici, à faire observer que l'homme n'est ni tout intelligence, ni tout cœur; que l'orateur chrétien, par conséquent, ne doit pas plus négliger l'intelligence pour le cœur que le cœur pour l'intelligence. Bourdaloue parlait trop à l'esprit; Fénelon se jeta dans l'autre extrême, et c'est ainsi qu'il arriva, en particulier, à se faire une loi de ne jamais écrire ses discours. Il est vrai qu'il y perdait moins que personne : l'abondance de ses idées, l'étonnante facilité de son élocution, l'ascendant de son caractère, tout concourait à diminuer, chez lui, les inconvénients de sa méthode; mais ce n'était pas une raison pour conseiller à tout le monde des procédés bons tout au plus pour lui et pour quelques hommes d'élite. Ajoutons cependant, pour être justes, que c'est une erreur qui l'honore : moins modeste, il aurait été moins tranchant [1]; il aurait compris mieux que personne qu'il y avait folie à exiger de tous les orateurs ce qu'il obtenait de lui-même.

Pourtant il y avait du vrai, beaucoup de vrai, dans

[1] Voir ses *Dialogues sur l'Eloquence*, écrits à peu près à cette époque. Dans le second, surtout, en parlant de l'improvisation, c'est son portrait qu'il trace.

cette manière d'envisager l'éloquence de la chaire. « On ne sauve pas avec des raisons, avait-il dit ; et en effet, plus on étudie le cœur humain, — mais il ne faut pas que ce soit dans les *Rhétoriques*, — plus on est étonné de voir combien sont réellement faibles ces armes forgées à grand bruit par les vulcains de la logique. Avons-nous à nous en servir, — nous les croyons irrésistibles ; un autre vient-il à s'en servir contre nous, nous en sentons à peine le choc. Tel orateur s'imaginera frapper un coup terrible en employant un argument qu'il aura lui-même entendu vingt fois sans en être aucunement ébranlé.

Et s'il en est ainsi dans toute espèce d'éloquence, que sera-ce dans celle de la chaire ? — Un juge devant qui vous plaidez, vous êtes au moins sûr qu'il prononcera. C'est son devoir, son métier ; quelque embarrassé qu'il soit, quelque envie qu'il eût de laisser l'affaire indécise, il est forcé de la trancher. Dans la prédication, c'est autre chose. Ce que vous avez le plus à craindre, ce n'est pas que l'auditeur se prononce contre vous, mais qu'il ne se prononce pas du tout. L'amener à votre avis, c'est facile, et même, le plus souvent, il est d'accord avec vous avant que vous ayez ouvert la bouche ; mais l'amener à dire sérieusement oui, et surtout à se rappeler ce oui, à le réaliser dans sa conduite, — voilà le difficile, et souvent, hélas ! l'impossible.

C'est ce que Fénelon, quoique bien jeune, savait depuis longtemps par expérience.

— Les passions ont une logique à elles, reprit-il ; elles ne se croient point obligées de suivre le prédicateur sur le terrain de la sienne. C'est une grande erreur que de se croire victorieux parce qu'on aura réduit son audi-

teur à ne plus savoir que répondre. Savez-vous l'histoire du paysan et de l'usurier ?

— Non.

— Elle est un peu vieille, mais elle est bonne; M. Tronson [1] nous la citait souvent. Un paysan va donc un jour trouver un usurier pour lui emprunter quelque argent. L'usurier partait pour l'église. Le paysan l'y accompagne; on arrangera l'affaire au retour. Le sermon, par hasard, roule sur l'usure; un sermon foudroyant. On sort, et le paysan fait mine de s'en aller. L'autre le rappelle; il hésite. — Qu'est-ce donc? dit l'usurier. Le paysan ouvre de grands yeux : — Mais.... le sermon.... — Venez ! venez ! Le curé a fait son métier ; pourquoi ne ferais-je pas le mien ?

— Qu'est-ce que cela prouve? dit le marquis.

— Beaucoup, mon oncle, beaucoup. Cela prouve, d'abord, ce que je disais. Croyez-vous que l'usurier se vantât d'avoir quelque chose à répondre aux arguments qu'il venait d'entendre? Non, certainement non ; et pourtant il allait son train. Que conclure de là, sinon que la massue de l'orateur était tombée à faux ? — Je conviens que le trait est un peu fort; peut-être n'est-il guère authentique; qu'importe ? Une anecdote n'a pas toujours besoin d'être vraie pour être instructive. D'ailleurs, manquons-nous de traits analogues et malheureusement trop vrais? Ah ! de quel amer découragement le prédicateur ne serait-il pas saisi s'il lui était donné de lire, au sortir du sermon, dans le cœur de ceux mêmes qu'il croit avoir le mieux atteints ! L'un a retenu un

[1] Supérieur du séminaire Saint-Sulpice.

portrait frappant : il y reconnaît son voisin, son ami, son ennemi, tout le monde, enfin, excepté lui-même ; et ce portrait, cependant, c'était le sien ! L'autre a gardé quelques idées, très-importantes, peut-être, mais dans lesquelles il ne lui vient pas à l'esprit de voir autre chose que des idées, des théories, heureux encore s'il ne se borne pas à y voir des phrases [1]. Le plus grand nombre, enfin, n'a rien retenu du tout, et semble ne pas se douter même qu'on vienne là pour retenir quelque chose : idées, arguments, images, tout a passé devant leur esprit comme devant un miroir ; vous n'en retrouvez aucune trace. Le prédicateur lui-même, une fois qu'il a découvert ce qui en est, — de quel zèle et de quelle foi n'a-t-il pas besoin, en chaire, pour ne pas se laisser aller à l'idée qu'il prêche pour prêcher, comme les autres entendent pour entendre ! Il est vrai que ceux-ci écoutent généralement avec attention, avec intérêt même ; mais, une fois le discours fini, tout est fini. Puis...

— Mon cher neveu, je vous dirai aussi que je n'ai rien à répondre, mais que je n'en suis pas plus converti.

[1] Un jour, en présence de Balzac, l'abbé de Saint-Cyran vint à toucher certaines vérités et à les développer avec force. Balzac, attentif à tirer de là quelque belle pensée pour l'enchâsser plus tard dans ses pages, ne put s'empêcher de s'écrier : *Cela est merveilleux !* se contentant d'admirer sans se rien appliquer. « M. de Balzac, dit l'abbé, est comme un homme qui serait devant un beau miroir d'où il verrait une tache sur son visage, et qui se contenterait d'admirer la beauté du miroir sans ôter la tache. » Voilà Balzac plus émerveillé que jamais, et, oubliant derechef la leçon pour ne voir que la façon : « Ah ! s'écria-t-il encore plus fort, voilà qui est plus merveilleux que tout le reste ! »

SAINTE-BEUVE. *Port-Royal*, liv. III.

Vous avez raison sur votre terrain; ai-je pour cela tort sur le mien?

— Je ne suis donc pas sur le vôtre?

— Point du tout. Un sermon a deux buts, et vous ne parlez que d'un.

— Deux buts?

— Oui. L'un, spécial, c'est-à-dire lié au sujet même du discours : il s'agit d'une vérité à croire, d'un vice à éviter, d'une vertu à acquérir; — l'autre, général, plus vague, mais aussi plus grand : il s'agit d'élever l'âme, de lui faire respirer pendant quelques moments un air plus pur que celui de la terre. Me comprenez-vous à présent?

— Vous voulez dire que si j'ai à prêcher, par exemple, sur le mensonge, mon auditeur doit s'en aller avec deux impressions, l'une relative au mensonge et à ce qu'il y a de coupable dans ce vice, l'autre purement d'édification, indépendante du sujet, et résultant de cela seul que mon discours est un discours pieux. N'est-ce pas là votre pensée?

— Parfaitement. On pourrait donc oublier que vous avez prêché sur le mensonge, et retirer pourtant quelque fruit de votre discours. Eh bien! tout ce que vous disiez tantôt est vrai quant au premier de mes deux buts : il est clair que, si l'orgueil m'empêche de me reconnaître dans le portrait que vous aurez fait du menteur, votre sermon ne me sera d'aucune utilité en tant que sermon sur le mensonge; mais ne voyez-vous pas qu'il pourra encore m'être utile, en tant que discours édifiant, par le seul fait d'avoir tenu plus ou moins longtemps mon esprit sur un objet sérieux et chrétien? — Et à vrai dire,

plus j'y pense, plus je me persuade qu'à cela se réduisent, presque toujours, les résultats de la prédication. Je sais bien qu'on me citera tel menteur corrigé par un sermon sur le mensonge, tel usurier salutairement effrayé par un sermon sur l'usure : aussi ai-je dit *presque* toujours et non *toujours;* mais, pour un homme sur qui vous aurez exercé une action directe et déterminée, il y en aura cent, peut-être mille, sur qui vous n'aurez agi qu'indirectement et vaguement. Ils sont venus à l'église sans s'inquiéter du sujet que vous prendriez ; ils en sortent sans s'inquiéter davantage de celui que vous avez pris. Et pourtant tout n'est pas perdu. Le champ n'a pas reçu ou n'a pas gardé le genre de semence que vous vouliez y semer ce jour-là ; mais il a été labouré, et c'est toujours quelque chose.

— Certainement, dit Fénelon, et je suis heureux qu'après avoir commencé par une idée si éloignée des miennes, vous finissiez par vous en rapprocher autant. Tout ce que vous venez de dire, je me le suis dit bien des fois. C'est triste, mais c'est vrai ; qu'y faire ? Et puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de nous créer des auditeurs tels que nous les voudrions, tels qu'il les faudrait pour que la prédication portât tous ses fruits, prenons-les comme on nous les donne ; le champ est encore assez beau. Mais c'est précisément parce que le but direct est si souvent manqué, parce que l'effet du sermon se réduit, pour le plus grand nombre, à une impression vague, c'est précisément pour cela, dis-je, que je ne veux pas qu'on coure trop après le but direct, et qu'on mette trop d'importance aux arguments qui semblent y conduire.

— Dans ce sens, je vous l'accorde ; mais vous m'accorderez aussi que ce ne serait bon à dire à de jeunes prédicateurs. On ouvrirait une trop large porte aux idées vagues, aux amplifications, aux discours sans ordre et sans nerf.

— C'est possible. Croyez-vous que moi-même je me flatte d'éviter toujours cet écueil? Aussi me garderai-je d'énoncer jamais cette idée sans l'entourer des restrictions dont je sens qu'elle a besoin. Je ne dirai pas : « Hâtez-vous de quitter les détails pour vous lancer dans les considérations générales ; finissez-en vite avec les raisons pour en venir aux sentiments. » Mais voici ce que je dirai : « Qu'il y ait un sentiment sous chacune de vos raisons [1] ; que l'édification ne cesse pas de marcher de pair avec l'instruction. » — Vous le voyez : il de s'agit pas de proscrire les raisonnements et les preuves, mais de faire en sorte que, dans le cas très-probable où l'auditeur ne les retiendra pas, son cœur, à défaut de son esprit, en conserve l'impression. Voilà ce qui manque au père Bourdaloue [2]. Si l'éloquence est l'art de raisonner, c'est l'homme le plus éloquent de notre siècle ; si c'est le don de remuer les âmes, j'ose dire qu'avec beaucoup moins de talent on peut être plus éloquent que lui [3]. Vous, homme grave, instruit, habitué à suivre un raisonnement et à le retenir d'autant

[1] « Saint Augustin est touchant lors même qu'il fait des pointes. » FÉNELON, *Dialogues sur l'éloquence.*

[2] « Il est très-capable de convaincre, mais je ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche moins. » *Ibid.*

[3] Je conclus que c'est un grand homme qui n'est point orateur. » *Ibid.*

mieux qu'il est plus serré, vous ne perdez rien de ses sermons, et vous êtes porté à les juger d'autant meilleurs qu'ils vous offrent plus à retenir; moi-même, si je pouvais prendre sur moi de les écouter dans cet esprit, je partagerais votre admiration. Mais un sermon est pour tout le monde. Voulez-vous le bien juger? Faites-vous peuple. Or, pour cela, il ne suffit pas de se supposer moins savant qu'on ne l'est. Le vrai caractère du peuple, c'est de juger par impression : jugez par impression et vous serez peuple, et vos jugements partiront du seul point de vue qui soit ici convenable et vrai. Cicéron lui-même n'a-t-il pas dit qu'un discours qui n'obtient pas l'estime du peuple ne mérite pas celle des hommes instruits? A plus forte raison le dirons-nous d'nn sermon. Encore un fois, faites-vous peuple.

— C'est facile à dire.

— Et facile à faire, soyez-en sûr; vous n'entendez pas de sermon que vous ne le fassiez sans vous en douter. Assis au pied de la chaire, il y a deux hommes en vous : l'homme instruit, qui va trouver le discours bien ou mal composé, bien ou mal dit; l'homme naturel, qui va ouvrir ou fermer son cœur aux impressions de la Parole de Dieu. Eh bien, ce que je vous demande, c'est de consulter le second plutôt que le premier. Ah! nous ne le consultons que trop quand il s'agit de nous soustraire aux conséquences des vérités les mieux prouvées; consultons-le donc un peu lorsqu'il s'agit de savoir si un sermon est bien ce qu'il doit être. Consultez-le pour ceux du père Bourdaloue. Tous ces raisonnements que vous retenez si bien, oubliez-les; que vous reste-t-il? Peu de chose, avouez-le. Et que d'autres sermons dont

il resterait encore moins, vu que ceux qui les prêchent ont le même défaut et sont loin d'avoir le même talent !

— Mais alors, dit M. de Fénelon un peu embarrassé, comment expliquer ses succès ? car enfin, ce n'est pas seulement à la cour qu'on l'aime, qu'on l'admire. L'an passé, à Paris, quand il devait prêcher le soir, Notre-Dame était envahie dès le matin ; quand il devait prêcher le matin, des gens passaient la nuit dans l'église. Une heure avant le sermon, vous rencontriez des foules qui s'en allaient sans avoir pu entrer. Je ne vois guère comment cela s'accorde avec le reproche que vous lui faites de ne pas prêcher pour le peuple.

— J'ai dit qu'il manquait le but ; je n'ai jamais nié qu'il ne montrât dans les moyens une fécondité, un art, un génie extraordinaires. L'enthousiasme de la foule ne prouve, à mes yeux, qu'une chose : c'est qu'elle se trompe comme lui, et prend les moyens pour le but. Si elle savait mieux ce que doit être, ce que doit laisser un sermon, elle serait de mon avis. Croyez-moi : nous ne sommes encore, à cet égard, ni aussi éclairés, ni surtout aussi *christianisés* qu'on se le figure. Parce que nous n'entendons plus citer Virgile ou mêler les dieux et les saints, nous voilà prêts à féliciter nos orateurs comme s'ils avaient secoué toute espèce de joug profane ; parce qu'on s'interdit les pointes et qu'on est plus sobre d'antithèses, on ne croit plus faire de l'esprit, et le bon peuple est là qui croit entendre tout ce qu'il y a au monde de plus grave et de plus chrétien. Le père Bourdaloue leur donne en effet mieux que personne le genre de nourriture qu'ils viennent chercher ; mais, celle qu'ils viennent chercher, est-ce la bonne ? Et si elle ne

l'est pas, croyez-vous qu'elle le devienne par le fait qu'on en est avide? — Je sais bien que l'aspect d'une grande foule réagit favorablement sur chacun de ceux qui la composent; tel sermon, qui paraîtrait froid et pâle devant cent personnes, peut sembler éloquent devant six mille. Mais c'est précisément ce qui n'arriverait pas si ce sermon était un vrai sermon. Il aurait sa vie en lui-même; il se passerait du secours des émotions extérieures. Ajoutez à cela l'engouement, la mode...

— La mode!... s'écria M. de Fénelon.

— N'est-elle pas toujours pour quelque chose dans les succès de ce monde, même les plus légitimes?

— Mais l'engouement! l'engouement! Vous oubliez de qui vous parlez...

— Je parle d'un homme que j'admire presque autant que vous, vous le savez bien; mais, toute admiration qui va au delà du vrai, je l'appelle de l'engouement. On peut donc s'engouer d'un grand orateur, d'un grand homme [1], tout aussi bien que d'un sot. — Ajoutez cela, disais-je, et vous ne demanderez plus pourquoi Notre-Dame était si pleine.

— Voilà, j'espère, une réputation admirablement démolie!

— Eh! non; je ne démolis rien. Je ne lui ôte pas la sienne; j'indique seulement celle où je crois qu'il eût mieux fait de viser, et votre chagrin même me prouve que je n'ai pas tort: vous avez trop de raison et de piété pour ne pas entrer un peu dans mon idée. Au

[1] « Nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable. » LA BRUYÈRE.

reste, j'ai encore une justice à lui rendre : c'est qu'il y va de bonne foi. S'il s'est jeté dans cette voie, c'est que son genre d'esprit l'y a conduit; s'il y reste, ce n'est point pour exploiter la popularité qu'il s'y est acquise : c'est qu'il ne peut plus faire autrement.

— Je ne reviendrai pas sur vos critiques; il y a du vrai, il y a du faux. Mais vous m'accorderez que le père Bourdaloue n'aurait pas grand'chose à faire pour qu'elles tombassent. Avec un peu plus de chaleur, quelques modifications dans son style...

— Son style! son style! Eh! tous les gens qui écrivent vous diront que c'est ce dont on peut le moins changer. Le style d'un homme lui est en quelque sorte donné comme sa physionomie, comme sa taille, comme les battements du pouls, bref, comme ce qu'il y a, dans tout son être, de moins soumis à l'action de la volonté. On ne change pas son style; tout au plus parvient-on à le travestir. Aussi l'expression *changer de style* ne signifie-t-elle guère que *changer de sujet* [1]; on a senti qu'elle serait fausse si elle gardait son premier sens. Chez un esprit naturellement raisonneur, le style est raisonneur. Il ne peut pas ne pas l'être; la chaleur qu'on s'efforcera d'y jeter sera une chaleur de mots, d'exclamations, non

1 « Muse, CHANGEONS DE STYLE, et quittons la satire.
BOILEAU, Sat. VII.

Il y a souvent beaucoup de philosophie dans les modifications que l'usage apporte au sens des mots, et, cela, aux époques mêmes où les meilleurs écrivains n'ont pas l'air de se douter qu'il existe une philosophie du langage. Quand Buffon a dit : « Le style, c'est l'homme, » il n'a fait que mettre en formule la vérité dont on avait eu conscience, un siècle avant, en modifiant le sens de l'expression *changer de style*.

une chaleur réelle, vivante. Si l'écrivain se respecte, il n'essaiera même pas; il aimera mieux rester froid que de s'échauffer par convenance.

— En somme, donc, vous n'accordez pas même que le père Bourdaloue puisse acquérir ce qui lui manque. Que vous ayez raison ou tort, vous m'avouerez que c'est hardi. Il serait bien surpris, je pense, s'il venait à savoir...

— Eh! mon oncle, dit l'abbé en souriant, qui vous a dit qu'il ne le sache pas?

— Vous auriez osé, vous!...

Il était stupéfait. Cependant, sous cet air grondeur, on aurait vu poindre, à ces derniers mots, un léger mouvement de joie, d'orgueil peut-être. M. de Fénelon était beaucoup plus sensible qu'il ne voulait le paraître à la réputation naissante de son neveu. En lui faisant tout haut de graves leçons sur l'orgueil, il était ravi de pouvoir se dire tout bas que le jeune homme avait raison de se croire quelque chose. Dans ce moment donc, en particulier, quelque fâché qu'il fût de lui trouver une opinion peu conforme à la sienne, il était assez fier d'avoir pour neveu quelqu'un qui n'avait pas reculé devant un Bourdaloue. En apprenant ce qu'il avait osé, le vieux soldat lui pardonnait presque d'avoir osé.

— Comment donc! reprit-il. Tout ce que vous venez de me dire, vous le lui avez dit, à lui?

— Pas tout peut-être; mais je lui en ai dit bien d'autres.

— Et il a bien voulu vous écouter?

— Pourquoi pas?

— Et il a pris la peine de répondre?

— Quand il l'a pu...

— Quand il l'a pu! Voudriez-vous, par hasard, me faire croire que vous l'avez battu?

— Battu... non; je me garderais bien d'employer ce mot...

— Ah! de la générosité?

— Je puis seulement vous assurer que je l'ai trouvé... sur bien des points...

— Enfin?

— Plus traitable que vous.

— Il a avoué qu'il raisonne trop?

— Oui.

— Il a avoué qu'il est froid?

— A peu près...

— Il a avoué que ses sermons ne laissent pas l'impression qu'ils devraient laisser?

— Il en a gémi devant moi; il m'a dit que cette idée le poursuivait...

— Mais c'est une trahison! s'écria le vieillard. Et moi qui prenais sa défense! Moi qui me serais battu pour lui!

— Voilà que vous allez lui faire un crime de ce que ses triomphes ne l'empêchent pas d'être modeste, et de ce qu'il a le bon sens de ne pas se croire parfait. Eh! il me semble que tout ceci vous honore tous les deux, vous, pour avoir mis tant de chaleur à défendre un digne prêtre, lui, pour avoir reçu de si bonne grâce les avis d'un jeune homme. Allez! bientôt vous ne l'en estimerez que plus; et soyez sûr qu'il vous rendra la pareille, car vous pensez bien que je lui dirai...

— Vous ne lui direz rien; vous me mènerez chez lui.

Voilà trois ou quatre ans que j'ai envie de le connaître, et que j'ai toujours différé, je ne sais pourquoi.

— Aujourd'hui même, si vous voulez.

— Ce soir... — Mais qui sont ces messieurs ?

II

Cinq ou six ecclésiastiques se promenaient lentement, à trente pas devant eux, dans une allée où nos deux interlocuteurs venaient d'entrer. Leurs mouvements paraissaient se régler sur ceux d'un homme très-grave, évêque, à en juger par son camail violet. Comme ils tournaient le dos à MM. de Fénelon, ceux-ci ne furent pas d'abord aperçus d'eux, et l'abbé eut le temps de satisfaire la curiosité de son oncle.

— Ce sont les philosophes, lui dit-il.

— En effet, on dirait Platon chez Académus. Mais je n'ai pas lu que Platon se fît suivre d'un valet...

— Prenez garde, mon oncle! Votre Platon, c'est M. Bossuet, et l'in-folio que ce valet porte, c'est la Bible.

Le nom de *philosophes* était en effet celui que l'on donnait vulgairement, à la cour, aux hommes savants et graves de la société de Bossuet. Singulière destinée des mots! Celui qui devait désigner, cent ans plus tard, les démolisseurs de la religion, de la morale, celui que nous n'osons presque plus employer sans correctif, de

peur qu'il n'ait l'air d'une injure, avait encore, à cette époque, toute la noblesse du sens antique et toute la pureté du sens chrétien.

Bossuet avait eu l'idée de donner à ses promenades, particulièrement le dimanche et les jours de fête, un intérêt plus positif que celui de simples conversations sur des sujets pris au hasard. On lisait un chapitre de l'Ancien Testament ; puis, chacun faisait ses remarques. L'abbé Renaudot [1], un des premiers orientalistes du temps, s'attachait particulièrement à l'examen du texte ; l'abbé de Langeron, aux questions d'histoire générale ; l'abbé Fleury, à l'histoire ecclésiastique ; l'abbé de Cordemoy, au dogme ; son père [2], grand cartésien, à la métaphysique ; l'abbé Fléchier, aux figures et aux formes ; l'abbé de la Broue [3], assez bon poëte et ancien lauréat des jeux floraux, à la poésie. Il y avait aussi l'abbé de Saint-Luc, fils du maréchal de ce nom, l'abbé de Longuerue [4] et quelques autres. Plus tard, car ces réunions durèrent vingt-cinq ans, on y admit des hommes de tous les rangs et de tous les états ; Racine et La Bruyère en furent. Il est fâcheux d'avoir à ajouter que la mode finit par s'en mêler. Quand le roi se jeta dans la dévotion, il y eut presse pour être reçu *philosophe*.

[1] Né en 1646, mort en 1723. C'est à lui qu'est adressée l'épître de Boileau sur l'*Amour de Dieu*.

[2] Lecteur du dauphin, auprès de qui Bossuet l'avait placé. On a de lui une *Histoire de Charlemagne* et une *Histoire de France*, continuée par son fils.

[3] Nommé évêque de Mirepoix, en 1679, à la suite d'un sermon prêché devant le roi. Il joua un rôle dans les querelles de la Bulle.

[4] Fameux par son originalité et ses brusqueries.

Le chef et l'âme de ces réunions, c'était Bossuet. Quoique plusieurs des hommes que nous venons de nommer fussent plus savants que lui, chacun, du moins, dans sa spécialité, — c'était merveille de voir comme ils subissaient l'ascendant de son génie, et gardaient leur rôle de disciples. Lui, de son côté, avec cette aisance polie que donne le sentiment d'une domination incontestée, il n'intervenait d'ordinaire que pour conclure et prononcer; mais, à moins que le sujet ne l'y forçât, il évitait de donner gain de cause à personne, et se bornait à faire ressortir, dans un résumé lumineux, ce que chacun avait dit de meilleur. Les résultats de la discussion étaient notés, séance tenante, sur les marges d'une grande Bible de Vitré [1], où Bossuet ne se faisait ensuite aucun scrupule de prendre tout ce dont il avait besoin pour ses ouvrages. Nous ne voyons cependant pas qu'aucun de ses collaborateurs se soit plaint de ces emprunts; il paraît, au contraire, qu'ils étaient fiers d'apporter leur pierre anonyme à tout ce qu'il bâtissait ou bâtirait. Souvent même on lui remettait des mémoires tout rédigés, où il puisait sans plus de façon dans les notes de sa Bible. Sa gloire n'en recevait aucune atteinte; on eût dit que tout lui appartenait par droit de génie. Les protestants seuls s'avisèrent de remarquer que ce droit ressemblait par trop au droit du plus fort, et ils avaient bien un peu raison; mais à quoi sert d'avoir raison contre la faveur populaire? Allez dire aux Français que le Genevois Dumont, et quelques autres, ont fait les discours de

[1] Cette Bible existe. Quelques notes sont de la main de Bossuet; la plupart sont de l'abbé Fleury, qui remplissait ordinairement es fonctions de secrétairé.

Mirabeau! Ils vous riront au nez, et peut-être n'auront-ils pas non plus tout à fait tort. Quand Mirabeau montait à la tribune, son discours pouvait bien être d'un autre; dès qu'on en avait entendu trois phrases, il était de lui et ne pouvait plus être que de lui. — Ainsi faisait Bossuet avec les idées d'autrui.

Revenons à nos promenades *philosophiques*. Elles avaient commencé, deux ans auparavant, à Saint-Germain, et avaient continué à Versailles durant les étés de 1673 et 1674. Celle-ci était la première de 1675; aussi le *Concile*, comme on disait, n'était pas au complet. On y avait souvent compté jusqu'à douze membres, et nous avons déjà dit qu'il n'y en avait, ce jour-là, que cinq ou six. C'est que la réunion n'avait pas été annoncée d'avance; on avait eu tout à coup l'idée de profiter d'une après-midi de beau temps, et on était bien aise d'inaugurer le Concile un jour de Jeudi-Saint.

MM. de Fénelon pressèrent un peu le pas, et bientôt ils purent saisir le sujet de l'entretien. Ce n'était pas une indiscrétion de leur part; le neveu était de ces conférences, et l'oncle était très lié avec Bossuet.

On venait de reprendre le livre d'Ésaïe à l'endroit où on l'avait laissé en automne. C'était au quatorzième chapitre. L'abbé Fleury avait lu ce chapitre à haute voix, et la discussion venait de s'ouvrir. Mais Bossuet, contre son usage, avait parlé le premier; il n'avait pu s'empêcher d'exprimer l'impression profonde que ce magnifique morceau faisait sur lui.

— Que de beautés! disait-il. Si l'auteur n'était qu'un poëte, je dirais que c'est son chef-d'œuvre. Vous trouverez, dans quelques autres chapitres, autant et peut-être

plus de richesses ; mais il n'en est aucun, ce me semble, où la grandeur de l'ordonnance réponde mieux à la majesté des détails. Ce n'est pas un simple morceau détaché ; ce n'est pas même une ode : c'est un poëme. Plus vous l'étudierez, plus vous verrez que rien n'y manque.

Et il se mit à leur en esquisser à grands traits le plan et la marche.

Il serait en effet difficile de trouver, même dans la Bible, quelque chose de supérieur à ce chapitre. C'est celui où le prophète, apostrophant un roi qui vient de mourir, descend avec lui au fond des abîmes pour proclamer le néant de sa gloire, et chanter la délivrance des peuples qui avaient gémi sous son joug. D'Augustin à Bossuet, de Jérôme au docteur Lowth, de Sidoine aux deux Racine, le monde n'a eu qu'une voix pour admirer ce morceau ; et quel est l'incrédule même, pour peu que le beau et la poésie existent encore pour lui, qui refusera de se joindre à cette universelle admiration ?

Il est fâcheux que les *Commentaires* de Bossuet sur l'Ancien Testament, quoique rédigés, pour la plupart, à la suite de ces entretiens, ne nous donnent qu'une idée très imparfaite de ce qui s'y faisait. Ne cherchez dans ces notes ni poésie, ni éloquence ; à peine trouverez-vous çà et là quelques mots d'où vous puissiez conclure que la sublimité du texte n'a pas échappé à l'interprète. Ce sont des commentaires, dans toute la rigueur du mot ; encore l'auteur semble-t-il s'être imposé la loi de commenter en philologue plutôt qu'en théologien. On voudrait pouvoir dire au moins que ces notes sont d'un grand prix au point de vue philologique ; malheureusement, il n'en est rien. Bossuet ne savait pas l'hébreu ; il l'étudia plus tard,

mais n'alla guère au delà des éléments. L'abbé Renaudot, qu'il appelait familièrement son *lexique*, en savait plus que beaucoup d'érudits de cette époque, mais assez peu en comparaison de ce qu'on a su depuis ; l'étude des langues orientales était encore presque autant dans l'enfance que celle des sciences naturelles. Généralement donc, Bossuet s'en tient aux textes latins et à la version des Septante. Que pouvait-il bâtir de réellement solide sur des bases dont le plus mince bachelier en théologie ne veut plus entendre parler? Aussi n'est-il presque jamais cité par les commentateurs de nos jours. Cependant, si ces notes présentent peu de vraie science, elles ne contiennent non plus pas autant d'erreurs qu'on pourrait le croire. Il y avait, chez l'auteur, un certain fond de logique et de raison qui suppléait à la science. C'est ce dont on peut se convaincre encore, par exemple, dans un petit traité d'anatomie composé par lui pour l'éducation du Dauphin. Il y manque beaucoup de choses que Bossuet ne savait pas, que nul ne savait alors ; et il n'y a pourtant rien, ou presque rien, qui ne soit plus ou moins d'accord avec les découvertes postérieures.

Reste donc la sécheresse ; elle est incontestable. Mais, dans ces entretiens, comme il ne se croyait pas obligé d'être savant ou de n'être que savant, le commentateur s'éclipsait devant le poëte, l'érudition devant le génie ; on le voyait souvent s'élever, sur les traces des prophètes, à des hauteurs où il semblait que nul homme, excepté eux, ne fût encore parvenu.

Cependant nos deux promeneurs continuaient à se rapprocher du groupe. Au bout de l'allée, on se joignit, et, après les premiers saluts :

— Continuez, Messieurs, dit le marquis; continuez, je vous en prie. Mais peut-être n'ai-je pas le droit.... Un laïque...

— Un laïque, dit Bossuet, à qui nous voudrions bien que tous les prêtres ressemblassent. Vous ne serez d'ailleurs pas le seul; M. Pellisson, que voilà...

Le marquis salua, mais froidement.

Il s'était d'abord réjoui, comme tous les catholiques de France, de l'abjuration d'un homme aussi distingué[1]; mais en le voyant devenir l'ennemi de ses anciens frères et recevoir sans aucune pudeur le prix de son zèle contre eux, il avait cessé de l'estimer. Quelqu'un disant un jour que Dieu avait fait une grande grâce à Pellisson en l'arrachant au joug de l'erreur: « Une très-grande, en effet, avait répondu M. de Fénelon, car il a eu le bonheur d'ouvrir les yeux au moment ou sa conversion devait lui attirer le plus de faveurs et le plus d'argent. » — C'était un peu l'histoire d'Henri IV, *éclairé*, comme lui, juste au moment où il avait tout intérêt à l'être.

Une autre chose que M. de Fénelon ne lui pardonnait pas, c'était l'espèce de culte qu'il avait voué au roi. Après avoir mérité, par sa courageuse défense du surintendant Fouquet, l'admiration de la France et de l'Europe, il était devenu un des plus bas courtisans de ce monarque à qui on avait pu croire qu'il ne ferait jamais entendre que les plus hardies vérités. Déjà, en 1671, dans un discours prononcé à l'Académie pour la réception de l'archevêque de Paris, M. de Harlay, il avait épuisé en l'honneur du roi tout ce que la rhétor[illegible]

[1] En 1670.

l'adulation lui offrait de plus raffiné ; le roi lui-même en fut embarrassé, dit-on, et certes, en fait de louanges, il ne l'était pas pour peu de chose. L'orateur se demande « s'il y a donc eu dans le ciel, à la naissance de Louis XIV, quelque révolution extraordinaire, quelque conjonction ou quelque constellation nouvelle [1], puisqu'il est certain et indubitable, ajoute-t-il, que les rois sont nos astres et leurs regards nos influences. » — Et Fouquet, son ami, était en prison depuis dix ans ! Et le roi qu'il louait ainsi n'était pas même encore entouré de toute la gloire, vraie ou fausse, que ses flatteurs purent au moins alléguer, plus tard, pour couvrir leurs bassesses ! Le flatteur donc, comme le converti, ne pouvait guère avoir l'estime de M. de Fénelon.

— M. Pellisson, poursuivit Bossuet, nous a souvent fait l'honneur d'être des nôtres.

— Et ce n'est pas un mal, ajouta l'abbé de la Broue, que la présence d'un laïque dans un entretien religieux. Nous autres gens d'Église, nous avons tous plus ou

[1] Il aurait pu s'en assurer, s'il y tenait, car on a une gravure de 1638 représentant *Le système du monde au moment de la naissance du Dauphin, le 5 septembre, à onze heures trente minutes du soir.*

Il serait pourtant vrai de dire que la naissance de Louis XIV fut accueillie, sinon par les astres, du moins par l'Europe, comme quelque chose de grand et de providentiel. Louis XIII s'éteignait ; la race des Bourbons allait finir. Quand on sut que ce mariage, vingt ans stérile, allait enfin cesser de l'être :

« Quelqu'un de grand va naître... »

disaient les peuples, comme dans l'ode de Hugo sur la naissance du roi de Rome. Ces souvenirs demi-superstitieux ne furent pas sans influence sur l'éclat du règne de Louis XIV.

moins de penchant à ne voir que le côté théologique des choses; un laïque est moins exposé à en oublier le côté pratique, et l'idée seule qu'il nous écoute nous force à y penser aussi.

— Oui, dit l'abbé Fleury, cela nous rappelle que la théologie est un moyen, non un but; que les docteurs sont pour l'Église, et non l'Église pour les docteurs. Il est fâcheux, seulement, que tant de prédicateurs l'oublient. Autour de la chaire, pourtant, ce ne sont pas les laïques qui manquent; on est même censé ne parler qu'à eux et que pour eux. Malgré cela, que de sermons théologiques! Et parmi ceux mêmes qui ne le sont pas assez pour rebuter l'auditeur, que de discours où il y aurait encore beaucoup à réformer à cet égard!

— Ce serait peu de modifier le fond, reprit l'abbé de la Broue, si l'on ne change aussi les formes. En vain bannirez-vous toute idée sentant l'école; si vous avez le malheureux art de donner aux choses simples une allure scolastique, c'est, pour le vulgaire, tout un : ou l'on ne vous comprendra pas, ou vous ne serez entendu que des esprits, et les cœurs resteront fermés. Si nos orateurs mettaient à chercher de bonnes idées tout le temps qu'ils consacrent à arranger et souvent à gâter le peu qu'ils en ont, quel changement! quel progrès! Je ne sais pas si j'ose le dire, mais il me semble que le père Bourdaloue...

— Voici pour vous, mon neveu, dit tout bas le marquis.

— Ou plutôt pour vous, mon oncle.

— ... que le père Bourdaloue, poursuivit l'abbé, n'est pas un modèle sur ce point...

— Cet homme-là sera éternellement notre maître en tout, interrompit Bossuet.

Était-il sincère? Pouvait-il sérieusement se croire inférieur à un homme auquel il avait frayé la route [1]? Nous l'ignorons; mais ce n'était pas la première fois qu'il s'exprimait ainsi à son égard. On assure qu'il en dit autant, dix ans plus tard, à l'occasion d'une oraison funèbre du prince de Condé, prononcée par Bourdaloue, et bien faible, pourtant, en comparaison de celle qu'il allait prononcer lui-même.

— N'en déplaise à la modestie de M. de Condom, dit l'abbé Renaudot, je suis de votre avis, monsieur de la Broue. Ce n'est pas que j'aie de la peine à suivre M. Bourdaloue dans l'ingénieux labyrinthe où il se plaît à s'enfoncer. M'arrivât-il, d'ailleurs, de perdre un moment le fil, on est tellement sûr qu'il le tient, qu'il ne le perdra pas, que je m'abandonnerais encore avec plaisir, les yeux fermés, à ce torrent d'idées. L'avouerai-je? Cela m'amuse; mais quand j'en viens à me dire que je ne suis point là pour m'amuser, je m'en veux de m'être amusé; je me retire tout triste; je plains ces pauvres gens qui, moins habitués que nous aux finesses de la parole, ne peuvent pas même goûter cette stérile jouissance. Vous rappelez-vous, par exemple, messieurs, son beau sermon sur l'impénitence finale?

[1] Il n'y a pas d'erreur littéraire plus répétée, et cependant plus palpable, que celle qui fait Mascaron et Bourdaloue antérieurs à Bossuet. Bossuet avait cinq ans de plus que Bourdaloue, sept de plus que Mascaron; en outre, ayant débuté très-jeune, il fut connu au moins dix ans avant eux. C'est sur la foi de Voltaire et de Thomas que ce singulier anachronisme s'est glissé jusque dans des livres tout récents.

— J'en ai noté le plan, dit l'abbé de Fénelon.

— Et n'avez-vous pas remarqué...

— Monsieur l'abbé, dit vivement le marquis, mon neveu n'a fait que trop de remarques. Ne l'y encouragez pas, je vous en prie.

— Laissez-le dire. S'il va trop loin, nous sommes là.

— Je n'irai pas trop loin ; je ne dirai pas un mot qui soit de moi. Seulement, je ne réponds pas d'arriver au bout. — « [1] Les uns, a dit le prédicateur, meurent dans le désordre actuel de l'impénitence ; les autres, sans nul sentiment de pénitence ; les derniers, dans l'illusion d'une fausse pénitence. Les premiers sont plus criminels, les seconds sont plus malheureux ; les troisièmes ne sont ni si criminels que les premiers, ni si malheureux que les seconds ; ils sont cependant malheureux puisqu'ils sont aveugles, criminels, puisqu'ils sont pécheurs. J'appellerai donc l'impénitence des premiers une impénitence criminelle, celle des seconds une impénitence malheureuse, celle des troisièmes une impénitence déguisée. Et après avoir marqué ces trois caractères, j'ajouterai trois réflexions [2]. L'impénitence de la vie conduit à l'impénitence criminelle de la mort

[1] Textuel.

[2] « Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions. Vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur première partie; d'une autre vérité, et c'est leur deuxième partie ; puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième partie; de sorte que la première réflexion vous instruira d'un des devoirs les plus fondamentaux de votre religion ; la deuxième, d'un principe qui ne l'est pas moins ; la troisième et dernière, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois... etc. » LA BRUYÈRE.

par voie de disposition : c'est ma première partie. L'impénitence de la vie conduit à l'impénitence malheureuse de la mort par voie de punition : c'est ma seconde partie. L'impénitence de la vie conduit à l'impénitence déguisée de la mort par voie d'illusion : c'est ma troisième partie. »

— Quelle mémoire! s'écria-t-on.

— Prenez garde, messieurs ; vous ne pouvez me complimenter sur ma mémoire sans faire vous-même la critique de celui qui m'a fourni une pareille occasion de l'exercer.

On se regarda en souriant.

— Il a raison [1], dit l'abbé Renaudot. Et ce ne serait encore que demi-mal si la division seule était dans ce cas; mais les morceaux de ce genre ne sont pas rares dans les sermons du père Bourdaloue : on pourrait même dire que ce style est constamment plus ou moins le sien. Comment s'étonner, après cela, qu'il ait tant de peine à apprendre ses discours, tant de peur d'en perdre un seul mot? Des pages ainsi composées, il faut les savoir comme le *Pater*. Qu'une seule idée, qu'un seul mot vienne à vous échapper, tout est perdu; cassez un seul chaînon, vous ne savez plus où vous prendre. De là cette inexprimable angoisse que notre illustre ami ne manque jamais d'éprouver jusqu'aux derniers mots de

[1] Voir, comme curiosité en ce genre, le plan du *Panégyrique de saint Jean-Baptiste*, par Bourdaloue. « Je ne connais, dit Maury, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes, aucun plan d'éloge qu'on puisse mettre en parallèle avec la distribution de ce discours. La religion seule peut ouvrir de pareilles routes à l'éloquence. » — La religion des scolastiques, oui; mais certainement pas l'Evangile.

son sermon. Ses yeux presque toujours fermés, ses mouvements inquiets, des phrases trop rapides ou trop lentes, des gestes souvent peu d'accord avec l'idée, tout, enfin, vous révèle le prodigieux travail de sa mémoire, supplice pour lui et pour tous ceux qui ont le malheur de s'en apercevoir. Au reste, il ne s'en cache pas ; il s'y soumet, comme un matelot à ramer, comme un paysan à labourer. Ce n'est qu'après avoir prêché plusieurs fois le même discours qu'il commence à être sûr de lui-même, et à pouvoir s'associer un peu aux jouissances qu'il nous procure.

— En effet, ajouta quelqu'un, il est triste de se dire qu'un homme qui vous fait passer une heure si pleine, si utilement agréable, la passe lui-même dans l'angoisse, dans un état de fièvre et de torture. Avec une meilleure mémoire...

— Il ne se plaint pas de la sienne, dit l'abbé de la Broue. Il aurait tort ; je ne crois pas que beaucoup de gens arrivassent aussi bien que lui à la fin de discours si longs, si prodigieusement chargés d'idées. Mais il me semble que, même à défaut d'autres motifs, cette fatigue aurait dû l'amener à modifier sa composition. Pour moi, si j'ose me nommer après un tel homme, j'ai toujours remarqué que les sermons où j'avais mis plus de sentiments que d'idées, travaillant avec le cœur plutôt qu'avec l'esprit, ne me coûtaient presque rien à apprendre ; que ceux au contraire dans lesquels, soit par la faute du sujet, soit surtout par la mienne, l'esprit avait dominé sur le cœur, ne se logeaient que lentement et péniblement dans ma mémoire [1]. D'un autre côté, et

[1] « Quand le prédicateur étudie son sermon, il en est lui-même

c'est ici l'important, j'ai toujours remarqué que les premiers, ceux que j'avais appris sans peine, produisaient le plus d'impression et me valaient le plus d'éloges, non pas peut-être de la part de ces auditeurs frivoles dont le suffrage m'importe peu, mais de la part des gens pieux et graves ; encore m'est-il arrivé de découvrir que les gens mêmes qui n'étaient venus chercher qu'un *discours*, qu'un orateur, qu'un rhéteur, préféraient, en définitive, un vrai sermon, un vrai prédicateur. Enfin, j'ai eu occasion de faire sur la mémoire de toutes sortes de gens, ignorants, instruits, pieux ou non, la même observation que sur la mienne : tout ce qui arrive à elle par le canal du cœur, elle le retient plus vite et mieux que ce qui lui arrive par l'esprit. Le prédicateur qui compose a cependant toujours quelque penchant à se figurer le contraire. Il lui semble que, plus son sujet sera divisé et subdivisé, plus il sera clair ; que, plus la nourriture sera mise en menus morceaux, mieux elle profitera. Erreur ! erreur [1] ! Quand je le vois s'ingénier ainsi à morceler quelque grande et belle idée, il me semble voir un homme à qui on aurait donné une grosse pierre pour enfoncer une porte, et qui, au lieu de la lancer de toute sa force contre l'obstacle à vaincre, s'épuiserait à la couper pour ne la jeter qu'en menus fragments. Entre un discours régulier et un discours éloquent, il y a la même différence qu'entre un damier et un tableau. En vain le

le premier juge. L'expérience lui montre que les morceaux qu'il a le plus de peine à apprendre sont ceux qui méritent le moins d'être appris. » MAURY. *Eloquence de la chaire.*

[1] « Quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure ! Plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent. » LA BRUYÈRE.

cadre du damier serait-il parfaitement beau ; en vain, par un raffinement de luxe, chaque case serait-elle ornée d'un petit dessin particulier. Vous louerez le talent et la fécondité de l'ouvrier ; mais si l'on venait vous dire qu'il a compté sur votre mémoire pour retenir l'ordre et le sujet de tous ces petits dessins, ne seriez-vous pas bien surpris ? Ne répondriez-vous pas que cette régularité parfaite vous est un embarras plus qu'un secours? L'ouvrier lui-même n'obtiendrait probablement pas de sa mémoire ce qu'il exige de la vôtre.

— J'aime votre comparaison, dit le marquis ; permettez-moi pourtant d'ajouter une restriction. La difficulté d'apprendre par cœur ne vient-elle pas quelquefois aussi d'une cause toute contraire? Vous ne parlez que des sermons trop pleins, trop serrés ; ceux qui ne le sont pas assez doivent avoir, ce me semble, le même inconvénient.

— Sans doute, reprit l'abbé. Aussi ne veux-je pas dire que, moins un discours aura de régularité logique, plus il se gravera facilement dans la mémoire de l'auteur et de l'auditeur. *Est modus in rebus.* Un corps ne doit pas être tout os ; il ne doit pas non plus être tout chair. Faisons comme la nature : cachons le squelette, mais n'allons pas le supprimer ; et de même que le corps humain, par exemple, laisse apercevoir à travers les formes les plus gracieuses ou les plus nobles celles de la charpente osseuse qui le soutient, de même, dans le discours le moins calculé en apparence, il faut toujours qu'un œil exercé puisse découvrir et suivre, s'il veut, la charpente et la contexture. Dans ces limites, au lieu de charger la mémoire, l'ordre et les divisions en sont les

meilleurs auxiliaires ; mais, pourvu que cela y soit, il est inutile qu'on nous le montre.

— C'est plus qu'inutile, dit Fénelon, cela ne peut que nous refroidir, et qu'enlever à l'éloquence les illusions dont elle a besoin de s'entourer.

— Pour ce qui est de nous refroidir, dit l'abbé Fleury, c'est évident. *Voilà ma première partie, voici ma seconde*, sont des formes que je déteste ; elle ne me refroidissent pas, elles me glacent. Mais je ne vois pas bien ce que vous entendez par les *illusions* de l'éloquence. *Illusion* sonne mal quand il s'agit de la chaire chrétienne.

— Laissons le mot, si vous voulez ; vous êtes tout prêt, j'en suis sûr, à m'accorder la chose. Quand un prédicateur vous remue, vous entraîne, qu'est-ce qui pourrait le mieux couper court à votre émotion ?

— L'idée que celle de l'orateur n'est pas réelle.

— Oui ; mais quoi encore ?

— L'idée qu'il sait son discours par cœur...

— Précisément. Mais vous vient-elle souvent, cette idée-là ?

— Jamais... à moins pourtant que l'orateur n'ait l'air de réciter une leçon ou de courir après ses mots. Même dans ce cas, dès qu'il recommence à bien aller, je recommence à me livrer à lui.

— Eh ! voilà l'illusion dont je parlais. Ce discours que vous savez être écrit, appris par cœur, que vous avez peut-être déjà entendu tel quel, — vous ne demandez pas mieux que de l'accueillir comme s'il jaillissait à l'instant même du cœur de celui qui parle. Loin de lutter contre ce penchant naturel à oublier des circonstances dont le

souvenir gâterait tout, vous luttez, au contraire, contre ce qui pourrait vous les rappeler ; admirable instinct dont nous ne saurions trop remercier la Providence, et sans lequel il faudrait renoncer à toutes les délices comme à tous les avantages de l'éloquence, des lettres et des arts ! Où serait le charme des vers, des plus beaux vers, si nous étions condamnés à nous rappeler ce qu'ils ont coûté, à sentir ce que la mesure et la rime ont causé de gêne à la pensée ? Où serait celui de la peinture, si nous ne savions faire abstraction de ce cadre de bois qui coupe la perspective, du temps, du travail, des tâtonnements que le tableau a exigés ? — De là, pour en revenir à la prédication, une règle trop méconnue, qui devrait pourtant dominer tout ce qu'il y a d'extérieur, d'humain, dans l'art de la chaire : c'est qu'il faut bannir tout ce qui serait de nature à indiquer que le prédicateur n'improvise pas. « *Naturifiez* l'art, disait Montaigne, plutôt que d'*artialiser* la nature. » Or, multiplier les divisions, les énoncer d'une manière trop crue, c'est rappeler à l'auditeur une chose qu'il ne peut avoir présente à l'esprit sans perdre le fruit du discours ; c'est montrer les soufflets de l'orgue à des gens qui ne demandent pas mieux que d'en ignorer le mécanisme, et de donner leur attention, leur âme, toute leur âme, aux mélodies qui en sortent. Ne pouvant nous empêcher de désirer, dans tout discours, le naturel et la vie de l'improvisation, nous nous prêtons à les lui rendre. Sauvez les apparences ; notre imagination, notre cœur feront le reste. Mais si l'auditoire en est pour ses frais de bonne volonté, si la réalité est trop palpable pour que l'illusion soit encore possible, notre mauvaise humeur s'accroît de toutes les

avances que nous avons faites. Nous ne demandions qu'à être abusés ; tant pis pour l'orateur s'il nous désabuse, s'il se dépouille de l'auréole dont nous voulions bien couronner son front. Malheureusement, c'est aussi sur nous que retombent les conséquences de sa faute, car, une fois cette illusion détruite, il n'est guère possible que le sermon nous édifie. Nous y prendrons bien quelques idées, s'il y en a ; mais quant à des impressions profondes, régénératrices, il n'y faudra plus songer. Un sermon parfait, sous ce rapport, c'est celui où le travail et l'art sont invisibles pour quiconque ne songe pas à les y découvrir ; c'est celui où je vois un plan quand je le cherche, mais où rien ne me force à le voir quand je ne cherche pas, et que l'intelligence de l'esprit veut s'effacer devant celle du cœur.

III

Quoique l'abbé de Fénelon n'eût pas dit son dernier mot, — car nous avons déjà vu qu'il ne voulait pas seulement les dehors de l'improvisation, mais l'improvisation elle-même, — il n'aurait probablement pas osé parler si longtemps ni si vivement en présence de son oncle, de Bossuet surtout; mais il y avait quelque moments que le prélat et le marquis s'étaient mis à causer ensemble, d'abord sur le même sujet, puis sur d'autres, et ils avaient fini par se séparer peu à peu du groupe des promeneurs. Cependant la voix du jeune abbé arrivait encore jusqu'à eux.

— Mon neveu ne se gêne pas, dit le marquis.

— Il ira loin, votre neveu, répondit Bossuet; mais ce ne sera pas un orateur.

— Je le lui ai dit vingt fois.

— Et que répond-il?

— Qu'il en est bien aise; qu'il ne veut pas l'être.

— C'est dommage; il le pourrait.

— Vous croyez?

— Certainement[1] ; mais il dédaigne trop l'art. Parce que d'autres en abusent, il ne veut pas en entendre parler. « Il ne veut pas être orateur, » vous a-t-il dit. Je le reconnais bien là, avec ses idées romanesques ; car il y a toujours un peu de roman dans ses idées, et je crains bien qu'il n'y en ait un jour dans sa religion. Vous le voyez : parce que le mot d'*orateur* se prend quelquefois en mauvaise part, le voilà qui repousse un titre dont tant de grands hommes se sont fait gloire, et que l'antiquité mettait au-dessus de tout. Au reste, quant à ce qu'il disait tout à l'heure, je suis de son avis. Ses idées sont généralement bonnes, mais elles auraient besoin qu'un goût sévère en dirigeât l'application.

— Serait-ce donc le goût qui lui manque ?

— Je n'ai pas dit *le goût*, mais *un goût sévère*. Il a le goût du cœur plus développé que personne ; celui de la raison, il l'a beaucoup moins, et ne paraît pas vouloir l'acquérir. Ce sera un homme de théorie et qui aimera les extrêmes ; entêté, au fond, mais si doux et si charitable dans les formes, que le public lui passera tout. Battu, il aura les honneurs de la bataille.

— Mais voilà un horoscope complet...

— Je le connais, croyez-moi, encore mieux que je n'en ai l'air. Attendez qu'il écrive, et vous verrez.

[1] Deux discours de Fénelon, les seuls, dit-on, qu'il ait jamais écrits et appris par cœur, sont dignes de Bossuet. L'un est un sermon sur les missions; l'autre fut prononcé en 1708, au sacre de l'archevêque de Cologne. Maury raconte que, frappé des beautés du premier et voyant que personne ne le connaissait, quoiqu'il fût imprimé depuis près d'un siècle, il le lut à quelques amis comme un discours inédit de Bossuet. Grande fut l'admiration et nul ne soupçonna la ruse.

Quoique bien des années dussent s'écouler encore avant leur fameuse querelle, le jeune abbé était d'un caractère trop ouvert, trop vif, pour que son futur adversaire, depuis deux ou trois ans qu'il le voyait journellement, n'eût pas eu occasion de l'étudier à fond; aussi l'histoire de Fénelon nous paraît-elle assez d'accord avec ce que le marquis venait d'appeler son horoscope. Nier qu'il ait été bon, doux, aimable, c'est impossible; mais on ne saurait nier non plus qu'il n'ait été ce que nous appellerions aujourd'hui un homme d'opposition. Que faut-il entendre par là? Est-on *homme d'opposition* par cela seul qu'on ait eu souvent à combattre, souvent à *s'opposer?* Des hommes ont lutté toute leur vie sans que personne songeât à leur appliquer ce nom. L'homme d'opposition, c'est celui qui, en attaquant, a l'art de se présenter comme attaqué, d'appeler sur sa cause un intérêt étranger au fond de la question, de regagner sur le terrain du sentiment ce qu'il perd sur celui de la logique, d'être battu, enfin, comme avait dit Bossuet, en gardant les honneurs de la bataille. N'est-ce pas là Fénelon? Ne sommes-nous pas encore un peu, après un siècle et demi, sous le charme de l'intérêt dont il avait su s'entourer aux yeux de ceux mêmes qui étaient ou auraient dû être contre lui? Croyez-vous, par exemple, que l'auteur des *Maximes des Saints* eût été tant loué par un Voltaire, par un Diderot, s'il n'y avait eu entre eux et lui cette espèce de parenté que l'esprit d'opposition établit souvent entre des hommes qui n'ont d'ailleurs rien de commun?

« Ce sera un homme de théorie, avait dit encore Bossuet, et qui aimera les extrêmes. » Ce fut aussi l'avis de

Louis XIV. Un jour, après une longue conversation avec Fénelon : « Je viens de m'entretenir, dit-il, avec le plus bel esprit et le plus chimérique de mon royaume. » Sans accepter ce jugement en entier, — car au nombre des idées que Louis XIV appelait chimériques, il y en avait probablement que nous trouverions aujourd'hui bonnes et belles, — nous ne pensons pas que le roi fût aussi loin du vrai qu'on l'a quelquefois prétendu en rappelant cette anecdote. En religion, en politique, en littérature, en toutes choses, Fénelon s'était fait un monde à part. Ce monde, il le peuplait à sa manière. Ce ne pouvait donc être qu'un monde admirablement beau, pur, noble, mais, par cela même, toujours plus ou moins différent du monde réel. Voyez ses *Maximes des Saints;* voyez *Télémaque.* « Doux, fleuri, agréablement subtil, épris des antiques chimères, sa prose ne ressemblait pas mal à ces beaux vieillards divins dont il nous parle souvent, à longue barbe plus blanche que la neige, et qui, soutenus d'un bâton d'ivoire, s'acheminaient lentement au milieu des bocages vers un temple du plus pur marbre de Paros [1]. » Voyez encore, ajouterions-nous volontiers, ce qu'on raconte de ses prédications dans le Poitou, où il était allé pour convertir les protestants, et où il en convertit, en effet, un certain nombre. Catholiques et protestants furent d'accord à lui reprocher de n'avoir réussi qu'en prêchant un catholicisme à lui, doux, nuageux, tout de sentiment, presque sans dogmes. De la part de tout autre, c'eût été un mensonge ; lui, ce n'était que l'habitude d'arranger toutes choses selon

[1] Sainte-Beuve. *Critiques et Portraits.*

les besoins de son esprit et les vœux de son cœur.

Après quelques réflexions sur ce penchant à sortir du monde réel et sur les inconvénients qui en résultent :

— C'est encore à cela, dit Bossuet, que nous devons attribuer les sermons à portraits. Cela vous étonne peut-être; vous m'allez objecter que ces portraits ne sont faits, au contraire, que pour montrer le monde tel qu'il est. Voilà bien le but du prédicateur; mais, ce but, y arrive-t-il? Avouez que c'est rare. Une fois entré dans cette voie, l'orateur n'est presque plus maître de sa langue. Son imagination s'échauffe; une idée en appelle une autre; les traits succèdent aux traits, les inventions aux inventions. Il arrive, en somme, à peindre les vices vingt fois plus noirs qu'ils ne le sont, les vertus vingt fois plus brillantes que les plus grands saints ne les ont connues; et l'inévitable résultat de ce grand déploiement de forces, c'est que l'auditeur écoute sans écouter, admire sans croire, entend parler du mal sans se douter qu'il en ait fait, du bien, sans avoir seulement l'idée qu'il puisse être question de réaliser dans ce monde un si éblouissant tableau. Vous l'avez souvent éprouvé, je pense.

— Trop souvent. Je confesse même, à ma honte, que ce genre de sermons ne m'a pas déplu jusqu'ici autant que je le voudrais; pour peu qu'il y ait, dans le portrait, d'imagination et d'esprit, je me laisse aller comme un autre au plaisir de suivre des yeux les prouesses du peintre.

— Faire des portraits, reprit Bossuet, c'est le meilleur moyen de parler sans rien dire, d'intéresser sans aucun fruit. Cette méthode a encore ceci de fâcheux

qu'elle conduit le prédicateur à s'isoler de son auditoire. Ce n'est plus un ami, un frère, venant s'identifier avec vous, s'accuser avec vous, se consoler avec vous : c'est un juge qui vous fait poser devant lui, un critique sans pitié, plus jaloux, ce semble, de nourrir son discours aux dépens de vos travers, que de vous nourrir, vous, de la Parole de Dieu. Séparé de vous, il vous sépare encore les uns des autres : en s'adressant successivement à toutes les catégories dans lesquelles il lui a plu de grouper ses auditeurs, il les appelle successivement tous à juger, à condamner; heureux encore s'il n'en reste pas un grand nombre qui se tiendront en dehors de toute catégorie, et garderont tout le long du discours ce rôle de critiques, de juges, qu'il leur a si imprudemment donné. Voulez-vous être, en chaire, vraiment utile, vraiment puissant : il ne faut jamais qu'une partie des auditeurs puisse croiser les bras, rester spectatrice du combat, et se moquer des vaincus. Il faut que chacun se sente enveloppé dans les condamnations qne vous prononcez ; il faut que le prédicateur s'y montre enveloppé lui-même.

— Mais ce n'est pas toujours possible, objecta M. de Fénelon. Voulez-vous qu'il prenne sa part dans les vices les plus honteux?

— Dans les vices, non; mais dans les principes des vices. Vous prêchez, par exemple, sur la calomnie. Irez-vous déclarer que vous avez calomnié? Point du tout; quand vous auriez eu le malheur de commettre ce péché, ce n'est pas une raison pour que vous fassiez publiquement un aveu qui compromettrait la dignité de la chaire. Mais, au lieu de vous en tenir à la calomnie

proprement dite, à ces détails hideux dans lesquels personne ne se reconnaîtrait ou ne voudrait se reconnaître, remontez à la source, à ces principes de mensonge dont il est si facile de saisir, en qui que ce soit, les tristes et fatales traces. Alors, sans avilir votre ministère ni vous, rien ne vous empêchera de chercher dans votre cœur, dans votre histoire, les traits dont vous aurez besoin ; alors, pour en revenir à l'exemple que j'indiquais, au lieu de n'attaquer la calomnie que par des tableaux qui risqueraient de n'être pas même regardés, vous l'attaquerez dans sa racine, et, en vous mêlant à vos auditeurs, vous leur enlèverez tout moyen de se figurer que ce n'est pas d'eux qu'il s'agit. Tout en voyant devant lui des êtres divers d'intérêts, de passions et de caractères, l'orateur sacré ne doit jamais oublier qu'il est là entre *Dieu et l'homme*, bien plus qu'entre Dieu et tels ou tels hommes ; il faut, pour ainsi dire, que la multitude qui l'écoute soit à ses yeux un être unique, un seul infortuné à consoler, un seul coupable à effrayer et à sauver. Le moyen de prêcher constamment pour tous, c'est de prêcher constamment pour soi-même ; c'est de savoir trouver en soi le type de cet être unique, *l'homme*, pour qui l'Évangile est fait.

— Ces idées m'étaient venues, dit M. de Fénelon, mais confusément ; je vous remercie de m'avoir aidé à m'en rendre compte. Vous m'avez aussi remis sur la voie de certaines observations que j'ai souvent faites, mais sans savoir à quoi les rattacher. L'habitude, par exemple, de louer sans cesse le passé aux dépens du présent, ne croyez-vous pas qu'elle tient aussi à l'oubli du principe que vous avez posé ?

— Sans doute ; c'est une des formes de la manie des tableaux. Non qu'il ne soit permis au prédicateur, dans certains cas, de ranimer par ce moyen, chez un peuple, des souvenirs religieux ou nationaux; mais, dès qu'il exagère, il fait plus de mal à la religion dans l'esprit de ceux qui s'en aperçoivent, qu'il ne peut lui faire de bien chez ceux qui ne s'en aperçoivent pas.

— Je vois, d'après tout cela, que le genre dont nous parlons n'est pas nécessairement mauvais en soi, mais qu'il est plus qu'un autre en danger de le devenir. Aussi le devient-il chez presque tous ceux qui s'y livrent. S'agit-il d'ambition : voici venir Alexandre et César; encore ces deux hommes étaient-ils de vrais fainéants en comparaison de l'ambitieux tel que je l'ai souvent entendu peindre. S'agit-il d'avarice : vite le portrait de l'avare; mais cet avare est une espèce de monstre comme il n'en a pas existé vingt depuis la création du monde... Avez-vous lu celui de Molière?

Le prélat eut l'air un peu embarrassé.

— Allons, vous l'avez lu, reprit le marquis en souriant. Eh bien, je voulais dire qu'Harpagon est un vrai prodigue en comparaison de l'avare que le père Séraphin nous peignit un jour, l'an passé. Et la cour ! Et les courtisans ! M. de La Rochefoucauld, qui les connaissait certes bien, a eu beau dire d'eux tout le mal qu'il en savait; il n'a pas dit le quart de ce que j'ai entendu dire par des prédicateurs tout fraîchement débarqués de province, et, cela, à Versailles même, devant le roi, devant toute la cour. Aussi n'ai-je pas aperçu que les courtisans s'en inquiétassent. Ces foudres leur passaient par-dessus la tête; le plus corrompu pouvait dire, en toute vérité,

que cela ne le regardait pas. Dans la peinture des vertus, je crois l'exagération moins dangereuse. L'Évangile ne dit-il pas : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait? » L'hyperbole est palpable. Être parfait comme Dieu ! Il y aurait de la folie, je ne dis pas à se croire en chemin de l'être, mais rien qu'à vouloir l'essayer.

— Aussi n'est-ce pas là ce que Jésus-Christ demande. Nous proposer Dieu pour modèle, c'est comme si l'on disait à un voyageur de marcher droit vers le soleil. Irait-il, pour cela, se figurer qu'il soit question d'atteindre le soleil? Il comprendrait qu'il s'agit d'une direction à suivre, non d'un but à atteindre. Mais quand un prédicateur se met à me peindre la vie d'un certain chrétien idéal auquel il me dit de ressembler, ce n'est plus seulement une direction qu'il m'indique : c'est un but ; au lieu d'une réalité à contempler, c'est une fiction à réaliser. Dès lors, pour peu que le tableau soit trop beau, trop éblouissant, je puis bien l'admirer comme tableau, mais je ne m'inquiète pas de l'imiter.

— En somme, selon vous, que vaut-il mieux exagérer? La peinture du bien, ou celle du mal?

— Ni l'une ni l'autre. En exagérant celle du mal à proscrire, vous tracez des portraits où personne ne veut se voir [1] ; en exagérant celle du bien à réaliser, vous ne faites que confirmer le pécheur dans cette idée, aussi funeste que commode, qu'il est trop faible pour s'élever si haut, et que Dieu sera moins exigeant que vous.

[1] « Il n'y a que trop de mal dans ce monde; c'en est un grand de l'exagérer. Peindre les hommes toujours méchants, c'est les inviter à l'être. » VOLTAIRE. Suppl. au *Siècle de Louis XIV*.

— N'avez-vous pas remarqué aussi que les prédicateurs qui tonnent le plus contre le vice ne sont pas toujours les plus zélés à le flétrir également dans leurs relations de société, d'Église? On se trompe bien, pourtant, si l'on s'imagine être quitte des fonctions de son ministère parce qu'on en aura vertement exercé les droits dans des occasions d'apparat. Deux mots dits à propos feraient plus de bien, souvent, que vingt de ces discours où chacun peut ne rien prendre pour soi.

— Ces deux mots, malheureusement, il faut plus de foi et de courage pour les dire en face à un seul pécheur, que pour gourmander, du haut de la chaire, ces milliers prêts à tout entendre, à la condition de tout oublier.

— Il faut du courage, en effet, surtout...

M. de Fénelon hésitait.

— Surtout quand ce pécheur unique, reprit-il, est...

— Un roi, n'est-ce pas?

— Vous l'avez dit ; et surtout un roi comme le nôtre, une espèce de demi-dieu. Tenez, monsieur de Condom, vous allez me trouver bien présomptueux ; mais il me semble que, si j'avais l'honneur d'être prêtre et d'approcher Sa Majesté, je ne me tairais pas sur les scandales dont nous sommes témoins.

— Est-ce un reproche, monsieur de Fénelon?

— Ne me forcez pas à dire oui. Il faut que je vous sache bien convaincu de mon estime pour oser entamer un tel sujet; moi qui grondais mon neveu pour s'être avisé de trouver des taches au talent du père Bourdaloue, je suis bien autrement hardi d'en soupçonner dans votre conduite. Eh bien, je l'avoue, à la vue des désordres auxquels le roi se livre de plus en plus ouvertement, je

me suis pris quelquefois à me dire : « M. Bossuet fait-il son devoir? Parle-t-il au roi? A-t-il essayé... » Je sais bien que vous n'êtes pas son confesseur; mais qu'importe? Vous me demanderez peut-être aussi pourquoi j'ai pensé à vous plutôt qu'à tant d'autres. Eh ! monsieur, si c'est une injustice, soyez-en fier ; c'est preuve qu'il n'y a personne qu'on regarde comme aussi capable que vous de faire entendre avec autorité la voix de la religion. Oui, j'ai pensé à vous, et souvent; et cette pensée, soyez-en sûr, je ne suis pas seul à l'avoir eue. Tenez, voici une lettre d'Arnauld...

—D'Arnauld !

—D'Arnauld, le premier homme de l'Église de France... après vous. Voici d'abord une page de louanges. Vous la lirez tout à l'heure...

— Non.

— Comme il vous plaira. Mais ceci, vous le lirez.

— Bossuet prit la lettre.

« Il y a cependant un *verumtamen* [1], écrivait le patriarche de Port-Royal, dont je crains bien que M. Bossuet n'ait à rendre compte à Dieu. C'est qu'il n'a pas le courage de rien représenter au roi. »

— L'aurait-il, lui? dit Bossuet. J'admire ces gens qui...

Il n'achevait pas.

— Poursuivez, dit froidement M. de Fénelon.

Mais Bossuet avait senti qu'il venait de se jeter dans la plus mauvaise des excuses.

— J'ai tort, reprit-il, j'ai tort! Je vous en demande pardon... et à Dieu !... ajouta-t-il en soupirant.

[1] Un *mais*. Nous citons textuellement.

Le marquis lui tendit la main. Il la saisit.

— Voyons... Que je la relise, cette lettre. *Rendre compte à Dieu !* Il a raison. Ah ! monsieur de Fénelon ! Croyez-vous que ma conscience ne me l'ait jamais dit?

— Et vous avez pu vous taire !

— Vingt fois j'ai résolu de parler ; vingt fois ma langue s'est glacée. Tout ce que j'ai pu prendre sur moi, ç'a été d'introduire, avec le roi, des sujets de conversation que j'espérais faire tourner dans ce sens. Mais le roi est habile ; il a peur de moi. Tant que je me tiens dans les généralités, il écoute, il répond, il dit les choses du monde les plus sensées ; dès que j'ai l'air de m'approcher de lui, le voilà qui vient droit à moi, mais pour me parler de tout autre chose. Il me fait des compliments sur mes ouvrages ; il me remercie des soins que je donne à son fils.... Le moyen de poursuivre !

— C'est difficile, en effet ; mais...

— Mais c'est mon devoir, allez-vous dire. Je le sais ; que Dieu m'aide à m'en souvenir ! Oui, je vous le promets ; j'essayerai ; j'essayerai encore. Et quand vous écrirez à M. Arnauld...

— Sa Majesté mande monsieur de Condom. Elle l'attend.

Celui qui parlait ainsi était un page du roi. Il n'avait pas achevé, que Louis XIV lui-même parut tout à coup au bout de l'allée.

Nos deux interlocuteurs se regardèrent. Et comme Bossuet se mettait à suivre le page :

— Au revoir, monsieur de Condom... dit le marquis.

Puis, tout bas :

— Là, le roi ; Dieu là-haut !... et j'écris demain à M. Arnauld.

IV

Un moment après, le roi et le prélat se dirigeaient vers le château, mais sans échanger une parole. Le roi n'avait répondu au salut de Bossuet que par un léger mouvement de tête, et s'était mis à marcher le premier.

Nous les retrouverons bientôt ; finissons-en avec notre *Concile*.

La discussion avait suivi son cours. Bossuet continuant à causer avec M. de Fénelon, la présidence avait passé de fait au plus jeune des assistants ; l'abbé de Fénelon parlait trop bien pour ne pas être le premier partout où Bossuet n'était pas ou n'était plus.

A la vue du roi, on se tut ; on se regarda sans rien dire. Ce n'était pas qu'on craignît d'être entendu, puisqu'il était à trente ou quarante pas, et ne fit d'ailleurs que paraître ; mais, outre que sa présence ne manquait jamais de produire une certaine impression sur ceux mêmes qui le voyaient tous les jours, il était très-rare qu'on le vît dans cette partie des jardins. Ce même tact exquis, grâce auquel il pouvait parler de tant de choses

qu'il n'avait pas apprises, l'empêchait aussi de toucher à celles qui lui étaient décidément et totalement étrangères. Il aimait donc nos *philosophes*, mais de loin ; depuis que cette allée était devenue leur domaine, il n'y avait pas remis les pieds. On le savait ; quelques malins en plaisantaient tout bas. « Le roi a peur des *esprits*, » disait Bussy. Mais il les craignait, après tout, comme un bon général craint l'ennemi. Éviter les rencontres quand on ne se sent pas ou supérieur ou au moins égal, ce n'est pas timidité, mais sagesse ; il faut beaucoup d'esprit pour avoir peur de l'esprit [1] comme Louis XIV en avait peur. Puis, on ne manquait pas d'évêques à qui l'allée des philosophes inspirait le même respect. « Que veut dire *Nycticorax in domicilio* [2]? » demanda-t-il un jour à l'évêque d'Orléans, ces mots l'ayant frappé dans un psaume. « Sire, dit le savant prélat, c'était un roi d'Israël qui aimait beaucoup la solitude. » — Après cela, allez commenter Ésaïe.

Quand le marquis de Fénelon rejoignit la compagnie :

— Je vous ai porté malheur, messieurs, dit-il ; j'ai commencé par rompre votre entretien, et voilà qu'on vous enlève votre maître. Au reste, j'y perds plus que vous, car vous le retrouverez, et non pas moi. Je me réjouissais pourtant beaucoup de vous entendre renouer votre conversation sur Ésaïe.

— Eh ! revenez demain, répondit-on.

— Vous permettez ?... A demain donc. Je n'y manquerai pas.

[1] *Esprit* s'entendait alors du savoir, aussi bien que de l'esprit proprement dit.

[2] Le hibou dans son trou.

— Avez-vous remarqué, observa l'abbé Fleury, avec quel empressement M. de Condom évite de s'expliquer sur le père Bourdaloue? J'ai déjà plusieurs fois essayé de l'y amener; toujours de l'admiration, mais en quatre mots. Quelqu'un de vous aurait-il été plus heureux? Chez un autre homme, on croirait volontiers que la jalousie s'en mêle; chez lui, avec une réputation pareille, avec des sentiments si élevés...

— C'est peut-être précisément pour cela, dit l'abbé de la Broue, qu'il est si sobre de louanges. Nous avons beau admirer M. Bourdaloue; M. de Condom sait bien que nous le mettons, lui, plus haut encore et même beaucoup plus haut. De là son embarras. L'opinion publique ne lui reconnaissant pas d'égaux, il sent qu'il ne peut louer personne sans se louer indirectement lui-même. Il dira donc quelques mots pour être juste, et il s'arrêtera là pour rester humble.

— C'est cela, s'écria-t-on.

Était-ce bien cela? Nous ne prononcerons pas. Qui sait si Bossuet lui-même eût été en état de prononcer avec assurance? De la modestie à l'orgueil, il n'y a souvent qu'un cheveu; de l'orgueil à la jalousie, il y a moins encore.

Il est vrai que Bourdaloue n'était pas, à proprement parler, un rival pour Bossuet. On s'est trop habitué à ne voir, dans ce dernier, que l'orateur. A certains égards, on a raison, et sa réputation s'en est bien trouvée; mais, au point de vue historique, on se trompe. En 1675, six ou sept ans après qu'il eut cessé de prêcher habituellement, Bossuet orateur passait déjà assez loin derrière Bossuet controversiste, érudit, avocat du galli-

canisme, *Père de l'Église*, comme on disait lors de la fameuse assemblée de 1682, et comme La Bruyère, en 1695, ne craignit pas de le dire devant lui, en pleine Académie [1]. C'est un de ces faits qui vous échappent tant que l'attention n'est pas avertie, et dont les preuves surgissent en foule dès que l'on commence à s'en douter. Il est donc prouvé que, dès que Bossuet ne prêcha plus, l'éloquence de la chaire fut généralement considérée, sinon comme au-dessous de lui, du moins comme au-dessous du rôle qu'il remplissait dans l'Église de France. Même ses oraisons funèbres, dont les plus belles sont postérieures à cette époque, on ne les considéra que comme des morceaux de circonstance. On les louait, sans doute, mais on n'avait pas l'idée que cela dût aller plus loin; on était à cent lieues de penser que sa réputation dût un jour dépendre en quoi que ce fût du mérite de ces discours. Et comme il ne resta que trop fidèle, pendant les dix-neuf dernières années de sa vie, à l'engagement qu'il avait pris de ne plus « célébrer la mort des autres [2], » cette manière de voir eut tout le temps de devenir universelle. Trois mois après sa mort, l'abbé (depuis cardinal) de Polignac [3] lui succède à l'Académie, et, dans ce discours d'apparat où chacun enregistrait d'ordinaire les plus minces mérites de son prédécesseur, à peine dit-il quelques mots des succès

[1] Dans son discours de réception. « Parlons d'avance le langage de la postérité, *un Père de l'Église...* » Sur quoi Maury fait observer qu'il aurait pu dire *le premier* des Pères, puisque Bossuet l'est en effet pour l'éloquence. Mais l'éloquence n'est pas ce que La Bruyère avait en vue; l'ensemble du morceau le prouve.

[2] *Oraison funèbre* du prince de Condé. 1685.

[3] L'auteur de l'*Anti-Lucretius*.

oratoires de l'illustre défunt. L'abbé de Clérambault, directeur de l'Académie, est encore plus bref ; il se contente de dire que Bossuet « a laissé obtenir à ses rivaux le premier rang qu'il *pouvait occuper* dans l'éloquence sacrée. » Sept ans plus tard, dans l'oraison funèbre du Dauphin, Massillon le peint comme « un homme d'un génie vaste et heureux, l'ornement de l'épiscopat, un évêque au milieu de la cour, l'homme de tous les talents et de toutes les sciences... le *Père* du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps de l'Église pour avoir été la lumière des conciles, pour avoir présidé à Nicée et à Éphèse. » Magnifiques éloges ; mais, de sa réputation d'orateur, pas un mot, à moins que Massillon n'ait eu l'idée de renfermer sous cette expression vague « l'homme de tous les talents » le peu qu'il croyait devoir en dire. Il est vrai que le père de La Rue, chargé de prêcher à Meaux l'oraison funèbre de Bossuet, était entré dans plus de détails sur ce point ; mais l'opinion générale était formée, et La Rue lui-même, dans ce discours, ne paraît pas tenir beaucoup à rehausser comme orateur celui qu'il croit immortel à tant d'autres titres.

Voilà donc ce qu'était, au commencement du dix-huitième siècle, la réputation de Bossuet ; voilà dans quels retranchements, si l'on peut ainsi dire, elle allait attendre le choc d'une époque d'irréligion et d'audace. Le choc fut terrible ; la défaite prompte et facile. Oublié comme orateur, l'évêque de Meaux fut attaqué par les uns comme persécuteur de Fénelon, par les autres comme auteur de la révocation de l'Édit de Nantes [1],

[1] Il est très-difficile de savoir au juste quelle part il y eut. Quel-

par les incrédules comme chrétien, par les ultramontains comme gallican, par tout le monde, enfin, pour toutes sortes de motifs, soit justes, soit injustes. Les protestants n'osaient rien dire ; mais leur silence même condamnait à l'oubli une portion notable de ses œuvres, les innombrables pages qu'il avait écrites contre eux. Enfin, au milieu des attaques auxquelles la religion était en butte, les admirateurs de Bossuet, s'il en restait encore, avaient autre chose à faire que de se dévouer pour le maintien de sa réputation.

Cependant, vers le troisième quart du siècle, quand le parti philosophique se vit assez puissant pour laisser un peu de répit à ses adversaires, ceux-ci éprouvèrent comme un remords de lui avoir si complétement abandonné un pareil homme. Mais réhabiliter Bossuet comme savant, comme controversiste, comme Père de l'Église,

ques historiens l'accusent de l'avoir conseillée ; d'autres, en particulier le cardinal de Bausset, prétendent qu'il ne fut pas même consulté, ce qui est bien peu vraisemblable. Mais ce qui est certain, c'est qu'il avait contribué plus que personne, soit à exciter la défiance du roi contre les protestants, soit à lui inspirer l'idée qu'il avait le droit et le pouvoir de faire ce qu'il fit ; ce qui est encore plus certain, c'est que personne n'en remercia plus hautement Louis XIV, et n'accepta plus pleinement la solidarité de cet acte. Dans sa *Politique tirée de l'Écriture*, livre VII, chap. x : « Ceux, avait-t-il dit, qui ne veulent pas que le prince use de rigueur en matière de religion, *sont dans une erreur impie.* » Resta-t-il au moins étranger aux rigueurs qui suivirent l'édit de Louis XIV ? On l'a cru longtemps ; on le croyait généralement encore, en 1842, quand nous écrivîmes ce livre. Aujourd'hui, malheureusement, on ne peut plus le croire. Des documents officiels, récemment découverts et publiés, ont montré Bossuet trempant dans toutes les iniquités de cette époque, emprisonnements, confiscations, enlèvements d'enfants, etc. — Voir le *Bulletin de la Société d'Histoire du protestantisme français.*

il n'y fallait pas songer ; l'Encyclopédie était toujours là. On chercha donc un biais ; on le trouva dans les oraisons funèbres, et Bossuet orateur s'éleva rayonnant sur les débris de l'ancien Bossuet. On peut voir dans Maury quelques détails sur cette révolution, à laquelle il eut une grande part. La Harpe en a aussi fait l'histoire. Il avoue avoir longtemps combattu avant de reconnaître en Bossuet un orateur de premier ordre ; mais, une fois convaincu, il fut, dit-il, *terrassé d'admiration*, tellement terrassé, ajouterons-nous, qu'il va un peu loin, ce nous semble, dans les témoignages qu'il en donne.

Au reste, il ne fut pas le seul ; nous répéterions volontiers ici ce que Fénelon disait à son oncle, qu'*on peut s'engouer d'un grand homme aussi bien que d'un sot.* L'ancien éclat du nom de Bossuet ayant reparu peu à peu, mais en se jetant tout entier sur une partie seulement de ses anciens titres de gloire, cette admiration concentrée ne pouvait pas ne pas arriver parfois à l'exagération.

Mais cette discussion nous mènerait loin ; ne l'entamons pas davantage. Ce que nous avons voulu montrer, c'est qu'il en est aujourd'hui de la réputation de Bossuet comme de ces institutions qui ont changé peu à peu du tout au tout, et dont le nom est arrivé à désigner tout autre chose que ce qu'il désignait dans l'origine. Certes, si ses oraisons funèbres renferment de beaux traits sur l'instabilité de la gloire humaine, l'histoire même de ces discours est une leçon qui ne manque pas d'éloquence. Si l'auteur revenait au monde, que de réflexions ne ferait-il pas en voyant sa réputation fondée, à peu

près en entier, sur ce qui n'en était jadis qu'un léger accessoire !

On s'en tint donc à l'explication de l'abbé de la Broue, et le *Concile* se sépara.

V

Un doge de Gênes pouvait bien dire que ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles, c'était de s'y voir ; mais un étranger vulgaire devait être fort embarrassé de choisir. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas une des moindres curiosités de la cour de Louis XIV que cet immense et perpétuel mouvement de conversations, de promenades, d'allées et de venues. Au bourdonnement près, car la gravité du monarque semblait s'être communiquée jusqu'aux derniers valets, ce château de Versailles ne ressemblait pas mal à une colossale ruche. Du côté des jardins, surtout, à moins que le temps ne fût mauvais, il ne se passait pas un instant que chaque porte ne vît entrer ou sortir quelques personnes ; et comme il fallait de grands froids ou de grandes pluies pour empêcher le roi de faire chaque jour plusieurs promenades, cette prodigieuse circulation durait à peu près toute l'année. Il eût été par trop bourgeois de rester au coin du feu quand Sa Majesté était dehors. « La pluie de Marly ne mouille pas, » lui avait dit un jour

un cardinal qui le suivait au plus fort d'une averse, et qu'on engageait à rentrer. « Aussi, disait La Bruyère [1], qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints. »

C'était donc quelque chose de fabuleusement beau que l'aspect des jardins de Versailles par un beau jour ou une belle soirée. Mais, autant vous y rencontriez d'objets pour vous rappeler la présence et la main d'un roi, autant il vous eût été facile d'oublier que vous étiez au centre d'un royaume, au siége d'un gouvernement. Versailles avait toujours un air de fête; on se serait volontiers cru dans un château de plaisance, d'où le maître du lieu eût sévèrement banni tout ce qui pouvait rappeler ou les soucis ou le travail. Ces galeries si peuplées, ce parc tout semé de courtisans, vous vous y seriez promené des heures sans vous douter que ces gens eussent au monde autre chose à faire qu'à se promener comme vous, autre chose à désirer que de vivre et de mourir dans ce lieu :

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre!

Et vous ne leur eussiez pas fait injure, à la plupart, du moins, car on se souvenait généralement fort peu qu'au delà de la cour il existât encore quelque chose. Cet oubli que Louis XIV avait si habilement amené,

[1] Chapitre VIII. *De la Cour*.

vous le retrouvez jusque chez les hommes qui en semblaient le plus incapables. L'auteur des *Caractères* y est plus sujet que personne. Dans son chapitre intitulé : *Du Souverain ou de la République*, il a beau vouloir s'élever aux considérations les plus abstraites, les plus hautes ; à la fin du morceau, on s'aperçoit qu'on n'est pas sorti de Versailles.

La cour était donc tout. Cette manière de voir avait même passé dans le langage [1]. Combien de fois, pour dire *Toute la cour*, ne disait-on pas *Toute la France !* Mais cette façon de parler, si familière à madame de Sévigné, à Dangeau, à Saint-Simon, à tous les grands seigneurs du temps, à Racine, hélas ! le roturier Gentilhomme-Ordinaire de la chambre du roi, — cette façon de parler, disons-nous, ne venait pas seulement du néant profond dans lequel on voyait ou on s'imaginait voir le peuple [2] ; il y avait, là-dessous, un fait très-réel et très-peu flatteur pour la noblesse. Elle ne s'appelait *La France* qu'à la condition de n'être rien ; elle ne représentait la France que pour s'agenouiller en son nom au pied du trône ; et plus elle usait largement de son vieux droit de mépriser le peuple, mieux elle devait sentir que c'était le seul droit qui lui restât. Mais non ;

[1] Et jusque dans les jurons. « Je veux être pendu si... » eût été par trop peuple. « Je veux être décapité... » disaient les gentilshommes. — C'était un droit que Richelieu ne leur avait pas contesté.

[2] « Au bout du compte, qu'est-ce que la Nation ? » dit un jour le régent à Stair, ambassadeur d'Angleterre. « J'avoue que ce n'est pas grand'chose, dit l'Anglais, tant qu'il n'y a pas un étendard levé. »

Lettre de Stair à Stanhope, 31 mai 1718.

il paraît qu'elle s'en apercevait peu, ou, plutôt, qu'elle n'osait pas s'en apercevoir; et bien que ce fût, après tout, très-heureux pour le pays qu'elle avait ruiné tant de fois par ses révoltes, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver quelque sympathie pour le chagrin d'un La Rochefoucauld, d'un Saint-Simon, quand ils voyaient des gens d'esprit et de cœur dépenser leur vie à se promener et à converser sur des riens. Il est vrai que les riens n'en sont jamais pour ceux qui s'en occupent. Ce même Saint-Simon, si bon philosophe parfois, n'avait pas son pareil pour ériger en affaire d'État la plus mince question de vanité ou d'étiquette [1].

« Nous avons peine, dit un critique moderne, avec nos habitudes d'occupations positives, à nous représenter fidèlement cette vie de loisirs et de causeries. Les journées, pour nous, se passent en études ou en affaires; les soirées, en discussions; de causeries, peu ou point. La noble société de nos jours, qui a conservé le plus de ces habitudes oisives des deux derniers siècles, ne l'a pu qu'à la condition de rester étrangère aux mœurs et aux idées d'à-présent[2]. »—Dans un siècle qui marche, c'est inévitable; mais, alors, le siècle ne marchait pas. Un seul homme marchait, et, pourvu qu'on eût les yeux fixés sur lui, on était sûr de ne pas rester en arrière.

Au milieu de ces conversations sans fin, la langue

[1] « Le courage, la probité, l'amour du travail, se réunissaient sans fruit dans l'âme de l'honnête homme le plus propre à perdre un royaume. A l'exemple des maniaques qu'une seule idée possède, il ne voyait dans l'univers que les priviléges de la pairie. »
LEMONTEY, *Histoire de la Régence.*

[2] SAINTE-BEUVE. Sur Madame de Sévigné.

avait fait de tels progrès qu'elle ne tarda pas à être plus polie que les mœurs. Plus on creuse l'histoire de ce règne, plus on découvre de restes de barbarie cachés sous ces brillants dehors. Mais ce qui étonne le plus, ce n'est pas de les trouver ; c'est de voir combien on était encore loin, fût-on des plus raisonnables, des plus humains, de sentir ce qu'il y avait d'absurde ou d'affreux en tant de choses. Mais le moyen de ne pas voir tout en beau, tout en bien, dans un pays qu'on apercevait à travers les magnificences de Versailles ! Comment critiquer une machine dont le bruit des fontaines, des bals, des fanfares, permettait si peu d'entendre crier les ressorts ?

Ce n'est que vers la fin du règne de Louis XIV que nous commençons à voir des traces d'une opposition proprement dite, et de critiques dirigées, au nom de la nation, contre le gouvernement ou le roi. Jusque-là, les mécontentements ont un caractère tout personnel. Sauf quelques plaintes sur les impôts, plaintes banales, sans conséquence, qu'on reproduisait sans façon en chaire et jusque devant le roi, on ne se plaignait guère que chacun pour son compte ; nul, personnellement satisfait, ne criait pour autrui et n'en avait même l'idée. *Crier*, d'ailleurs n'est pas le mot, et tout cri de ce genre eût été bien vite étouffé sous les voûtes de la Bastille ; mais il paraît que les murmures avaient rarement, même en secret, un caractère politique. On ne voyait et on ne songeait à voir, dans les affaires de l'État, que les intérêts privés qui pouvaient s'y trouver mêlés. S'agissait-il d'une campagne : on ne demandait pas pourquoi elle se faisait, mais qui commanderait, qui aurait de l'avancement. Une question venait-elle à surgir : on s'aventurait

rarement jusqu'à avoir une opinion sur le fond ; si on discutait, ce n'était guère que pour tâcher de savoir ou de deviner ce que le roi déciderait. Aussi n'y avait-il que les ministres, les ambassadeurs et un très-petit nombre de bonnes têtes, qui eussent quelques vues d'ensemble sur la politique et les entreprises de Louis XIV. Dans les armées, le général lui-même s'inquiétait peu, le plus souvent, de bien savoir pourquoi l'on se battait. Les officiers inférieurs ne pensaient pas que cela les regardât le moins du monde [1].

Tout donc se réduisant à savoir ce que le roi ordonnerait, on était à l'affût des moindres bruits ; on se creusait la tête à trouver un sens, une portée, aux choses qui en avaient le moins. C'est le vieux Letellier qui est venu chez le roi quelques minutes plus tôt ou plus tard qu'à l'ordinaire ; c'est M. de Louvois qui a donné un coup de canne à son valet, preuve qu'il est en colère contre quelqu'un à qui il ne peut en faire autant ; c'est M. Colbert (le *Nord*, disait madame de Sévigné) qui a paru un peu plus ou un peu moins glacial que de coutume [2] ; c'est un courrier qui est arrivé on ne sait de

[1] « Comment voulez-vous que je le sache ? dit le capitaine ; et que m'importe ce beau projet ? J'habite à deux cents lieues de la capitale ; j'entends dire que la guerre est déclarée ; aussitôt je quitte ma famille, et je vais chercher la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. » VOLTAIRE. *Babouc.*

[2] Quoique la responsabilité des ministres fût encore loin d'être, en France, le corollaire légal de l'inviolabilité du roi, elle y était établie de fait, surtout depuis la Fronde. Mais cela n'allait encore guère au delà de la raillerie et des portraits ; n'osant s'attaquer aux actes, on se jetait sur les manières. La chaire même en donnait quelquefois l'exemple. « L'un (un ministre), toujours précipité, vous trouble l'esprit ; l'autre, avec un visage inquiet, vous

quelle province, qui est parti on ne sait pour quelle autre. Et si telle est l'importance des moindres actions, des moindres paroles d'un ministre, que sera-ce des moindres gestes, des moindres syllabes du roi, surtout si on le sait aussi caché [1], aussi profondément maître de lui que l'est Louis XIV, de telle sorte qu'un mouvement, un regard, un rien, peut être l'indice d'un châtiment ou d'une faveur, d'un temps serein ou d'une tempête !

ferme le cœur; celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait; celui-là, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions... etc.»

BOSSUET. *Oraison funèbre* de Letellier.

Ces paroles firent sûrement échanger bien des sourires, car il était impossible de mieux peindre en quatre mots les quatre principaux ministres d'alors. Mais Louis XIV n'était pas fâché de voir critiquer chez ses ministres les défauts dont il était ou croyait être exempt. Plus Colbert était froid et Louvois bourru, plus il se plaisait à être affable. De là ce mot du doge de Gênes que le roi lui prenait son cœur, mais que les ministres le lui rendaient.

Dans les discussions avec Rome au sujet de l'assemblée de 1682, le système de la responsabilité des ministres fut tourné contre le pape avec une hardiesse qu'on n'eût pas tolérée envers le roi. « Je rougis, dit quelque part Bossuet, pour ceux qui n'ont pas eu honte d'*inspirer* à Sa Sainteté de pareilles sentiments. » Nous ne nous chargeons pas d'expliquer ce que devient, avec cela, l'autorité du pape. S'il a été une seule fois mal conseillé, mal *inspiré*, il n'y a plus de raison pour qu'il ne le soit pas une autre fois, et le voilà dans des conditions tout humaines, tout ordinaires, de faiblesse et de faillibilité. — Voir la note à la fin du chapitre XII.

[1] « Ce sera un grand roi : il ne dit pas un mot de ce qu'il pense. »

MAZARIN.

VI

Il fallait donc qu'elle fût bien violente, cette tempête intérieure qui se manifestait, ce jour-là, par de tels changements dans ses allures ordinaires.

D'abord, il était venu dans les jardins une demi-heure plus tard que de coutume. C'était déjà un événement, car jamais vie de prince ne fut plus strictement réglée. Chaque matin, à son lever, il arrêtait le plan de sa journée ; tout le monde pouvait savoir, à quelques minutes près, où il serait à telle heure, où il irait à telle autre. C'était encore un des secrets de l'art de commander. « Si vous voulez qu'on s'habitue à respecter votre volonté, écrivait-il trente ans plus tard à son petit-fils le roi d'Espagne, il faut que vous vous en montriez vous-même l'esclave. » Un jour que son carrosse arrivait juste en même temps que lui à l'endroit où il devait le trouver : « J'ai failli attendre, » dit-il. On a souvent rapporté ce mot comme un curieux échantillon de hauteur et d'orgueil. On a eu tort ; ce n'était que le résumé d'un système. Il ne faisait jamais attendre ; il avait le droit d'exiger qu'on ne le fît jamais attendre.

Mais ce qu'il y avait, en ce moment, de plus extraordinaire, c'était la physionomie du roi. Lui dont le visage, en public, du moins, était toujours tellement le même qu'on avait pu le comparer sans trop de flatterie à celui d'un dieu d'airain ou de marbre, — il semblait presque avoir perdu tout souci de sa majesté, tout souvenir de ses plus constantes allures. Il pressait, il ralentissait son pas ; il marchait droit vers un bassin, et ne s'en apercevait qu'au bord. Les sept ou huit seigneurs ou pages qui le suivaient tête nue, — car il n'avait pas songé à leur dire de se couvrir, — n'osaient lui parler ni parler entre eux ; plusieurs dames s'étaient trouvées sur son passage, et il ne les avait pas saluées, lui qui ne savait pas rencontrer une fille de chambre, dans les escaliers du palais, sans porter la main à son chapeau.

De près, de loin, tous les yeux le suivaient, mais en cachette. C'était ordinairement le contraire : il aimait qu'on eût l'air de le chercher, de le voir, de ne pas le perdre de vue ; plus il y avait de regards fixés sur lui, plus il paraissait à son aise, et les courtisans n'avaient garde de négliger un moyen si facile de lui faire leur cour. Mais, ce jour-là, s'il eût eu l'esprit assez libre pour observer ce qui se passait, il n'aurait vu que des dos tournés, des yeux regardant la terre ou le ciel, tant on craignait de rencontrer les siens ! Plus d'un cœur battait sans savoir pourquoi ; l'atmosphère semblait chargée de je ne sais quoi d'insolite et de mystérieux. Il avait si bien su les façonner à ne vivre que par lui, pour lui, en lui ! La reine même ne paraissait jamais en sa présence sans un peu d'altération dans la voix et un léger tremblement

dans les mains [1] ; et nous ne répondrions pas que Bossuet, quand Sa Majesté l'appela, n'eût éprouvé quelque chose de semblable.

Il ne fut donc pas fâché de trouver, dans le cabinet du roi, deux hommes dont la présence pouvait le mieux le rassurer : c'étaient le duc de Montausier, son collègue dans l'éducation du Dauphin, et le curé [2] de Versailles, M. Thibaut, prêtre honorable et honoré.

— Vous êtes encore là, messieurs ? dit le roi.

— Votre Majesté ne nous a-t-elle pas ordonné de l'attendre ?

— C'est vrai ; j'avais oublié.

Louis XIV *oublier !* Décidément, c'était un jour extraordinaire. Bossuet s'y perdait.

— Au fait, reprit le roi, j'aime autant que vous soyez là. Restez.

Et il s'assit, comme ne sachant par où commencer. Louis XIV embarrassé ! Louis XIV le laissant voir ! C'était de plus en plus étrange. Mais Bossuet commençait à deviner ; il commençait, du moins, à entrevoir confusément de quelle nature allaient être les confidences du roi.

Cependant le roi les laissait là, immobiles et debout. Il est vrai qu'on ne s'asseyait jamais devant lui [3], pas même

[1] « Il fallait commencer par s'accoutumer à le voir, si, en le haranguant, on ne voulait pas s'exposer à demeurer court. Le respect qu'apportait sa présence, en quelque lieu que ce fût, inspirait un silence et jusqu'à une sorte de frayeur. » SAINT-SIMON.

« Vous me voyez ici dépouillé de toute grandeur, disait-il un jour, à Marly, à un seigneur étranger. — Sire, dit celui-ci, on ne s'en douterait pas. »

[2] Versailles n'était pas encore un évêché.

[3] « J'ai vu le dauphin et ses fils se tenir debout au dîner du roi,

au conseil des ministres, où le chancelier, vu son grand âge, s'asseyait seul sur un tout petit escabeau ; encore avait-il fallu noter, dans les registres du grand maître des cérémonies, que le roi n'entendait point établir par là un précédent pour les chanceliers futurs [1]. Pour lui, même à l'armée, il ne s'asseyait jamais que dans un fauteuil. On en portait un parmi ses bagages, et c'était toujours le premier meuble installé dans le lieu où il mettait pied à terre, dût-il ne s'y arrêter qu'une heure.

— Monsieur de Condom, dit-il enfin, voici le fait. Madame de Montespan est allée ce matin se confesser à un prêtre de Versailles, M. Lécuyer, je crois. Il lui a refusé l'absolution. Voilà M. Thibaut qui dit que ce confesseur n'a fait que son devoir. Voilà M. de Montausier qui est du même avis. Ces messieurs me permettront de vous demander le vôtre.

Ce n'était cependant pas pour aller chercher Bossuet

sans que jamais le roi leur ait proposé des siéges. J'y ai vu assez souvent Monsieur, frère du roi. Il donnait la serviette, et demeurait debout. Un peu après, le roi, voyant qu'il ne s'en allait pas, lui demandait s'il ne voulait pas s'asseoir. Il faisait la révérence, et le roi ordonnait qu'on lui apportât un siége. On mettait un tabouret derrière lui, mais il ne s'asseyait pas. Quelques moments après, le roi lui disait : Mon frère, asseyez-vous donc. Alors il faisait de nouveau la révérence, et s'asseyait. »

SAINT-SIMON.

[1] « Le roi se retient par politique. La crainte qu'il a que les Français, qui abusent aisément des familiarités qu'on leur donne, ne choquent le respect qu'ils lui doivent, le fait tenir plus réservé; et, *par une bonté extraordinaire*, il aime mieux se contraindre que de leur laisser la moindre occasion de faire quelque chose qui l'obligeât de se fâcher contre eux. » BUSSY-RABUTIN.

Si l'explication n'est pas bonne, on conviendra, du moins, qu'elle est d'un parfait courtisan.

que Louis XIV était sorti. Dès qu'il eut appris de madame de Montespan l'affront qu'elle venait de recevoir, il fit appeler le curé, et lui demanda de casser la sentence du vicaire. Le curé ne s'expliqua pas d'abord sur le fond de la question ; il objecta qu'un confesseur n'a point de compte à rendre, et qu'un curé, dans ces matières, ne peut rien sur ses subordonnés. Le roi n'insista pas ; il était encore assez calme, et, sans discuter avec le prêtre, il appela le duc de Montausier. Celui-ci ne se gêna pas ; il dit que le confesseur avait bien fait, et le curé, se voyant soutenu, ne craignit plus d'en dire autant. Le roi se contint ; mais, se sentant près d'éclater, il sortit, et c'était en se promenant, ou plutôt en errant par les jardins, qu'il avait eu l'idée, tout à coup, de faire appeler Bossuet.

Que voulait-il? Qu'espérait-il ? — Ce qu'on désire, on a toujours beaucoup de penchant à le croire ; mais il fallait que le roi fût déjà bien loin de son sang-froid ordinaire pour se laisser aller à espérer, même vaguement, que Bossuet pût entrer dans ses vues. On peut même douter que, parmi tant d'autres évêques moins scrupuleux, il en eût trouvé d'assez complaisants pour aller jusque-là. On pouvait bien fermer les yeux ; mais blâmer le prêtre courageux qui avait osé les ouvrir, c'était autre chose, et M. de Harlay lui-même [1] y eût réfléchi à deux fois.

[1] Il avait cependant moins de droit que qui que ce fût à censurer les mauvaises mœurs; c'était même pour cela que Louis XIV, ou plutôt madame de Montespan, l'avait fait archevêque de Paris. C'est de lui qu'on disait que l'orateur chargé de son oraison funèbre n'y trouverait que deux points embarrassants, sa vie e sa mort. Il se trouva pourtant quelqu'un pour la faire : ce fut le

Aussi Bossuet n'hésita-t-il pas.

— Si je pouvais penser, dit-il, que Votre Majesté ait eu sérieusement l'espérance de me voir d'un autre avis, je lui demanderais ce que j'ai fait pour déchoir à ce point dans son estime. Mais je connais trop ses lumières, sa piété...

— Bien ! s'écria le roi ; ils sont d'accord. Parce qu'un prêtre obscur...

— Un prêtre *obscur !*... interrompit le duc.

— *Obscur !* dit le curé ; non, Sire. Un prêtre n'est jamais obscur quand il remplit...

— Eh bien ! reprit-il, parce qu'un prêtre a eu l'audace de juger son roi...

— Au nom de Dieu, Sire, dit Bossuet, n'achevez pas ! N'obéissez pas jusqu'au bout à la passion qui vous égare...

Louis se redressa ; ce dernier mot l'avait choqué.

— ... Et que bientôt, poursuivit Bossuet, vous serez le premier à condamner. Un prêtre a osé vous juger ! Hélas ! ce n'est pas lui, c'est vous, vous-même...

— Moi !...

— Oui... dans les paroles mêmes que vous venez de prononcer. Si madame de Montespan n'était pour vous que ce qu'elle aurait le droit d'être, vous ne vous diriez pas frappé du coup dont elle se plaint.

Bossuet se sentait en veine de hardiesse ; il aurait bien voulu que M. de Fénelon fût là.

Mais le roi ne l'écoutait plus.

— Quel scandale ! murmurait-il ; quel scandale !

père Gaillard, jésuite ; mais on ne lui permit pas de la prononcer.

Ces mots ne s'appliquaient encore, dans son esprit, qu'à l'audace du confesseur ; le moment était peu favorable pour lui faire observer qu'il n'y avait d'autre scandale, en tout cela, que celui de sa conduite. Le curé essaya.

— Si Votre Majesté, dit-il, voulait prendre la peine d'interroger ce prêtre, elle verrait si l'envie de faire du scandale est entrée pour rien dans ce qu'il a fait. Je ne connais pas d'homme plus éloigné...

— Cela se peut ; mais la meilleure preuve qu'il pût en donner, c'était de se taire. Après tout, qu'importe ? Madame de Montespan ne fera pas ses Pâques... Moi non plus... Qu'aura-t-on gagné ?

Tout cela était si contraire au langage, au ton, aux allures habituelles du roi, que le mieux était d'attendre en silence la fin d'une crise qu'on sentait bien ne pouvoir être longue. Mais la blessure était profonde ; le monarque était encore plus offensé que l'homme. Habitué comme il l'était à ne trouver dans son clergé qu'une docilité sans bornes, il s'indignait de rencontrer une fois un prêtre sur son chemin. Que ce prêtre eût raison ou tort, peu lui importait : c'était un prêtre ; son instinct de roi en était froissé. Louis XIV n'était pas fort en histoire ; mais ce qu'il avait le mieux retenu, c'étaient les anciennes entreprises du clergé contre l'autorité royale, et il ne pouvait souffrir même l'apparence d'un commencement de retour à l'humiliation des rois.

Mais, d'un autre côté, il ne pouvait pas ne pas sentir combien sa cause était mauvaise, et c'est ce qui contribuait encore à le mettre hors de lui. Cette autorité royale dont il se faisait une si haute idée, il la voyait mêlée dans une affaire où elle n'avait aucune prise, où elle ne

pouvait intervenir, ni de droit, ni même de fait. Livré à lui-même, il en eût mieux pris son parti. Quand madame de Montespan était venue, indignée, haletante, lui raconter la chose, il n'en avait d'abord paru qu'assez peu affecté ; c'était elle qui avait su l'animer, en appelant les passions du roi au secours des passions de l'homme. Il n'est pas de pire colère que celle qui vient peu à peu, et qu'on s'est laissé imposer, en tout ou en partie, par une personne habile intéressée à l'exciter.

Cependant Bossuet, après avoir redouté de se trouver seul avec le roi, commençait à le désirer. Il démêlait ce qu'il y avait de factice dans sa colère, et comprenait qu'une explication franche pouvait seule avoir un résultat ; mais il comprenait aussi que les deux témoins étaient de trop. Après un moment d'embarras, il lui vint une idée.

— Retirons-nous, messieurs, dit-il ; Sa Majesté n'a plus besoin de nous.

Le roi, déjà plus calme, mais de plus en plus absorbé, fit machinalement avec la main le geste demi-impérieux, demi-poli, par lequel il avait coutume de congédier les gens de sa cour. Ils s'inclinèrent et sortirent. Mais à peine étaient-ils dehors :

— Rentrez, dit le duc à Bossuet, rentrez ! C'était votre idée, n'est-ce pas ? J'ai deviné... Rentrez vite. Courage !

Et il le poussa dans le cabinet du roi.

VII

Le duc de Montausier avait effectivement deviné. Bossuet s'était bien promis de ne pas tarder à revenir ; mais il était loin de s'attendre à un pareil coup de théâtre. Au reste, le vieux duc n'en faisait pas d'autres ; il ne se passait pas de jour que sa vertueuse brusquerie ne mît dans l'embarras quelqu'un de ses meilleurs amis, et nul n'eût été plus capable d'imiter Mentor jetant son élève dans la mer pour mieux le forcer à quitter l'île.

Il est vrai qu'une fois dans l'eau, le pauvre Télémaque est tout content de n'avoir plus à lutter contre lui-même. Bossuet reconnut aussi, à part lui, que M. de Montausier lui avait rendu un grand service. Ce courage qu'il était maintenant forcé d'avoir, eût-il été sûr de le retrouver une heure après ?

Le roi n'avait pas changé de posture. Il fronça le sourcil, mais légèrement ; c'était plutôt surprise que colère.

— C'est vous ! dit-il.

— C'est moi, Sire. Je suis bien hardi, je le sais ; mais

m'appeler, m'ordonner de parler, c'était m'ordonner d'être sincère. Je l'ai été...

— Ai-je eu l'air d'en douter?

— Non; mais Votre Majesté ne m'a pas laissé le temps de l'être jusqu'au bout. Me permettra-t-elle d'achever?

— Achevez. Vous ne me direz probablement rien que je ne sache...

— J'en suis convaincu. Rien que vous ne vous soyez dit cent fois...

— Mille fois.

— Je n'en doute pas. Aussi, ce que je demande à Dieu pour vous, ce n'est pas la sagesse : vous l'avez; c'est la force d'y obéir. Cette force-là, vous savez mieux que personne que vous ne l'avez pas toujours. « Je veux faire le bien, disait un apôtre, et je ne le fais pas; je veux fuir le mal, et je ne le fuis pas; je trouve deux hommes en moi... »

— Ah ! ces deux hommes-là, je les connais bien ! s'écria le roi.

— C'est déjà beaucoup que de les connaître, Sire; mais ce n'est pas assez. Il faut que l'un des deux périsse. Qu'attendez-vous pour ordonner sa mort? Exposé, comme roi, à plus de séductions qu'un autre, vous avez aussi reçu de Dieu plus de moyens d'y résister. Toutes ces qualités, aussi solides que brillantes, dont nous admirons en vous l'assemblage, sera-t-il dit qu'en faisant le bonheur et la gloire de la France, elles n'auront rien fait pour vous? Cette haute position que vous vous êtes assurée parmi tous les rois de l'Europe, vous la devez autant, peut-être plus, à votre fermeté qu'à vos victoires; au dedans, tout proclame encore que jamais main

plus ferme que la vôtre ne tint les rênes de l'État ; et au sein même de cet État, il y a un homme qui vous brave, un homme qui reste en dehors de ces lois d'ordre et de moralité que vous avez remises en honneur... Et cet homme, c'est vous !

Le roi ne répondait pas. Mais ce n'était pas seulement parce qu'il n'avait rien à répondre ; c'était malheureusement aussi parce que les éloges du prélat, quoique liés à des reproches et destinés à les faire passer, avaient trop agréablement chatouillé son orgueil. Bossuet avait cru mettre le remède à côté du poison ; il n'avait fait que remettre le poison à côté du remède. Aussi le roi s'était-il bientôt abandonné aux charmes de cette musique si familière à son oreille ; sourd à ce qui aurait pu en gâter l'harmonie, le petit discours qu'il venait d'entendre se réduisait pour lui à trois idées, ou plutôt aux trois premières moitiés de trois idées : « Je suis sage, je suis ferme, je suis grand ; » — les trois secondes moitiés s'étaient perdues dans l'abîme de son orgueil.

La forme que Bossuet avait prise, forme que nous retrouvons, du reste, dans presque toutes les exhortations adressées à Louis XIV, soit en chaire, soit autrement, — était la plus mauvaise qu'on pût prendre avec un homme tel que le roi. Cette idée qu'il y avait en lui deux hommes, loin d'en être effrayé, il la caressait avec complaisance. Remarquez, en effet, que c'est une arme à deux tranchants. Humble et pieux, vous gémirez, comme l'apôtre, de sentir en vous le mal perpétuellement accolé au bien ; orgueilleux, vous retournerez la pensée : vous ne vous direz pas que, s'il y a du bien en vous, il y a aussi du mal ; vous vous direz que, s'il y a du mal,

il y a aussi du bien, — et vous voilà parfaitement tranquille. Ainsi faisait Louis XIV ; ainsi s'abusa-t-il encore, lorsque, bien des années plus tard, vieux, malheureux, mais d'autant plus esclave de l'orgueil qu'il s'imaginait en être affranchi, il se plaisait à répéter ces vers d'une paraphrase de Racine :

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
> Je trouve deux hommes en moi...

Et confesseurs et courtisans de répéter en chœur qu'il y avait en effet, en lui, deux hommes, et que Dieu ne pouvait manquer de pardonner à l'un en considération de l'autre. Hélas! il n'est pas besoin d'être roi pour se laisser aller à tenir tout bas le même langage.

Bossuet vit donc bien qu'il n'avait pas gagné grand'-chose. Il tourna cependant encore un moment autour des mêmes idées ; peut-être n'était-il pas éloigné de s'y complaire... On était si accoutumé à louer, à entendre louer! La langue des Corneille et des Racine semblait n'avoir été faite que pour chanter Louis XIV [1].

— Sire, dit-il enfin, — et cette fois le courtisan avait tout de bon fait place à l'évêque, — vous ne m'écoutez pas, ou plutôt vous m'écoutez trop. Je ne veux pas rétracter mes louanges ; je les crois justes, et je les ré-

[1] Et l'Académie, en particulier, semblait n'avoir été créée que pour diriger et stimuler cet emploi de la langue. Treize ans après la mort du roi, voici ce que Montesquieu disait encore, dans son discours de réception : « On aime *surtout* à vous voir travailler au portrait de Louis le Grand, ce portrait toujours commencé et jamais fini, tous les jours plus avancé et tous les jours plus difficile. Nous concevons à peine le règne merveilleux que vous chantez. »

péterai quand vous voudrez. Mais, tant que vous ne m'aurez pas imposé silence, je répéterai aussi mes reproches; et alors, non pas en mon nom, mais au nom de la religion, au nom du salut de votre âme, je vous sommerai d'y répondre. La loi de Dieu, la loi de l'Église est formelle; conciles, papes, docteurs, tout est d'accord. L'excommunication...

Louis fronça le sourcil.

— Ne vous arrêtez pas au mot, Sire; vous savez bien que je serais le premier à défendre votre couronne contre les foudres d'un Boniface VIII ou d'un Sixte-Quint. Cette excommunication-là, vous la braveriez, et vous feriez bien[1]; mais, prenez garde, il y en a une autre... et celle-là, on ne la brave pas. Prononcée ou non, elle existe; si vous la méritez, l'Église a beau fermer les yeux et ne pas l'écrire sur la terre... Elle est écrite dans le ciel.

— Et vous pensez... que je l'ai encourue?... s'écria le roi, comme réveillé en sursaut.

— *Adultère point ne seras.*

[1] Bossuet avait grandement raison; mais un protestant aurait pu lui faire observer que, si l'excommunié peut être juge de la nature et de la valeur de l'excommunication, on ne voit pas trop ce que devient le pouvoir d'excommunier. — Et cette difficulté n'est pas la seule. Si l'excommunication signifie quelque chose, elle signifie énormément trop, car il faut alors admettre que le plus vertueux et le plus pieux des hommes, mourant excommunié, est nécessairement damné. Si on recule devant cette conséquence, l'excommunication n'est plus qu'une peine disciplinaire, une simple déclaration comme quoi l'excommunié cesse de faire partie de l'Eglise Romaine. C'est plus raisonnable; mais il est clair que Rome, du temps de sa puissance, était fort loin d'entendre la chose ainsi.

— Adultère ! adultère ! reprit le roi de plus en plus ému. Adultère ! Mais c'est la première fois que j'y songe... Adultère !...

Et il se mit à se promener à grands pas, en répétant : Adultère ! Adultère !

Il disait vrai. C'était la première fois qu'il s'appliquait ce nom ; prédicateurs ni confesseurs n'avaient encore osé le prononcer d'une manière assez directe pour le forcer de comprendre qu'il s'agissait de lui. Ce n'était pas qu'il n'eût vaguement senti, quand par hasard on le prononçait, qu'il y avait là quelque chose à son adresse ; mais nous n'aimons pas à voir clair dans les questions au fond desquelles un secret instinct nous dit que nous pourrions trouver notre sentence. Il s'était arrangé avec lui-même comme ces faiseurs de romans qui nagent en plein adultère, et qui se croient des écrivains moraux parce que le mot n'y est pas.

— Et que faire? Que faire ? — dit-il enfin, de ce ton demi-interrogatif d'un homme qui voit bien ce qu'il faut faire, mais voudrait ne pas le voir ; qui demande, et serait ravi qu'on ne lui répondît pas.

— Ce qu'il faut faire ? Votre Majesté le sait aussi bien que moi. Il faut d'abord... que madame de Montespan quitte la cour...

— Jamais elle n'y consentira...

Ces mots échappèrent au roi avec la rapidité de l'éclair. Il se mordit les lèvres.

— Y consentir, Sire !... Vous ai-je parlé de l'en prier ?...

Le roi rougit de se voir deviné, et se remit à marcher de plus belle. Évidemment, il avait peur de l'altière

sultane. On le savait d'ailleurs assez ; on en avait eu maintes preuves. « Elle avait une hauteur en tout dans les nues, dont personne n'était exempt, le roi aussi peu que tout autre[1]. » Il n'y avait pas longtemps qu'elle l'avait ouvertement grondé, en présence de plusieurs personnes, de ce que le duc de Vivonne, son frère, n'était pas compris dans une promotion de maréchaux ; et l'on avait vu le monarque, non-seulement prendre aussitôt une plume pour ajouter aux autres noms celui du duc de Vivonne, mais encore essayer, du ton d'un enfant pris en faute, de s'excuser sur un oubli du ministre de la guerre. Voilà le joug qu'il n'osait secouer, lui, le plus impérieux des hommes. Une fois asservi, l'homme le plus difficile à asservir est souvent plus soumis qu'un autre. Mieux on a conscience de sa force, moins on croit sa gloire intéressée à ne jamais paraître faible.

Pourtant, autre chose est de subir le joug en silence, ou d'avouer qu'on le subit. Aussi un vif dépit se peignait-il dans les regards du roi ; que n'eût-il pas donné pour le retirer, ce malencontreux aveu ! Mais Bossuet s'était trop avancé pour lâcher prise, et le dépit du roi lui donnait beau jeu. « *Vous ai-je parlé de l'en prier* » était déjà presque une ironie.

— Je n'aurais pas cru, poursuivit-il, avoir jamais à rappeler au roi Louis XIV qu'il est le maître à Versailles. Dites un mot, Sire...

Le roi se taisait et continuait sa promenade.

— Craindriez-vous de le dire, ce mot, Sire ?... Voulez-vous que je m'en charge ?

[1] SAINT-SIMON.

Le roi s'arrêta. Refuser l'offre, c'était s'engager à faire lui-même une chose qu'il ne se sentait ni la force ni le courage d'aborder; accepter, c'était renouveler l'aveu de son impuissance et de sa frayeur; c'était, d'ailleurs, consommer le sacrifice, et cette idée l'épouvantait. Non qu'il aimât madame de Montespan comme il avait aimé madame de La Vallière; mais elle était l'âme de sa cour; elle avait l'art de l'amuser, lui dont madame de Maintenon disait, quelques années plus tard, qu'il n'était pas né *amusable;* elle lui était, enfin, précieuse par son esprit, autant et peut-être plus que par sa beauté. « La cour de madame de Montespan, dit Saint-Simon, était le centre de l'esprit, et d'un tour si particulier, si délicat, si fin, mais toujours si naturel et si agréable, qu'il se faisait distinguer à son caractère unique [1]. Cet esprit, c'était le sien, *et elle avait l'art d'en donner aux autres.* » Or, de tous les moyens de captiver Louis XIV, ce dernier était le plus sûr. Outre qu'il était, par nature, plutôt sensé que spirituel, ce prince, avec une très-haute opinion de son génie et de ses lumières, était assez porté à se défier de lui-même sous le rapport de l'esprit proprement dit; il n'osait même pas être aussi spirituel qu'il l'aurait pu, et, comme tous les gens qui sont dans ce cas, il savait un gré infini à ceux qui le mettaient à l'aise. Et ce n'était pas seulement dans le tête-à-tête que madame de Montespan avait sur lui cette

[1] « Ce tour charmant, ajoutait Saint-Simon plus de quarante ans après cette époque, on le sent encore avec plaisir dans ce qui reste des personnes qu'elle et ses sœurs ont élevées et qu'elles s'étaient attachées. On les distinguerait entre mille autres dans les conversations les plus communes.» — C'est le seul bien que Saint-Simon dise d'elle; ainsi, on peut l'en croire.

influence. Au milieu d'un cercle nombreux, parmi tout ce que la cour avait de plus spirituel, soit en hommes, soit en femmes, elle savait encore l'encourager, le soutenir, lui assurer la première place, ou, du moins, la lui faire partager.

Aux liens d'un amour coupable se joignaient donc ceux de l'habitude, du besoin; à ceux du cœur, ceux de l'esprit. Au moment de les rompre tous, nous étonnerons-nous qu'il hésitât?

Bossuet, sans répéter sa question, la répétait assez par son immobilité, par son silence même.

— Non, dit enfin le roi, je n'ordonne pas... Je n'ordonne rien... Je ne peux pas...

Il se reprit :

— Je ne *veux* pas ordonner. Je suis résolu, vous le voyez... mais n'exigez pas davantage. Allez la voir; faites pour le mieux. Amenez-la seulement au point où je suis, et alors...

Ce n'était pas ce que voulait Bossuet. Ces paroles laissaient encore trop de portes ouvertes. Au fond, elles n'en fermaient aucune.

— Je crains... dit-il.

— Allez toujours.

— Mais si...

— Allez.

Il n'y avait pas à répliquer.

VIII

Certes, ce n'était pas la première fois que Bossuet se trouvait pris dans une de ces rencontres où le cœur bat aux plus hardis. Il ne se rappelait jamais sans une espèce de frisson les angoisses du jour fameux où, prédicateur de dix-sept ans, il avait cueilli ses premiers lauriers à l'hôtel de Rambouillet; il ne se retraçait qu'en frémissant la nuit bien autrement terrible, la nuit de : « *Madame se meurt*, » où, réveillé par ce *coup de tonnerre* dont son éloquente parole devait bientôt après éterniser le retentissement, il était allé ouvrir à Madame les portes de l'éternité.

Mais il ne s'était jamais trouvé dans une position si embarrassante et si fausse. Envoyé chez madame de Montespan, au nom de qui va-t-il parler? Au nom du roi? Mais le roi n'a rien ordonné; lui qui n'a pas son égal dans l'art de vouloir, il est clair que, s'il n'a pas dit *Je veux*, c'est qu'au fond il ne veut pas. Au nom de la religion? Madame de Montespan ne s'en est jamais

fort inquiétée; elle se porte trop bien pour penser déjà à son âme [1].

Ce n'était pas qu'elle n'eût, comme tout le monde, certains sentiments, ou, pour mieux dire, certaines habitudes de dévotion; car enfin, bien qu'on ne fût pas encore au temps où madame de La Fayette disait : « Hors de la piété, point de salut, pas plus à la cour que dans l'autre monde, » c'est une grande erreur que d'attribuer tout entier à l'influence de madame de Maintenon sur Louis XIV, de Louis XIV sur sa cour, le mouvement religieux, ou dévot,—comme on voudra,—qui allait avoir lieu plus tard. Malgré quelques incrédules avoués, plus fanfarons qu'impies, la société d'alors était et n'avait jamais cessé d'être religieuse, en ce sens, du moins, qu'un certain besoin de religion, de piété, de foi, s'était universellement maintenu. De là ces disparates qui nous choquent, qui nous déroutent; de là, entre la foi et les œuvres, ces contradictions qu'on serait tenté de croire impossibles, et qui n'avaient, alors, rien que de tout naturel et de tout simple. On peut voir dans madame de Sévigné, avec accompagnement de détails que nous n'oserions reproduire, l'aventure de cette dame qui reprochait sérieusement au complice de ses désordres de n'être *pas assez dévot à la Vierge*. La dévotion de

[1] « De ton roi ton Dieu tu feras...
Le dimanche messe ouïras,
Pour montrer ton ajustement.
Père et mère tu ne verras
Que tout le plus une fois l'an...
Mais quand mourante tu seras,
Tu recourras au sacrement. »
Les Commandements. Parodie du temps.

Louis XIV ne fit donc pas autant d'hypocrites qu'on l'a dit; elle appela seulement au grand jour ce qui existait, en bonne partie, nous ne dirons pas dans les cœurs, mais au moins dans les habitudes. On est trop enclin, ce nous semble, à crier à l'hypocrisie. De ce qu'un courtisan, fort peu dévot, l'est rapidement devenu pour avoir vu son roi le devenir, il ne suit pas que la dévotion de son maître doive être considérée, jusqu'au bout, comme l'unique raison de la sienne. La religion devient vite un besoin; après vous en être approché en vue des hommes, il n'est point impossible que vous vous y attachiez en vue de Dieu. — « Hélas! il n'y a plus d'hypocrites! » s'écriait l'abbé Poulle vers le milieu du siècle passé. L'expression est étrange; le sens profond. Quand il n'y a plus d'hypocrites, c'est qu'il n'y a plus de piété; quand il n'y a plus d'insectes, c'est que le froid les a tués.

Madame de Montespan quittait quelquefois le roi pour aller réciter une prière. Le carême, elle faisait peser son pain; à Pâques, elle n'aurait eu garde de ne pas communier. Mais quoique cette religion tout extérieure, qui était aussi celle du roi, ne paraisse pas avoir été entachée d'hypocrisie, il est certain qu'on eût trouvé, même alors, peu de personnes dont la piété fût moins réelle et résidât moins dans le cœur. Accoutumée à se roidir contre toute espèce de joug, elle voulait bien tenir à la religion, mais par un fil, par des fils; ces fils, Bossuet sentait bien qu'ils lui resteraient dans la main, dès qu'il essaierait de les tendre.

Troublé, presque découragé, il eut cependant la force de n'en rien laisser voir aux courtisans qui se pressaient

dans la grande galerie, car tout le monde était rentré, et la curiosité était au comble. Ce fut bien pis quand on le vit passer chez madame de Montespan.

Peu avant qu'il sortît de chez le roi, un grand mouvement s'était fait dans cette galerie. Les dames s'étaient levées, les hommes avaient interrompu leur promenade; au bruit avait succédé le silence, à l'agitation, l'immobilité. Suivie de plus de vingt personnes, une femme avait traversé lentement toute cette foule, et tous les yeux s'étaient baissés, tous les fronts s'étaient inclinés. — C'était la marquise de Montespan.

Peu après, une autre femme parut. Quatre dames la suivaient. On se leva, on salua; mais elle n'était pas au milieu de la galerie, que les conversations avaient recommencé derrière elle. — Ce n'était que la reine.

Bossuet trouva l'antichambre pleine. On ne l'y avait encore jamais vu. Non qu'il ne fût jamais venu chez la marquise; mais il avait eu soin de n'y venir qu'avec le roi; il tenait à montrer qu'il ne venait pas pour elle. Le roi l'avait compris; elle encore mieux. Grand fut donc l'étonnement des gens réunis dans l'antichambre. Mais à peine avait-il paru, qu'une porte s'ouvrit.

— Madame ne recevra pas. Elle est indisposée...

Et courtisans de s'écouler, non sans se perdre en conjectures sur les causes de ce nouvel incident. Congédiés au moment où l'évêque entrait, ils ne pouvaient douter que ce ne fût une affaire arrangée. On se trompait; c'était pur hasard.

— Annoncez M. de Condom, dit-il à voix basse au valet qui rentrait dans l'appartement.

Et comme cet homme hésitait :

— De la part du roi, ajouta-t-il.

Le valet s'inclina. Peu d'instants après, la porte s'ouvrait à deux battants, comme pour le roi en personne. Mais ce n'était pas un honneur que Bossuet pût prendre pour lui. Avec ces mots : « *De la part du roi,* » ne fût-on qu'un valet de pied, l'étiquette voulait qu'on fût reçu comme un prince du sang; les princes du sang eux-mêmes devaient faire au moins quelques pas au-devant du messager.

Madame de Montespan s'était levée, mais sans quitter sa place. Il va sans dire que son indisposition était un conte, à moins qu'on ne veuille donner ce nom au trouble qui l'agitait; mais le mot *indisposée* serait alors bien faible, et il faudrait dire malade, bien malade, car elle avait horriblement souffert, d'autant plus qu'elle ne l'avait encore laissé voir à personne. C'était même pour écarter les soupçons qu'elle était sortie, un peu avant, pour rentrer par cette galerie où la curiosité des courtisans n'avait rien pu trouver de changé en elle. Mais plus elle s'était contrainte, plus elle avait besoin de donner enfin cours à ses angoisses.

D'ailleurs, en fermant sa porte à la foule, elle avait espéré la rouvrir bientôt pour le roi. Pleine encore de confiance, sinon en son amour, du moins en ce royal orgueil qu'elle avait toujours exploité avec tant de succès, elle tâchait de ne pas douter que le roi n'eût déjà trouvé un moyen de sortir d'embarras; mais ce qu'elle redoutait par-dessus tout, c'était l'effet que cette espèce d'excommunication prononcée contre elle pouvait produire, à la longue, sur l'esprit de son amant. Cette crainte était fondée. Autant Louis XIV avait d'au-

dace pour braver l'opinion publique aussi longtemps qu'elle restait muette, autant il était prompt à s'inquiéter de toute manifestation pouvant compromettre sa gloire ; ainsi, pour peu qu'il lui fallût positivement choisir entre une femme et la dignité de sa couronne, madame de Montespan le savait homme à ne pas hésiter. On comprend donc ce qu'elle dut éprouver lorsque, au lieu du roi qu'elle attendait, elle entendit nommer Bossuet, et Bossuet venant *de la part du roi*. De la part du roi ! Dans la bouche d'un valet ou d'un page, cette formule n'eût été que la préface d'un message amoureux et consolateur ; dans celle de Bossuet, c'était déjà une sentence.

— Madame... dit-il...

Elle s'était d'abord rassise avec un certain calme, et paraissait prête à écouter. Mais tout à coup, par un de ces brusques changements dont Louis XIV lui-même était quelquefois effrayé :

— A quand la profession de madame de La Vallière?

Sa voix était sèche et tremblante ; ses yeux avaient pris subitement une perçante fixité. Bossuet se sentit vaincu, pour le moment, du moins ; et bien qu'il eût parfaitement saisi ce que ces mots avaient de profondément ironique, il ne se sentit pas la force de laisser voir qu'il comprenait, ni de répondre autrement qu'à une question tout ordinaire.

— Vers la fin du mois prochain, dit-il, ou dans les premiers jours de juin.

Un léger sourire effleura les lèvres de la marquise. Son petit triomphe était plus complet qu'elle n'eût osé l'espérer ; avec son génie mordant, il n'était pas

pour elle de chagrin ni d'angoisse que le succès d'une raillerie ne pût momentanément alléger.

— Et qui fera le sermon? poursuivit-elle du même ton Sera-ce encore l'abbé de Fromentières [1] ?

— Non, madame.

— Et qui donc?

— Moi... probablement.

— Je le savais... Et vous veniez voir, n'est-ce pas... s'il n'y aurait pas moyen... que le même discours servît pour deux?

Elle avait trop compté sur sa première victoire. Moins on est fait à s'entendre railler, plus la raillerie, au premier assaut, arrête et stupéfie; essayez de la prolonger, et bientôt l'homme grave n'en est que plus fort contre vous. Madame de Montespan n'avait pas achevé sa phrase, que déjà Bossuet s'était vengé : un regard calme avait suffi.

— Madame, dit-il froidement, vous avez dit plus vrai que vous ne pensiez; au milieu de l'ennui que j'éprouvais à entamer un sujet si délicat, vous ne pouviez mieux m'ouvrir les voies. Oui, vous avez raison. Les mépris dont vous avez poursuivi, vous et les vôtres, une femme qui fut ce que vous êtes, n'ont servi qu'à faire penser à vous toutes les fois qu'on pense à elle; tout ce qu'elle a fait ou fera, votre nom s'y mêle et s'y mêlera. Ce sermon dont vous me parlez, que sera-ce, après tout, qu'un plaidoyer contre vous?

[1] L'abbé de Fromentières avait prêché, l'année précédente, pour la *vêture* ou prise d'habit de madame de La Vallière. La profession définitive ne pouvait avoir lieu qu'après un noviciat d'un an.

— Beau rôle pour l'avocat !

— Vous ne m'avez pas compris, je crois. Ne vous figurez pas que j'aie le moins du monde le projet d'éveiller par des allusions la malignité de la cour [1]. Des allusions ! En aurai-je besoin ? Ne voyez-vous pas, au contraire, et c'est ce que je voulais dire, qu'il ne dépend pas de moi que ce discours ne soit, d'un bout à l'autre, une vivante et perpétuelle allusion ? Et quand je me tairais, quand la chaire resterait vide, savez-vous qui sera là ? Savez-vous quel prédicateur en dira plus, par sa seule présence, que le plus long et le plus hardi des discours ? La reine, madame, la reine ! En voyant l'épouse outragée conduire elle-même à l'autel, humiliée et repentante, celle qui l'outragea, — qui empêchera la pensée des assistants de se reporter sur celle qui l'outrage encore ?... Ce mot vous offense, madame... Eh bien, je le retire. Oui ; je comprends qu'au milieu de pareilles séductions vous ne vous soyez pas fait une

[1] Bossuet tint parole, trop peut-être. Quelques ménagements qu'il eût à garder envers la pieuse Carmélite, il y avait de l'affectation à ne pas dire un mot de sa conduite passée, et à jeter un voile si épais sur des fautes si éclatantes. Aussi fut-on généralement désappointé, et c'est probablement ce que madame de Sévigné veut dire quand elle écrit à sa fille, le lendemain, que « M. de Condom n'a pas été *aussi divin* qu'on l'espérait. »

(Lettre du 3 juin 1675)

L'abbé de Fromentières avait été plus hardi, non-seulement dans son discours, mais déjà dans son texte : « Le berger, ayant retrouvé sa brebis, la met sur ses épaules avec joie... Il appelle ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, *qui était perdue.* » Il est vrai que ces paroles se trouvaient dans l'évangile du jour ; mais la pénitente avait exprès choisi ce jour-là, afin qu'on ne pût être choqué de les voir prendre pour texte.

juste idée de vos dangers et de vos fautes ; je comprends que, lorsqu'on a vécu si près du trône, on ait quelque droit à l'indulgence dont nous sommes forcés d'user envers ceux qui ont le malheur d'y être assis. Plus le roi est grand, plus vous avez pu vous tromper sur la nature et la portée des égarements qu'il vous appelait à partager. Mais cette excuse, si c'en est une, était bonne il y a six ans ; bonne pour les hommes, du moins, si elle ne l'était pas pour Dieu. Mais maintenant... Ah ! si vous lisiez dans les cœurs ! si vous saviez quelle réprobation peut se cacher sous les hommages ! Et Dieu, qu'on ne trompe jamais...

— Non... mais dont on se sert pour tromper les autres. Pourquoi deux poids et deux mesures ? Qu'ai-je fait de plus que le roi ? Vous venez vous-même de dire que c'est lui qui m'a entraînée. L'absolution qu'un prêtre me refuse, comment se fait-il qu'un autre la lui donne ?... Allez, monsieur, allez ! il y a ici quelque chose de plus scandaleux que ma conduite ou que la sienne... Je n'ai pas besoin d'achever.

Il est certain que la faiblesse des confesseurs du roi n'était pas un des moindres scandales de ce temps. On a de la peine à comprendre comment un prêtre, même ambitieux et bon courtisan, même fasciné comme tout le monde par la grandeur de Louis XIV, pouvait se jouer des choses saintes jusqu'à lui accorder, dans de pareilles circonstances, cette absolution officielle sans laquelle un catholique ne peut communier. Que se passait-il, dans ces occasions, entre son confesseur et lui? Promettait-il de mettre un terme à ses désordres? C'est peu probable, car, ou c'eût été un mensonge, et nous ne pensons pas

qu'il s'abaissât jusqu'à mentir, — ou la promesse eût été sincère, et il y aurait eu un commencement d'exécution. Se taisait-il sur ce chapitre? C'est encore moins probable. Ordonnait-il au confesseur de se taire? Le lui demandait-il comme une faveur? Le menaçait-il de s'adresser à un autre? On s'y perd. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que les deux jésuites qui jouèrent successivement un si grand rôle dans cette triste comédie ne prenaient pas le bon chemin pour faire oublier les *Provinciales*. Il est vrai que le père Ferrier, prédécesseur du père La Chaise, montra de temps en temps des velléités de résistance. C'était alors un curieux spectacle. On voyait le jésuite et son pénitent se chercher, se fuir, se faire les gros yeux; et de tout ce manége d'amants brouillés résultait enfin un accord dont les conditions restaient un mystère, mais dont le résultat public était une nouvelle communion, ce qui supposait nécessairement une nouvelle absolution. Quant au père La Chaise, « les fêtes de Pâques, dit Saint-Simon, lui causèrent souvent des maladies *politiques* » qui ne manquaient jamais de le prendre la veille ou le matin même du jour où il devait confesser le roi. Le roi, on le pense bien, ne demandait pas à approfondir la chose. Il attendait vingt-quatre heures; puis, le bon père n'allant pas mieux, il le faisait prier de lui envoyer quelqu'un. La Chaise avait son homme prêt. C'était toujours ou un des moins fins, ou un des plus fins de l'ordre. Dans les deux cas, la confession était expédiée en moins de rien; l'absolution de même.

C'était précisément ce qui venait d'arriver pour la première fois, car le père Ferrier était mort à la fin de 1674, et le père La Chaise n'avait reçu qu'au commen-

cement de 1675 cette charge si enviée qu'il allait garder trente-quatre ans. Madame de Montespan avait tout fait pour se le rendre favorable. Elle était donc mal placée pour trouver scandaleux qu'il ne se fût pas opposé à ce que le roi fît ses Pâques ; mais, une fois blessée, elle n'y regardait pas de si près. Ne la vit-on pas, en 1680, déclamer tout haut contre lui et vouloir le faire chasser, parce qu'il ne forçait pas le roi de rompre avec mademoiselle de Fontanges? Elle en était venue à se croire tous les droits d'une épouse légitime.

Quoi qu'il en soit, l'objection était spécieuse, et il n'était que trop vrai qu'il y avait eu, comme elle venait de le dire, deux poids et deux mesures.

— Vous tâchez de m'embarrasser, dit Bossuet ; vous y avez presque réussi. Mais quand je vous donnerais le plaisir d'entendre un évêque blâmer un prêtre, en seriez-vous plus avancée? Quand je dirais que le confesseur du roi a eu tort de l'autoriser à faire ses Pâques, s'ensuivrait-il que le vôtre ait eu tort de vous le défendre ? Ah ! pensez-y bien : quand vous passeriez votre vie à recueillir et à noter tout ce que les ministres de la religion peuvent avoir commis d'inconséquences ou de fautes, vous n'auriez pas effacé une ligne de la loi qu'ils vous prêchent et sur laquelle ils vous condamnent. C'était donc une peine bien inutile, soit dit en passant, que celle que vous avez prise de faire faire des recherches...

— Moi !...

— Cette ardeur à vous récrier achèverait de m'en convaincre, si je n'en avais déjà les preuves. Oui, madame ; dès que vous avez commencé à craindre le peu d'influence que je puis avoir sur l'esprit du roi, vous

avez fouillé ou fait fouiller dans tous les détails de ma vie. Mes domestiques, mes amis, tout ce qui m'approche a été activement sondé ; il n'est pas un de vos courtisans qui n'eût été ravi d'avoir quelque scandale à vous apprendre...

— Ah ! monsieur...

— Ne le niez pas ; on eût été sûr d'être bien reçu. Que n'auriez-vous pas donné, surtout, pour qu'on arrivât à trouver quelque chose de criminel, ou seulement de suspect, dans mes relations avec mademoiselle de Mauléon [1] ? Et cependant, permettez-moi de le dire, qu'est-ce que cela aurait prouvé ? Parce que vous auriez eu de quoi me perdre auprès des hommes, il vous aurait été permis de continuer à vous perdre devant Dieu ? Quelle consolation ! Mais vous ne l'avez pas eue...

— Vous me croirez ou vous ne me croirez pas, — dit la marquise, avec cette vivacité qu'on met à saisir au vol une idée dont on espère tirer parti, — mais je n'en ai pas été aussi fâchée que vous semblez le penser. Quelque désir que j'eusse, pourquoi le nierais-je ? de trouver des taches à votre gloire, elle n'a pu que grandir à mes yeux au sortir d'une telle épreuve ; et comme je m'étais fait violence pour vous ôter un mo-

[1] Quelques auteurs ont été jusqu'à dire que Bossuet l'avait secrètement épousée, avec la permission du pape. Jurieu, dans ses *Lettres pastorales*, en parle comme d'un fait avéré ; Voltaire paraît y croire. Les historiens catholiques n'y voient qu'une fable, et nous sommes de leur avis ; mais, tout en écartant l'idée d'un mariage, on est forcé d'avouer que tout n'est pas également clair dans cette affaire. Voir, pour plus de détails, l'*Histoire de madame de Maintenon*, par La Beaumelle, et l'*Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset. — Quoi qu'il en soit, madame de Montespan n'avait rien pu découvrir.

ment mon estime, il ne pouvait pas m'être bien pénible de vous la rendre. Vous êtes-vous seulement aperçu qu'elle eût subi la moindre altération ? Demandez au roi si, toutes les fois qu'il s'est agi de quelque chose d'avantageux ou d'honorable, je n'ai pas été la première à lui rappeler votre mérite. Je ne dirai pas que c'est à moi que vous devez d'être précepteur du Dauphin ; mais, si je vous avais voulu du mal, vous ne le seriez pas. Tout récemment encore, comme on parlait d'une promotion de cardinaux...

Bossuet vit le piége. Ce n'était pas la première fois qu'elle se montrait disposée à acheter par des services son approbation ou son silence, et, quoiqu'elle lui en eût rendu, il ne pouvait permettre ni qu'elle le considérât comme son obligé, ni qu'elle espérât l'enchaîner par la reconnaissance.

Il se hâta donc de l'interrompre.

— Madame, lui dit-il, je sais très-bien ce que je puis perdre en m'exposant à vous déplaire ; quant à ce que je gagnerais à conserver vos bonnes grâces, le Diable me l'a dit plus éloquemment que vous. Lorsqu'on a su la part que j'avais à la résolution de madame de La Vallière, ne s'est-il pas trouvé des gens pour en conclure que je voulais tout uniment vous débarrasser d'une rivale ? Je n'aurais eu qu'à vous le laisser croire pour m'assurer votre amitié. Mais non ; j'ai protesté. La conscience avait parlé...

— Et l'ambition aussi... dit-elle, vivement piquée du peu de succès de sa manœuvre.

— L'ambition ! vous venez de dire le contraire. Ne me faisiez-vous pas entendre, il n'y a qu'un in-

stant, qu'avec un peu de complaisance, je serais sûr...

— Oui ; c'est ce que le Diable vous avait déjà dit. Mais vous avez fait vos réflexions ; vous avez pensé qu'il serait plus beau d'arriver par vous-même, et que vous n'aviez, pour cela, qu'à me faire chasser...

— Bien, madame, continuez.

— Qu'alors, enfin, maître de l'esprit du roi... Voyons ! le Diable est si malin... Pourquoi ne vous aurait-il pas murmuré à l'oreille le nom de Mazarin... que sais-je ? de Richelieu...

Et une fois lancée, madame de Montespan n'était pas femme à s'arrêter.

Mais, de toutes les situations où l'on peut se mettre en parlant, il n'en est pas de plus cruelle que de sentir qu'on va trop loin et qu'on gâte sa cause. On voudrait s'arrêter ; on ne le peut. Il faut aller, il faut marcher, il faut achever sa phrase, sa période, et, à chaque mot qu'on ajoute, on sent que ce mot est de trop. Voilà où en était la pauvre femme. Ce reproche d'ambition, qui, habilement ménagé, aurait effectivement pu lui donner quelque avantage sur Bossuet, — elle voyait que ses expressions exagérées n'aboutissaient qu'à le rendre nul, à dispenser Bossuet d'y répondre. Un Richelieu sous un Louis XIV ! Parmi tout ce flux de paroles, ce qu'elle désirait le plus, c'était qu'il l'interrompît, fût-ce même par des injures ; mais il s'en gardait bien : quand votre ennemi est en train de se ruiner lui-même, il y aurait folie à l'arrêter. Sa véhémence allait croissant ; bientôt elle passa toutes les bornes. Tout ce qu'elle avait déjà dit, elle le répéta en termes encore plus vifs ; toutes les premières réponses de Bossuet, elle les reprit pour les com-

menter, pour les tordre; jusqu'à ce qu'enfin, épuisée, haletante, honteuse d'avoir si mal plaidé une si mauvaise cause, elle fondit en larmes et se couvrit le visage de ses mains, en s'écriant : « Malheureuse! malheureuse! »

Une âme violente n'est jamais plus près de se laisser vaincre qu'au sortir d'un de ces accès où elle a paru le plus indomptable. Elle s'est usée, en quelque sorte, à se maintenir le plus possible dans cet état d'exaltation; elle ne s'apaise pas, mais elle s'affaisse, et, dans ce premier moment où tout est comme brisé en elle, elle est au premier occupant. — L'occasion était bonne pour tenter un dernier effort.

Il s'approcha d'elle et lui prit la main. Elle leva les yeux... Ce n'était déjà plus la même femme. La surprise, le respect, avaient remplacé la colère.

Alors, d'une voix toujours grave, mais affectueuse, émue :

— Vous pleurez... Ah! béni soit Dieu, car vous êtes déjà trop calme pour que je puisse attribuer vos larmes au dépit ou au désespoir. La source en est plus pure, n'est-ce pas? Laissez-moi le penser; laissez-moi le dire... Oui, vous entrevoyez votre misère, vous commencez à mesurer l'abîme... C'est affreux... Mais il le fallait. Pourquoi pas aujourd'hui plutôt que demain? Car enfin, vous aviez beau être séduite, éblouie, fascinée; il vous restait encore trop de sens pour ne pas voir ce qu'une position comme la vôtre a nécessairement toujours de précaire et de fragile. Que l'éclatant repentir de madame de La Vallière n'ait pu réveiller votre conscience, hélas! je le comprends; mais que la conduite du roi envers elle ne vous ait pas ouvert les yeux, qu'en la voyant délaissée,

elle qui lui fut si chère, vous ne vous soyez pas dit...

— Eh! monsieur, interrompit-elle, qu'avais-je le temps de me dire? Le roi m'aimait, voilà tout. Me venait-il seulement à la pensée de calculer si son amour finirait avant le mien?

— Il avait bien fini avant celui de... Mais laissons cela. Et d'ailleurs...

Il hésitait.

— D'ailleurs?... dit-elle en l'interrogeant des yeux.

— Si l'amour du roi s'était réglé sur le vôtre...

— Eh bien?

— Il y a longtemps que tout serait fini. Vous n'aimez pas le roi... Vous ne l'avez jamais aimé...

— Moi! s'écria-t-elle, moi! — Mais son regard était plus inquiet qu'indigné. Évidemment, elle n'osait dire non; l'œil de Bossuet avait plongé jusqu'au fond de son âme.

— Non, madame, poursuivit-il, vous n'aimez pas le roi... Ou plutôt, oui, le *Roi*, le roi de France, le maître de vingt millions d'hommes, les hommages qui l'entourent, l'éclat qui en rejaillissait sur vous, voilà ce que vous aimiez, ce que vous aimez encore; mais Louis, mais l'homme, vous ne l'aimez pas [1]...

Elle se taisait, les yeux baissés. Un pouvoir inconnu

[1] Louis XIV avait cru plusieurs fois faire la même découverte; mais l'adroite favorite avait toujours eu l'art de le rassurer. Il existe une lettre curieuse qu'elle lui écrivit sur ce sujet. On prétend que cette lettre avait été rédigée par madame de Maintenon, et que le roi, l'ayant su, commença dès lors à éprouver pour l'auteur cet attachement dont le premier résultat devait être la disgrâce de madame de Montespan. — Ces détails sont peu authentiques.

pesait sur elle ; la voix de Bossuet n'était que la voix de sa conscience.

— Ainsi, reprit-il lentement après un moment de silence, en foulant aux pieds les plus saintes lois, vous n'aviez pas même l'excuse banale d'un amour assez fort pour lutter contre le devoir ! Mais ne parlons plus du passé ; le monde l'oubliera, et il ne tiendra qu'à vous que Dieu l'oublie. Maintenant donc, écoutez-moi. Le salut du roi, le vôtre, celui de tant de gens que vous encouragiez au mal, — tout cela est entre vos mains. Le roi n'a pas encore la force de vous ordonner de quitter la cour ; éloignez-vous, et il vous bénira d'avoir eu pitié de sa faiblesse. En vous voyant combattre, il combattra. Heureux de se trouver plus ferme, il ne pourra qu'estimer davantage celle qui lui en aura donné l'exemple. L'amour devait finir une fois, peut-être bientôt ; l'estime ne finira pas. Prononcez, madame, prononcez...

Elle demeurait immobile. C'était déjà beaucoup que de l'avoir amenée là ; mais il voulait une réponse.

— Vous vous taisez... poursuivit-il après un nouveau silence. Le roi m'attend ; que lui dirai-je ? Il commençait à s'effrayer sur l'état de son âme ; et vous, comblée de ses bienfaits, vous ne voudriez les reconnaître qu'en perpétuant par votre présence les tentations dont il gémit ! Mais non ; cela ne saurait être... Encore un coup, madame, au nom du ciel, un mot, un seul mot...

Elle ouvrait la bouche pour répondre. Qu'eût-elle dit ? Nous l'ignorons ; peut-être ne le savait-elle pas elle-même. Mais on entendit quelque bruit ; deux dames parurent. C'étaient madame de Thianges et l'abbesse de Fontevrault, les deux sœurs de madame de Montespan.

En se retournant pour les saluer, il s'épargna le chagrin de voir quel changement s'opérait tout à coup dans les traits de cette femme dont il avait pu se croire vainqueur, et qu'il eût peut-être en effet vaincue sans ce secours inespéré.

Madame de Thianges était une femme légère, incapable d'avoir des scrupules sur la conduite de sa sœur [1]. Madame de Fontevrault en avait bien au fond quelque peu; mais elle avait pris le parti de paraître ne rien savoir, ne rien voir, et l'on s'était habitué à trouver tout simple qu'elle traînât sa croix d'abbesse dans les salons de la maîtresse du roi [2]. La cour était leur atmosphère, leur vie, leur tout; elles auraient frémi à la pensée de n'y plus voir celle qui les y soutenait. Aussi n'était-ce

[1] Elle avait eu cependant, comme d'autres, ses petits accès de dévotion. Madame de Sévigné raconte (5 janvier 1674) qu'elle a dîné avec madame de Thianges, et que, un valet ayant présenté à celle-ci un verre de liqueur : « Madame, a dit gravement la convertie, ce garçon ne sait pas encore que je suis dévote. » La dévotion se prenait, se quittait, comme un état ou comme une charge ; on disait *se faire dévot*, comme nous disons *se faire* avocat, *se faire* négociant. Le principal signe extérieur de la *conversion*, c'était, pour les femmes, de ne plus mettre de rouge ; l'accès fini, le rouge reprenait ses droits : « Ce rouge, dit madame de Sévigné, c'est la loi et les prophètes; c'est sur ce rouge que roule tout le christianisme. »

[2] « On en aurait été édifié, pour peu que le roi l'eût voulu, » dit Duclos. « C'était, dit Saint-Simon, celle des trois sœurs qui avait le plus d'esprit; c'était peut-être aussi la plus belle. Elle y joignait un savoir rare, car elle connaissait la Théologie et les Pères; elle était versée dans l'Ecriture ; elle possédait les langues savantes. Quoiqu'elle eût été faite religieuse plus que très-cavalièrement, sa régularité était exacte dans son abbaye. Ses séjours à la cour ne donnèrent jamais d'atteinte à sa réputation, que par la singularité de voir un tel habit partager une faveur de cette nature. »

point par hasard qu'elles entraient en ce moment chez leur sœur. Elles avaient appris la venue de Bossuet, et quoique averties séparément, elles n'avaient pas eu besoin de se concerter pour arriver ensemble et au plus vite.

Elles arrivaient donc, comme on l'a vu, fort à propos; si Bossuet ne s'aperçut pas immédiatement de l'effet que leur arrivée avait produit, madame de Montespan ne le laissa pas longtemps dans l'erreur. Hautaine et souriante, il n'eut qu'à jeter les yeux sur elle pour voir que tout était perdu; et comme elle le reconduisait, car il s'était mis aussitôt en devoir de se retirer :

— Eh bien?... lui dit-il à voix basse.

— Le roi est le maître, monsieur, répondit-elle tout haut et du ton le plus dégagé.

— Et je l'en ferai souvenir, reprit-il tout haut comme elle.

IX

Effectivement, moins d'une heure après, le roi recevait la lettre suivante :

« Sire,

» Que Votre Majesté m'excuse si je ne vais pas moi-même lui rendre compte de ma mission. Il n'est pas nécessaire que vous en sachiez les détails ; j'oserai même vous prier de ne pas me les demander.

» Vous avez pris et m'avez forcé de prendre pour arbitre la personne la plus intéressée à vous retenir dans l'état dont vous paraissiez vouloir sortir ; vous avez suivi, pour les intérêts de votre âme, une marche que vous ne voudriez pas suivre pour ceux d'une province, d'une ville, d'un village. J'ai pu croire un moment que, à défaut de considérations plus relevées, le sentiment de votre dignité suffirait pour vous soutenir : vous ne l'avez pas voulu ; et comme si ce n'était pas assez de votre propre faiblesse, vous vous êtes réfugié dans celle d'autrui.

» Je suis donc allé où Votre Majesté m'envoyait, mais

avec la ferme résolution de n'accepter ni comme une défaite, ni comme une victoire, l'insuccès ou le succès de cette démarche. Eût-elle réussi, je ne vous tiendrais pas un autre langage. Je ne vous dirais pas que l'on *consent* à une séparation, car je croirais insulter, par ce mot, à votre pouvoir de roi et à votre honneur d'homme; je me bornerais à vous répéter, comme je le fais en ce moment, que c'est à vous de vouloir, à vous d'ordonner, et que vous ne pouvez ici vous montrer faible comme roi sans être criminel comme chrétien.

» Ne concluez cependant pas de là que madame de Montespan ait entièrement fermé l'oreille à mes exhortations. Peut-être les lignes ci-dessus vous ont-elles déjà fait éprouver une secrète joie... Détrompez-vous. Si le devoir ne l'a pas emporté, la lutte a été vive. Oui, comme vous, on a frémi; puis on a cherché à s'étourdir... On y a réussi... Ah! Sire, Dieu vous garde d'y réussir! Madame de Montespan n'a pu être coupable que vous ne le fussiez plus qu'elle; elle ne peut rester coupable que vous ne le deveniez bien plus encore, puisque le sacrifice à faire est cent fois plus cruel pour elle, qui vous doit tout et qui n'est rien sans vous, qu'à vous qui ne lui devez rien et qui êtes tout sans elle.

» Enfin, Sire, il le faut. — Ce mot sonne mal à vos oreilles; vous ne l'avez pas souvent ouï, à moins qu'il ne sortît de votre bouche. N'importe! j'irai jusqu'au bout. Il le faut, je le dis encore, *ou il n'y a point de salut à espérer*. Une des premières choses que madame de Montespan m'a dites, c'est qu'elle ne comprenait pas pourquoi vous auriez le droit de faire vos Pâques, tandis qu'on le lui refusait. J'ai éludé; j'ai répondu que

cela ne prouvait pas qu'on eût tort de le lui ôter; mais, avec vous, pourquoi éluderais-je? Pourquoi ne vous dirais-je pas ouvertement que, dès qu'on peut avoir des scrupules sur son aptitude à s'approcher de la Sainte-Cène, l'autorisation qu'on en a reçue d'un homme est nulle devant Dieu [1]? Or, ces scrupules, vous les avez maintenant; vous ne pouvez pas ne pas les avoir; vous ne les ferez pas taire d'ici à samedi, à moins que vous ne vous soumettiez, mais humblement, pleinement, aux conditions que Dieu vous dicte. Hors de là, averti comme vous l'êtes, vous ne seriez plus qu'un profanateur... Mon cœur se serre à la pensée qu'en voulant vous sauver, je n'aurais réussi qu'à vous rendre plus criminel.

» Courage donc, Sire, courage! Voici l'occasion d'une victoire plus glorieuse qu'aucune de celles dont le monde vous a loué; et soyez sûr qu'à votre lit de mort, vous ne donneriez pas celle-là pour toutes les autres. »

Quand Bossuet relut cette lettre, il en fut effrayé; personne n'avait encore parlé de ce ton à Louis XIV. Il voulut donc d'abord, sans y rien changer quant au fond, en adoucir un peu les formes; mais à peine en eut-il recopié quelques lignes, qu'il les déchira. Après deux

[1] C'est la conclusion à laquelle tout catholique raisonnable est forcé d'arriver, pour peu qu'on le presse au sujet de la confession. De deux choses l'une: ou l'absolution est valable par le seul fait d'être prononcée, ou elle est conditionnelle. Si elle est valable *ipso facto*, il faut admettre que le plus grand scélérat de la terre, une fois absous par un prêtre, est net de tout péché; si elle est conditionnelle, le prêtre n'est plus qu'un conseiller: il vous donne des directions sur les moyens d'être absous, mais il ne vous absout pas. Absurde ou nul, — voilà ce qu'est nécessairement ce droit de lier et de délier.

ou trois nouvelles tentatives, il finit par plier l'original et par l'envoyer tel quel.

Cependant il allait, venait, et ne pouvait rester en place. Joie d'avoir bien fait, crainte de s'y être mal pris, pieux désir de sauver le roi, peur mondaine de le blesser, tout cela se mêlait, s'agitait, tourbillonnait dans son esprit. Il calculait les pas que son messager avait à faire [1]. Tantôt il eût voulu ravoir sa lettre et la changer ; tantôt il se félicitait de n'en avoir plus le pouvoir. Selon que telle ou telle phrase lui revenait à l'esprit, il passait du découragement à l'espérance, de la confiance à la crainte.

Tout à coup, il s'arrêta. Son visage parut moins sombre, et, après quelques secondes de réflexion, il demanda sa chaise.

[1] Bossuet, comme précepteur du Dauphin, avait son logement dans le château.

X

Il était environ huit heures, et les dernières lueurs du crépuscule venaient de quitter les rues de Versailles. Tout près de l'église paroissiale (aujourd'hui cathédrale) de Saint-Louis, on pouvait voir passer et repasser, derrière les rideaux d'une fenêtre, la silhouette d'un homme assez grand et un peu voûté. Avec de l'attention et de bons yeux, on eût compris, au mouvement de ses lèvres, qu'il parlait assez rapidement; mais il n'avait par l'air de s'adresser à personne. Il ne gesticulait pas; seulement, une de ses mains s'élevait de temps en temps à la hauteur de sa poitrine : cette main paraissait tenir un cahier, sur lequel il jetait alors les yeux. Du reste, rien de plus régulier que ses allées et ses venues; vous eussiez dit celles d'un balancier.

Bossuet allait chez cet homme. En approchant de la maison, il aperçut l'ombre, et sourit; ce qui signifiait probablement : « Je n'ai pas besoin, moi, de tant arpenter ma chambre. »

— Le père Bourdaloue? — dit-il au valet qui vint ouvrir.

— Il est sorti, monseigneur...

— Oui? Eh bien, son ombre alors... car on la voit de cinquante pas.

— Monseigneur, dit le valet moitié confus, moitié prêt à rire, il attend quelqu'un... C'est lui qui m'avait commandé...

— De mentir? J'en doute beaucoup. Pourquoi ne pas dire ce qui est? Il apprend son sermon... Vous dites qu'il attend quelqu'un ; est-ce vrai?

— Oui, monseigneur.

— C'est égal; il faut que je le voie.

Le valet prit une bougie, et marcha devant. Arrivé au premier étage, il frappa à une des portes qui donnaient sur le palier. Elle s'ouvrit.

— Soyez le bienvenu, monsieur Claude, dit Bourdaloue... Eh! mais... c'est monsieur de Condom...

— Monsieur Claude?... dit Bossuet, au comble de l'étonnement ; — quel Claude donc?

— Claude... le ministre...

— Claude de Charenton?

— De Charenton.

Bossuet n'en revenait pas. Ce nom de Claude sonnait d'ailleurs assez mal à ses oreilles. Le ministre de Charenton était, de tous les protestants de France et même d'Europe, le plus capable de tenir tête à l'évêque de Condom. Celui-ci en avait eu de vigoureux échantillons dans leur fameuse conférence, et, quoique son parti lui eût attribué la victoire, il savait bien que, s'il n'avait

pas été positivement battu, Claude non plus ne l'avait pas été [1].

— Au fait, reprit Bourdaloue, vous le connaissez mieux que moi, car je ne l'ai jamais vu.

— Et vous l'attendez?

— Il m'a demandé un entretien.

— Par qui vous l'a-t-il fait demander?

— Il m'a écrit. Voici sa lettre... Voulez-vous que je vous la lise?

— Voyons.

— « Monsieur et très-honoré frère...

— *Frère!* murmura Bossuet.

— Pourquoi pas? dit Bourdaloue. Vous vous êtes souvent servi de ce mot en parlant des protestants.

C'était vrai; mais, tout en leur donnant le nom de frères, Bossuet avait toujours l'air légèrement choqué quand ils lui rendaient la pareille. C'était un peu le

[1] On sait que chacun d'eux publia plus tard une relation de cette conférence; mais ces deux récits, faits après coup, ne présentent ni l'un ni l'autre un caractère suffisant de vérité. Ce qu'ils ont encore de commun, c'est un singulier défaut de philosophie. On est étonné de la petitesse du cercle dans lequel deux champions de cette taille ont pu s'agiter si longtemps. Les arguments de Bossuet reposent tous, plus ou moins, sur l'autorité de l'Eglise, c'est-à-dire sur ce qu'il faudrait prouver avant tout; Claude, de son côté, trop fidèle à la dialectique du temps, n'a pas l'air de sentir ce qu'il trouverait de force dans un hardi et sérieux appel au bon sens, à l'histoire et à la Bible. Au reste, une douloureuse arrière-pensée vous poursuit le long de ces pages. On aperçoit, derrière Bossuet, les gibets et les roues qui attendaient, dix ans plus tard, ceux que n'auraient pas convaincus ses arguments contre Claude. En dépit de la gravité des formes, il y a comme une effroyable ironie à joûter de paroles contre des gens dont on aura raison par la persécution et les supplices.

grand seigneur qui vous dit *mon ami*, et à qui il ne faudrait pas s'aviser d'en dire autant.

Il ne répondit rien.

— Je reprends, ajouta le père.

« Monsieur et très-honoré frère,

« Me trouvant à Versailles pour quelques jours, il me serait bien agréable de ne pas en repartir sans avoir vu au moins une fois un homme dont la renommée... »

— Je passe quelques phrases; voici la fin. — « Ne vous trompez pas, je vous en prie, sur le sens de ma demande. Il ne s'agit pas d'une conférence : nous parlerons de ce que vous voudrez, de prédication, si bon vous semble, car mon nom vous est peut-être assez connu pour que vous n'ignoriez pas que je suis un peu du métier ; et si l'un de nous venait à sortir du champ neutre et pacifique où nous nous serons renfermés, nous nous rappellerons mutuellement à l'ordre.

« Agréez, etc.

CLAUDE. »

— Et vous avez accepté? dit Bossuet.

— Sans doute; c'est un homme à connaître. Je ne serais pas allé le chercher, mais je suis ravi de l'occasion. Ce qui me tourmente, c'est que je ne sais pas mon sermon...

— Pas du tout?

— Si c'était *pas du tout*... vous ne me verriez pas demain en chaire.

— Vous commencez donc à le savoir?

— C'est bien juste. Voilà quarante-huit heures que j'étudie.

— Ah ! si vous m'aviez cru, il y a longtemps que vous ne connaîtriez plus ce genre de soucis.

— Il fallait commencer par me donner votre esprit, avant de me donner votre méthode.

— Toujours de l'humilité, monsieur Bourdaloue...

— Toujours du génie, monsieur de Condom...

— Chut ! Chut ! Avez-vous toujours ce que je vous écrivis là-dessus, il y a bientôt dix ans ?

— La lettre sur l'improvisation ? Je l'ai prêtée à l'abbé de Fénelon. Lui qui improvise déjà, elle lui sera utile...

— Pour en revenir à mon sermon, je commence à le savoir, comme vous dites, mais je ne le sais pas. J'avais d'abord répondu à M. Claude que je le recevrais lundi prochain, après les fêtes ; mais il doit être à Charenton dimanche. Force a été de dire que je l'attendrais ce soir. J'en serai quitte pour étudier une partie de la nuit...

— Si vous ne la passez pas à écrire, dit Bossuet.

— A écrire, moi ! Mon sermon est fini depuis avant-hier..,

— Vous ne retouchez jamais vos discours ?

— Jamais, quand une fois je suis en train de les apprendre. Ma tête n'y tiendrait pas.

— Écoutez, reprit Bossuet ; ce qu'on n'a jamais fait, on est quelquefois forcé de le faire. Je ne sais pas sur quoi est votre sermon ; mais vous allez probablement avoir plus ou moins à changer...

— C'est difficile.

— ... à retrancher...

— C'est plus facile.

— ... à ajouter...

— Y pensez-vous ? La veille !... Mais qu'est-ce donc ? Je vous trouve un air tout étrange...

Bossuet le mit au fait. Il voyait que le roi, indécis, flottant, prêt à retomber, avait besoin d'une secousse qui le rappelât à lui-même ; il venait demander à Bourdaloue de le réveiller, du haut de la chaire, par quelque chose de fort et de hardi.

— Voilà où nous en sommes, ajouta-t-il. Vous voyez que j'ai fait ce que j'ai pu. Les paroles ont été presque inutiles ; la lettre s'effacera devant trois lignes de madame de Montespan. Vous seul pouvez quelque chose encore. S'il n'est pas vaincu, il est ébranlé ; l'occasion est belle, et ne reviendra peut-être pas. Vous pouvez procurer à la religion et à la morale la plus éclatante victoire qu'elles aient à remporter en France.

Et comme Bourdaloue se taisait :

— Vous ne répondez pas... Hésiteriez-vous ? Ce que je vous ai demandé comme un service, voulez-vous me forcer de l'exiger comme un devoir ? Fraternellement, j'en ai le droit...

Bourdaloue n'avait pas le travail difficile. Les idées étaient ce qui lui manquait le moins, car on a de lui jusqu'à trois et quatre sermons sur le même sujet, sans que ces discours aient presque rien de commun. Mais il aimait à travailler à son aise ; il lui fallait du calme, du silence ; il lui fallait, surtout, voir devant lui assez de temps pour apprendre son discours quand il l'aurait fini ; et tandis que Bossuet n'était jamais plus hardi ni plus riche que lorsqu'il avait à se hâter, Bourdaloue n'y

pouvait même songer sans s'effrayer et sans perdre ses forces. Ce n'était pas qu'il ne lui fût jamais arrivé d'être trompé en bien, et de se trouver, le moment venu, plus expéditif qu'il n'avait osé l'espérer ; mais il ne dépendait pas de lui que sa première impression ne fût celle du découragement et de la crainte. Puis, dans le présent cas, il ne s'agissait pas seulement de refaire à brûle-pourpoint quelques parties d'un discours déjà confié à la mémoire, mais de se jeter brusquement au milieu d'une des affaires les plus délicates dont un prêtre pût se mêler. Il n'est donc pas difficile de comprendre quel effort il eut à faire sur lui-même pour répondre : « J'essayerai. » — Encore ce mot fut-il dit à voix basse, et accompagné d'un soupir.

— Et vous réussirez, dit Bossuet.

— J'essayerai, répéta-t-il. Voulez-vous m'aider?

— Très-volontiers... si je puis...

— Si vous le pouvez ! Je vais vous lire mon sermon ; vous m'expliquerez plus en détail ce que vous entendez que j'y mette... Oui, en effet, l'occasion est belle... Ah ! si je l'avais su huit jours plus tôt !...

— Eh bien ! vous auriez été tourmenté huit jours de plus.

— Oui ; mais le sermon...

— Le sermon n'en vaudra que mieux. Lisez toujours.

Bourdaloue prit son cahier.

« Sire,

« Si jamais les prédicateurs... »

— Le texte, s'il vous plaît, interrompit Bossuet.

— Ah ! j'oubliais. « *Judæi signa petunt, et Græci sa-*

pientiam quærunt; nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis, Judæis atque Græcis, Christum, Dei virtutem et Dei sapientiam [1].»

— Bien choisi, dit Bossuet; il n'y a qu'un saint Paul pour écrire des choses comme celles-là. — Poursuivez.

—« [2] Si jamais les prédicateurs pouvaient, avec quelque sujet apparent, rougir de leur ministère, ne serait-ce pas en ce jour où ils se voient obligés de publier les humiliations étonnantes du Dieu qu'ils annoncent, les outrages qu'il a reçus, les faiblesses qu'il a ressenties, ses langueurs, ses souffrances, sa passion, sa mort? Cependant, disait le grand Apôtre, malgré les ignominies de la croix, je ne rougirai jamais de l'Évangile de mon Sauveur; et la raison qu'il en apporte... » — Mais il n'est pas nécessaire que nous lisions tout ce commencement. Je vais passer aux dernières pages. — C'est là que nous aurons à faire, ajouta-t-il avec un soupir concentré.

— Courage! Dieu vous aidera.

— Il a déjà commencé, puisque vous voilà... Ah! j'entends monter; je n'y pensais plus. C'est sans doute...

— Quel contre-temps!

— Il n'y a cependant pas moyen de...

Et il ouvrit.

[1] « Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse; pour nous, nous prêchons Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs et folie aux Grecs, mais qui, pour les élus, soit Juifs, soit Grecs, est le Christ, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. »

(1re Épître de saint Paul aux Corinth., ch. I, v. 22-24.)

[2] Textuel.

XI

« Des talents distingués, des connaissances très étendues, une dialectique forte et pressante, étaient relevés chez Claude par des qualités plus estimables encore, l'intégrité de ses mœurs, la facilité de son commerce, et ces vertus douces et aimables qu'on se plaît à chercher et à trouver chez les hommes d'un mérite supérieur. »

A ces paroles du cardinal de Bausset[1] nous pourrions ajouter les témoignages, non moins formels, que Bossuet lui-même se plut à rendre au mérite et aux qualités de son illustre antagoniste. Il est vrai que l'impartialité des historiens catholiques envers Claude n'est, au fond, que de la partialité en faveur de Bossuet; rien de plus aisé que d'être juste quand on espère se rattraper plus tard, et d'avouer la force d'un ennemi quand on est décidé à dire qu'il a été vaincu. Mais, quel que fût le but de ces hommages, ils n'en suffisent pas moins

[1] Hist. de Bossuet, livre V.

pour confirmer ceux que les protestants de France, de Suisse, de Hollande, d'Angleterre, étaient unanimes à rendre à l'éloquent et pieux pasteur de Charenton.

Claude était d'une taille médiocre; mais il partageait avec beaucoup de personnages distingués de cette époque, y compris le roi, le privilége de paraître plus grand qu'il ne l'était. Cette curieuse particularité du dix-septième siècle n'était sans doute pas indépendante du costume. La haute et majestueuse perruque des hommes, la taille effilée des robes de femmes, la hauteur des talons pour les deux sexes, y étaient probablement pour beaucoup ; mais on ne peut nier que cela ne vînt aussi des physionomies. Voyez tous les portraits de ce temps : ne dirait-on pas des cousins de Louis XIV? Cependant quelques hommes, Bossuet entre autres, rappellent le type plus rude et un peu espagnol du temps de Louis XIII et de Corneille. Claude était aussi plutôt de cette dernière famille. Ses traits n'avaient pas la régularité grandiose et *bourbonienne* que la vue du roi semblait imprimer à tous les visages de sa cour. Enfant du midi, il avait dans les yeux et dans le geste quelque chose de plus vif; mais comme cette vivacité ne nuisait ni à la netteté de son langage, ni à la noblesse de ses mouvements, elle ne faisait qu'augmenter l'impression produite par sa présence. Malheureusement, sa voix ne prévenait pas en faveur de ses paroles. Elle était sèche et assez dure ; à quoi se joignait un accent méridional assez prononcé. Aussi avait-on dit plaisamment, lors de son élection à Charenton, qu'il aurait pour lui *toutes les voix*, hormis la sienne.

A peine avait-il passé le seuil de la chambre de Bour-

daloue, qu'il aperçut Bossuet venant à lui. Il s'arrêta. Ce n'était ni répulsion ni frayeur ; mais il ne pouvait qu'être profondément surpris que Bourdaloue eût jugé convenable d'admettre un tiers, et que ce tiers fût précisément Bossuet.

Il fallait une explication ; elle fut courte.

— J'arrive à l'instant, dit Bossuet, et tout à fait par hasard. Permettez que je me retire...

— Pourquoi, monsieur, pourquoi? Si c'est le hasard qui vous amène, il n'y a plus aucune raison pour que votre présence m'étonne. Et ce *hasard*, d'ailleurs, qui sait si ce n'est pas la Providence? Je suis tout heureux, quant à moi, de retrouver dans une entrevue fraternelle celui que je n'ai encore vu que sur un champ de bataille.

— Et vous, monsieur, poursuivit-il en s'adressant à Bourdaloue, pardonnez-moi ma première surprise. C'était une injure à votre délicatesse...

— N'en parlons plus ; l'apparence était contre moi.

On s'assit ; mais la conversation ne s'engageait pas. Tout le monde a pu remarquer qu'un entretien mal commencé reste toujours un certain temps avant de prendre une bonne tournure. Les interlocuteurs ont beau être convaincus que personne n'a eu tort ; il faut quelques moments pour effacer l'impression fâcheuse du début. Ajoutez à cela que Bossuet n'était pas à son aise. Malgré les assurances du ministre, il se sentait de trop et regrettait de n'avoir pas persisté à sortir. Bourdaloue, de son côté faisait d'inutiles efforts pour penser à autre chose qu'à son sermon, aux minutes qui s'enfuyaient, au temps précieux qu'il lui fallait perdre, et

pourquoi ? Pour répondre *oui* ou *non* à des observations insignifiantes, car une pareille réception était peu faite pour mettre Claude à son aise, et lui permettre d'entamer quelque sujet qui en valût la peine. C'est toujours chose assez plate qu'une conversation sur la pluie et le beau temps ; mais quand les interlocuteurs sont des gens de mérite, c'est plus triste encore et plus plat. On aimerait autant les voir broder ou enfiler des perles.

Mécontent d'eux et de lui-même, Claude allait se retirer après une visite d'un quart d'heure, lorsqu'on annonça messieurs de Fénelon.

Nous avons vu plus haut comment ces derniers étaient convenus d'aller le soir même chez Bourdaloue. Le marquis s'en était beaucoup réjoui ; aussi, quoique son neveu lui eût exprimé la crainte que leur visite ne fût un dérangement pour le prédicateur, vu son sermon du lendemain, il avait persisté.

Saluts, compliments, etc. — Toutes les présentations se ressemblent.

Mais M. de Fénelon était à peine assis que ses yeux tombèrent sur Claude, placé par hasard vis-à-vis de lui ; il se mit à le regarder de l'air d'un homme courant après des souvenirs. Bourdaloue le lui avait présenté, selon l'usage ; mais, soit qu'il eût mal entendu le nom, soit qu'il ne l'eût pas écouté, il s'était incliné sans répondre et sans s'inquiéter de mieux entendre. Il regardait donc, regardait encore... Et lorsque la conversation fut engagée, il semblait regretter les moments où la politesse le forçait d'avoir les yeux ailleurs. Enfin, Claude ayant dit quelques mots, cette voix parut le frapper.

— Mais... dit-il, excusez-moi... Il est probable que je me trompe. Cependant...

Il n'osait achever. Il sentait que, s'il se trompait, l'objet de sa méprise pourrait en être peu flatté. Puis, Claude chez Bourdaloue, Claude en tiers avec Bossuet... C'était un rêve.

— Je crois que monsieur ne se trompe pas, dit le ministre.

— C'est donc vous qui... à Charenton...

Il n'osait encore lâcher le mot, tant la chose lui paraissait incroyable.

— Mais oui... dit Claude.

— Eh bien ! s'écria le marquis en regardant alternativement Bourdaloue et lui, quand je suis entré, ce soir, chez le premier prédicateur du siècle, je ne m'attendais guère à y voir aussi le second !

Le premier, le second... Et Bossuet ? — On voudra bien se rappeler ce que nous avons dit de la place que lui assignait l'opinion. En cessant de le compter parmi les prédicateurs, on croyait l'honorer. M. de Fénelon était plus loin que personne de vouloir lui faire injure.

Bossuet ne put cependant dissimuler un mouvement de surprise.

— Vous avez entendu prêcher M. Claude !... dit-il.

Et le ton de ces paroles indiquait un mélange de sentiments assez divers. C'était, d'abord, l'étonnement. Il savait bien que Claude ne prêchait pas mal ; mais il ne s'était pas douté qu'un catholique, un connaisseur, pût lui donner ainsi le premier rang après Bourdaloue. C'était aussi l'amour-propre heurté : pouvait-il entièrement renoncer, même pour une position réputée plus haute, à

son ancien renom de prédicateur? Pouvait-il souscrire pleinement à l'honneur qu'on croyait lui faire en le laissant de côté? — Voilà pour les sentiments de l'homme; mais il y avait aussi ceux de l'évêque. Il ne pouvait apprendre avec plaisir qu'un des hommes les plus distingués de son église fût entré dans un temple hérétique, et non-seulement y fût entré, mais s'y fût édifié. Les jansénistes étaient bons catholiques, à en juger, du moins, sur la vivacité de leurs attaques contre les protestants; mais un parti peut avoir intérêt à exagérer la distance qui le sépare d'un autre [1], et, dans ce cas, l'animosité qu'il déploie n'est qu'une preuve d'affinité. Parmi les cent et une propositions condamnées, en 1713, dans la bulle *Unigenitus*, il y en a plus de la moitié que Calvin eût signées. Plus le jansénisme se rapprochait de la Réforme sur quelques points (et ces points n'étaient pas des moindres [2]), plus il lui importait de s'en séparer hautement dans l'ensemble; mais cette tactique [3] n'échappait à personne, et ne pouvait qu'augmenter la défiance des catholiques purs. Ajoutez que les jansénistes se donnaient, même dans la portion la plus catholique

[1] C'est ainsi que la révocation de l'Édit de Nantes el les persécutions contre les jansénistes eux-mêmes suivirent de près les débats de 1682, où le pape avait été si maltraité. Hautement accusé, à Rome, d'avoir rompu ou voulu rompre l'unité catholique, Louis XIV trouvait commode de la renouer aux dépens des protestants et de Port-Royal.

[2] « Il est *utile* et *nécessaire*, en *tout* temps, en *tout* lieu, à *toutes* sortes de personnes, d'*étudier* l'Ecriture. » LXXIXe proposition condamnée. — Les réformateurs n'ont jamais dit plus.

[3] Tactique de bonne foi, il faut le reconnaître; il y avait horreur naïve, en même temps qu'affinité secrète. L'abbé de Saint-Cyran n'ouvrait jamais un livre protestant sans l'exorciser d'un signe de croix.

de leur foi, des airs d'indépendance peu d'accord avec le respect exigé pour les décisions de l'Église. S'ils soutenaient le catholicisme, c'était plutôt comme religion de leur choix que comme religion reçue, imposée d'autorité, acceptée avec soumission. Le libre examen existait, de fait, parmi eux ; c'étaient des protestants, aux dogmes près, et la présence du marquis dans le temple de Charenton, n'y fût-il entré qu'une fois, ne pouvait être, aux yeux de Bossuet, un fait sans importance.

— Si j'ai entendu M. Claude ! répondit M. de Fénelon ; tout un carême...

— Un carême ! dit le ministre en riant ; je ne croyais pas en avoir jamais prêché.

— Vieille habitude, reprit le marquis ; je voulais dire tous les dimanches d'un carême. — Voici le fait, messieurs. Il y a deux ans de cela ; je passais l'hiver à Paris. Mon ami le duc de la Force [1] m'entendit un jour me lamenter de ce qu'il n'y avait pas, dans toute la ville, un prédicateur qui me plût. Il va sans dire que vous n'y étiez pas, monsieur Bourdaloue. Vous me direz que c'est mal de se plaindre ainsi, et que tous les prédicateurs sont bons pour qui va les entendre sans autre but que de s'édifier. Je le sais bien ; mais qu'y faire? Si j'ai péché en allant ouïr M. Claude, à vous le plus gros de la faute ; pourquoi m'aviez-vous gâté, l'année précédente, au point de me rendre insupportables tous ceux qui ne vous valaient pas [2] ? — « Venez à Charenton, »

[1] Fils de celui qui échappa miraculeusement à la mort le jour de la Saint-Barthélemy.

[2] « — C'est un homme admirable. Si vous l'aviez une fois entendu, il vous dégoûterait de tous les autres.

— Je me garderai donc bien de l'aller entendre, car je ne

me dit le duc de la Force. — Or, vous saurez que c'était au moins la vingtième fois qu'il me parlait de M. Claude. Peu auparavant, pour toute réponse, je l'avais mené à Notre-Dame entendre le père Bourdaloue. A ma grande surprise, car c'est un homme droit et d'un goût sûr, il n'avait point perdu contenance. « C'est beau, m'avait-il dit, c'est bien, très-bien... mais venez à Charenton. » Je crus qu'il se moquait de moi. Enfin, comme je vous l'ai dit, un jour que je me plaignais de nos prédicateurs, il me prit au mot et m'entraîna chez le sien... Que vous dirai-je encore? J'y retournai tous les dimanches... et je ne crois pas en avoir plus mal fait mes Pâques.

Claude était rayonnant. Que l'orgueil n'y entrât pour rien, nous ne le pensons pas ; et pourquoi voudrions-nous le faire croire? Henri IV disait qu'il n'y a qu'un lâche qui ose se vanter de n'avoir jamais eu peur ; nous pourrions dire, avec plus de raison encore, qu'il faut bien de l'orgueil pour oser croire qu'on n'en a point. Mais Claude était habitué aux louanges, et M. de Fénelon n'était pas le premier catholique de qui il en eût reçu. Ce qui le charmait donc le plus, ce n'était pas d'être loué, mais de l'être par un homme aussi grave, aussi pieux, car il va sans dire que le marquis lui était connu de réputation ; c'était la pensée que, sans se douter de l'avoir dans son auditoire, il eût prêché cinq ou

veux point qu'un prédicateur me dégoûte des autres; au contraire, je cherche un homme qui me donne un tel goût et une telle estime pour la Parole de Dieu, que j'en sois plus disposé à l'écouter partout ailleurs. »

FÉNELON, *Dialogues sur l'Eloquence.*

six fois de suite sans rien dire qui lui déplût, sans être autre chose que *chrétien*, dans le sens le plus pur, le plus relevé de ce mot. Voilà de quoi il était surtout fier ; et si l'on veut appeler cela de l'orgueil, convenons au moins qu'il n'en est pas de plus chrétien et de plus légitime.

— Ah ! monsieur, dit-il, voilà de ces moments où je me trouve payé avec usure d'années entières de travaux ! Quand on me dit que j'ai plu, je tremble [1] ; mais quand j'apprends que j'ai fait quelque bien...

— C'est un bonheur que vous devez avoir souvent.

— Beaucoup moins souvent que vous ne croiriez....

— Hélas ! dit Bourdaloue, je suppose qu'à cet égard toutes les Églises se ressemblent. Il n'y a pas vingt auditeurs sur mille qui sachent bien ce que l'on vient faire quand on vient entendre un sermon ; le discours n'est réellement écouté ni réellement compris que par ceux qui pourraient le mieux s'en passer. Pour peu qu'on fasse avec plaisir le trajet de chez soi au pied de la chaire, on s'imagine avoir toutes les dispositions requises ; parce qu'on aime l'orateur, on croit aimer la religion qu'il prêche.

— Cette illusion, ajouta Claude, n'est qu'une des mille ruses de l'endurcissement et de l'orgueil. Il y a un calcul là-dessous, n'en doutez pas ; calcul d'instinct, il

[1] « J'entends beaucoup de personnes parler de vos sermons ; l'odeur de vos aromates s'exhale jusqu'à moi ; mais, après tant de messagers qui me rapportent tous les jours que votre lit est tout garni de fleurs, que votre printemps est agréable et riant, j'en attends d'autres qui viennent me donner des nouvelles de l'été et de l'automne, de la moisson et de la vendange. »

François de Sales, Lettre à Le Camus.

est vrai, calcul pourtant. Tous ceux qui vous écoutent savent très-bien, au fond, qu'un sermon est fait pour qu'on en profite ; mais la plupart aussi, au fond encore et sans se le dire, se soucient peu d'en profiter. Dès lors, qu'arrive-t-il ? Prêchez-vous médiocrement ou mal, on se met à l'aise en vous critiquant, car la conséquence sous-entendue, c'est qu'il n'y a point de mal à ne pas profiter d'un mauvais sermon ; prêchez-vous bien, on se met à l'aise en vous admirant, et, pour ne pas payer à Dieu le tribut qu'il réclame, on se hâte de payer à son ministre celui qui coûte le moins et n'engage à rien. « Voyez, semble-t-on dire, quel enthousiasme je suis encore capable d'éprouver pour un discours religieux, pour un homme qui me parle de Dieu et de mon salut ! » Et content de l'éprouver, cet enthousiasme, on s'en tient là ; la conscience est à l'aise. Aussi, quand un de mes auditeurs vient à me dire que je lui ai *fait plaisir*, car vous savez que c'est l'expression consacrée : — « Encore un, pensé-je à part moi, pour qui mon sermon est perdu ! »

— J'eus un jour la sottise, dit M. de Fénelon, de faire ce compliment au père Séraphin, l'ancien prédicateur du roi. Il me répondit : « Tant pis, » et me tourna le dos.

— Il aurait pu être plus charitable...

— Ah ! vous ne le connaissez pas, le père Séraphin. C'est un homme qui ne badine pas... Demandez à mon neveu...

— Une aventure ?

— Oui, dit le neveu, et assez plaisante.

— Peut-on la savoir ?

— Volontiers. — Un jour donc, le père Séraphin prê-

chait dans la chapelle du roi. Au beau milieu de son discours : — « Réveillez, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, réveillez cet abbé qui dort, et qui n'est ici que pour faire sa cour au roi ! » L'abbé endormi, c'était moi... Que voulez-vous? On était au mois d'août; puis, le sermon du bon père.... Bref, je dormais. Au reste, il eût mieux fait de ne pas s'en apercevoir, car tout le monde se mit à rire; le roi étouffait pour ne pas en faire autant, et l'orateur ne savait que devenir. Je lui fis plus tard des excuses, — et je vous en dois aussi, messieurs, poursuivit l'abbé de Fénelon, pour vous avoir interrompus par une semblable historiette.

— Il a cependant du bon, ce père Séraphin, dit le marquis en jetant sur Bossuet un demi-regard que celui-ci comprit fort bien. Il va droit son chemin; il frappe où Dieu dit de frapper. J'ai vu maintes fois les courtisans tout pâles des hardiesses qu'il se permettait devant le roi.

— Il a son franc-parler, dit Bossuet avec un peu de dépit. On ne se fâche pas de ses hardiesses, mais c'est qu'on n'y fait pas grande attention. Nous ne voyons pas que ses grands cris aient mieux régénéré la cour que l'éloquence plus calme, plus timide, si vous voulez, de ceux qui l'ont précédé ou suivi dans la chapelle du roi. Saint Chrysostome ne dit-il pas, là-dessus [1], que « avant de battre le fer, il faut commencer par l'amollir ? »

— Oui; mais ce n'est pas une raison pour que, sous prétexte de l'amollir, on se dispense de le battre.

[1] Commentaire sur le livre des Actes.

Il est sûr qu'un homme grondant toujours finit par n'être plus qu'une machine à gronderies, dont le mouvement et le bruit ne font plus aucune impression. Le père Séraphin avait tort, assurément ; mais ses fureurs n'étaient pas une excuse pour la lâcheté des autres. Bossuet en était sans doute convaincu ; on a pu le voir dans sa première conversation avec le marquis. Mais, pris de nouveau à partie par l'austère janséniste, il eût voulu pouvoir au moins lui dire ce qu'il avait fait depuis leur dernière entrevue ; sûr d'avoir mérité son approbation, il était piqué de ne recevoir encore que des reproches. De là l'humeur qui perçait dans ses paroles.

Claude n'eut pas l'air d'y faire attention ; d'ailleurs, ne se doutant de rien, il ne s'en aperçut peut-être pas. Revenant donc à la première question : « Vous parlez de régénérer la cour, dit-il. Tant que l'on ne s'attaquera qu'aux courtisans, et que les vices du souverain seront sacrés comme sa personne, n'espérez rien : laisser intact le rempart derrière lequel on sait que l'ennemi se réfugie, se réfugiera toujours, ce n'est pas vouloir sérieusement la victoire. Et ce rempart encore, plût à Dieu qu'on se bornât à ne le pas démolir ! Mais non ; chacun y apporte sa pierre. Le roi n'entend pas un sermon, sur quelque sujet que ce soit, qu'il n'y trouve des compliments sur sa piété, sur sa foi, sur ses *vertus* en général. Voilà pour les qualités du chrétien. Celles de l'homme, c'est encore pis : il n'est pas d'expressions tellement fortes, pas de figures tellement hardies, pas même de jeux de mots tellement bizarres, que certains orateurs ne se soient imaginé faire merveille en les employant à sa gloire. Où trouver quelque chose de comparable à cette

phrase d'un discours prononcé il y a cinq ans[1] : « Enfin, le grand, l'invincible et magnanime Louis, à qui l'antiquité eût donné *mille cœurs*, elle qui les multipliait dans les héros selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve *sans cœur* à ce spectacle ! » Il est vrai que le roi n'a pas entendu ce discours ; mais il l'a lu... et on savait qu'il le lirait. Et quel énorme recueil ne serait-ce pas[2] que celui des choses de ce genre qu'on lui a fait, non pas lire, mais entendre de ses oreilles, dans sa chapelle, devant sa cour ! Dans les sermons de doctrine, on se croit obligé de lui dire qu'il sait mieux que personne ce dont on va l'entretenir ; on lui demande presque pardon pour cette Parole de vie qui a l'audace de s'adresser à lui comme aux autres. Dans les sermons de morale, ce qu'on redoute, semble-t-il, ce n'est pas de le voir sourd aux leçons qu'on lui donnera, mais, au contraire, qu'il ne vienne à prendre pour lui quelque parcelle des leçons qu'on va donner à tous. Plus le sermon est sévère, plus, dès qu'il est question du roi, on s'empresse de changer de ton, l'autorisant, par conséquent, à conclure que cette sévérité ne le concernait pas. Pourquoi est-il si sensible, par exemple, aux louanges de M. Despréaux ? Parce que M. Despréaux attaque tout, excepté lui[3]. Voilà

[1] L'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, par Mascaron, en 1670.

[2] Ce recueil avait encore quarante ans à grossir !

[3] Ajoutez que Boileau savait très-bien faire valoir cette circonstance, témoin ces vers de sa première épître (1669) :

« On dira quelque jour...
Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit *à tout blâmer* son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

C'est par la même voie que La Bruyère devint si cher à

ce qu'on fait dans sa chapelle. On dirait ces médecins cuisiniers, dont parle Socrate dans Platon, qui offrent des ragoûts au lieu de remèdes. Mais, ici, les ragoûts ne sont pas pour tout le monde. Au contraire ; on affecte de préparer les médecines les plus amères, les plus noires... et, dès que le roi avance les lèvres : « Arrêtez ! Sire, arrêtez !... Voici pour vous. » Et vite un peu de nectar. Hélas ! tout homme n'est-il pas naturellement assez habile à se le verser lui-même, ce fatal nectar de l'orgueil ? Faut-il encore qu'il le reçoive de ceux mêmes dont l'unique fonction serait de lui en arracher la coupe ? Et tandis que, partout ailleurs, le but constant de la dialectique sacrée est de fermer aux auditeurs toutes les portes par où ils pourraient s'échapper, — à Versailles, le *nec plus ultrà* de l'éloquence est de ménager à côté de chacune d'elles un guichet pour le roi... Mais excusez, messieurs... Excusez-moi... Je suis bien hardi... Croyez que...

Bourdaloue paraissait, en effet, assez troublé. Il était, à tout prendre, un de ceux qui avaient le mieux maintenu, devant le roi, la dignité du ministère évangélique [1] ; mais il avait aussi cédé au torrent plus d'une fois, et il

Louis XIV, tout en écrivant des hardiesses qui, sans cela, lui auraient valu la Bastille ou même pis.

[1] « Le père Bourdaloue fit un sermon, le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde. Il était d'une force à faire trembler les courtisans. *Jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes.* Il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de N. S. qui fut présenté au temple. Enfin, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les aurait poussés saint Paul. »

Mme DE SÉVIGNÉ. Lettre du 5 février 1674.

se le rappelait mieux que personne. Puis, comme nous le verrons bientôt, certain fait connu de lui seul était pour beaucoup dans l'impression que les remarques de Claude avaient visiblement faite sur lui.

Bossuet n'était pas non plus à son aise. Comme Bourdaloue, sans avoir été aussi loin que tel ou tel, bien s'en fallait qu'il se sentît sans reproche. Sa conscience une fois éveillée, le courage qu'il avait montré ce jour même ne pouvait lui ôter le souvenir des éloges semés dans ses sermons, dans ses oraisons funèbres, dans ses livres, éloges d'autant plus coupables que l'autorité de son nom, l'éloquente rudesse de sa parole, leur donnaient un prix infini aux yeux du roi. « Puisque ce grand homme devait flatter, dit un critique [1], je suis bien aise qu'il l'ait fait en général avec assez peu d'art pour qu'il soit permis de croire que l'adulation n'était pas naturelle à son mâle et hardi génie. » Triste consolation! Comme si les flatteries *sans art* n'étaient pas les plus dangereuses! Dix lignes de Bossuet valaient plus, faisaient plus de mal, par conséquent, que vingt pages d'un orateur manifestement courtisan. Personne, peut-être, n'a contribué plus que lui à gâter le cœur de Louis XIV.

Lors donc que Claude s'arrêta en exprimant la crainte d'avoir parlé trop franchement, Bossuet ne répondit rien et resta immobile; mais Bourdaloue :

— Pourquoi m'offenserais-je? Si j'ai eu des torts, monsieur, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'en convenir. Continuez...

[1] Vinet. Note sur l'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.

Claude hésitait. Évidemment, il avait à ajouter quelque chose de plus délicat et de plus pénible que tout ce qu'il avait dit jusque-là.

— Usez donc de la permission ! dit le marquis. Les grands orateurs sont comme les rois : ils s'entendent si rarement juger avec franchise, qu'ils doivent être tout heureux quand cela leur arrive.

— Eh bien ! dit Claude, j'achèverai. Je vous ai entendu prêcher, monsieur Bourdaloue...

— Ah !...

— Et vous vous rappelez peut-être une lettre anonyme...

— Elle était de vous !...

— Oui. — Je vous avais donc entendu ; une seule fois, il est vrai, et ce fut assez pour me confirmer dans l'opinion que j'avais de votre talent et de vos lumières. Mais ce qui me navra, ce fut de voir un tel discours se terminer par l'éloge, que dis-je ? par l'apothéose d'un homme en qui votre ministère vous commandait de ne voir qu'un homme et qu'un pécheur. Voilà sur quoi je pris la liberté de vous écrire. Je vous peignais mon étonnement, ma douleur ; je vous conjurais de renoncer à ces habitudes de cour, plus indignes de vous que d'aucun autre. J'osais même citer quelques-unes de vos phrases, car elles m'avaient trop affligé pour ne pas se graver dans ma mémoire ; et, sans en appeler à qui que ce fût qu'à vous, je m'efforçais de vous montrer combien elles étaient en contradiction avec les principes mêmes que vous aviez si sagement et si fortement établis dans le corps du discours. M'écoutâtes-vous ? Je l'ignore. Je

m'adressais à votre conscience... Il ne m'appartient pas de demander ce qu'elle a répondu...

L'anxiété de Bourdaloue avait été croissant. Pendant ces dernières paroles, on l'avait vu tantôt baisser la tête, tantôt la relever avec une étrange expression de chagrin et d'angoisse. Il n'avait cependant pas l'air d'être blessé des observations du ministre ; ses mouvements n'étaient pas ceux d'un homme qui s'impatiente et qui va se justifier. Il y avait en lui un grand combat, évidemment, non pas contre Claude, mais contre lui-même. Claude ne comprenait rien à ce grand trouble. Il se repentait d'avoir cédé à l'invitation du marquis, et il allait s'arrêter, interdit, quand Bourdaloue, portant tout à coup ses mains à son front et se renversant sur son siége, s'écria : « Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Le silence fut long ; l'étonnement était au comble. Enfin, Claude se leva, et, allant à lui :

— Cher frère...

Mais Bourdaloue ne lui laissa pas le temps de poursuivre. Il se leva aussi, et, saisissant sur une table le sermon dont l'arrivée de Claude avait interrompu la lecture, il en déchira violemment les deux dernières feuilles, et les jeta, toutes froissées, aux pieds du ministre stupéfait.

Il n'y avait là que Bossuet qui sût ce que c'était que ce cahier ; aussi fut-il le seul qui crût démêler la raison d'une action si vive et si brusque.

— Qu'est-ce que ce cahier ? demanda Claude.

— Mon sermon de demain...

Claude crut aussi avoir deviné. Ce discours, pensa-t-il, est sûrement plus ou moins analogue à celui que j'ai

blâmé, et l'auteur en fait justice. Mais pourquoi deux feuilles seulement? — Claude les ramassa donc, ces deux feuilles, les déploya... et les laissa retomber à ses pieds...

Ce n'étaient pas seulement des louanges; c'était textuellement et mot à mot le scandaleux panégyrique au sujet duquel il avait écrit à Bourdaloue.

Ceci demande explication.

Un jour que l'éloquent jésuite avait prêché devant le roi, Louis XIV crut avoir reconnu, dans son discours, quelques morceaux qu'il avait déjà entendus. Vérification faite, il se trouva que c'était vrai; mais le roi dit qu'après tout il aimait mieux les anciens sermons du père Bourdaloue que les nouveaux de bien d'autres.

Enhardi par cet éloge, Bourdaloue ne se faisait pas scrupule de recourir de temps en temps à des sermons déjà prêchés, soit pour les redire en entier, soit pour en emprunter quelques parties. Cette année-là, son sermon du Vendredi Saint était de composition toute récente; mais, soit que le temps lui eût manqué, soit qu'il ne se fût pas senti en verve, il avait cru pouvoir reprendre une ancienne péroraison. Cette péroraison, plus il y avait de louanges, plus il était sûr que le roi ne se plaindrait pas de l'avoir déjà entendue.

Et maintenant, comment la scène allait-elle finir? Ce n'était plus seulement Bossuet qui s'y trouvait de trop; les autres commençaient aussi à en désirer beaucoup la fin, et Bourdaloue, au milieu de son trouble, était peut-être encore le moins embarrassé.

Un incident les sauva tous. On entendit frapper à la

porte de la rue, et le valet de Bourdaloue vint dire que le roi faisait demander Bossuet.

Bossuet se levant, on se hâta de l'imiter et de prendre congé.

— Monsieur, dit le marquis, je suis enchanté...

— Monsieur, dit le prédicateur, je suis ravi...

— D'avoir eu l'honneur de vous voir, ajouta l'un.

— D'avoir eu l'honneur de vous recevoir, ajouta l'autre.

Hélas! Ils n'étaient *ravis* et *enchantés* que d'une chose, l'un de sortir, l'autre de rester seul.

XII

Un mot de Tallemant des Réaux, dans ses mémoires, est une révélation curieuse sur l'idée qu'on se faisait de la prédication vers le milieu du dix-septième siècle.

C'est dans l'*Historiette* de Le Maistre [1]. — « Il avait le dessein de se mettre à prêcher, dit l'auteur; mais la dévotion l'a attrapé en chemin, et il y a renoncé. »

Absolument comme on dirait : Il voulait se faire comédien; mais, voyant qu'il ne le pouvait sans se perdre, il a changé d'idée.

Le prédicateur était donc alors, dans l'opinion des gens du monde, une espèce de comédien; observons seulement que cette singulière idée n'était pas tout à fait ce qu'elle serait aujourd'hui. D'abord, elle ne s'appliquait qu'aux prédicateurs de profession, à ceux qu'on appelle aujourd'hui, en France, du nom assez impropre de *missionnaires;* un ecclésiastique à poste fixe n'était

[1] Sacy, de Port-Royal, le traducteur de la Bible. *Sacy* ou *Saci* est un pseudonyme, anagramme d'Isaac, son prénom.

pas regardé comme appartenant à la classe des prédicateurs proprement dits. D'autre part, ce mot de comédien n'implique point qu'on les regardât, en général, comme prêchant sans conscience, enseignant ce qu'ils ne croyaient pas; mais il est évident qu'on ne les considérait pas non plus, en général, comme ayant obéi à une vocation réelle, sérieuse, et ayant cherché, avant tout, le bien de la religion et de l'Église. La prédication était un métier; un métier, sans doute, d'où la bonne foi et le zèle n'étaient pas plus exclus que de tout autre, mais un métier pourtant. L'état de prédicateur n'était pas seulement distinct de l'état de prêtre; on le considérait, sauf chez quelques hommes d'élite, comme en dehors de la piété, presque comme incompatible avec elle, dès qu'elle venait à acquérir une certaine profondeur. *La dévotion l'a attrapé en chemin, et...* Il s'est mis à prêcher, apparemment? — Non; *il a renoncé à prêcher.*

Si donc ce n'était pas tout à fait une comédie, ce n'était pas non plus quelque chose de tout à fait sérieux. Il en était de la prédication comme de la poésie : on y voyait un art, rien qu'un art. C'était *l'art des sermons*, comme la poésie était *l'art des vers;* on ne comprenait pas encore qu'il pût ni qu'il dût en être autrement. De là les critiques, les plaisanteries même que l'on se permettait contre les prédicateurs, sans avoir l'air de penser que la religion en fût atteinte. Ce que Boileau osa contre Cotin sans cesser d'être un homme religieux, l'incrédulité, aujourd'hui, l'oserait à peine. On ne voyait pas plus de mal à railler un mauvais prédicateur qu'à rire d'un mauvais poëte.

La poésie se perfectionna, mais sans cesser d'être un

art; elle devint plus régulière sans prendre plus de vérité, plus noble, sans avoir plus d'âme, plus profonde, sans devenir plus intime. Or, malgré quelques apparences contraires, nous n'hésitons pas à dire qu'il en fut de même de la prédication. Le métier fut ennobli, mais resta métier; les sermons devinrent plus réguliers, plus chrétiens aussi, à quelques égards, mais ne cessèrent pas d'être composés, prêchés et jugés comme pièces littéraires, bien plus que comme discours religieux.

A qui la faute? Aux prédicateurs, ou au public?— Question délicate sur laquelle il y aurait beaucoup à dire, mais que nous aimons mieux renvoyer à la conscience des uns et des autres, car elle n'est pas tellement spéciale au dix-septième siècle que nous puissions en faire une simple question d'histoire.

Quoi qu'il en soit, une fois la prédication entrée dans le domaine de la littérature, et sortie, par conséquent, de la sphère plus haute où l'appelaient sa nature et son but, elle se trouva soumise, comme tout le reste, à l'influence de l'homme qui imprimait si profondément sur ce siècle le cachet de son caractère. Soit habileté, soit bonheur, Louis XIV absorbait tout; et de même qu'il n'y eut bientôt plus de poëte qui ne se glorifiât de l'être par lui et pour lui, il n'y eut bientôt plus d'orateur, — c'est-à-dire de prédicateur, puisque la chaire seule était ouverte à l'éloquence, — qui ne se courbât sous le même empire et ne se plût à en revêtir la livrée.

Et c'est là, soit dit en passant, une des meilleures preuves que Louis XIV ne fut pas un homme vulgaire. Qu'on discute autant qu'on voudra sur la légitimité,

sur le moralité de cette influence ; qu'on ébranle l'une après l'autre (nous reconnaissons qu'on le peut) toutes les bases sur lesquelles elle reposa ; un fait restera toujours : c'est qu'elle fut immense, et qu'elle dura cinquante ans. Que les circonstances l'aient préparée, c'est incontestable ; qu'elle se soit en quelque sorte offerte à Louis XIV, c'est encore vrai ; mais, n'eût-il rien eu à faire pour l'acquérir, c'était encore beaucoup que de la garder, et de la garder un demi-siècle. Mettez à sa place un Louis XIII, un Louis XVI, — et vous verrez ce qu'elle durera.

A la mort de Louis XIV, il y eut contre ses adulateurs une telle explosion de mépris et de sarcasmes, qu'on put croire un moment la flatterie enterrée avec lui ; mais elle ressuscita, sous Louis XV, plus empressée, plus basse que jamais, d'autant plus basse qu'elle se parait sans pudeur des plus beaux dehors de la franchise et de la philosophie. « Notre roi est supérieur à la gloire même, écrivait Duclos en 1752. Sensible, digne et capable d'amitié, roi et citoyen à la fois, il aime ses sujets comme il en est aimé. » *Supérieur à la gloire même, sensible, roi et citoyen...* toute la phraséologie politico-sentimentale de l'époque. Rien n'y manque, on le voit, excepté la vérité, car il n'est pas un de ces mots qui ne fût un mensonge. Et les flatteries de Voltaire ! Et le nom de *Siècle de Louis XV* donné par lui à ce siècle, dont Louis XV ne représentait que les vices ! En vérité, quand on songe à ce qu'ont pu dire et faire les flatteurs de Louis XV, on ne se sent plus la force d'attaquer ceux de Louis XIV.

Et s'il est permis à l'auteur de ces réflexions de dire

une bonne fois toute sa pensée sur le compte de cet homme dont le nom revient si souvent sous la plume de ceux mêmes qui font profession de le mépriser, — la voici.

On a pu voir qu'il est peu disposé à se prosterner devant sa mémoire ; mais, au moment où il serait le plus en train d'être sévère, il s'arrête, il craint de n'être pas juste [1]. Aussi intéressé que personne à maudire la révocation de l'Édit de Nantes, il n'est pas de ceux qui s'imaginent avoir tout dit sur le plus long des règnes en rappelant un fait dont l'auteur fut peut-être plus égaré que cruel [2]. Il a été conduit à séparer l'*homme* du *roi*. L'homme, il l'aime tous les jours moins ; le roi, il ne l'admire pas, encore moins l'aime-t-il, mais il apprend à le respecter [3]. Si c'est un des caractères du génie que de s'emparer de son siècle et de le personnifier en soi,

[1] « Je n'aime point les gens qui renversent les lois de leur patrie ; mais j'aurais de la peine à croire que César et Cromwell fussent de petits esprits. Je n'aime point les conquérants ; mais on ne me persuadera pas qu'Alexandre et Gengiskan fussent des génies communs. »
MONTESQUIEU.

[2] On est confondu de voir par combien de gens et combien d'espèces de gens Louis XIV fut trompé dans cette fatale affaire : trompé par les uns sur les dispositions des protestants, par les autres sur leur nombre, par ceux-ci, sur la prétendue facilité des conversions, par ceux-là, sur l'étendue des rigueurs exercées ou à exercer, par tous, enfin, sur la nature et les limites de l'autorité royale. Il est pénible de penser que Pellisson, y trempa plus que personne, car c'est lui qui mettait sous les yeux du roi ces interminables listes de prétendues conversions, l'amenant ainsi peu à peu à croire qu'il n'y avait plus ou presque plus de protestants dans son royaume.

[3] « Ce n'est pas un des plus grands hommes, mais certainement un des plus grands rois qui aient existé. »
VOLTAIRE. Supplément au *Siècle de Louis XIV*.

sur quoi se fondera-t-on pour refuser du génie à Louis XIV? C'est précisément parce que ce prince n'était ni un Bossuet, ni un Condé, ni un Bourdaloue, que nous ne saurions attribuer au hasard l'empire qu'il exerça sur eux. Quand on veut prouver que l'homme est le premier des êtres de la création, que fait-on ordinairement? On peint la grandeur et la force des animaux qu'il a domptés et dont il est le roi. Eh bien! si l'obéissance d'animaux plus forts que moi prouve que je suis un être raisonnable, que prouvera l'obéissance d'hommes qui me surpassent en talent, en savoir, en mille choses, — sinon qu'il y en a une au moins dans laquelle je n'ai pas d'égal? Cette chose, chez Louis XIV, c'était l'art de régner. « C'est le plus roi de tous les rois, » écrivait Leibnitz [1]. « Son caractère propre fut d'être roi, » disait encore Duclos [2], plus de trente ans après sa mort. Ce n'était donc ni un *grand* roi, au fond, puisque la véritable grandeur exige des qualités qu'il n'eut pas; ni un *bon* roi, encore moins, et il se souciait peu de l'être : c'était *un roi*, dans toute l'étendue et toute la force du terme, un roi comme son père ne l'avait pas été, comme ses successeurs ne devaient pas l'être, comme on en trouve à peine deux ou trois dans toute l'histoire du monde, où les hommes appelés rois ne sont pourtant pas ce qui manque.

Il n'y a donc plus de rois de cette espèce; il n'y en

[1] Lettre à Bossuet. Cette expression avait déjà été employée par Pellisson.

[2] Discours de réception à l'Académie, en 1747. — Duclos est un des écrivains qui ont le plus étudié et le mieux jugé Louis XIV; aussi devons-nous le trouver doublement inexcusable dans ses flatteries à Louis XV.

aura probablement plus. Dirons-nous tant-mieux? Dirons-nous tant-pis? La question paraît singulière, en plein dix-neuvième siècle ; et cependant, avant de hausser les épaules, si l'on veut bien y regarder de près, on ne la trouvera plus aussi étrange. Avec ce vieux despotisme royal, que nul ne regrette, plus d'une chose a disparu qu'il est bien permis de regretter. On obéissait trop : on n'obéit plus. Les rois étaient des dieux : aujourd'hui, on les regarde à peine comme des hommes. Les gouvernés n'ont plus foi en ceux qui gouvernent ; les gouvernants n'ont plus foi en leur mission. Tout ce qu'on adorait, on le brûle ; tout ce que le despotisme brûlait, on l'adore ; et, parmi les choses qu'on brûle, il en est d'éternellement respectables ; parmi celles qu'on adore, il en est que le despotisme avait grandement raison de brûler.

Pour en revenir à notre sujet, comment s'étonner que Louis XIV eût si bien asservi la prédication, les prédicateurs, quand on voit ce qu'il pouvait sur la religion elle-même? Ne parlons plus de cette influence immense qu'il exerça, par l'exemple, en devenant dévot. La foi même, la doctrine, n'était-elle pas de son domaine? Pendant les débats d'une assemblée où quarante évêques sont de son avis et neuf d'avis contraire, il se plaint un jour amèrement de ce que ces neuf, malgré ses ordres, refusent d'adhérer à la décision des quarante ; il donnerait tout, dit-il, pour les voir unanimes. « Eh ! dit la duchesse de Bourbon, que n'ordonnez-vous plutôt aux quarante d'adhérer à l'avis des neuf ! » Elle avait raison [1]. Est-ce à dire que ces quarante, en

[1] En 1751, Benoît XIV dit confidemment à l'abbé de Guasco

cédant, auraient eu nettement la conscience que c'était une lâcheté? Non; rien, du moins, ne nous force de le supposer. Mais comme l'opinion du roi avait déjà eu, évidemment, une grande influence sur la leur, ce n'était pas les calomnier que de croire qu'elle en aurait encore assez pour les faire changer d'avis. « Qu'auriez-vous fait, disait-il un jour à Bossuet, en 1700, si je me fusse déclaré pour M. de Cambray? »— « Sire, répondit l'évêque de Meaux, j'aurais crié vingt fois plus fort. » Oui, si sa conscience le lui eût commandé; mais c'est précisément ce dont nous nous permettons de douter. Le roi venant à prendre du goût pour les doctrines de Fénelon, Bossuet les eût-il trouvées aussi mauvaises? Eût-il éprouvé aussi vivement le besoin de les attaquer? C'est peu probable; et si nous n'avons pas le droit de dire qu'il eût menti à sa conscience, nous avons bien celui de penser que sa conscience séduite eût été beaucoup moins sévère. Quelqu'un lui demandant son avis sur la fréquentation des spectacles : « Il y a de grandes raisons contre, dit-il, et *de grands exemples pour*[1]. » — Voilà l'exemple du roi, même mauvais, mis en balance avec des raisons, même bonnes.

qu'il avait entre les mains une lettre secrète de Louis XIV à Clément XI, par laquelle le roi avait offert, en 1714, de *faire rétracter par son clergé* la déclaration de 1682. — Voir une lettre de Montesquieu à l'abbé de Guasco (3 nov. 1754).

[1] Pendant la minorité de Louis XIV, il y avait quelquefois comédie au Louvre, et on y menait le jeune roi. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois fit remettre à la reine-mère un mémoire destiné à prouver qu'il y avait péché mortel à assister à ces divertissements. Ce mémoire étant signé par sept docteurs, l'abbé de Beaumont, précepteur du roi, en apporta un signé de douze, et rédigé dans un sens tout contraire. — On continua sans scrupule.

En 1683, Louis XIV n'avait qu'un mot à dire, et la France rompait avec le pape; sans les protestants, à qui on ne voulut pas donner ce plaisir et cette espèce de victoire, la séparation était consommée [1]. Eh bien ! je le demande, n'était-il pas fasciné, aveuglé, ce clergé qui allait donner les mains à l'accomplissement d'un pareil acte, déchirer l'Église, renouveler ce qu'on avait le plus reproché à la Réforme? N'était-il pas fasciné, lui aussi, ce Bossuet qui préparait les voies, qui, au premier signe de son maître, fût devenu le Cranmer de la France et l'eût aidé à en devenir le Henri VIII [1]? N'était-il pas aussi sous le joug, enfin, ce pape qui recevait de Versailles, à peu près textuellement, la condamnation qu'il allait prononcer à Rome, et en qualité de juge infaillible [2], contre l'archevêque de Cambrai? — Et

[1] Une fois l'orage passé, on a fait de grands efforts pour dissimuler combien la rupture avait été imminente, surtout combien elle aurait été facile; mais les mémoires du temps, en particulier ceux de d'Aguesseau, ne permettent aucun doute. Sous tout autre qu'un Louis XIV, ou l'assemblée de 82 n'aurait pas eu lieu, ou l'excommunication en eût puni les auteurs; mais comme l'Eglise romaine comprend bien que, si elle cesse d'être *une*, elle n'est plus rien, les catholiques de toute opinion et de tout pays ont le même intérêt à effacer certaines pages de son histoire.

[2] Rien de plus curieux, contre l'infaillibilité romaine, que toute cette histoire du procès et de la condamnation de Fénelon. — Il publie un livre; le pape en prend connaissance et en parle de la manière la plus flatteuse. Arrive une lettre du roi; il entend que ce livre soit déclaré mauvais. Le pape nomme une commission de dix docteurs; cette commission s'assemble *soixante-quatre* fois. On vote enfin, et les juges se trouvent *cinq contre cinq*. D'après les règles ordinaires, c'est une absolution; le pape en exprime hautement sa joie. Mais Louis XIV insiste; il demande, il exige un nouvel examen du livre. Une commission de cardinaux y consacre *trente-sept* séances et conclut enfin contre l'auteur, mais en termes si

l'on s'étonnerait qu'un prédicateur fût mal à l'aise en face d'un homme qui en remontrait au pape !

doux, si faibles, que le pontife, combattu d'ailleurs par ses sympathies personnelles, ne sait comment formuler la condamnation. Les cardinaux lui proposent de rédiger une série de canons où il ne sera pas question du livre, où l'on se bornera à proclamer la vraie doctrine de l'Eglise sur les points contestés. Ce biais lui sourit ; la commission est chargée de rédiger les canons. Arrive alors de France un mémoire fulminant, presque une déclaration de guerre. Le pape gémit, s'indigne... et prononce. Fénelon est nettement désigné, nettement condamné... et ce jugement précédé de trois années d'hésitation, manifestement arraché à la faiblesse du pape, manifestement contraire à l'opinion de la majorité des juges, n'en est pas moins présenté à l'Eglise comme dicté par le Saint-Esprit. — Qu'était, nous demandons-nous maintenant, que pouvait être la croyance à l'infaillibilité de l'Eglise chez celui qui avait exigé l'arrêt, chez Bossuet qui avait mené toute l'affaire, chez Fénelon qui en avait su tous les détails? On a fait grand bruit de sa soumission ; que prouvait-elle, sinon qu'il comprenait la nécessité de se soumettre? Quinze jours après sa condamnation, voici ce qu'il écrivait à l'abbé de Chanterac, son agent à Rome : « Vous avez fait cent fois plus que je n'aurais osé attendre. Dieu a permis un mauvais succès... » — Un homme qui vous dit : « *Dieu a permis* » que je fusse condamné, n'est certainement pas fort convaincu de l'infaillibilité du tribunal.

XIII

La conclusion de tout ce que nous venons de dire, ce n'est point qu'un prédicateur fût excusable de faire à tout propos le panégyrique du roi : c'est seulement que nous ne serions pas justes si nous prétendions juger tout cela du haut du dix-neuvième siècle ; c'est aussi, pour en revenir à notre histoire, que Claude aurait peut-être dû faire un peu mieux la part des circonstances. Mais il n'était pas de la cour ; il appelait les choses par leur nom.

Voici sa lettre à Bourdaloue :

Versailles, le 15 de mars 1673.

« Monsieur,

Ne cherchez pas à deviner qui je suis. Vous ne me connaissez ni de visage, ni peut-être de nom, et il n'y a pas deux heures que je vous ai vu pour la première fois. Mais Dieu nous voit l'un et l'autre ; cela suffit. C'est devant lui que j'écris, et c'est devant lui que vous lirez.

Aux yeux du monde, vous venez d'ajouter un nouveau fleuron à votre couronne d'orateur; aux yeux de la religion, je crains bien que vous n'ayez fait qu'ajouter un nouveau scandale à ceux dont la cour offre le spectacle.

Oui, monsieur, vous avez profané la chaire; et si je n'étais convaincu que vous avez cédé à un funeste entraînement, si je ne savais combien vous respectez, au fond, et votre ministère et la Parole de Dieu, je n'espérerais pas vous faire comprendre à quel point vous venez de les rabaisser et de les prostituer.

En vain vous retrancheriez-vous derrière l'usage, derrière les éloges de tout genre dont on accable le roi. Je sais qu'il ne vous serait pas difficile d'en citer de plus forts encore que les vôtres; mais un mot en chaire dit plus que vingt dans la bouche d'un poëte ou d'un orateur d'académie, et soyez sûr que vous avez fait plus de mal au roi, en un quart d'heure, que ses flatteurs de profession ne lui en feront de tout un mois.

Et quel est-il, ce roi dont vous u'avez pas craint de faire, en présence des autels, un héros, un saint, un demi-dieu? Vous lui avez peint l'Europe en admiration de ce qu'il consentait à s'arrêter dans ses conquêtes [1],

[1] Persuader aux conquérants qu'ils font la guerre malgré eux a toujours été un des plus fâcheux tours de force de l'adulation, et malheureusement aussi un des plus faciles, car il n'est pas d'homme tellement ami du sang qu'il ne soit ravi de s'entendre appeler doux et humain. Cette malheureuse idée se retrouve dans tous les sermons prêchés devant Louis XIV; et cependant la guerre était devenue, sous lui, une espèce d'état normal : on s'était si bien habitué à en voir une chaque année, qu'on en parlait d'avance comme d'un impôt à payer ou du retour d'une saison. Un

et vous savez, comme toute l'Europe, ce qu'elles ont eu d'injuste et de cruel. Il faudrait remonter jusqu'aux invasions des barbares pour trouver quelque chose de comparable à cette affreuse guerre de l'an passé [1], dont les motifs sont encore un mystère, dont le seul but semblerait avoir été d'occuper les loisirs d'une armée de cent mille hommes. Quand cette guerre eût été aussi légitime qu'elle était injuste, serait-ce une raison pour entretenir l'agresseur dans la pensée qu'elle a été glorieuse à ses armes? Ce fameux passage du Rhin [2], j'ai entendu des gens, qui y étaient, dire qu'on se moquait d'eux de faire tant de bruit d'une action sans difficultés et presque sans dangers. Ces quarante villes

père disait : « Mon fils fera sa première campagne telle ou telle année. » Contre qui? On n'en savait rien; le roi lui-même ne le savait peut-être pas encore; mais on pouvait s'en remettre à lui. Et cela n'empêchait pas qu'on ne lui fît à tout moment à lui-même le tableau des déchirements de son cœur paternel, quand il se voyait *forcé* d'ordonner de nouveaux carnages. Le nom de *pacifique* fut même un de ceux qu'on accolait à celui de grand; témoin ces paroles du cardinal de Rohan, grand aumônier de France, en présentant aux chanoines de Saint-Denis, en 1715, le corps de Louis XIV : « Le prince que nous pleurons laisse des noms fameux, et la postérité la plus reculée admirera comme nous Louis le grand, le juste, le *pacifique*... » Ce mot est fréquent dans les inscriptions et les médailles de son règne.

[1] La guerre de Hollande, en 1672.

[2] «Si le roi s'était seulement jeté à cheval dans le fleuve, comme il aurait pu le faire presque sans aucun danger, Alexandre et son Granique n'auraient eu qu'à se cacher. »

Mémoires de Choisy.

Choisy paraît cependant convaincu que Louis XIV avait naturellement du courage, et même beaucoup; « mais, dit-il, il ne pouvait faire un pas en avant que vingt courtisans ne se hâtassent de lui faire un rempart de leurs corps, et ne le conjurassent de ne pas s'exposer. »

prises en un mois, on sait bien que plusieurs étaient des bicoques, et que les mieux fortifiées n'avaient presque personne pour les défendre. Ecrasée, mais non vaincue, la Hollande est prête à se relever; les politiques disent qu'avant la fin de cette année les Français n'y garderont pas un pouce de terrain [1]. Toute cette gloire sera un jour aussi fausse aux yeux des hommes qu'elle l'est déjà aux yeux de la religion, et qu'elle aurait dû l'être aux vôtres. Forcé cependant de vous souvenir que la gloire du ciel est préférable à celle de la terre, vous l'avez rappelé au roi; mais en quels termes? Pour l'engager à porter plus haut ses vues, croyez-vous que ce soit un bon moyen que de lui répéter à satiété qu'il n'y a rien sous le soleil de comparable à lui? Pour arriver à lui dire en deux mots qu'un jour viendra où il ne sera plus rien, vous épuisez votre éloquence à lui montrer comme quoi il est tout. Vous ne lui cachez pas précisément que sa gloire passera; mais vous ne lui en parlez que comme de la plus éclatante et de la plus légitime que jamais homme ait possédée. Pour éclatante, vous avez peut-être raison, mais ce n'est pas à la chaire à le dire; pour légitime, je sais bien que toutes ses actions n'ont pas été des campagnes de Hollande, mais ce n'est pas seulement là qu'il y aurait prodigieusement à rabattre.

Après le héros vient le saint. — Ici, permettez-moi de citer.

Il s'agissait de la persévérance; vous veniez de la recommander et de la peindre. — « Mais qui persévé-

[1] C'est ce qui arriva.

rera? avez-vous dit; où sont-elles, ces âmes fidèles et inébranlables? Vous seul, ô mon Dieu, vous les connaissez. J'ai lieu néanmoins de me consoler; je sais, et tout l'univers le sait avec moi, je sais qu'il y a ici un cœur que votre main a formé, un cœur ennemi de l'inconstance, égal dans sa conduite, inviolablement attaché aux lois qu'il veut bien se prescrire; qui, s'étant proposé de grands desseins, a fait pour les exécuter des prodiges de valeur, et a renoncé pour cela, non-seulement au repos et aux plaisirs, mais à ses avantages même et à ses intérêts. Jusqu'où la perfection de votre loi ne peut-elle point porter, ô mon Dieu, ce cœur ferme et intrépide? Et qui jamais, dans ce sens, a été plus propre que lui au royaume du ciel [1]? »

Ceci, monsieur, c'est plus que de la flatterie; c'est un blasphème, et, parmi les choses *que la postérité ne voudra pas croire*, — pour employer encore une de vos expressions, — vos paroles ne sont pas ce qu'il y aura de moins étrange et de moins inouï.

Ce que *vous savez*, en effet, ce que *tout l'univers sait* avec vous, ce que la postérité saura encore mieux, n'en doutez pas, — c'est qu'au moment où vous écriviez, où vous appreniez par cœur, où vous récitiez ces lignes, l'homme à qui vous les adressiez s'abandonnait aux plus honteux scandales, et que ce roi dont vous faisiez un saint était en plein péché mortel.

L'Évangile déclare que les adultères *n'hériteront point le royaume du ciel;* vous, vous affirmez devant Dieu à un prince adultère qu'il y est *plus propre* que personne.

[1] Textuel.

La morale — je ne dis même plus l'Évangile — la simple morale nous enseigne à considérer ses lois comme innées chez tous les hommes, par conséquent comme obligatoires pour tous; vous, vous louez le roi d'être inviolablement attaché à celles... *qu'il veut bien se prescrire.*

Le roi *s'est proposé de grands desseins.* Oui; mais à côté de ceux qui étaient *grands*, dans le bon sens, ignorez-vous combien il y en a eu qui ne l'étaient que pour le malheur de la France et de l'Europe? Et l'expression *prodiges de valeur* (le passage du Rhin, apparemment!) dont vous vous servez dans la même phrase, ne m'autorise que trop à croire que les desseins militaires sont tout particulièrement ceux dont vous avez célébré la grandeur.

Le roi est *ennemi de l'inconstance.* Mais en quoi? S'il ne l'est pas dans les engagements les plus sacrés, pouvez-vous le louer de l'être dans l'accomplissement de ses projets?

Le roi *a renoncé au repos.* Eh! c'est ce qui coûte le moins aux ambitieux. Croyez-vous, de bonne foi, que ce soit pour lui une corvée d'aller de temps en temps voir prendre une ville [1] ? Trouvez-vous que le propriétaire d'un champ soit fort louable d'y aller une fois par an, pour en revenir chargé du blé qu'on a semé et

[1] Il est à remarquer que Louis XIV ne livra jamais de bataille, et que tous ses exploits furent des siéges; encore laissa-t-il faire à ses généraux, à son frère ou à son fils, tous ceux dont le succès n'était pas complétement certain. Cette circonstance n'avait pas échappé aux rares frondeurs qui se permettaient de n'être pas éblouis de sa gloire. Dans la petite société rieuse des princes de Conti, on l'appelait *le roi des siéges.*

moissonné pour lui? Ces campagnes du roi sont de véritables promenades : il y mène sa femme, ses maîtresses [1], ses poëtes, toute sa cour; il se fait suivre de toutes les commodités, de tous les agréments d'une vie de prince, — et on lui peint cela comme une vie de fatigues, de privations [2]! *Il a renoncé aux plaisirs*, dites-vous encore. Quelquefois, peut-être, pour quelque jours; mais, tout le reste du temps, ne s'y est-il pas livré sans mesure? N'a-t-il pas nagé, lui et sa cour, dans la magnificence et les délices?

Et voilà, monsieur, ce qui vous *console!*... Ah! vous devriez plutôt ne pas avoir assez de larmes pour gémir sur le sort d'un homme exposé à de pareilles tentations; vous devriez ne pas trouver de paroles assez fortes pour lui en peindre les dangers! Mais non; vous semblez vous complaire dans cette idée. « Oui, Sire, avez-vous dit un peu plus loin, c'est Votre Majesté qui fait ici *toute ma consolation*. » Et comme si ce n'était pas assez de vous donner vous-même pour caution de la sainteté qu'il n'a pas : « Qui suis-je pour parler de moi? continuez-vous; — disons mieux! Les anges protecteurs de

[1] On vit une fois dans le même carrosse la reine, madame de La Vallière et madame de Montespan. Un paysan dit naïvement qu'il venait de voir *les trois reines*.

[2] « S'il soutient cette longue guerre, écrivait La Bruyère en 1693, c'est pour nous donner une paix heureuse; c'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la félicité commune, qu'il se livre aux travaux et aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il expose sa personne, qu'*il essuie l'inclémence du ciel et des saisons*. » — Un éloge de Louis XIV ne pouvait se passer de quelques phrases dans ce goût. C'était presque de la pitié qu'on demandait pour ce pauvre roi, exposé à recevoir de temps en temps une averse.

votre royaume, les saints qui redoublent jour et nuit leurs prières pour votre personne sacrée, *Dieu même*, si je l'ose dire, ne trouvera-t-il pas dans la fermeté qui fait votre caractère *de quoi pouvoir se consoler* de l'inconstance de la plupart des chrétiens [1] ? » — Donc, le roi est sauvé, cela va sans dire ; donc, vous le lui garantissez, la porte du ciel s'ouvrira pour lui à deux battants... Mais ce n'est pas encore assez ; il y a en lui trop de vertus pour un seul homme... *Dieu se consolera* par lui de l'imperfection et des vices des autres. — « Si je l'ose dire, » ajoutez-vous ; et vous l'osez ! Et votre main ne s'est pas séchée en traçant de telles impiétés ! A Rome, sous une religion qui permettait de rendre un culte aux empereurs, je ne crois pas qu'on ait jamais dit plus [2].

Je m'emporte, monsieur. Je m'étais cependant promis d'être calme, et d'attirer simplement votre attention sur des paroles auxquelles, j'aime à le croire, vous n'avez pas sérieusement réfléchi. La douleur a pris le dessus. Fort de mes intentions, j'ai oublié l'homme de génie, et j'ai osé ne plus voir en vous qu'un frère ; j'ai usé, peut-être abusé, des droits que ce nom me donnait... Je vous estime trop pour croire que vous vous en offenserez.

[1] Textuel.

[2] « Sans la crainte du diable, que Dieu lui laissa jusque dans ses plus grands désordres, il se serait fait adorer et aurait trouvé des adorateurs. » SAINT-SIMON.

Une inscription composée par le jésuite Ménestrier portait :

Numini majestatique Regis.

Il est vrai que *numen* n'a pas tout à fait le sens de *divinité ;* mais il ne s'en faut guère, et, en français, c'est toujours par *divinité* qu'on traduit.

La parole est une puissance. Si le monarque est responsable de l'usage qu'il aura fait de la sienne, l'orateur aussi a un compte à rendre; plus il lui aura été donné de talent et de force pour mener les âmes à Dieu, plus il lui sera redemandé au jour où elles seront jugées. Vous pouvez beaucoup pour sauver, mais vous pouvez encore plus pour perdre; autant il est malaisé d'attirer la foule à la porte étroite, autant elle se précipitera vers la porte large, si vous avez le malheur de l'entr'ouvrir. »

Malgré tout ce que nous avons dit ci-dessus, sinon comme excuse, du moins comme explication de la conduite de Bourdaloue, on comprend difficilement qu'il eût pu faire assez peu de cas de cette lettre pour oser reproduire, au bout de deux ans, le morceau qui la lui avait attirée.

Quoi qu'il en soit, nous avons vu combien fut rapide et sincère, en présence de Claude, le réveil de sa conscience.

XIV

Quand Bossuet et MM. de Fénelon furent au bas de l'escalier, ils s'aperçurent, non sans étonnement, que le ministre ne descendait pas avec eux.

Ils l'avaient cependant vu se lever, prendre son chapeau, et se diriger comme eux vers la porte. Mais ce qu'ils n'avaient pas vu, c'est que Bourdaloue l'avait retenu par le bras, en lui disant tout bas : Restez.

Puis, en revenant de les reconduire :

— Nous voilà seuls, lui dit-il ; j'en avais besoin... Oui, je me la rappelle, cette lettre. Je l'ai gardée... La voici...

Et il la sortit d'un tiroir.

— La voici... J'aurais mieux fait de la brûler et d'y avoir égard, que de la conserver pour n'en rien faire... C'est bien cela... « Ne cherchez pas à savoir qui je suis... » Je me rappelle pourtant que je cherchai beaucoup. Je fis mille suppositions ; mais la lettre elle-même les renversait l'une après l'autre. Je pensai à plusieurs

personnes de la cour, à M. de Montausier, au maréchal de Bellefonds [1], à quelques autres ; mais je connais ces messieurs, et l'auteur de la lettre déclarait m'être inconnu. Je sentais bien qu'il y avait du Port-Royal là-dedans ; si javais pensé à M. de Fénelon, que je n'avais en effet jamais vu, mais que je connaissais de réputation, je me serais probablement arrêté à lui. L'idée ne m'en vint pas. Deux ou trois expressions me firent presque soupçonner une main protestante ; d'autres m'en détournèrent, celle de *péché mortel*, par exemple, que je sais n'être pas reçue chez vous...

— Je l'avais mise exprès.

— Pourquoi ?

— Je ne voulais pas que vous pussiez soupçonner à qui vous aviez affaire.

— Eh ! je vous aurais peut-être mieux écouté.

— Un protestant !

— Un chrétien.

— Voilà un mot, monsieur, qui vaut le plus beau de vos sermons.

— Mais ce n'est pas tout, reprit Bourdaloue. Savez-vous pourquoi M. de Condom...

— M. Bossuet ?

— M. Bossuet, veux-je dire. Vous tenez à ce nom ?

— Mais oui.... Je ne me rappelle pas avoir vu que

[1] Ami de Bossuet et du duc de Montausier. L'indépendance de son caractère n'était pas toujours également louable, car il fut disgracié une première fois pour n'avoir pas voulu servir sous Turenne, et une seconde pour avoir engagé un combat contre les ordres du maréchal de Créquy, son général.

saint Paul se fît appeler monsieur de Corinthe, ni saint Pierre, encore moins, monsieur de Rome...

— *Encore moins ?...*

— Mais oui, puisqu'il n'y est jamais allé...

— De la controverse, monsieur de Charenton!... dit Bourdaloue en riant. Faut-il vous rappeler notre pacte?...

— Pardon; je ne l'oublierai plus. Vous disiez donc que M. de Condom?...

—Oh! dites seulement Bossuet; ce n'est pas là-dessus que je vous chicanerai. — Mais enfin, savez-vous pourquoi vous l'avez trouvé ici? Il venait me recommander de ne pas flatter le roi demain...

— Lui! Mais il l'a souvent flatté autant que vous, peut-être plus... Quel accès de sévérité!

— En effet, je ne l'ai pas toujours vu tel qu'aujourd'hui. Il a même souvent donné au roi, soit dans ses discours, soit dans ses livres, des préceptes que je ne lui donnerais pas, et que je crois fort dangereux.

—Serait-ce, par hasard, sur l'autorité royale?

— Précisément. Il n'y met aucune limite; les peuples n'ont que des devoirs, les rois n'ont que des droits. Vous devez en avoir été choqués plus que personne, vous autres protestants, avec vos idées un peu républicaines [1].

— Plus affligés que choqués, car de pareilles maxi-

[1] Voir les écrits de Bossuet contre Jurieu et Basnage. Épouvanté des conséquences de leurs idées sur la souveraineté du peuple, il se serre de plus en plus, avec une espèce d'effroi, contre le dogme de l'autorité absolue. Aussi va-t-il quelquefois si loin, que les plus ardents champions de ce dogme n'oseraient aujourd'hui reproduire ses idées, encore moins ses expressions.

mes ne sont bonnes qu'à préparer la chute des États et des dynasties. Tout ce qui a été dit de plus exagéré, sur ce sujet, dans la Rome encore païenne et déjà barbare des premiers empereurs chrétiens [1], M. Bossuet l'a répété et amplifié dans sa *Politique tirée de l'Écriture*. « Les rois sont des dieux, et participent en quelque façon à l'indépendance divine. » — « Le prince peut se redresser lui-même quand il connaît qu'il a mal fait; mais, contre son autorité, il ne peut y avoir de remède que dans son autorité [2]. » — Et il y aurait vingt citations de ce genre à faire. Si le roi venait à prendre à la lettre tout ce que M. Bossuet a dit du pouvoir royal, les Turcs seraient un peuple libre en comparaison des Français [3].

— Il faut dire pourtant, reprit Bourdaloue, que ce même livre est rempli de choses très sages, très sévères

[1] « Sacrilegii instar est dubitare an rectè judicaverit imperator, an is dignus sit quem elegerit..., etc. » Code de Théodose.

Les lois de Gratien, de Valentinien, abondent en déclarations de ce genre. Voir Montesquieu, livre XII.

[2] *Politique tirée de l'Ecriture*, livre IV, chap. Ier, intitulé : *L'autorité royale est absolue.* — Ce chapitre est une assez bonne réponse à ceux qui prétendraient, comme on l'a souvent essayé depuis vingt ans, que le catholicisme est favorable aux idées libérales. S'il a parfois revendiqué les droits des peuples, c'était pour les confisquer à son profit; partout où il ne peut espérer de se substituer lui-même au despotisme royal, il en est le plus ferme appui et le plus ardent défenseur.

[3] Dans le cours de la guerre de la succession, au moment d'augmenter les impôts déjà énormes, Louis XIV éprouva de l'hésitation et fit demander à quelques docteurs s'il pouvait, en conscience, se considérer comme le maître des biens de ses sujets. Il aurait pu s'épargner cette peine, car Bossuet avait résolu la question aussi positivement qu'il pouvait le désirer. — Au reste, les docteurs consultés n'eurent garde de le laisser dans l'embarras.

même, sur la responsabilité des rois envers Dieu, sur... Mais vous avez raison; mon sermon aussi en est plein, de ces choses-là; et cependant... Mais revenons-y, je vous en prie. M. Bossuet a eu un long entretien avec le roi; il lui a presque arraché la promesse de mettre un terme à ses désordres; il veut que demain je frappe un grand coup. Quand vous êtes entré, je commençais à lui lire mon sermon. Il m'avait promis de m'aider... Prenez sa place.

— Volontiers; mais que dira-t-il?

— Qu'importe ! c'est moi qui vous le demande.

— Et vous ne craignez pas...

— Je ne dois craindre qu'une chose : c'est d'être jugé trop complaisamment. Ce ne sera pas le cas avec vous.

— Non... mais vous risquez bien d'être servi au delà de vos souhaits. Puisque vous m'autorisez à parler en toute franchise, je blâmerai peut-être des choses qui, même à présent, ne vous paraissent pas blâmables.

— Je suis prêt à tout.

— Eh bien ! lisez.

Bourdaloue relut son texte; puis :

— « Sire...

— Je vous arrête, dit Claude.

— Sur le texte ?

— Non, mais sur ce mot *Sire*. N'y aurait-il pas moyen de l'ôter? Vous semblez prendre l'engagement de ne parler qu'au roi et que pour le roi.

— C'est un engagement qu'on ne tient pas. Après les deux ou trois premières phrases, l'usage nous autorise à dire *Mes Frères*, comme si le roi n'était plus là.

— Si ce n'est qu'une formule, je n'insiste pas; mais

elle me paraît fâcheuse. Après avoir commencé par le roi, il semble naturel de finir aussi par le roi; de là les péroraisons en compliments. — Mais poursuivez, je vous prie.

Il poursuivit, et Claude n'eut longtemps qu'à se taire et à admirer. Il y avait bien par ci par là quelques formes catholiques qu'il ne pouvait approuver, quelques expressions dont il ne se fût pas servi; mais cela ne l'empêchait pas de suivre avec bonheur ce long tissu de raisons et de preuves, où, comme on l'a dit, « les argumentations les plus réfléchies ressemblent à des inspirations soudaines [1]. » Et d'ailleurs, dans le sujet même, dans ce miraculeux contraste entre l'humilité du Sauveur selon le monde et sa grandeur selon Dieu, entre les horreurs de la croix et les gloires du ciel, il y avait de quoi saisir au plus profond de l'âme un auditeur tel que lui.

Il est vrai que l'orateur, après une ou deux pages lues avec assez de monotonie et d'embarras, s'était peu à peu mis à son aise. Et même, grâce à un reste d'agitation, à la beauté du discours, peut-être aussi, qui sait? à un léger grain d'amour-propre, sa diction avait pris quelque chose de plus animé, de plus onctueux qu'en chaire; délivré des angoisses de la récitation par cœur, il y mettait une chaleur, une rapidité, une vie, qu'on ne lui avait peut-être jamais vues.

A la fin de la première partie, il leva les yeux... Claude était immobile, et ne parut même pas s'apercevoir de cette interrogation muette. Son silence était le plus beau des éloges.

[1] Dussault.

Vers la fin de la seconde, la voix de Bourdaloue devint tout à coup moins ferme ; son front se rembrunit... Ramené alors, malgré lui, à la triste réalité de ses fonctions de juge, Claude comprit qu'on approchait des endroits délicats.

« .... Qui persévérera? Où sont ces âmes fidèles à leurs promesses, inébranlables dans leurs résolutions? Néanmoins, j'ai lieu de me consoler... »

Bourdaloue se tut et baissa la tête. — Nous y voilà, dit-il ; vous savez le reste.

— Eh bien ! Écrivez...

— Quoi ?

— Ce que je vais vous dicter.

— Me dicter?

— Oui. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Il obéit. Ce rôle d'écolier lui paraissait bien un peu étrange ; en demandant un aide, il n'avait pas cru demander un maître. Mais ce n'était que de l'étonnement, car il connaissait déjà trop bien Claude pour s'offenser de ses allures, et lui supposer le désir d'humilier qui que ce fût. Claude en était effectivement très-loin. Il craignait seulement de laisser refroidir l'inspiration, et, comme il la devait à la beauté même du discours qu'il venait d'entendre, il ne faisait, pensait-il, que rendre à Bourdaloue ce qu'il avait reçu de lui.

XV

Mais à peine la première ligne était-elle écrite :

— Bonsoir, cher confrère, bonsoir ! — s'écria, en entrant sans être annoncé, un prêtre dont la physionomie offrait un singulier mélange de ruse et de bonté, de circonspection et de brusquerie.

— Vous êtes seul, poursuivit-il ; bon ! je commence à me rassurer...

Il n'avait pas vu Claude. La chambre était assez grande ; et comme le ministre s'était mis, en dictant, à se promener, l'arrivée du prêtre l'avait surpris par hasard tout au fond. Il y était resté.

Interdit, Bourdaloue ne put que faire un mouvement de ce côté, comme pour avertir le nouveau venu. Mais celui-ci ne s'en aperçut pas, et, prenant sans façon un siége :

— Qu'est-ce donc qu'on m'avait dit ? reprit-il. Que vous alliez me jouer demain un tour... mais un tour...

— Moi!

— Oui. On dit que M. de Condom est venu vous voir; on assure que cette visite se rattache aux affaires d'aujourd'hui. On va jusqu'à prétendre qu'il ne s'agit de rien moins que d'exhorter publiquement le roi à ne pas faire ses Pâques avant d'avoir chassé madame de Montespan...

— Et quand cela serait?

— Quand cela serait! Mais je vous trouve admirable, en vérité! Vous ne voyez donc pas dans quel épouvantable embarras vous me jetteriez?... Quand cela serait!... Mais si le prédicateur du roi se permet de pareilles choses, que devient le confesseur [1], je vous prie?...

[1] A côté des arguments, religieux ou autres, que l'on fait valoir ordinairement pour ou contre la confession, il y aurait, ce nous semble, une question bien simple à faire : Les souverains catholiques ont-ils été, en somme, plus religieux et plus moraux que les souverains protestants? Quand il n'y aurait eu entre eux qu'égalité de faiblesses et de vices, nous pourrions déja demander à quoi donc servait ce luxe de confesseurs; à plus forte raison le pourrions-nous s'il est vrai, comme nous le pensons, qu'il y ait eu généralement, chez les souverains sans confesseurs, plus de moralité ou moins d'immoralité que chez les autres. Mais, sans insister sur ces appréciations vagues, tenons-nous-en à un fait que nul ne niera : c'est que les désordres des souverains catholiques se sont maintes fois produits avec un caractère unique d'audace et d'impudence. Cela étant, est ce assez de faire observer que la confession n'empêchait pas ces éclats scandaleux? Ne pourrait-on pas ajouter qu'elle en était, jusqu'à un certain point, la cause? Il est permis de douter qu'un homme respectant la religion et craignant l'enfer, Louis XIV, par exemple, eût jamais donné de tels scandales, sans cette facilité funeste de déposer ainsi chaque mois, chaque semaine, chaque jour, si bon lui semblait, aux pieds d'un homme intimidé ou séduit, tout le fardeau de ses péchés.

— Mais, à propos de confesseur, je vous croyais au lit. On dit que vous avez été saigné...

— Deux fois, mon confrère, deux fois... et si la première était une comédie, la seconde ne l'était pas, je vous jure. Je m'étais fait assez de mauvais sang dans l'intervalle. Quel rôle, bon Dieu, quel rôle! Et que ce pauvre père Ferrier aurait bien fait de vivre encore dix ans, et de me laisser à Lyon avec mes in-folio et mes médailles !

— Vous ne dites pas toujours cela. Vous ne le disiez pas hier....

— Hélas! il n'est pas sûr que je le dise demain. Si vous saviez ce que le roi est pour moi ! Toutes les faveurs qui peuvent le mieux m'éblouir, m'étourdir, il m'en accable. Je ne parle pas des pensions ; j'en ai déjà deux fois plus qu'il ne m'en faut, et il m'a souvent exprimé le regret de ne pouvoir me donner des bénéfices [1]. C'est déjà moi qui en tiens la feuille. « N'oubliez pas vos amis, » m'a-t-il dit. Mais donner n'est rien sans la manière. Eh bien ! il semble s'ingénier à chercher comment il me donnera, afin que ses bienfaits aient le plus de valeur possible. Tenez... Il y a quinze jours qu'il me vit cueillir une primevère dans le parc de Saint-Germain. « Vous aimez les fleurs? me dit-il. Je veux que vous ayez un jardin. » Une semaine se passa. Je croyais qu'il n'y pensait plus, ou qu'il attendait d'être à Versailles pour m'y donner un petit coin de terre. Point. J'apprends qu'il a fait acheter un vaste jardin, et que les ordres sont donnés pour m'y bâtir une maison.

[1] Les constitutions de l'Ordre s'y opposaient.

— Où donc ? dit Bourdaloue.

— A Ménilmontant [1].

— Oh ! oh ! à cinq lieues de Versailles !

— Oui, c'est un peu loin... mais je n'en suis pas fâché.

— Ni lui non plus, je suppose. Pourvu qu'il vous ait une fois par mois, il ne doit pas tenir beaucoup...

— Ni moi non plus... Mais enfin, il avait trente moyens de m'éloigner ; avouez qu'il n'y pouvait mettre plus de grâce. On dit que je suis son courtisan : c'est bien plutôt lui qui est le mien. Durant cette prétendue indisposition d'hier, combien croyez-vous qu'il ait envoyé de fois savoir de mes nouvelles ? Je n'ai pas compté, et je m'en repens ; mais on est bien venu dix fois...

— Et vous attribuez cela au désir de vous savoir mieux ?

— Au contraire, mon pauvre ami, au contraire... Je crois bien, par exemple, qu'il serait fâché de me voir mourir, car ce serait alors un nouveau confesseur à prendre, une nouvelle éducation à faire, tandis que la mienne, hélas ! est aux trois quarts faite [2]; mais enfin, j'ai tout lieu de croire qu'il ne me saura jamais mauvais gré d'être malade à Pâques. Quoi qu'il en soit, un tel intérêt pour ma santé n'en est pas moins, aux yeux de la cour... vous comprenez... une distinction inouïe [3]...

[1] C'est ce jardin qui est devenu le cimetière dit *du Père La Chaise*.

[2] « Il est plus difficile de remplir ses devoirs que d'avoir des prêtres qui en dispensent. » MONTESQUIEU. *Lettres Persanes*.

[3] Louis XIV ayant un jour dit quelques mots à l'oreille à madame de Brinon, supérieure de Saint-Cyr, cette dame, jusque-là douce et modeste, en devint d'un orgueil insupportable.

— Et vous appelez cela une éducation aux trois quarts faite ? Vous êtes bien modeste...

— Elle est finie, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous vous trompez. Elle ne l'est pas ; elle ne le sera pas, s'il plaît à Dieu. On a une conscience, père Bourdaloue...

— On fait souvent comme si on n'en avait point, père La Chaise.

— Et vous avez résolu d'en avoir pour deux, à ce qu'il paraît... On m'a dit vrai, je le vois ; c'est demain que vous vous signalez à mes dépens. Je serais curieux de le voir, ce fameux sermon...

— Eh ! le voilà.

— Vous permettez ?

— Certainement.

— Mais je ne vois rien là... — reprit le père La Chaise, après avoir rapidement parcouru la première partie.

— Mais je ne vois rien non plus... — reprit-il encore, après avoir parcouru la seconde un peu moins rapidement.

— Ah ! la péroraison... voyons... Eh bien ! la feuille est arrachée ?

— Voici, voici...

— Toute froissée ?

— Je... oui... un accident... en étudiant... en récitant... un geste un peu brusque...,.

— Mon cher ami, vous vous moquez de moi. Si vous avez arraché cette fin, c'est que vous en avez une autre...

— Non.

— Non ?

— Non, vous dis-je, foi de...

— Est-ce « *foi de jésuite* » que vous allez dire, comme vos amis de Port-Royal ?

— Vous devriez savoir que je ne plaisante jamais des choses que ma religion et mon habit m'ordonnent de respecter.

C'était pourtant bien un peu en jésuite, dans le sens *pascalien* du mot, que Bourdaloue avait répondu *non*. « En avez-vous une autre ? » avait dit le confesseur. *Non* signifiait : « Je n'en ai point, » et c'était vrai ; mais la question signifiait évidemment aussi : « En ferez-vous une autre ? » — et alors ce *non* approchait beaucoup d'un mensonge. Était-ce en plaisantant, était-ce sérieusement qu'il l'avait dit ? Peut-être y avait-il un peu des deux. Puis, n'oublions pas le malaise où le tenait la présence de Claude ; il ne savait trop ce qu'il disait.

— Va pour *non*, — dit le confesseur, qui s'était déjà remis à lire, attentivement, cette fois, et ligne après ligne.

— Mais c'est admirable, tout cela ! — s'écria-t-il dès les premières phrases. — Quel esprit ! quel art ! Comme les idées s'enchaînent ! Comme c'est amené !... *J'ai lieu néanmoins de me cons...*

Il crut entendre un mouvement au fond de la chambre. Mais, n'entendant plus rien :

—... *de me consoler*, reprit-il, toujours lisant. *Je sais, et tout l'univers le sait avec moi...* Bien ! bien ! *Et qui jamais a été plus propre que lui au royaume du ciel ?...* Admirable ! admirable !

Bref, on eût dit que le père La Chaise connaissait la

lettre de Claude, et qu'il s'amusait à en prendre le contre-pied d'un bout à l'autre.

Bourdaloue était au supplice. Sa cause, il le sentait, n'était pas tellement séparée de celle de son confrère, que les éloges de celui-ci ne lui fissent plus aucun tort dans l'esprit du ministre. Ce qui le tourmentait aussi, c'était la pensée des conséquences que Claude allait tirer de là sur les principes des Jésuites. Brûlant d'en finir, tantôt il était sur le point de l'appeler, tantôt il cherchait en lui-même quelque moyen pour le supplier de ne pas paraître, se promettant d'excuser ensuite de son mieux, sinon son confrère, du moins son Ordre.

Cependant le père allait son train. Tout ce qu'il trouvait particulièrement bon, il le lisait à haute voix. Arrivé à la phrase que Claude avait appelée un blasphème, il ne se possédait plus ; c'était de l'enthousiasme.

Et cet enthousiasme était sincère. Homme d'esprit, habitué, comme ses contemporains et plus encore que personne, à ne chercher et à ne voir, dans la prédication, que le talent, que l'art, toute idée brillante ou adroite lui paraissait, par là même, excellente : du fond, il s'en inquiétait peu ; du résultat religieux ou moral, encore moins. Dans les morceaux de raisonnement, il démasquait avec une incomparable adresse les fautes les mieux cachées ; c'était alors, dans toute sa vigueur, l'ancien professeur de logique, l'homme qui avait attiré vingt ans autour de sa chaire toute la jeunesse de Lyon. Mais il ne fallait pas lui demander autre chose. Vaillant champion des droits de la logique, il faisait généralement bon marché de ceux du christianisme. Ce relâchement, du reste, était lié à certaines bonnes qualités.

« Le père La Chaise, dit d'Aguesseau, était un bon gentilhomme, aimant à vivre en paix et à y laisser vivre les autres. » — « Il était d'un esprit médiocre, dit Saint-Simon, mais d'un bon caractère. Juste, droit, désintéressé, poli, modeste, fort jésuite, mais sans rage ni servitude. » — Voltaire l'appelle « Un homme doux, avec qui les voies de la conciliation étaient toujours ouvertes ; » mais il est rare qu'un homme conciliant ait en même temps assez de force pour ne jamais l'être dans des choses où toute conciliation est condamnable. Ce ne sont pas les hypocrites seuls qui disent, comme Tartufe :

Il est avec le ciel des accommodements ;

ce langage est plus souvent encore celui de la tiédeur et de la faiblesse. La Chaise était un de ces hommes qui ont le malheur de n'être vivement touchés ni du bien ni du mal.

— Parfait, en vérité, parfait ! — répétait-il donc à Bourdaloue en lui rendant son manuscrit.

— Oui? Il m'est pourtant venu certains scrupules...

— Dites plutôt qu'on vous les a donnés.

— Ce n'est pas la question. Donnés ou non, je les ai. Et si vous voulez...

— Voyons.

— Eh bien, ce que je vais dire là au roi, devant toute sa cour, le lui dirais-je en particulier ? Le lui diriez-vous, vous ?

— Belle question ! Est-ce que le langage de la chaire a jamais pu être celui du tête-à-tête ?

— Pour le style, non ; mais pour les idées? Croyez-vous que ce qui est faux en soi devienne vrai en chaire?

— *Vrai! vrai!* Il s'agit bien de cela! Qui est-ce qui va chercher si des louanges données publiquement à un roi sont l'exacte expression de la vérité?

— Et s'il les prend, lui, pour vraies?

— Mon cher confrère vous m'avouerez qu'on ne s'attendrait pas à ces réflexions de la part de celui qui a écrit les deux pages que voilà...

Bourdaloue baissa les yeux.

— ... et qui se prépare à les réciter demain, — ajouta La Chaise, d'un ton interrogatif et incrédule. Et comme Bourdaloue ne répondait pas :

— Vous vous cachez de moi... C'est mal... Vous voulez persister à me mettre dans l'embarras... C'est mal, très-mal... En effet, vous voilà tout pâle...

Il lui prit la main, et, du ton le plus caressant :

— Y avez-vous bien pensé, mon cher confrère? Si vous vous mettez à parler durement au roi, vous vous fermez la chaire de Versailles. Ne vaut-il pas mieux rester dans ses bonnes grâces et garder en main les moyens de l'amener ensuite, mais doucement et sans secousse [1], au changement que nous désirons tous? Oui, tous, car vous ne me faites pas l'injure de croire que je tienne

[1] « La chrétienté est comme une grande salade. Les nations en sont les herbes ; le sel, ce sont les docteurs : *vos estis sal terræ.* Le vinaigre, ce sont les macérations; l'huile, ce sont les bons pères jésuites. Un jésuite adoucit tout. »

Le père André. *Sermon sur le zèle.*

« Puis, ajoute l'auteur, une goutte d'huile s'étend toujours. Mettez un jésuite dans une province, elle en sera bientôt pleine. »

plus à un jardin qu'au salut du roi. Voyons, raisonnons. Vous avez là un superbe morceau qui lui fera, à lui, le plus grand plaisir, à vous le plus grand honneur. C'est le dernier sermon de ce carême... Soyez sage, et je vous promets que vous prêcherez celui de l'année prochaine. Alors, faites ce que vous voudrez. Dès le premier sermon, soyez terrible. Mais demain ! L'avant-veille de Pâques ! Encore un coup, y pensez-vous? Ce grand effort de zèle et de courage, qui vous en saura gré? La cour? C'est douteux. Le roi ? Encore plus douteux. Personne, vous le voyez, personne...

— Excepté Dieu. — dit Claude.

XVI

« La foudre, tombant sous ses yeux, n'eût pas produit, etc... »

Si cette phrase était un peu moins vieille, nous n'en saurions pas de meilleure pour peindre l'effet de ces mots sur le révérend père. Stupéfait, effaré, ses yeux démesurément ouverts allaient de Claude à Bourdaloue, qui, presque aussi interdit que lui, n'était guère en état de commencer l'explication. Claude se taisait. Il était resté à trois pas, debout, immobile, encore à demi enveloppé dans l'ombre qui remplissait les deux tiers de la chambre.

— Qui... Qui est-ce? Qui est cet homme?... demanda enfin le père La Chaise.

— C'est un... c'est... mon secrétaire...

— Peste soit du secrétaire! Il m'a fait une peur...

Ce mot de *peur* expira sur ses lèvres. Claude avait fait encore un ou deux pas; la lumière arrivait en plein sur ses traits sévères, et son regard n'était rien moins

que celui d'un secrétaire dans le cabinet de son patron.

— Votre... votre secrétaire? Monsieur est votre secrétaire?...

— Monsieur, dit Claude, si votre conscience était tranquille sur les paroles que je puis avoir entendues, vous ne seriez pas si effrayé de me voir là.

— Effrayé!... Moi?... Ma conscience!... De quel droit?...

— Oh! je sais bien que je n'ai pas un diplôme de confesseur...

— Mais enfin, qui êtes-vous?... Qui est-ce, monsieur Bourdaloue?

— Que vous importe? reprit Claude. Au reste, voulez-vous que je vous le dise? C'est un homme d'honneur, monsieur, dont le cœur se soulève quand il entend des calculs comme ceux que vous venez de faire; c'est un chrétien à qui vous ne refuserez pas le droit de gémir sur la religion déshonorée, et sur les âmes que vous perdez...

— Il m'insulte! cria le père; devant vous! chez vous! Et vous ne lui imposez pas silence! Mais vous êtes donc d'accord avec lui?... En ce cas, je n'ai qu'à me retirer...

— M'imposer silence, monsieur! Et de quel droit? dirai-je aussi à mon tour. Vous êtes insulté, dites-vous! Est-ce ma faute, à moi, si la vérité vous est une insulte? Car, enfin, je n'ai fait que vous la dire, telle que vous la trouveriez dans toutes les bouches pieuses si elles osaient s'ouvrir, telle que vous la liriez dans tous les cœurs, même les moins pieux, si Dieu vous permettait d'y lire. Comme le roi que vous aidez à se perdre, vous

avez, vous aussi, et c'est votre premier châtiment, des gens qui vous perdent. On vous entoure, on vous encense; vous êtes, en fait, le premier et le plus puissant des ministres de la couronne... Tremblez! Ce n'est jamais impunément qu'on s'assied près d'un trône. La vérité, que vous cachez au roi, on vous la cache; mais aussi, les vices que vous tolérez et que vous encouragez chez lui, tout l'odieux en retombe sur vous. Il n'est pas de courtisan si corrompu, si déhonté, si intéressé à voir le roi persister dans ses désordres, qui ne comprenne que ce serait à vous de l'en tirer, et que vous mentez à votre charge, à votre conscience, à votre Dieu .. Mais pardonnez... pardonnez... Dieu m'est témoin... Croyez que...

Le confesseur n'avait cessé, tantôt menaçant, tantôt accablé, de se diriger vers la porte. Claude voulut, mais trop tard, le retenir. En moins de rien, il était au bas de l'escalier.

—Que ne m'a-t-il au moins laissé finir! dit le ministre. Il aurait vu s'il y a le moindre fiel dans mes reproches, et si la charité a un seul moment quitté mon cœur... Mais où en étions nous? Il n'y a pas de temps à perdre. Vous sentez-vous le courage de poursuivre?

—Il le faut bien .. Mon Dieu! quelle soirée!... quelle scène!

— Ai-je mal fait de me montrer?

— Oh! non. Quand vous l'avez interrompu, il me semblait voir Satan en personne, tant il y avait d'art et de séduction dans ses paroles. Il n'est cependant pas méchant; il est faible...

— Eh ! ne savez-vous pas que les faibles, dans ce monde, font plus de mal que les méchants ?

— Je l'ai souvent dit en chaire, mais je ne l'avais jamais aussi bien compris qu'aujourd'hui. — Poursuivez, je suis prêt.

Claude se remit à marcher, et, tantôt vite, tantôt un peu moins rapidement, selon que les mots abondaient ou se faisaient attendre, il lui dicta environ quatre pages.

— Jamais je n'oserai dire cela ! — s'écria Bourdaloue dans un certain endroit.

Claude poursuivit sans l'écouter.

— Jamais je n'oserai dire cela ! — répéta-t-il en jetant sa plume, après avoir tracé les derniers mots.

— Vous l'oserez, dit Claude. — Et il sortit.

XVII

Cependant Bourdaloue restait assis. En fixant à la hâte sur le papier la rapide improvisation de Claude, il n'avait guère pu en saisir l'ensemble; il ne l'avait même pas essayé. Agité, troublé, son esprit n'avait fait que suivre sa plume. Claude était sorti depuis un quart d'heure, qu'il n'avait pas encore jeté les yeux sur les feuilles restées devant lui.

Enfin, il parut les apercevoir; son regard s'y arrêta, flottant d'abord, puis de plus en plus attentif. Il lisait, il relisait, et, de phrase en phrase (car il lisait haut), sa voix devenait plus forte, son accent plus vif. Voyez le musicien dont les yeux tombent par hasard sur un beau morceau qu'il ne connaît pas. Il le parcourt d'abord nonchalamment; il ne chante pas, il fredonne à peine. Peu à peu, il s'anime; une mesure lui a plu, puis une seconde, puis une autre... L'enthousiasme s'y met; à la beauté réelle du morceau se joint l'éclat d'une impro-

visation... Et les auditeurs, s'il y en a, applaudissent, admirent.

Personne n'applaudissait, puisque l'orateur était seul; mais il applaudissait, lui, et il était de plus en plus étonné, de plus en plus saisi.

Nous n'avons pas ce morceau; le sermon est arrivé à la postérité avec les pages que l'auteur avait déchirées [1]. Pour son honneur, que ne se sont-elles perdues !

— C'est cela, s'écria-t-il enfin; c'est cela! Je n'en ôterai rien, je n'y ajouterai rien... On dira ce qu'on voudra... Quel dommage que l'auteur soit... Mais qui le saura, après tout ? Et si le morceau est bien reçu, s'il remue la conscience du roi...

Il s'arrêta et devint pensif.

— S'il remue la conscience du roi, se disait-il, ce morceau me fera beaucoup d'honneur; beaucoup pour un courage... que je n'aurais pas eu de moi-même; beaucoup pour une éloquence... qui n'est pas la mienne. Et que faire, pourtant ?... Dieu y pourvoira... Allons toujours.

Et, laissant le papier, il se mit à répéter par cœur les premières lignes, puis les suivantes, puis quelques-unes encore... Bref, il était au bout, qu'il se croyait à peine au milieu. Jamais il ne s'était trouvé la mémoire si facile et si prompte; jamais il n'avait si bien compris cette maxime favorite de l'abbé de Fénelon, qu'un morceau véritablement écrit d'enthousiasme est toujours vite appris, quand même on n'en est pas l'auteur.

[1] Quelques éditions de Bourdaloue donnent cette péroraison à un autre sermon, prêché le jour de Pâques.

Comme il achevait, la porte s'ouvrit. Un homme tout ému courut à lui les bras ouverts... C'était Bossuet.

Il revenait du château. En entendant, de l'escalier, les éclats de voix du prédicateur, il n'avait pu retenir, comme précédemment à la vue de l'ombre, un léger sourire de pitié. Mais, à mesure qu'il montait, la voix devenait plus saisissante ; les paroles, qu'il commençait à distinguer, lui semblaient avoir, comme le ton, quelque chose de neuf et d'incisif : c'était Bourdaloue, et ce n'était pas lui. Debout derrière la porte, la tête penchée, la main sur le loquet, il écoutait... Son étonnement, son admiration allaient croissant ; et comme les périodes coulaient trop bien pour qu'il les crût improvisées, il ne pouvait concevoir qu'en moins de deux heures l'orateur eût tant écrit et si bien appris. Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était qu'un homme qu'il avait laissé si découragé se fût tout à coup élevé si haut.

Une des plus vives jouissances que nous puissions goûter, soit par l'esprit, soit par le cœur, c'est d'entendre exprimer avec justesse et avec force des idées qui sont les nôtres, des sentiments qui nous sont chers, mais que nous n'avons pas eu à exprimer nous-mêmes, et que nous aurions tremblé de rendre médiocrement ou mal. Les plus beaux triomphes de l'éloquence ont toujours été dus bien moins à la nouveauté des idées, qu'à l'habileté ou au bonheur avec lequel l'orateur s'emparait de celles qu'il savait vivantes dans son auditoire. — *Tantum de medio sumptis accedit honoris*, dit Horace.

Cette jouissance, Bossuet ne l'avait peut-être jamais mieux goûtée qu'en ce moment. En indiquant à Bourda-

loue les principales idées à faire entrer dans ce morceau, il ne s'était pas dissimulé combien la tâche allait être épineuse. Un homme exercé est rarement dans l'embarras pour savoir ce qu'il faut dire ; c'est le *comment* qui effraie les plus habiles. Bossuet ne pouvait donc ne pas être agréablement surpris. Ce qu'il avait laissé en germe, il le retrouvait tout développé, et, cela, avec une abondance et une vigueur auxquelles il ne s'était pas flatté d'arriver lui-même.

— Et moi qui revenais pour vous aider ! s'écria-t-il. Et vous qui m'en aviez prié !... En vérité, quand on écrit si lentement et si mal, il faut absolument un aide...

— Vous avez entendu?... dit Bourdaloue en pâlissant.

— Mais... oui.

— Tout?

— Presque tout. Autant que j'ai pu en juger, vous commenciez quand je suis arrivé.

— Pourquoi ne pas entrer?

— Vous interrompre ? Je m'en serais bien gardé.

— Êtes-vous content, au moins ?

— Et vous, ne l'êtes-vous pas ?

Il soupira. Rien de plus doux que les louanges, quand même on ne s'en croit pas complétement digne ; mais, quand elles reviennent tout entières à un autre, rien de plus déplaisant et de plus embarrassant. Comment Bourdaloue put-il se taire ? Si tout autre que Claude eût été l'auteur des fameuses pages, Bourdaloue n'eût sûrement pas hésité à tirer Bossuet d'erreur; peut-être l'eût-il fait, bien que cet aveu lui pesât, si Bossuet lui en eût laissé

le temps et ne se fût mis à lui raconter sa nouvelle entrevue avec le roi. Il se contenta donc de prendre en lui-même l'engagement de le détromper plus tard ; à moins toutefois que le morceau n'échouât ou ne déplût, auquel cas il en garderait toute la responsabilité.

XVIII

Revenons maintenant un peu en arrière. Que s'était-il passé entre Bossuet et le roi ?

En se voyant mandé par le monarque si peu de moments après l'envoi d'une lettre qu'il se repentait presque d'avoir osé écrire, il ne put qu'être assez troublé. Que voulait le roi ? Le remercier d'avoir parlé, ou lui ordonner de se taire ? Les deux suppositions s'accordaient également bien avec la promptitude du message. L'obscurité des rues et la solitude de sa chaise laissant un libre cours à son imagination, tantôt il lui semblait voir le roi irrité, aigri, secouant avec frénésie le joug qu'on avait voulu lui imposer ; tantôt il croyait l'entendre répéter, mais sérieusement, cette fois, et humblement, ce même *Que faire ?* qui n'avait d'abord abouti à rien.

D'un autre côté, sorti de nuit et sans prévenir personne, il ne comprenait pas comment le roi avait su où l'envoyer chercher. Ce dernier point l'intriguait fort ; un esprit agité trouve des mystères partout. Il n'y en

avait cependant point, comme nous le verrons bientôt.

Au lieu d'une lettre, le roi en avait reçu deux, et le hasard fit qu'on les lui remit ensemble. L'une, il reconnut à l'adresse qu'elle venait de Bossuet ; l'autre, il eut encore moins de peine à en deviner l'auteur.

Mais par laquelle commencer ? Il hésitait. Non qu'il ne brûlât d'ouvrir la seconde ; mais il croyait devoir à sa conscience et à Bossuet de commencer par la première, et d'accepter, ne fût-ce que pour la forme, avant d'affronter un nouveau combat, les armes qu'on lui offrait. La première l'emporta donc; mais il en avait à peine rompu le cachet, qu'il prit l'autre et l'ouvrit. En la dépliant, nouveau remords, et il finit par les jeter l'une et l'autre.

Il y revint cependant bientôt, et, détournant la tête, il prit à peu près au hasard. C'était une espèce de milieu entre son désir et ses scrupules.

Il n'eut pas à s'en repentir. La lettre qu'il prit était celle de madame de Montespan.

Écrite en la présence et presque sous la dictée de ses deux sœurs, cette lettre portait cependant l'empreinte d'un genre d'émotion que le roi était peu accoutumé à voir chez elle. De Bossuet, pas un mot ; mais on sentait qu'il avait passé par là. Moins de légèreté, moins d'arrogance ; un calme évidemment affecté, mais que, dans toute autre occasion, elle n'eût pas pris la peine d'affecter. Du reste, ce n'était guère que l'amplification, tantôt sèche, tantôt insinuante et captieuse, de son dernier mot à Bossuet. *Le roi est le maître*, avait-elle dit, et elle le répétait maintenant au roi sous toutes les formes. On sait ce que cela veut dire ; quiconque affecte de vous

rappeler que vous êtes le maître, vous pouvez être sûr que ce n'est pas dans le désir de vous voir user de vos droits, ni dans l'intention de vous obéir. Le roi ne demandait pas mieux que de ne rien ordonner ou de ne pas être obéi ; mais il aurait voulu quelque chose de plus positif, une résistance plus ferme ou une soumission plus vraie, des reproches plus directs ou l'absence de tout reproche, une lettre, enfin, qui le rengageât tout à fait dans ses liens ou qui achevât de les rompre. Ce n'était ni l'un ni l'autre, et, quand nous sommes dans l'embarras, nous n'aimons pas qu'on ait l'air de nous laisser toute la charge de la décision à prendre.

Désappointé, il reprit la lettre de Bossuet. Le moment était assez bon. Son esprit et son cœur semblaient plus libres ; c'était l'agréable surprise qu'on éprouve quand on vient à s'apercevoir qu'un sacrifice à faire est moins dur qu'on ne l'avait cru. Cependant, malgré ce commencement de retour à la raison, vous n'eussiez pas suivi sans inquiétude les alternatives de docilité et de révolte, de résignation et de colère, qui se peignaient sur sa physionomie à mesure qu'il lisait. Toutes ces impressions contradictoires que Bossuet avait désiré ou redouté de produire sur lui, on les eût vues se succéder rapidement à chaque ligne, et, à la fin, on se fût encore demandé si l'effet général était favorable ou non. Cette épître avait beau être plus hardie que tout ce que Louis XIV avait jamais lu ou entendu : on lui avait si bien laissé contracter l'habitude d'arranger à son usage les enseignements les plus formels, les leçons les plus sévères, qu'il lui était devenu comme impossible de les prendre à la lettre, n'eût-il d'ailleurs aucun moyen de douter que ce

ne fût à lui, directement à lui, qu'on en voulait. Il n'était donc pas aussi facile à blesser qu'on aurait pu le croire; son orgueil était assez grand et assez bien assis pour produire chez lui tout le contraire de ce qui a lieu chez le commun des hommes. Avec un orgueil ordinaire, vous êtes chatouilleux; avec un orgueil excessif, vous êtes plus traitable, car vous n'admettez pas qu'on ait pu avoir la pensée de vous blesser [1]. Le roi était donc moins choqué que Bossuet ne l'avait craint; on pourrait même dire qu'il ne l'était pas du tout, et que, s'il semblait irrité, c'était plutôt d'avoir trouvé tant de bonnes raisons dans cette lettre où son cœur, plus fort que son esprit, eût désiré n'en trouver que de mauvaises.

Ces raisons ne pouvaient cependant pas être absolument sans effet sur un homme qui ne manquait ni de jugement, au fond, ni d'une certaine piété. Trop faible encore pour en tirer une conclusion formelle, il eut au moins la force de désirer qu'on l'aidât dans cette rude opération. C'est alors qu'il fit appeler Bossuet. Il ne savait encore ce qu'il voulait lui dire, mais il avait besoin de le revoir.

Mais ces bonnes dispositions ne devaient pas durer jusqu'à l'arrivée du prélat.

A peine eut-il ordonné de le chercher, qu'une troisième lettre s'offrit par hasard à ses yeux. Il comprit qu'elle était tombée de celle de la marquise, et il reconnut, en effet, la grosse écriture enfantine de son fils, le duc du Maine.

[1] La position sociale ou hiérarchique produit souvent le même effet. Un général craindra moins que les chefs inférieurs d'être familier avec les simples soldats.

C'était l'aîné de leurs enfants [1]. Le roi l'aimait mieux que le dauphin, son fils légitime ; et si cette préférence n'eût été le renversement d'une loi sacrée, on pourrait dire qu'elle était juste, car l'élève de madame de Maintenon était déjà, à six ans, aussi aimable et aussi spirituel que celui de Bossuet l'était peu à quatorze. Son caractère changea plus tard. Sans cesser d'être un homme aimable, et, n'en déplaise à Saint-Simon, qui le détestait, un homme honorable [2], il ne tint pas tout ce qu'il avait promis [3] ; mais, à cette époque, on pouvait sans trop de flatterie retrouver en lui tout l'esprit, toutes les allures d'Henri IV, héritage que n'avait encore recueilli, à beaucoup près, aucun des héritiers légitimes de ce prince. Il était alors aux eaux de Barèges [4], où madame de Maintenon l'avait conduit, par ordre du roi et des

[1] Ils en avaient déjà eu quatre : un fils, mort en bas âge ; le duc du Maine, le comte du Vexin, et mademoiselle de Nantes, plus tard duchesse de Bourbon.

[2] Voir son portrait dans les Mémoires de madame de Staal-Delaunay.

[3] Les ordres du roi contribuèrent probablement à lui faire choisir la vie retirée qu'il finit par préférer sincèrement à toute autre. Il ne fallait pas que le fils de madame de Montespan éclipsât trop l'héritier de la couronne.

[4] Jamais l'empire du roi sur l'opinion publique ne s'était manifesté avec un éclat plus scandaleux qu'en cette occasion. Le duc du Maine reçut partout, sur son passage, des honneurs qu'on n'eût pas rendus au dauphin voyageant comme lui incognito. Plusieurs villes dressèrent des arcs de triomphe ; le parlement de Bordeaux alla le haranguer ; le commandant de la citadelle de Blaye fit tirer le canon. Saint-Simon flétrit énergiquement, et avec raison, ces turpitudes ; ils n'omet qu'un tout petit fait : c'est que ledit gouverneur de Blaye, qui mit la Guyenne en émoi pour recevoir « ce bâtard, » n'était rien moins que le duc de Saint-Simon, son père.

médecins, pour une infirmité assez grave [1]; ses petites impressions de voyage lui avaient déjà fourni la matière de quelques lettres, très-probablement revues par sa gouvernante, mais où restaient pourtant assez de choses de lui pour que sa mère et le roi s'en fussent beaucoup divertis [2]. C'était d'une de ces lettres, reçue le jour même, que madame de Montespan avait fait le post-scriptum et la sauvegarde de la sienne.

En voici quelques passages.

Barèges, le 30 de mars 1675.

« Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur, et j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, madame...

» Madame de Maintenon travaille tous les jours pour mon esprit, et elle espère bien d'en venir à bout, et le

[1] L'extrême faiblesse d'une jambe. Il n'en fut jamais entièrement guéri.

[2] Ces lettres furent publiées, deux ans après, en un petit volume, sous le titre de *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. L'épître dédicatoire, signée de madame de Maintenon, est de Racine. — Il n'est pas facile de savoir jusqu'à quel point le duc du Maine était l'auteur de ce petit livre; mais il l'était sûrement plus que le roi ne l'avait été d'une traduction des Commentaires de César, publiée en 1648, à l'imprimerie du Louvre, par *Louis Dieudonné, roi de France et de Navarre*, ce qui ne l'empêcha pas de passer toute sa vie pour ne pas savoir un mot de latin. — Il paraît que le duc du Maine prit au sérieux son titre d'auteur, car, huit ans après, à la mort de Corneille, il se présenta pour le remplacer à l'Académie; et il allait être nommé à l'unanimité, malgré ses quinze ans, si le duc de Montausier n'eût représenté au roi ce que cette élection aurait d'étrange. Au fait, le jeune prince en était plus digne que tel ou tel des grands seigneurs qui avaient daigné se faire élire.

mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au roi et à vous...

» J'ai reçu la lettre que vous écrivez au cher petit mignon. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne serait que pour vous plaire, car je vous aime au superlatif. Je fus charmé, et je le suis encore, du petit signe de tête que le roi me fit quand je partis, mais fort malcontent de ce que tu ne paraissais pas affligée. Tu étais belle comme un ange [1]... »

Ainsi s'expliquait l'indifférence apparente de madame de Montespan. Son dernier mot n'était pas dans sa lettre : il était dans celle de son fils, dans l'intéressant bavardage de cet enfant, *malcontent*, disait-il, de l'avoir vue si froide quand il partit, et qui lui rendait maintenant, sans le savoir, un immense service. Ces quelques lignes renfermaient, en effet, tout ce que l'esprit le plus habile eût imaginé de plus propre à ébranler le roi. D'abord, c'est son fils qui écrit, un fils qu'il aime, un pauvre enfant dont on peut bien lui reprocher la naissance, mais que personne ne lui reprochera d'aimer. Il ne lutte donc plus, et se livre avec confiance; il ne s'aperçoit pas que les saillies du fils plaident la cause de la mère. Et à quoi l'enfant veut-il l'employer, cet esprit qu'il tient d'elle? Son seul but, c'est de plaire au roi. « Il en meurt d'envie, » dit-il. Il fut charmé, il l'est encore, du « petit signe de tête » que le roi lui fit quand il partit... Et puis : « Tu étais belle comme un ange... » Ah! le roi ne le savait que trop, et ce naïf éloge valait seul le plus éloquent plaidoyer.

[1] Textuel.

Il n'était donc plus si pressé de revoir Bossuet. Cependant, peu accoutumé à l'attente, il commençait à trouver que le prélat tardait beaucoup. L'huissier du cabinet vint dire qu'on l'avait cherché partout, qu'on ne savait plus où s'adresser. Le roi ordonna de chercher encore, et il se trouva enfin quelqu'un qui avait reconnu sa chaise à la porte de Bourdaloue. Un page y courut, et l'on eut soin d'en avertir le roi afin qu'il s'impatientât moins.

Il ne fit d'abord aucune attention à cette circonstance que Bossuet était chez Bourdaloue. Peu à peu, cependant, la chose lui sembla moins naturelle. Qu'est-ce que Bossuet avait à faire chez Bourdaloue, de nuit, la veille d'un jour où celui-ci devait prêcher? Louis XIV était curieux. Sans jamais s'abaisser ostensiblement jusqu'à espionner ou faire espionner personne, il aimait beaucoup à savoir la petite chronique de sa cour [1]; aussi disait-il que sa maison lui coûtait plus à gouverner que son royaume. C'est qu'il voyait sa maison de près et son royaume de loin ; on lui cachait beaucoup plus facilement les grandes choses que les petites [2].

Lorsqu'enfin Bossuet entra : — Vous venez de chez le père Bourdaloue?... dit-il sèchement.

Bossuet comprit, au premier mot, que le roi avait de-

[1] « Ces voies inconnues rompirent le cou à une infinité de gens de tous états, sans qu'ils en aient jamais pu découvrir la cause. »

SAINT-SIMON.

[2] Lors de l'effroyable disette de 1709, « on avait prié tout le monde de ne pas en parler au roi, *pour ne pas le faire mourir de chagrin.* »

Mémoires de la duchesse d'Orléans, mère du régent.

viné l'objet de la visite. Il ne répondit pas directement.

— Je suis fâché, dit-il, que Votre Majesté ait eu la peine de me faire chercher si loin.

— Et moi, dit le roi, je suis fâché que vous ayez pris la peine d'aller si loin pour mon service...

Louis XIV ne raillait presque jamais. On l'en a loué, et avec raison, car il y a chez un prince une sorte de déloyauté à se servir d'une arme que le respect ne permet pas de retourner contre lui.

Il venait donc, par exception, de railler, mais d'un ton plutôt triste que railleur.

— Pour le service de Votre Majesté?... dit Bossuet.

— Pour mon service, oui... comme vous l'entendez, du moins. Le père Bourdaloue prêche demain, n'est-ce pas?

— S'il plaît à Dieu, Sire.

— Devant moi?

— Il l'espère.

— Eh bien! ce n'est pourtant pas sûr...

— Comment, Sire...

— Cela dépend de ce que vous m'allez dire. Connaissez-vous son sermon?

— Le texte et la première page.

— C'est un sermon sur la Passion?

— Sans doute... Mais où est-ce que Votre Majesté veut en venir? Ma lettre est assez franche, je pense, pour lui montrer que je ne redouterais pas les questions franches.

— Eh bien, en voici une. Dans quel but êtes-vous allé chez le père Bourdaloue?

— Votre Majesté l'a dit. J'y suis allé *pour votre ser-*

vice; pour le même genre de service auquel j'ai consacré toutes mes démarches d'aujourd'hui; service dont vous me dispenseriez volontiers, je le vois, mais dont Dieu ne me dispenserait pas.

— Achevez. Qu'avez-vous fait là?

— Je l'ai mis au courant de...

— Vous avez osé?...

— Votre Majesté croit-elle donc que j'aie eu beaucoup à lui apprendre? Ah! Sire, tout se sait... Ces murs ont des yeux pour vous comme pour les autres. On peut se taire, mais on ne peut pas ne pas voir...

Le roi parut frappé. Il n'était pas assez dépourvu de sens pour s'imaginer qu'on ne vît pas ses désordres; mais il ne se disait jamais bien sérieusement qu'on dût les voir. Sans aller jusqu'à croire que l'âme des courtisans fût aussi impassible que leurs traits, il s'était habitué à ne pas dépasser l'extérieur, à ne pas s'inquiéter de ce qu'il pouvait y avoir au delà [1].

Il demeura donc nn moment pensif. Puis :— Vous lui avez donc recommandé de ne pas m'oublier demain?

— Il y a longtemps, Sire, qu'il ne vous oublie pas dans ses prières, et qu'il demande à Dieu d'ouvrir enfin votre cœur à ses exhortations. Pourquoi ne l'aurais-je

[1] C'était aussi, jusqu'à un certain point, l'habitude des courtisans. Le journal de Dangeau en fournit de curieux exemples. — On sait ce qu'il y eut de colères et de pleurs, dans la famille d'Orléans, quand le roi déclara sa volonté d'unir au duc de Chartres une des filles de madame de Montespan. Que dit Dangeau? Deux lignes : « Le roi a réglé avec Monsieur le mariage de son fils avec mademoiselle de Blois, et M. le duc de Chartres en a paru bien aise. »

pas engagé à m'aider dans cette lutte entre vous et moi, ou plutôt entre Dieu et vous?

— Je veux bien prendre ma part dans un sermon, mais je ne veux pas qu'on me la fasse.

— Eh! Sire, si vous la preniez, aurait-on l'idée de vous la faire? Mais non, vous la prenez; vous ne la prenez que trop...

— Je ne vous comprends pas.

— Vous prenez les éloges, et vous laissez tout le reste. Les éloges sont bien aussi *votre part*, mais la part du roi; ce que vous laissez, c'est la part de l'homme. La première peut vous perdre; il n'y a que la seconde qui puisse vous sauver.

— Qu'on ne me fasse plus la première, si on veut; mais je ne permettrai pas qu'on me fasse l'autre.

— Ai-je dit qu'on vous la ferait? Connaissez-vous le père Bourdaloue pour un homme capable de manquer au respect qui vous est dû? Et n'ai-je donc pu, sans y manquer, lui conseiller de tenter sérieusement l'entrée d'un cœur... dont vous m'aviez permis de voir le fond?

— A la bonne heure, dit le roi; mais malheur à qui prétendrait me donner en spectacle! Vous m'avez quelquefois comparé à Théodose... On voudra bien ne pas chercher à compléter la ressemblance par quelque chose d'analogue à sa pénitence publique. Dieu merci! je n'ai pas fait massacrer les habitants de Thessalonique...

Hélas! et le Palatinat incendié? Et les horreurs de Bretagne, pour quelques légers mouvements séditieux? Et la guerre de Hollande? Et... Mais ce n'était pas le moment de lui faire observer que le sang est toujours du sang, et qu'il y a plus d'une manière de rappeler Thes-

saloniqae [1]. Il est d'ailleurs probable que Bossuet n'en jugeait pas tout à fait comme nous. Nous avons déjà dit ce que ce siècle avait gardé de la barbarie antérieure. Quand on voit, par exemple, madame de Sévigné, une femme, une mère (et quelle femme ! quelle mère !), raconter en riant les abominables cruautés de son ami le duc de Chaulnes [2], on comprend que les hommes ne missent pas trop d'importance à des peccadilles de ce genre, quand le roi en faisait ou en laissait faire en son nom.

— Soyez tranquille, répondit donc Bossuet ; aucun Ambroise ne vous arrêtera aux portes de la chapelle. Venez seulement, et je réponds de ce qui se passera. Mais vous avez malheureusement tout le temps de vous mettre en garde contre les efforts du prédicateur...

— Je ne le ferai pas...

— Vous n'en avez pas l'intention ; mais votre cœur pourrait bien encore une fois être plus fort que vous. Et qui sait...

— Quoi ?

— Qui sait si vous n'aurez que votre cœur à combat-

[1] On a une relation de la campagne de 1673, écrite par Louis XIV. En voici les dernières lignes : « Je finis donc cette année, *ne me reprochant rien*, et ne croyant avoir manqué aucune occasion de celles qui s'étaient présentées favorables pour assurer et étendre les limites de mon royaume. » En d'autres termes : « J'ai réussi ; donc je n'ai rien à me reprocher. »

[2] « On a chassé et banni (à Rennes) toute une grande rue. On a pris soixante bourgeois ; on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et gouvernantes, de ne point leur dire d'injures, de ne point jeter de pierres dans leur jardin.

tre?... Me permettez-vous à mon tour une question, Sire?

— Dites.

— De qui est cette lettre que je vois là, à côté de la mienne?

Le roi ne répondit pas.

— Il paraît que je ne me suis pas trompé, reprit Bossuet. Et Votre Majesté... a répondu...

— Rien encore. D'ailleurs, le contenu n'est pas ce que vous paraissez croire. Tenez, lisez.

Il fut, en effet, assez surpris de n'y rien trouver de plus vif. — C'est mieux que je n'espérais, dit-il. Ne sera-ce donc qu'avec Votre Majesté que j'aurai des mécomptes?

— Eh! je viens de promettre tout ce que vous avez voulu.

— Vous avez promis d'assister au sermon, rien de plus; vous consentez à entendre plaider la cause de votre salut, vous réservant de prononcer. Voilà donc votre sort remis aux mains d'un étranger, au hasard de tout ce qui peut influer sur la manière dont il s'y prendra pour vous vaincre. S'il est en veine d'éloquence, vous l'écouterez peut-être; s'il est mal disposé, votre cœur chantera victoire... Ah! Sire, avouez que c'est là le vrai sens de votre promesse...

Il avait raison. Le roi ne faisait qu'obéir, comme tant d'autres, à la manie de ne voir dans un prédicateur qu'un adversaire, dans un sermon qu'un plaidoyer. Or, ce prétendu adversaire, c'est le meilleur de nos amis; ce procès, nous avons tout à gagner à le perdre. Nous le savons, nous l'avouons... et nous n'en continuons pas

moins à regarder comme des gains tous les petits triomphes, vrais ou faux, que nous réussirons à remporter sur la logique ou l'art de l'orateur. — « Comme mes braves Anglais se battent ! » s'écriait Jacques II à la bataille de la Hogue. Il oubliait, le pauvre roi, que c'était contre lui qu'ils se battaient. Que faisons-nous d'autre, hélas ! quand nous applaudissons tout bas à la lutte de nos passions contre les vérités qu'un prédicateur nous annonce? Une fois battus, bien battus, nous nous soumettons de bonne grâce et comme n'ayant jamais eu la pensée de résister ; mais, tant que la résistance est possible, nous résistons. Voyez ce qui se passe au jeu. « Quand il s'agirait de gagner la peste, dit-on vulgairement, on voudrait encore gagner. » Il en est de même autour d'une chaire, dans ce grave et terrible jeu où il ne s'agit de rien moins que de la vie ou de la mort des âmes. Pas un auditeur qui ne sache qu'il est de son intérêt de perdre la partie ; pas un qui n'ait secrètement envie de la gagner. De là cette attention que nous prenons pour de la piété, et qui n'a trop souvent d'autre principe que le désir de trouver l'orateur en faute [1] ; de là cette habileté merveilleuse à relever ses moindres erreurs de pensée ou de style, et à nous en faire des armes ; de là, enfin, cet audacieux penchant à mépriser, à oublier, pour quelques phrases qui nous auront déplu, tout un discours auquel nous n'eussions rien eu à répondre.

[1] « Ce n'est pas pour chercher du froment que vous arrivez en Égypte ; vous êtes venus ici comme des espions pour remarquer les endroits faibles de cette contrée. »

MASSILLON. *Sermon sur la Prédication.*

Que le prédicateur soit donc constamment sur ses gardes, puisqu'il peut perdre en un moment tout le fruit de son discours. Cette universelle habitude de le considérer comme un avocat qui plaide, bien plus que comme un juge prononçant au nom de la loi, — il faut que tous ses efforts tendent à l'atténuer, à la détruire[1], sinon dans sa source, car Dieu seul le pourrait, du moins dans ses principaux effets. Puisque votre auditeur n'entend pas avoir d'autre juge que lui-même, entrez, en quelque sorte, dans cette manière de voir. Effacez-vous; ayez l'air de lui reconnaître le droit de se juger. Mais comme son but, en réclamant ce droit, n'est, au fond, que d'avoir la faculté de n'en pas user, ne le lui accordez qu'à la condition qu'il en use. Fermez-lui toutes les issues; forcez-le d'être lui-même son accusateur dans le secret de ses pensées et dans la solitude de ses remords : voilà le vrai but, le vrai triomphe de l'éloquence de la chaire. Plus vous vous serez oublié vous-même et aurez consenti à n'être qu'un instrument dans la main de Dieu, moins l'auditeur sera tenté de ne voir en vous qu'un homme. Il faut que vous l'ameniez à se sentir sous l'œil de Dieu, sous l'étreinte de ce regard auquel rien n'échappe; il faut qu'au lieu de noter avec une secrète joie les endroits faibles de votre discours, il y mette la main lui-même pour les soutenir et les renforcer. Tant que vous n'aurez pas gagné ce point, n'espérez pas en gagner d'autres, car tout discours humain a ses en-

[1] « Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour, et ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlent les prophètes. »

BOSSUET, *Orais. fun. d'Anne de Gonzague.*

droits faibles, et, n'y en eût-il qu'un, c'en est assez pour que l'auditeur vous échappe. Une passion à combattre, c'est comme un fleuve à renfermer entre des digues : vous aurez beau l'avoir encaissé tout le long de son cours; — s'il reste une seule place où la digue s'interrompe, c'est comme si vous n'aviez rien fait.

La passion du roi en était donc à chercher quelque ouverture dans la digue où l'on s'efforçait de l'emprisonner; Bossuet ne se trompait pas en disant qu'il en serait de même le lendemain, si on lui laissait le temps de recueillir ses forces. Quand le roi se vit si bien deviné, il se tut.

— Oui, encore une fois, reprit Bossuet, voilà le vrai sens de votre promesse. J'espère bien que vous n'aurez pas occasion de me le prouver demain, et que le père Bourdaloue ne vous fournira pas la possibilité d'échapper de cette manière aux conclusions de son discours; mais puisque vous les savez déjà, ces conclusions, combien ne serait-il pas plus prudent, plus chrétien, d'aller au-devant, et de faire dès aujourd'hui ce que vous savez que Dieu vous demandera demain par sa bouche! Vous rappelez-vous le déplaisir que vous causâtes un jour à un prédicateur qui devait prêcher devant vous? Retenu par des affaires, vous ne vîntes pas au sermon, et l'orateur, dont le discours était tout cousu de vos louanges, se vit forcé de n'en réciter que des lambeaux. Eh bien, jouez le même tour au prédicateur de demain; allez l'entendre, mais après avoir renversé tout l'à-propos de son discours. Forcez-le d'en déchirer la moitié... Ah! il ne s'en plaindra pas, lui! Il en bénira Dieu, et, dût-il n'en être informé qu'au moment de monter en

chaire, il ne lui sera pas difficile de remplacer par des actions de grâces, par des accents de bénédiction et de joie, les paroles sévères que vous l'avez forcé de préparer.

Le roi allait céder. — Parlez, dit-il ; que dois-je faire?

— Ne répétez plus cette question, Sire ; elle me fait peur. Que m'a-t-il servi d'y répondre ? Ne me demandez plus rien ; agissez. Que madame de Montespan quitte Versailles, et si vous me demandez, après, ce qu'il faut faire, alors je serai heureux de vous répondre en versant sur votre blessure le baume de la religion.

— Eh bien ! soit, dit le roi... Dieu m'en devra la récompense...

Il eût mieux fait de ne pas ajouter ces derniers mots ; mais ce n'était qu'une des conséquences du système de piété qu'il s'était fait depuis longtemps, et que nul n'avait osé l'empêcher de se faire. Volontiers eût-il dit, comme certain baron du moyen âge, que Dieu y regarderait à deux fois avant de le damner. Ne se croyant donc tenu à rien, ou presque à rien, il était naturel que tout acte d'obéissance lui parût profondément méritoire ; et de même qu'il acceptait les plus magnifiques éloges pour les travaux les plus insignifiants de son métier de roi, il ne pouvait pas ne pas s'attendre aux plus magnifiques récompenses pour les moindres travaux de son métier d'homme et de chrétien. Tout ce qu'il faisait ou croyait faire de bien, c'était, à ses yeux, comme un acte de complaisance dont Dieu ne pouvait manquer d'être flatté, comme un service dont Dieu ne pouvait manquer d'être reconnaissant. Eh ! que de gens qui ont à peu près la même idée, quoique bien loin

d'avoir autant de raisons qu'un Louis XIV pour s'imaginer traiter avec Dieu de puissance à puissance! Ce ne fut que bien des années plus tard qu'il commença à comprendre que la loi du repentir pouvait bien avoir été faite pour lui comme pour les autres; encore est-il douteux que, même à son lit de mort, même en faisant ces nobles aveux [1] que l'histoire a enregistrés, il se fît une idée exacte des devoirs du pécheur et des conditions de la miséricorde divine [2].

Bossuet le laissa dire; Bossuet ne pouvait, d'ailleurs, être fort hostile à ces idées de mérite et de récompense. La théologie catholique ne s'est que trop inspirée, sur ce point, des tendances du cœur humain.

Le roi s'assit donc, et, avec la résolution fiévreuse d'un homme mis au pied du mur, il déchira en deux une des lettres, prit la feuille blanche, et écrivit. Il répétait les mots à demi-voix, à mesure qu'il les traçait.

« Madame de Montespan... se démettra... immédiatement... de la surintendance de la maison de la reine. Elle quittera la cour... demain matin..., et n'y reviendra pas sans ordre. Notre capitaine des gardes... est chargé... de tenir la main... »

[1] Ces aveux se trouvent partout, avec quelques variantes de mots. Le cardinal de Fleury, précepteur de Louis XV, en fit mettre une copie au chevet du lit de son élève. On les fit même apprendre par cœur au jeune roi, ainsi que les plus beaux morceaux du *Petit Carême*; mais quant à les lui graver dans le cœur, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, on s'en inquiéta peu.

[2] « Il aima la gloire et la religion, et on l'empêcha toute sa vie de connaître ni l'une ni l'autre. » MONTESQUIEU.

On entendit gratter à la porte; *gratter*, disons-nous, car c'était l'usage. On ne frappait pas chez le roi.

— Voyez ce que c'est... dit-il sans s'interrompre.

— Un billet, Sire.

Bossuet prit le billet des mains de l'huissier. C'était encore l'écriture de la marquise.

— Votre Majesté veut-elle m'en croire?

— Eh bien?

— Brûlez ce billet.

— Sans le lire?

— Sans le lire.

— Monsieur de Condom, nous n'avons pas coutume de condamner personne sans l'entendre.

C'était le roi qui revenait. Outre l'envie qu'il avait de lire ce message, il n'était pas fâché de rappeler à Bossuet, même en cédant, qu'il pouvait encore ne pas céder.

Et il lut d'un coup d'œil.

« Vous êtes roi, vous me regrettez... et je pars.

» Quand ces lignes vous seront remises, je ne serai plus au château.

ATHÉNAÏS. »

Madame de Montespan avait d'abord beaucoup compté sur l'effet de sa première lettre. La froideur lui avait paru le meilleur moyen de ramener le roi, et, en mêlant sa cause à celle de son fils, elle s'était crue doublement sûre de vaincre. Calme, presque joyeuse, elle attendait tranquillement son redoutable esclave; elle se préparait à achever par la tendresse l'ouvrage qu'elle croyait avoir commencé par l'indifférence. Peu s'en fallait, comme on

l'a vu, qu'elle n'eût raison de le croire; si elle avait seulement réussi à faire venir le roi, la partie était gagnée. Mais il ne venait pas. Une demi-heure, une heure s'était passée; rien n'annonçait plus qu'il dût venir. Après avoir longtemps prêté l'oreille à tous les bruits de la grande galerie, elle finit par envoyer à la découverte, et la seule chose qu'elle apprit, ce fut que le roi faisait chercher Bossuet.

Dix minutes après, elle était partie, et son carrosse roulait précipitamment vers Clagny [1].

Avait-elle eu le temps et le sang-froid de calculer les termes de son billet, ou étaient-ils venus naturellement sous sa plume? Nous l'ignorons; mais ces deux lignes disaient beaucoup, et le calcul le plus raffiné ne les eût pas mieux combinées. « Vous êtes roi, *vous pleurez*..., et je pars, » disait à Louis, vingt ans auparavant, une femme qu'il aimait avec toute l'ardeur de la jeunesse, celle qu'il voulait faire reine, la belle et douce Mancini. Madame de Montespan n'avait pourtant pas osé la reproduire mot à mot, cette phrase déjà historique. *Vous pleurez* eût été trop fort. Il avait fallu s'en tenir à *vous me regrettez;* mais l'allusion n'en subsistait pas moins. Le roi était rajeuni de vingt ans; un amour adultère était mis sous la sauvegarde des souvenirs d'un amour légitime et pur. C'était, en outre, comme la contre-partie, la rétractation de sa lettre. Après lui avoir dit en deux pages qu'il était le maître de la chasser, elle lui rappelait en une ligne qu'il était aussi le maître de la

[1] C'était un château que le roi lui avait donné, à peu de distance de Versailles.

garder. En annonçant son départ, elle se donnait l'air d'une victime; en signant *Athénaïs*, elle savait bien que Louis XIV aimait ce nom, qu'il le trouvait noble, poétique, parfaitement en harmonie avec le genre de beauté de celle qui le portait : c'était comme si un art magique eût reproduit sur le papier les grâces majestueuses de ce visage fait pour plaire au plus majestueux des rois.

Aussi l'effet fut-il prompt, irrésistible. Le roi pâlit; la plume lui tomba des mains. « Partie! dit-il, partie! » Et quoiqu'il s'efforçât de ne donner à ce mot que le ton de la surprise, on y sentait déjà percer celui d'une impression bien autrement vive et profonde.

— Partie!... répéta-t-il en passant la main sur son front; et cette fois il ne se contraignait plus. Sa voix était altérée; ses yeux se remplissaient de larmes.—Partie!... Et moi qui allais le lui ordonner!

Il en était déjà à s'en faire un crime. Si elle eût été là, il se fût jeté à ses pieds; sans la présence de Bossuet, il eût fait courir après elle, et il ne se serait pas passé une heure qu'elle ne rentrât en souveraine dans ce palais d'où elle venait de sortir en exilée.

Bossuet prit le seul parti qu'il pût prendre, celui de ne paraître ni fâché ni même étonné, d'entrer dans la douleur du roi, de la traiter, enfin, comme une chose toute naturelle et toute simple. Après quelques paroles dans ce sens : Remerciez Dieu, lui dit-il; n'est-il pas venu à votre aide? Cet ordre que vous étiez en train d'écrire, qui sait si vous auriez eu le courage de l'envoyer? Et si on avait refusé d'y obéir... — qui sait si vous n'en auriez pas été bien aise? Dieu vous a su gré de l'intention; il a abrégé l'épreuve. Vous parliez de récompense :

n'en voilà-t-il pas un commencement? A peine avez-vous mis la main à l'œuvre, et la moitié de votre tâche est faite. Et que dis-je, la moitié! c'est presque le tout. Que vous n'en soyez pas encore aussi convaincu que moi, je le comprends; mais attendez trois jours, et vous me direz si j'ai tort.

Le roi l'écoutait à peine; de temps en temps il paraissait ne plus l'écouter du tout. L'idée d'une séparation se présentait pour la première fois à lui avec tout le sérieux d'une réalité. Un sacrifice qui n'est pas encore accompli, vous ne pouvez jamais savoir si vous y êtes véritablement décidé. Lui qui venait d'écrire un ordre si formel et si sec, il croyait rêver en se disant qu'elle n'était plus au château, qu'il ne la verrait pas le soir, qu'il ne la retrouverait pas le lendemain. Il ne parut cependant pas tout à fait insensible à la considération que Bossuet s'efforçait de faire valoir. Il comprenait confusément qu'il valait mieux que la chose se fût passée ainsi, que l'objet de la tentation se fût brusquement jeté hors de sa portée; mais quant à en remercier Dieu comme d'une grâce et d'un commencement de récompense, c'est une idée qu'il ne pouvait encore ni avoir de lui-même, ni accueillir de la part de qui que ce fût.

Désespérant donc d'aller plus loin, heureux, d'ailleurs, d'en être seulement arrivé là, Bossuet se retira. Une autre raison pour quitter le roi au plus tôt, c'est qu'il craignait de le voir revenir sur l'affaire du sermon. Deux choses, en effet, étaient à craindre : ou que le roi refusât d'aller le lendemain à la chapelle, ou qu'il exigeât la promesse d'ôter du sermon tout ce qui pourrait, de près ou de loin, se rapporter à ce qui s'était passé.

Ces deux choses, Bossuet les redoutait également, car il voyait, d'un côté, que si le roi se remettait dans l'esprit de ne pas entendre le sermon, il ne serait plus possible de l'en faire revenir, et, de l'autre, qu'il allait avoir plus besoin que jamais des sévères leçons de Bourdaloue.

C'est dans cette pensée que Bossuet retourna chez ce dernier, et lui raconta ce que nous venons de rapporter.

XIX

La conclusion du récit de Bossuet fut donc qu'il ne fallait rien changer au morceau qu'il venait d'entendre. Bourdaloue ne disait ni oui ni non. Outre l'embarras de se sentir paré des plumes d'autrui, il trouvait, non sans fondement, que sa position à l'égard du roi devenait de plus en plus délicate.

Bossuet ayant demandé si Claude était resté longtemps, et comment ils s'étaient quittés : Très-bien, — dit-il, charmé que la seconde moitié de la question le dispensât de répondre à la première.— C'est un homme de cœur et de talent, ajouta-t-il.

— Sans doute ; mais...

— Eh bien?...

— Il aurait dû sentir que tous les moments ne sont pas également bons... pour...

— Pour faire des leçons, voulez-vous dire ?

— Mais oui. Une visite... Une première visite...

— Il s'en est assez défendu. Sans M. de Fénelon... A

propos, il vous regardait bien souvent, M. de Fénelon!... Plusieurs de ses remarques semblaient des allusions...

— A quoi ?... dit vivement Bossuet.

— Je n'en sais rien.

— Nous nous connaissons depuis si longtemps.... Enfin, vous m'avouerez que M. Claude...

— Il n'a dit que la vérité... Si elle nous paraît dure, tant pis pour nous.

— Il est vrai que ces ministres se piquent de la dire à tout le monde...

— Je voudrais bien l'avoir toujours mérité, ce reproche-là...

— Moi aussi. Mais ce n'est pas une raison pour conclure, comme le font souvent les protestants, que notre prédication soit généralement complaisante, faible...

— Je crois bien, en effet, que ce n'est pas le cas de nos curés, surtout de nos curés de campagne. Ceux-là, ils vont au contraire beaucoup trop loin dans l'autre sens; ils ne savent pas faire un sermon sans damner tout le monde. Mais sur quoi voulez-vous qu'un étranger, ou qu'un protestant de Paris, juge la prédication catholique, si ce n'est sur les discours des prédicateurs de Paris et de Versailles? Sur quoi voulez-vous qu'on la juge dans l'avenir, si ce n'est sur les quelques sermons qui auront été conservés, sur les vôtres, sur les miens peut-être? Et si, alors, on la juge mal, si on va jusqu'à dire que notre Église a deux poids et deux mesures, l'une pour les rois, l'autre pour les peuples, — à qui la faute, si ce n'est à nous? Je frémis quand je pense à ce qu'on pourrait dire de moi, dans un ou deux siècles, si on me jugeait d'après telle ou telle page dont la cour et le

roi ont été le plus enchantés. Cette malheureuse péroraison...

— Mais n'en parlez donc plus, interrompit Bossuet. Si vous avez eu le tort de l'écrire, jamais tort ne fut mieux réparé. Décidément, M. Claude vous fait peur. Je ne dis pas que, parce qu'il est protestant, vous ne deviez pas l'écouter ; mais ce n'est pas non plus une raison pour l'écouter comme un oracle. Ces gens-là...

— Ces gens-là ont décidément mieux que nous le sentiment de la dignité de la chaire. Ils l'ont eu avant nous, et pour le fond, et pour la forme. Au milieu de la fièvre et du mauvais goût d'il y a cent ans, ils savaient parler noblement[1]. Dans notre Église, même de nos jours, c'est vous, le premier, qui avez su être toujours noble...

— Et vous ?

— Oui, mais à votre exemple... et probablement aussi un peu, comme vous, à l'exemple des protestants, car on ne peut douter que la gravité de leur éloquence n'ait contribué, même à notre insu, à redresser les écarts de la

[1] Nous n'avons pas besoin de rappeler que Luther en Allemagne et Calvin en France ont puissamment contribué à fixer la langue. L'*Institution Chrétienne* de Calvin abonde en pages que l'on pourrait croire écrites cent ans après lui. — Quant à leur polémique, nous savons bien qu'elle n'était pas des plus polies ; mais était-elle au-dessous du ton de l'époque ? Non. Dans ses plus mauvaises parties, elle était au niveau ; dans beaucoup d'autres, elle était fort au-dessus. N'est-on pas allé, de nos jours, jusqu'à reprocher au protestantisme le style suranné de ses vieux psaumes du seizième siècle ? Quand ce ne serait pas déloyal, ce serait encore assez maladroit ; car enfin, si les psaumes des protestants sont en vers peu dignes de Racine, le latin d'Église est encore plus loin du latin de Cicéron, — et pourtant Cicéron avait précédé l'Eglise, tandis que Racine n'est venu qu'après les protestants.

nôtre. Le sermon tenant, dans leur culte, une place considérable, ils ont été naturellement conduits à en élever le ton, à lui donner la majesté d'un véritable acte de culte : c'est leur messe, à eux. Un ministre qui monte en chaire ne se croit pas appelé à une fonction moins grave que nous lorsque nous montons à l'autel. Ouvrir le tabernacle, y prendre les vases saints, n'est pas pour nous un acte plus solennel que ne l'est pour lui le simple fait d'ouvrir sa Bible et d'y lire son texte.

— Leur prédication y gagne en noblesse, soit ; mais vous ne dites pas tout. En rehaussant ainsi l'importance du sermon, à quoi sont-ils arrivés ? A avoir chez eux beaucoup de gens pour qui tout le culte est dans le sermon. *Aller au sermon* est devenu, chez eux, l'équivalent de notre vulgaire *Aller à la messe*, et sous cette expression est cachée une grande erreur.

— Sans doute ; mais loin de la partager, cette erreur, les ministres la combattent de toutes leurs forces ; la lecture de la Bible, le chant des psaumes, la prière, surtout, voilà en quoi ils ne cessent de répéter que le culte consiste. Ils reconnaissent donc, comme nous, que le sermon n'est et ne doit être qu'un accessoire ; et si leurs auditeurs tombent parfois dans l'extrême dont vous parlez, je crois que les nôtres, en général, sont assez près de l'extrême contraire. Il ne faut pas se le dissimuler : la prédication, chez nous, est en quelque sorte un hors-d'œuvre. Elle ne se lie presque pas au culte ; elle ne joue de temps en temps un rôle que grâce au talent des prédicateurs.

— Croyez-vous donc qu'il n'en soit pas de même chez eux, et que le temple de Charenton, par exemple, soit

toujours également plein, M. Claude prêchant ou ne prêchant pas ?

— Je n'ai pas dit cela. La réputation du prédicateur influera toujours, à Charenton comme à Paris, sur le nombre des auditeurs. Ce que j'ai voulu dire, c'est que la prédication, chez eux, a une valeur propre, une vie à elle, une importance indépendante du talent de ceux qui s'y livrent; bref, qu'il ne lui arrive pas, comme chez nous, d'être un jour tout et le lendemain rien.

— Oui. Mais si le vulgaire se laisse aller à ces fluctuations, nous, prédicateurs, rien n'empêche que la chaire n'ait à nos yeux une importance, une dignité permanentes. Pour moi, jamais je n'y suis monté sans faire mon possible pour sentir dignement la grandeur et la sainteté de ce que j'allais faire.

— Vous le pouvez mieux que moi; vous n'avez pas ces préoccupations de la mémoire, qui me donnent toujours la fièvre.

— C'est une des raisons qui contribuèrent le plus à me faire prendre l'habitude d'improviser. Je m'étais aperçu que, lorsque je devais prononcer un discours appris, le côté spirituel et divin de la prédication s'effaçait toujours un peu, à mes yeux, devant l'acte grossier de réciter une leçon. Cependant, je puis le dire, le beau côté ne tardait pas à prendre le dessus. Une fois en chaire, à cette agitation puérile succédait assez rapidement l'agitation virile et noble sans laquelle je ne conçois pas l'orateur. Celle-là, non-seulement elle n'a rien qui s'oppose à un sentiment profond et vrai de la dignité de la chaire, mais elle s'y rattache intimement; sans elle, il n'existerait qu'à demi. Ceux qui se vantent de n'éprouver au-

cune émotion au moment de prêcher, je les plains. C'est sans doute une preuve qu'ils ont du talent et de l'assurance, deux excellentes choses; mais c'est une preuve aussi qu'il leur en manque une troisième, encore plus importante : ils ne comprennent pas leur tâche, ils ne savent pas ce qu'ils vont faire.

— Oh ! pour cela, dit Bourdaloue, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais prêché sans faire mon possible pour que ce ne fût pas à la légère. Quel moment que celui où, montant les degrés de la chaire, on commence à dominer de la tête et du regard ces flots d'hommes auxquels on va parler de leur Dieu, de leur salut, de leur avenir éternel ! Pendant une heure, je les aurai là, sous ma main; pendant une heure, ils seront, pour ainsi dire, plus à moi qu'à Dieu. Quel rôle ! Mais aussi, quelle responsabilité ! Ces âmes auxquelles Dieu me permet et m'ordonne de parler en son nom, je sais bien qu'il ne me demandera pas compte de ce que mon discours aura produit sur chacune d'elles; mais ce qu'il me demandera certainement un jour, c'est si j'ai fait tout ce que j'ai pu, si je n'ai rien négligé pour bannir de mes discours, de mes mœurs, de ma vie entière, tout ce qui eût été de nature à déshonorer mon autorité, ou seulement à l'affaiblir [1]; si ce pauvre vase de terre, d'où le lait de la

[1] « Il y a des hommes saints, et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion. Ils paraissent, et tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému et comme persuadé par leur présence; le discours qu'ils vont prononcer fera le reste. »

LA BRUYÈRE.

Pourtant, quelque influence que puisse avoir la sainteté de la vie du prédicateur, tout est perdu s'il a l'air d'y compter, s'il y fait la moindre allusion. Quelque droit qu'on ait, selon une ex-

Parole va couler pour des milliers d'âmes, est au moins aussi pur que le permet la grossièreté de l'argile. Ah ! quand on pense à tout cela, il n'est guère possible de monter en chaire le front haut, le cœur léger. Heureusement que les forces reviennent avec le combat. Vous savez l'histoire de ce soldat qui, le lendemain d'un assaut, gravissait en se promenant le rocher qu'il avait dû escalader la veille sous le feu de l'ennemi. « Je n'y comprends rien, disait-il ; il me faudra une heure pour arriver là-haut. Hier, il me semblait avoir des ailes. » — « Je le crois bien, dit un autre ; on nous tirait des coups de fusil. » Voilà l'orateur. Ce soldat avait peut-être tremblé au bas du rocher ; une fois à l'escalade, il avait trouvé des ailes. J'ai remarqué que les jours où j'étais le plus ému au début étaient ceux où je me sentais, bientôt après, le plus de courage et de vie. C'est que, sans y songer peut-être, sans articuler un mot, j'avais tourné vers le ciel un de ces regards plus éloquents que toutes les prières, et qu'à force de m'effrayer sur l'énormité de mon fardeau, je m'étais élevé à la certitude consolante que Dieu ne me le laisserait pas porter tout seul. Alors, j'étais heureux. J'avançais avec confiance ; il me semblait entendre, au fond de toutes les poitrines, comme un écho de mes sentiments...

— Oui, oui ! s'écria Bossuet, tous les transports d'un général qui suit de l'œil les progrès de la bataille, le prédicateur les éprouve quand il sent qu'on l'écoute, qu'on cède, que les âmes s'ouvrent. C'est ce que je disais un jour au prince de Condé. Loin de trouver ma com-

pression populaire, à *se faire le saint de son sermon*, il faut bien s'en garder.

paraison ambitieuse, il ajouta que ce genre de victoire vaut bien l'autre, et qu'on devrait être plus fier d'une âme prise d'assaut que d'une bataille gagnée.

— On *devrait* l'être... Le prince a bien raison. Ce n'est malheureusement pas toujours là que l'orgueil du prédicateur va chercher ses motifs. Nous avons beau sentir ce que nos fonctions ont de spirituel et de divin ; il est bien rare que nous le sentions assez pour échapper entièrement aux séductions de ce qu'elles ont d'humain. A Athènes, à Rome, à Paris, dans une assemblée du peuple, dans un sénat, dans une église, n'importe où, païen, chrétien, — dès que vous faites profession de parler en public, vous voilà exposé aux tentations de l'amour-propre ; vous voilà *orateur*. Malgré les meilleures intentions et les plus grands efforts, jamais vous ne serez sûr d'être tellement à votre auditoire que vous ne soyez plus du tout à vous. De toutes les victoires que l'orateur est appelé à remporter, il n'en est aucune qui soit plus difficilement complète. S'oubliait-il, Cicéron, quand il faisait de si magnifiques périodes sur les malheurs de la patrie ? S'oubliait-il, Démosthènes, quand il en récitait de si vives contre Philippe ? A voir la rudesse de son style, on le croirait ; par malheur, l'histoire est là : nous savons ce que ces rudes harangues lui coûtaient de travail et d'huile. Ils étaient sincères, pourtant, ces deux héros de l'éloquence antique ; ils aimaient leur pays ; ils n'écrivaient et ne prononçaient pas un mot qui ne fût l'expression d'un sentiment vrai, profond... et l'amour-propre ne s'en glissait pas moins sous les élégances de l'un, sous les nerveux syllogismes de l'autre. Ce danger, l'orateur chrétien y est plus exposé encore, car la nature

même du ministère de la chaire permet encore mieux aux inspirations de l'orgueil de se confondre avec celles du zèle. Avez-vous le désagrément de prêcher devant des bancs vides? vous croirez ne vous affliger que de ce qu'on abandonne l'église, et ce sera peut-être, en bonne partie, de ce qu'on vous abandonne. Avez-vous le bonheur d'attirer la foule? vous croirez ne vous en réjouir qu'en vue de Dieu, et ce sera peut-être, avant tout, en vue de vous-même. Et comment fixer une limite? Comment savoir au juste où finit la joie toute chrétienne d'avoir beaucoup d'auditeurs pour pouvoir en sauver beaucoup, et où commence la joie profane d'attirer plus de gens qu'un autre, de jouer un grand rôle dans une ville, dans un pays? Ajoutez ce qui tient aux résultats de la prédication, à ses effets réels. Comment se promettre de réserver sincèrement à Dieu toute la gloire des succès, et à soi-même, à soi seul, toute la honte des échecs? —

Il serait assez difficile de dire jusqu'à quel point ces sentiments étaient ceux de Bossuet. Nul doute qu'il ne les trouvât excellents et ne désirât en être pénétré; mais l'était-il? Divers traits de sa vie prouvent qu'il l'était quelquefois; divers autres semblent prouver qu'il ne l'était pas toujours. Ce sont de ces questions qu'il n'appartient qu'à Dieu de résoudre.

L'heure était trop avancée pour qu'il répondît en détail aux observations de Bourdaloue.

— Je ne suis pas en peine de vous, lui dit-il. Vous signalez trop bien tous ces dangers pour qu'ils vous soient réellement redoutables; vous sentez trop bien la nécessité du secours de Dieu, pour vous figurer jamais,

après une victoire, que vous vous en soyez passé. Courage donc, et que Dieu vous donne d'avoir bientôt à lui faire hommage d'un succès !... A demain.

— A demain... ou plutôt à aujourd'hui, car voilà minuit qui sonne.

XX

— Eh bien ! comment le trouvez-vous ? — avait dit l'abbé de Fénelon à son oncle, en sortant de chez Bourdaloue.

— Je m'abstiens, avait répondu le marquis. Vous aviez raison de vouloir différer cette visite. Nous nous sommes trouvés là dans un mauvais moment.

— C'est ce que j'allais vous dire. Nous n'avons réellement pas vu le père Bourdaloue ; c'est une visite à refaire.

— Est-il ordinairement bien différent de ce que nous l'avons vu ?

— Différent, non ; je ne connais pas de caractère plus égal que le sien. Vous avez vu l'homme d'Église et un peu aussi le prédicateur ; mais vous n'avez pu voir ni l'homme d'esprit, ni l'homme aimable...

— Ce n'est pas non plus ce que je cherchais.

— Vous me comprenez mal. Je sais bien qu'il y a des hommes d'Église qui s'imaginent tout avoir parce qu'ils ont de l'esprit et sont aimables ; ceux-là, je me garde-

rais bien de les en louer. Mais il y a moyen d'être aimable avec gravité, spirituel avec décence, et M. Bourdaloue en est la preuve. A table, par exemple, il excelle à tenir une compagnie en haleine. Il raconte admirablement; il fait penser, il fait rire; les heures s'envolent... Et quand on repasserait, après cela, tout ce qu'il a dit, on n'y trouverait pas un seul mot indigne d'un prêtre.

— Je vous crois... Et pourtant, j'ai déjà un peu moins envie de le revoir de près. Moquez-vous de mes scrupules, si vous voulez; mais il me semble que, lorsqu'on tient sérieusement à s'édifier des sermons d'un prédicateur, on devrait éviter de le voir ailleurs qu'en chaire. Un homme qui va me parler de Dieu et de mon salut, il vaut mieux que je ne l'aie jamais entendu parler de choses moins sérieuses, que je ne l'aie jamais vu rire ou plaisanter, même avec décence et mesure. Je n'entends pas qu'il doive lui être interdit de plaisanter, de rire; mais si je ne puis le condamner à être éternellement grave, je puis au moins me condamner moi-même à ne pas le voir lorsqu'il ne l'est pas. A dire vrai, c'est une des raisons pour lesquelles j'ai tant tardé à vouloir entrer en liaison avec le père Bourdaloue. Non que j'eusse aucun motif particulier de craindre que l'homme privé ne me gâtât le prédicateur; mais il me semblait plus prudent de laisser intact le prestige dont je l'avais toujours vu entouré... N'allez pas lui dire cela, au moins!..

— Croyez-vous donc qu'il s'en fâchât? Ce n'est qu'une preuve de plus de votre respect pour la religion. Vous avez un tel besoin de la voir forte, honorée, que vous

ne voulez pas vous exposer à trouver des faiblesses chez ses ministres. Il est cependant heureux, vous en conviendrez, qu'on soit en général moins délicat, et que les relations familières qu'on peut avoir eues avec un prédicateur, en dehors des choses religieuses, ne soient pas nécessairement un obstacle à l'efficacité de ses discours. Pour moi, autant il me serait impossible d'écouter avec fruit un prédicateur à qui j'aurais entendu prononcer des paroles malséantes, autant il m'est facile de retrouver l'homme de Dieu chez celui avec qui j'aurai causé, même plaisanté, dans une innocente conversation. Au reste, il est bon qu'il y ait des prédicateurs comme vous les voudriez tous, toujours sérieux, toujours graves; mais il est bon qu'il y en ait aussi de plus aptes à se mêler au commerce du monde.

— Peut-être; mais je vois que tous ceux qui s'y mêlent s'y mêlent trop.

— *Tous*, c'est trop dire, et je réclame une seconde fois pour M. Bourdaloue. Mais votre observation n'est encore que trop juste; si elle ne l'est pas pour tous, elle l'est certainement pour beaucoup. Nous sommes des hommes, hélas! La position est difficile; l'abus est voisin de l'usage. Les uns ne savent parler que de religion; les autres, sous prétexte qu'il ne faut pas constamment en parler, n'en parlent jamais; aussi, quand ils prêchent, ils ont l'air de monter en chaire parce que la cloche a sonné et qu'ils sont payés pour cela. S'il fallait absolument choisir entre ces deux classes de prédicateurs, vous pensez bien que je n'hésiterais pas à me décider pour les premiers; mais, quant à les approuver sans réserve, je ne le puis.

— Je vois bien qu'il faut un milieu ; mais où le prendre? Et surtout, comment s'y tenir ?

— Ce n'est pas un sujet où l'on puisse indiquer des règles. Si un prédicateur m'en demandait : Soyez chrétien, dirais-je, et tout ira de soi-même. Vous n'aurez alors ni le ton puérilement pieux de ceux qui se croient toujours en chaire, ni le langage tout mondain des hommes qui ne connaissent pas celui du christianisme et de la Bible ; alors vous n'aurez l'air ni de prêcher perpétuellement, ni de prêcher à heures fixes. Est-ce à dire que tout le monde sera content? Non [1]. Il faut bien vous attendre encore à être accusé de mondanité par ceux-ci, de sévérité par ceux-là... — Allez votre chemin. Deux reproches contradictoires sont toujours rassurants ; c'est, sinon une preuve, du moins un fort indice que vous ne méritez ni l'un ni l'autre.

— Oui ; pourvu toutefois que ces deux reproches portent sur le même objet. Un prédicateur pourrait très-bien être accusé à la fois, avec justice, de trop de rigueur dans ses sermons et de mondanité dans sa conduite.

— C'est malheureusement ce que quelques-uns ne comprennent pas. Forcés de s'avouer qu'ils n'ont habituellement ni toute la piété ni toute la gravité qu'ils devraient avoir, un sermon est pour eux comme une occasion de se rattraper, de se réhabiliter, en quelque

[1] « Les gens du monde sont étonnants ; ils ne peuvent souffrir ni notre approbation ni nos censures. Si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. »

Lettres Persanes.

sorte. « On verra, semblent-ils dire, si le langage de la religion m'est moins familier qu'à qui que ce soit ; on verra si je ne sais pas être sévère... » Et ils le sont, mais à tort et à travers ; ils semblent faire pénitence aux dépens de leurs auditeurs, lesquels, du reste, s'émeuvent peu de cette piété d'une heure et de cette sévérité d'emprunt, heureux encore s'ils ne font pas rejaillir sur les prédicateurs sincèrement sévères, sincèrement pieux, le discrédit où ceux-là sont tombés. Voilà le grand mal, en effet. Peu de gens sont capables de voir les choses d'assez haut pour ne pas faire peser plus ou moins sur la religion la responsabilité de nos faiblesses. C'est injuste, c'est absurde ; mais enfin, cela est. Si la différence est trop grande entre vos discours en chaire et vos discours dans le monde, on vous écoutera peut-être encore comme orateur ; mais d'influence réelle et salutaire, vous n'en aurez point. Il ne faut donc pas qu'il y ait deux hommes en vous ; il ne faut pas qu'un sermon ait l'air de quelque chose d'extraordinaire, d'exceptionnel, en vue de quoi vous ramassiez vos forces et vous vous métamorphosiez. Il faut que l'action de monter en chaire semble être pour vous un fait tout simple, une suite naturelle à vos fonctions de tous les jours ; il faut, en un mot, qu'on vous y retrouve tel qu'ailleurs, grandi, mais non changé. Je ne puis donc m'empêcher de blâmer certaines petites choses, fort innocentes en soi, mais contraires à l'esprit que je voudrais voir régner chez tous les prédicateurs. Rien ne m'est plus pénible, par exemple, que d'entendre parler d'un sermon comme d'une corvée. On se plaint, on se lamente. C'est la composition qui ne marche pas ; c'est

la mémoire qui est rebelle; c'est ceci, c'est cela... Un prédicateur consciencieux est certainement bien fondé à trouver sa tâche lourde; qu'il s'en plaigne donc, s'il veut, puisque toute plainte soulage, mais que ce ne soit pas du ton d'un écolier à qui son maître a donné double besogne.

— Ces plaintes seraient plus rares, je crois, dit M. de Fénelon, s'il était permis aux prédicateurs de lire leurs discours. Le travail de la mémoire est toujours accompagné d'une certaine excitation qui devient aisément mauvaise humeur. Un homme qui apprend par cœur n'est pas dans son assiette...

— Nous venons d'en avoir la preuve. Mais le remède serait pire que le mal...

— Pourquoi donc? Je connais des gens qui lisent mieux qu'ils ne récitent.

—Moi aussi; mais il y en a bien davantage qui récitent mieux qu'ils ne lisent. Quand je dis *mieux*, je n'entends pas plus correctement, plus agréablement; je ne parle que de l'impression produite, et c'est là ma pierre de touche. Puis, à mérite égal, comptez-vous pour rien ce qu'un cahier ôte à l'illusion oratoire? Vous savez mon système : je voudrais l'improvisation; à son défaut, j'en veux les apparences. Le moyen, avec un cahier!

— Vous exagérez. Si la lecture est froide et monotone, je conviens que ce malheureux cahier achèvera d'en tuer l'effet; si elle est vive et pathétique, nous en serons vite à n'y plus penser : le cœur une fois pris, les yeux ne résisteront pas. Je l'ai éprouvé, il y a cinq ans, dans un des services funèbres de la duchesse d'Orléans. M. Mascaron avait prononcé, la même semaine, l'éloge du duc

de Beaufort. Chargé encore de celui de la duchesse, il n'eut pas le temps de l'apprendre; à peine avait-il eu celui de l'écrire. Eh bien! quoique ce discours ne soit pas un de ses meilleurs, l'impression n'en fut pas sensiblement moindre. Savez-vous ce qui est véritablement déplorable? C'est quand un prédicateur qui récite a le malheur de s'interrompre [1] et de recourir à son cahier, comme cela est arrivé plus d'une fois à M. Bourdaloue. Oh! alors, tout charme est détruit, et mieux vaudrait cent fois sauter une phrase, tronquer une période, répéter en d'autres mots ce qu'on a déjà dit. Mais, dans une lecture continue...

— L'illusion reprend le dessus, c'est vrai. Observez pourtant encore une chose. Si jamais on permet de lire et que l'usage s'en établisse, il est impossible que la composition même des sermons ne s'en ressente pas. L'orateur qui é rit pour réciter écrit nécessairement en conséquence. Il se voit toujours récitant; il cherche les tours les plus vifs, les expressions les plus exactes; il ne voudrait pas se donner la peine d'apprendre par cœur des phrases insignifiantes, des morceaux traînants, des redites. Otez-lui cette perspective : c'est un ressort que vous détendez à demi. Pour un prédicateur qui luttera avec conscience et talent contre la tentation de méditer peu et d'écrire vite, dix peut-être y succomberont. Vous

[1] Un prédicateur s'excusait auprès de Louis XIV d'avoir involontairement fait, dans quelques endroits de son discours, des poses de plusieurs secondes. — « Eh! dit le roi, dans un discours si plein de bonnes choses, on est bien aise d'avoir de temps en temps quelques moments pour les arranger dans sa tête. » — Ce compliment fit beaucoup de bruit; mais l'orateur eût sûrement mieux aimé ne pas l'avoir reçu.

aurez tous les inconvénients de l'improvisation, et vous n'en aurez pas les avantages. « La meilleure maîtresse de l'éloquence, dit Cicéron, c'est la plume ; » mais, cette plume, il la suppose toujours animée et vivifiée par la perspective de l'action. Vous me nommerez tel prédicateur dont les discours, habituellement récités, pourraient être lus, ce semble, sans paraître moins bons et sans produire moins d'effet. Eh bien ! ce même prédicateur, supposez qu'il n'écrive plus qu'en vue de lire : ne croyez-vous pas comme moi qu'il sera en danger de se contenter à meilleur marché, de perdre, en somme, beaucoup? Et si la mode en devient générale, si le pays où ce fait a lieu ne conserve assez de prédicateurs récitants pour balancer l'influence des autres, l'art même de la prédication ne tardera pas à être profondément modifié. Voyez l'Angleterre et la Hollande. Là, à force de lire les sermons, on est arrivé à n'en plus faire, car les discours qu'on appelle encore de ce nom ne sont guère que des traités de dogme ou de morale ; l'auteur n'a pas seulement l'air de se douter qu'il puisse être bon, de temps en temps, d'avoir un peu de vie. Ces prédicateurs s'inquiètent même si peu de laisser subsister la moindre illusion, qu'on les entend quelquefois parler de leur *plume*, de leur *papier*, absolument comme dans une lettre. « La plume me tombe des mains, mes Frères ! » Voilà, disait M. de Saint-Évremond, qui a vécu longtemps en Angleterre, un de plus vifs mouvements d'éloquence que se permettent les prédicateurs Anglais [1].

[1] Il va sans dire que tout cela est beaucoup moins vrai aujourd'hui, soit en Angleterre, soit en Hollande.

Ces sermons-là, qu'on les lise, qu'on les récite, c'est tout un. Ils ne perdent rien à être lus ; ils ne gagneraient non plus rien à être récités.

— Ce n'est pas moi qui m'en ferai le champion, dit M. de Fénelon ; mais cela vaut peut-être encore mieux que l'étourdissante faconde de certains sermons dits par cœur.

— Je ne disconviens pas que la perspective de réciter, de donner libre essor à sa voix et à ses gestes, ne puisse amener de l'enflure dans la composition, Il est incontestable que l'usage de lire maintient la prédication grave et digne ; mais cette garantie contre l'excès des mouvements est-elle une compensation suffisante, soit aux facilités dangereuses dont je parlais tout à l'heure, soit au rapetissement qui ne peut manquer d'en résulter dans les pensées, dans le style, dans les détails, dans l'ensemble ? Voilà la question. D'après tout cela, voici ce que je donnerais volontiers pour règle unique. Que vos discours, dirai-je, soient assez raisonnés et assez calmes pour pouvoir être lus sans trop y perdre, et, en même temps, assez animés pour se prêter à une récitation ferme et vivante.

— La règle est bonne, je crois ; mais pensez-vous que le père Bourdaloue y ait seulement jamais songé ?

— Aussi ne l'a-t-il pas toujours suivie, bien s'en faut ; beaucoup de ses sermons semblent faits pour être lus, et sa récitation n'est trop souvent qu'une lecture. Mais, eût-il toujours observé ma règle, je sais bien que cela ne prouverait pas qu'il y ait toujours songé. Les lois de l'éloquence, comme celles de la poésie, ne sont jamais mieux observées que par ceux qui n'y pensent pas. C'est

même un des premiers caractères du génie que d'observer les règles sans les savoir, ou, du moins, sans avoir cherché à s'en rendre compte.

Ils causèrent encore assez longtemps. M. de Fénelon n'était pas sérieusement partisan de la lecture des sermons; il en était seulement moins ennemi que son neveu, et nous avons vu ses raisons. Il est sûr qu'un prédicateur à mémoire peu facile pourrait profiter plus utilement, et pour ses ouailles et pour lui, des longues heures que lui coûte l'étude d'un sermon. Mais l'abbé de Fénelon avait dit les raisons plus relevées qui ne permettent pas de s'arrêter trop à celles-là; il avait compris que, sous cette question insignifiante en apparence, s'agitent les plus hauts intérêts de l'éloquence religieuse.

Au reste, il en avait maintes fois conféré avec Bossuet, et c'est dans ce sens que ce dernier avait écrit à Bourdaloue, lui conseillant d'échapper par l'improvisation à la fatigue machinale d'apprendre ses sermons par cœur. Nous avons vu que cette lettre était entre les mains de l'abbé de Fénelon.

Improviser, si l'on prend ce mot à la lettre, c'est parler sans préparation. Il n'y a donc de vraie improvisation que celle qui n'a été précédée d'aucune méditation, d'aucun travail.

Mais ce n'est pas là, on le pense bien, ce que Bossuet entendait par improviser. Il est très bon, sans doute, qu'un prédicateur soit en état de discourir *ex abrupto*, sinon sur toutes sortes de sujets, comme les sophistes s'en vantaient, du moins sur ceux que ses fonctions l'appellent à traiter; mais mieux vaudrait rester toute sa vie incapable de parler sans préparation, que d'abuser

de la faculté qu'on en aurait acquise, et de s'habituer à ne plus prêcher autrement.

Voilà le grand écueil de l'improvisation en chaire. Elle est à la fois, pourrions-nous dire, trop difficile et trop facile : trop difficile, si l'on prétend lui donner la justesse et la précision du discours écrit ; trop facile, si l'on ne vise qu'à savoir parler, une heure durant, sans s'interrompre et sans paraître embarrassé. Ce dernier talent, en effet, est peu de chose [1] ; la preuve, c'est que des esprits du dernier ordre le partagent avec des esprits supérieurs [2]. Souvent même, c'est plutôt un des caractères de la médiocrité : vous avez beaucoup d'idées, mais parce que vous prenez les premières venues ; vous êtes riche en mots, mais parce que vous ne craignez pas d'en employer de faibles et d'impropres, ou bien encore parce que, vous inquiétant peu des idées, vous avez tout le temps de penser aux phrases.

Et s'il en est ainsi au barreau ou à la tribune, que sera-ce dans la chaire ? — Ici, tous les sujets se tiennent. Quel que soit celui que vous traitez, il y en a vingt qui s'en rapprochent, vingt, par conséquent, dans lesquels il ne tient qu'à vous de vous jeter dès que le premier s'épuisera. Délivré ainsi de la salutaire crainte de rester court, vous êtes libre de ne vous préparer que peu ou mal, et même, au bout d'un certain temps, de ne plus

[1] « Si *la parole* est ce qu'il y a de plus grand, *les paroles* sont ce qu'il y a de moindre. » SAINT-CYRAN.

[2] On citerait, au contraire, une foule d'esprits supérieurs qui ne l'ont pas eu, et n'ont jamais voulu ou pu l'acquérir. Newton, membre du Parlement, n'y prit la parole qu'une fois, et sur... sur une vitre cassée, près de laquelle il craignait de s'enrhumer.

vous préparer du tout. Aussi, qu'arrive-t-il? Que les discours des prédicateurs qui improvisent ne sont le plus souvent que des ramassis d'idées, belles peut-être, s'ils ont du talent, édifiantes, s'ils ont de la piété, exactes, jusqu'à un certain point, à les considérer chacune à part, mais qui, en bonne logique, devraient se répartir sur une foule de sujets. Beaucoup finissent par n'avoir plus, en réalité, qu'un sermon, qu'ils tournent et retournent de toutes les manières; heureux s'ils n'en viennent pas à ne plus avoir qu'une idée, qui sera pour eux le christianisme, tout le christianisme, et qu'ils verront partout, qu'ils mettront partout. Ceux-là, ils vous édifieront une fois, peut-être deux; mais comme ce ne seront que les variations, souvent très peu variées, d'un seul et même thème, vous en serez bientôt rassasié.

Si quelques-uns échappent à cet inconvénient par la seule puissance du génie ou d'une fécondité prodigieuse, il n'en est pas moins évident que le travail est et sera toujours, pour la grande majorité des prédicateurs, le seul moyen d'y échapper. Si donc vous n'êtes résolu à ne jamais improviser, sauf nécessité absolue, sans vous être sérieusement préparé, — ne vous y mettez pas; si, après vous y être mis, vous êtes agréablement surpris de vous en tirer mieux que vous ne l'aviez espéré, — défiez-vous de ces premiers succès; dites-vous bien qu'il en est arrivé autant à des hommes tout à fait nuls, vu que c'est une chose où il ne s'agit que d'oser. « Il en est de l'improvisation, disait quelqu'un, comme de l'art de nager: quiconque ose nager, nage; quiconque ose improviser, improvise. » Oui; seulement, plus vous nagerez, plus vous deviendrez nageur habile, tandis que, plus vous

improviserez, moins, peut-être, vous serez un bon prédicateur.

Un moyen très simple de se contraindre à ne jamais improviser sans préparation suffisante, c'est d'écrire ses sermons comme si on les devait apprendre, et de les prêcher, ensuite, comme si on n'avait fait que les méditer sans les écrire. Gardez-vous, dans ce cas, d'apprendre à demi, car, alors, on court malgré soi après des lambeaux de phrases ; c'est moins une improvisation qu'une leçon mal sue. Ce juste-milieu ne vaut rien ; apprenez tout à fait, ou n'apprenez pas du tout.

Y a-t-il quelque idée que vous teniez particulièrement à bien rendre, quelque raisonnement que vous craigniez d'affaiblir? Rien ne vous empêche, alors, d'apprendre le morceau où il se trouve ; faites seulement en sorte de ne pas changer de ton en passant de l'improvisé au récité.

L'exorde, en particulier, pourra être appris. Comme il est important de bien commencer, et que, d'un autre côté, l'inspiration ne vient pas toujours en commençant, on ne se repentira pas d'avoir pris ses mesures pour s'en passer. Dans tous les cas, l'exorde voulant un soin particulier, ne vous contentez pas d'en arrêter l'idée principale ; il est bon d'en avoir aussi préparé les principaux détails.

Quant aux idées qui doivent former le corps du discours, si vous n'êtes pas encore assez sûr de vous pour ne plus craindre d'en perdre le fil, fixez-les dans quelques très courtes notes que vous garderez devant vous ou à côté de vous, de manière à pouvoir y jeter les yeux sans vous interrompre. Mais que ce papier ne devienne

pas un oreiller de paresse ; ne négligez rien pour n'avoir pas besoin d'y recourir. D'ailleurs, la pensée même que vous avez un refuge contribuera, en vous donnant plus d'assurance, à faire que vous vous en passiez.

S'il est important d'arrêter d'avance par quoi commencera chacun des principaux morceaux, il ne l'est pas moins de savoir aussi comment il finira. Vous risqueriez, sans cela, ou de l'écourter, ou, ce qui est pis, de l'allonger trop, car l'orateur mal préparé est comme ces gens dont les visites ne finissent pas, parce qu'ils ne savent comment s'y prendre pour saluer et sortir.

Au reste, il n'y a de réellement essentiel, dans tout ce que nous venons de dire, que l'obligation de se préparer, de chercher dans l'improvisation un moyen de faire mieux, nullement de faire plus vite. Ce principe admis, chaque prédicateur pourra et devra rester juge des règles, des procédés, des ressources qui lui conviennent le mieux.

XXI

Quoique nous ayons touché en passant plusieurs questions, historiques ou autres, relatives à Bourdaloue, qu'on nous permette de nous arrêter un moment à jeter un coup d'œil plus général sur sa vie, sa réputation et ses œuvres.

Sur sa vie, ce sera bientôt fait. La date de sa naissance (1632), celle de sa mort (1704), celle des carêmes ou avents qu'il eut *l'honneur* de prêcher devant le roi, voilà, avec une douzaine d'anecdotes, tout ce que les biographies nous apprennent sur son compte. De tous les hommes illustres de son temps, il n'y a guère que La Bruyère sur qui l'histoire soit aussi avare de détails.

Et cependant, il n'y avait pas d'homme en France dont la vie fût plus extérieure, et, en quelque sorte, plus publique. Mais, comme prédicateur, son histoire est dans ses sermons; comme confesseur, elle est restée ensevelie dans les consciences qu'il dirigeait. Un jour, âgé de plus de soixante ans, il se prit à s'effrayer de n'avoir encore vécu que pour les autres. Ses cheveux blanchis-

saient ; la mort, dont il n'avait jamais détourné ses yeux, commençait à lui apparaître plus distincte. Il écrivit au chef de son Ordre pour lui demander la permission de renoncer à la chaire, et d'aller cacher en province les restes d'une vie dont il tremblait de n'avoir pas assez profité pour son salut; saint égoïsme, auquel ses supérieurs eurent la sage dureté de ne pas céder. Si vous avez reçu le don de l'éloquence sacrée, c'est une preuve que Dieu vous veut dans la chaire et non ailleurs ; et si c'est bien lui qui vous y veut, c'est aussi là, non ailleurs, que votre salut se fera le mieux. De fatigue, n'en parlez pas. « N'avons-nous pas toute l'éternité pour nous reposer? » disait Arnauld.

Quant à la réputation de Bourdaloue, soit comme orateur, soit comme écrivain, l'éclat qu'elle a repris de nos jours est un des signes du retour de l'esprit public à la littérature sérieuse. Or, cet éclat ne pouvait se produire qu'il n'en résultât plus ou moins d'ombre sur celui du nom de Massillon. Ce dernier a eu longtemps le malheur, nous ne dirons pas d'être trop loué, mais d'être trop ouvertement préféré à son rival; à mesure qu'on devient juste envers l'un, on devient sévère envers l'autre. « La plus grande gloire de Bourdaloue, disait d'Alembert, c'est que la supériorité de Massillon soit encore contestée. » — La plus grande gloire de Massillon, dirions-nous plutôt aujourd'hui, c'est qu'on lui fasse encore l'honneur de le mettre en parallèle avec Bourdaloue. « *Oportet illum crescere, me autem minui* [1], » disait ce-

[1] « C'est à lui de croître et à moi de diminuer. »
Evang. selon saint Jean, ch. III, v. 30.

lui-ci, vieux et cassé, lors des premiers succès du jeune et brillant oratorien; et voici, maintenant, que la postérité change les rôles. A vous de diminuer, Massillon; à vous de croître, Bourdaloue.

Est-ce juste? — Nous le pensons. Non que nous approuvions ces gens qui ne savent pas hausser un homme sans en rabaisser un autre; mais il y a ici quelque chose de plus raisonnable et de mieux fondé que cette vieille manie des critiques, vieux besoin machinal du cœur humain.

A force d'entendre louer le style de Massillon, on s'est habitué à ne le considérer que comme un habile ouvrier en style. De là son immense réputation au dix-huitième siècle, alors que le style était tout; de là aussi la déchéance qu'il ne pouvait manquer de subir, au dix-neuvième, lorsque le fond a repris le pas sur la forme, et la pensée sur le style.

En énonçant ce dernier fait, nous n'entendons nullement approuver les écarts dont il a pu être accompagné.

Que, sous prétexte de remettre la pensée sur le trône, certains auteurs se soient joués du style jusqu'à manquer aux plus simples règles du goût, de la grammaire même, c'est déplorable, assurément; mais ce qui serait déplorable aussi, ce serait qu'on s'obstinât à ne les juger que sur leurs fautes, et à méconnaître ce qu'il y a eu de bon, de beau, dans le système dont ils étaient les maladroits apôtres.

Que voulaient-ils, après tout? Que voulons-nous tous aujourd'hui? Tous, dis-je, car, lorsqu'une idée est celle d'un siècle, — un peu plus tôt, un peu plus tard, tout le monde y vient; on continue quelque temps à se querel-

ler sur les mots, mais on est d'accord sur les choses.

Ce que nous voulons, c'est que le style ne soit rien indépendamment de la pensée; que nul ne puisse prétendre à se faire un nom par son style seul, à *vivre par son style*, comme on disait jadis.

Non que le style ne conserve et ne doive éternellement conserver une immense importance; aujourd'hui comme hier, comme au dix-huitième siècle, comme au dix-septième, comme à Rome et en Grèce, le style est le plus sûr garant de la réputation et de la durée d'un livre. Mais on veut, aujourd'hui, que le livre ait une autre espèce de valeur; on ne consent à admirer la forme qu'à la condition de pouvoir aussi admirer le fond.

De là, nous le répétons, la déchéance actuelle de tous les écrivains qui ont *vécu* par leur style.

Le dix-huitième siècle a donc rendu à Massillon un assez mauvais service en le mettant à la tête des écrivains de cette classe; mais Massillon avait brigué ce dangereux honneur. En consacrant les vingt dernières années de sa vie à polir et à repolir, sous l'influence énervante d'un siècle usé, les discours qui lui avaient valu tant de triomphes, il eut la malheureuse habileté de les changer en pièces littéraires. L'évêque de Clermont se laissa prendre aux louanges intéressées de l'Encyclopédie naissante. Il crut n'être que sage en dissimulant sous les fleurs la sève religieuse qui seule fait vivre un sermon de la vie qui lui est propre, et il ne vécut pas assez pour voir quel tort il avait fait à l'éloquence de la chaire, à lui-même, au christianisme.

Le principal auteur de la réputation de Massillon, de celle, du moins, que le dix-huitième siècle lui a faite et

avec laquelle son nom nous est arrivé, — c'est Voltaire. Il y a encore des gens qui croient louer Massillon en rappelant que Voltaire se vantait d'avoir constamment sur sa table un Massillon à côté d'un Racine. Or, quand Voltaire loue, quand, surtout, il paraît y prendre plaisir, vous pouvez être sûr de n'avoir pas à fouiller bien avant pour trouver un motif à ses éloges. Ici, rien de plus clair. D'abord, il avait à se faire pardonner son peu de justice envers Bossuet. Lui qui n'adorait Racine que pour acheter le droit de bafouer Corneille, c'était, ici, une manière comme une autre de faire croire au bon public qu'il savait admirer le beau où qu'il le trouvât, fût-ce même dans un sermon. Puis, Massillon avait fait preuve d'un esprit assez indépendant; et bien qu'il eût prudemment attendu, pour cela, que le vieux roi dormît à Saint-Denis [1], c'était assez pour le mettre en bonne odeur auprès de Voltaire et de ses disciples, ravis qu'ils étaient de lui ouvrir les rangs de leur armée. On s'emparait de lui, pour quelques pages du *Petit Carême*, comme on s'était emparé de Fénelon pour *Télémaque;* on en faisait un *philosophe*, dans le sens nouveau de ce mot. De là l'enthousiasme de Voltaire; de là ce *Petit Carême* constamment ouvert sur sa table, à ce qu'il disait, du moins, car on ne peut supposer qu'il n'ait pas vu combien ce livre est loin de la perfection littéraire dont on affectait d'y trou-

[1] Quelques passages de ses sermons sembleraient prouver le contraire, entre autres la seconde partie d'un discours sur les afflictions (2me dimanche de l'Avent), *prêché devant le roi*, dit l'intitulé. Mais comme les malheurs auxquels il fait allusion dans ce morceau sont postérieurs à l'année 1701, époque de ses dernières prédications à la cour sous Louis XIV, il est évident que ces prétendues hardiesses ont été ajoutées après coup.

ver le type. Nous avons vu des gens profondément stupéfaits de ce qu'il y a d'incorrections, d'images fausses, d'inexactitudes de tout genre, dans ce style tant vanté sur la foi de Voltaire et de l'Encyclopédie.

Massillon, quoiqu'il ait vécu jusqu'en 1742, ne s'était assurément pas plus prêté que Fénelon, mort en 1714, au rôle singulier qu'on devait lui faire jouer dans la grande lutte antichrétienne; mais nous ne saurions aller jusqu'à le considérer comme entièrement innocent du mal qui s'est fait sous son nom. Tout ce qu'on a le plus reproché aux prédicateurs français du dix-huitième siècle, leur timide condescendance aux allures de l'époque, leur morale tout humaine, leur empressement à éviter les idées, les images, les mots même par trop chrétiens, — tout cela est en germe, plus qu'en germe, dans maint endroit du *Petit Carême;* ce ne fut pas seulement aux incrédules proprement dits, mais à tous les enfants du siècle, que Massillon, le voulant ou non, fit sa cour. De là le succès bruyant qui précéda celui dont nous avons parlé. Tout le monde adopte ces discours. On les fait apprendre par cœur au jeune roi devant qui ils ont été prêchés ; le magistrat les a sur son bureau, la femme à la mode sur sa toilette. On est surpris de lire des sermons avec tant de charme. « Et moi aussi je suis pieux! » semble-t-on dire; et les gens du monde élèvent aux nues celui qui, d'un seul coup, les a si bien réconciliés avec eux-mêmes.

Que pouvaient faire, après cela, les jeunes prédicateurs, si ce n'est d'entrer dans une voie qui semblait désormais la seule à suivre? A l'attrait, toujours si flatteur, des triomphes oratoires, se joignait celui d'une

certaine influence philosophique et politique à exercer sur ce siècle en fermentation. Dès la mort de Massillon, et même avant, le prédicateur n'est plus l'avocat de Dieu contre tous, mais celui des petits contre les grands. Il ne dit plus *les pauvres*, mais *les opprimés ;* ce qu'il réclame pour eux, ce ne sont plus des secours, mais des droits. Non-seulement ce langage est à la mode, mais on se persuade que c'est essentiellement celui de la chaire, celui du christianisme. On trace à qui mieux mieux, sur ce patron, l'idéal du prédicateur chrétien. Tout le monde s'en mêle. On ne croit pas beaucoup en Dieu ; mais ce n'est pas une raison pour qu'on se croie moins apte à dire ce qu'est et ce que doit être l'éloquence de la chaire. « L'orateur sacré, dit Marmontel, livre la guerre à la cupidité *qui boit le sang des peuples*, au luxe *qui s'abreuve de leurs sueurs*, à la dureté des riches, que la vue des malheureux n'amollit *jamais*, à cet esprit de tyrannie qui n'estime dans la fortune que le moyen d'*acheter des esclaves...* [1], etc., etc. » Et voilà comment on s'acheminait à travestir l'égalité chrétienne en égalité sociale. D'humilité, de repentance, de régénération, de christianisme, enfin, car il n'est véritablement que là, — pas un mot. Vers 1780, Jésus-Christ ne s'appelait plus que le *législateur des chrétiens ;* en 1793, il s'appelait l'*ami du genre humain*, comme Marat. — C'était logique.

[1] Voici la fin de la tirade : « C'est au prédicateur à prendre l'homme ainsi dénaturé, comme Hercule embrassait Antée, à faire perdre terre à ce colosse, à le tenir suspendu sur l'abîme du tombeau et de l'avenir, et à l'étouffer de remords. » — Si nous pouvions oublier ce qui précède et l'application totalement fausse que l'auteur a faite d'avance de cette dernière idée, nous trouverions l'image belle et digne de Bossuet.

Il est à remarquer qu'un des hommes qui ont le mieux signalé, après coup, la fausseté et les dangers de cette tendance, est un de ceux qui avaient le plus contribué, dans la seconde moitié du siècle, à dénaturer la prédication. Prêtre sans foi, abbé sans mœurs, Maury avait été un des plus brillants représentants de ce christianisme bel esprit, qui pérorait le matin dans une église et le soir chez Helvétius, chez d'Alembert ou d'Holbach. Lui aussi, il ne vit longtemps dans l'éloquence de la chaire qu'un des béliers destinés à battre en brèche l'inégalité, les abus [1]; comme Marmontel, il était prêt à décerner la palme à qui crierait le plus fort contre la cupidité *qui boit le sang des peuples*, contre le luxe *qui s'abreuve de leurs sueurs*. Voyez l'exorde dit *du père Bridaine*, ce fameux morceau que Maury nous donne pour un chef-d'œuvre, et que tant de gens ont encore la bonhomie de recevoir comme tel. Un chef-d'œuvre! Dans un traité de rhétorique, oui, qu'on le cite comme un modèle; mais que ce ne soit pas sans prévenir les jeunes gens que, si cette page est belle, c'est comme amplification de rhéteur. Il y a là des choses qui peuvent être de Bridaine; mais il y en a beaucoup qui ne peuvent être que de Maury [2]. « Quel ton! s'écrie pourtant ce dernier; quelle

[1] Corrigé et refondu après la Révolution, son *Essai sur l'Éloquence de la chaire* a fini par devenir un assez bon livre; mais, dans les premières éditions, on aurait pu l'intituler : Essai sur l'art de prêcher sans avoir beaucoup de foi, et sans en donner à personne.

[2] « Jusqu'à présent, j'ai publié les justices du Très-Haut dans des *temples* couverts de chaume; j'ai prêché la pénitence à des *infortunés* qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux *bons* habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma reli-

simplicité ! Voilà, ce me semble, le vrai modèle de l'éloquence apostolique. »—Il veut dire encyclopédique [1].

Félicitons maintenant Bourdaloue de n'avoir jamais reçu d'éloges susceptibles d'une si fâcheuse interprétation. Abstraction faite des morceaux où il est question du roi,—morceaux, d'ailleurs, qui ne font jamais partie intégrante du sermon, et semblent n'y être ajoutés que pour obéir à l'usage,—nous sommes forcés de convenir que jamais prédicateur n'a mieux saisi le principe de l'égalité chrétienne, ne s'est mieux mis et ne s'est plus constamment tenu à sa véritable place. Il ne dira pas, comme Bridaine, ou plutôt comme Maury : « *Quoique* puissants et riches, vous êtes des pécheurs. » Non ; il croirait déjà leur accorder trop en supposant qu'ils aient pu s'imaginer le contraire. « La preuve que vous êtes des pécheurs, semble-t-il dire, c'est que me voici, moi,

gion. Qu'ai-je fait ? *Malheureux ! j'ai contristé les pauvres ;* j'ai porté l'*épouvante* dans ces âmes *simples et fidèles* que j'aurais dû *plaindre* et consoler... C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des *oppresseurs de l'humanité souffrante*, c'est ici *seulement* qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force *de son tonnerre*... La nécessité du salut... le jugement dernier, l'éternité... voilà les sujets... *que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.* »—Cette dernière ligne suffirait pour faire douter de l'authenticité du tout. Notez encore que l'idée première du morceau, celle qui en fait, oratoirement, le principal mérite, est fausse. Avant de prêcher à Paris, Bridaine avait paru dans les chaires de Lyon, de Marseille, de Bordeaux et de plusieurs autres villes, dont les églises ne sont pas, que nous sachions, couvertes de chaume. (Voir la Vie de Bridaine, par l'abbé Caron.)

[1] On trouvera sur ce sujet quelques détails curieux dans le *Supplément* de la *Rhétorique Ecclésiastique* du Père Louis de Grenade.

qui vous prêche la repentance. » Et il s'en tient à cette preuve; et il vous force de n'en pas demander d'autres. Jamais, non-seulement dans la chaire, mais en politique, en littérature, en quoi que ce soit, jamais homme ne s'est plus franchement prévalu d'une conviction et d'une mission. Or, la meilleure manière de s'en prévaloir, c'est de n'en jamais parler et d'aller droit son chemin. On dit que les principaux grands d'Espagne ne prennent jamais ce titre dans les actes publics; ils ne veulent pas avoir l'air de penser que personne ignore ce qu'ils sont. Voilà ce que fait, non par orgueil, mais dans le sentiment profond de ses droits et de son devoir, le prédicateur qui a véritablement foi en sa mission, en l'Évangile. Vous ne le verrez pas étaler ses lettres de créance; mais il ne pourra ouvrir la bouche que vous ne sentiez qu'il les a, et en bonne forme, non pas dans sa poche et en parchemin, mais au plus profond de ses entrailles. Chez Bossuet, chez Bourdaloue surtout, au milieu de ce continuel et majestueux exercice des droits de la chaire, à peine trouverez-vous çà et là quelques mots où l'orateur ait songé à les rappeler; cent ans plus tard, alors que la France n'y croit plus et que les prédicateurs n'y croient guère, ce ne sont plus de simples mots, mais d'étourdissantes tirades : on dirait qu'ils veulent dissimuler, sous ce bruit, les craquements de la chaire qui s'écroule. Demandez à l'abbé Poulle, par exemple, ce que c'est qu'un prédicateur; il vous répondra que c'est « un ministre du Dieu vivant, porté dans les airs comme sur une nuée, d'où partent les éclairs et le tonnerre; » et après six pages de ce goût, la seule chose qu'il ait réussi à prouver, c'est qu'il n'entend rien à la véritable dignité

ni aux véritables droits du ministère évangélique [1].

« Bourdaloue, dit Voltaire, est le premier qui ait fait entendre dans la chaire une raison toujours éloquente. » Il serait plus exact, comme on l'a fait observer [2], de dire *une éloquence toujours raisonnable;* d'autant plus que cette nouvelle manière de présenter l'idée diminuerait l'inexactitude de ce mot *le premier*, contre lequel nous avons déjà réclamé. Toujours éloquent, en effet, Bossuet n'est pas toujours rigoureusement raisonnable, tandis que Bourdaloue, s'il n'est pas toujours éloquent, ne cesse jamais, du moins, d'être en règle avec toutes les exigences du bon sens et de la logique.

Mais, ce petit procès vidé, il en reste un plus grave. Nous voulons parler de ce qui tient à Bourdaloue considéré comme écrivain, et, en particulier, à son style.

Amis et ennemis ont été longtemps unanimes à lui refuser presque tout mérite sous ce rapport. Amis et ennemis étaient dans une grave erreur; mais cette erreur était devenue une espèce d'axiome, et il y a peu d'années que quelques esprits indépendants ont osé en revenir.

Bourdaloue n'est ni élégant comme Massillon, ni majestueux comme Bossuet, ni grave comme le Pascal des *Pensées*, ni spirituel comme le Pascal des *Provinciales*,

[1] Le discours dont cette phrase est tirée (Sermon *Sur la Parole de Dieu*) est extrêmement curieux d'un bout à l'autre. A côté des plus magnifiques tableaux, voici venir les plus singuliers aveux sur l'impuissance, les défauts, les ruses de la prédication du temps. C'est Hercule qui lève sa massue, et vous avertit qu'elle est de carton. Un commentaire sur ce sermon pourrait être toute une histoire de la prédication au dix-huitième siècle.

[1] Dans le *Semeur*, articles de M. Vinet sur Bourdaloue.

ni concis comme La Rochefoucauld, ni sec comme Descartes, ni onctueux comme Fénelon. Qu'est-il donc?—Il est lui, et le cachet de son *individualité*, comme on dit de nos jours, est profondément empreint sur toutes les pages, disons mieux, sur toutes les lignes de ses discours.

Or, ce n'est pas peu de chose que d'être *soi* dans son style. Nous disons *la langue* de Bossuet, *la langue* de Pascal; nous pourrions dire, avec tout autant de raison, *la langue* de Bourdaloue.

Cette langue, c'est celle de la fin du dix-septième siècle, un peu moins régulière, de temps en temps, qu'elle ne l'était généralement vers 1680, mais réduite, pour ainsi dire, à sa plus simple et dernière expression. Bourdaloue, dirait-on, n'a recours aux mots que parce qu'il est impossible de s'en passer; il n'a pas l'air de comprendre qu'on puisse avoir l'idée d'en employer plus qu'il n'en faut. Le langage n'est, à ses yeux, que le vêtement de la pensée, mais un vêtement de nécessité, non de luxe, et où la moindre ampleur serait de trop. Vous lirez des pages entières, des séries de pages, où l'on ne trouverait pas un seul mot qui pût être ôté.

Tout n'est pas éloge, sans doute, dans ce que nous venons de dire. Entre un manteau trop ample et un vêtement collé sur le corps, il y a un milieu; Bourdaloue eût parfois mieux fait d'épargner un peu moins l'étoffe. Malgré cela, lui en ferons-nous un reproche? Non, et pour deux raisons.

La première, c'est qu'il n'y met évidemment aucune prétention. Ses phrases ont beau être serrées; on sent qu'il n'a pas cherché à les serrer. Être concis, c'est sa

nature, et le lecteur n'a aucune peine à s'y faire.

La seconde raison, c'est que les idées de Bourdaloue se prêtent merveilleusement à ce genre de style. Essayez d'en revêtir celles de Bossuet : ce sera comme si un peintre voulait donner à des montagnes une régularité géométrique. Essayez d'y réduire une page de Massillon : vous le pouvez, mais tout ira dans deux phrases, peut-être dans une. Les idées de Bourdaloue sont enchâssées dans son style comme des pierres dans un mur : chacune y est, à la fois, à l'étroit et au large ; à l'étroit parce qu'elle ne peut remuer, au large parce qu'elle a pourtant tout l'espace qu'il lui faut. Et c'est à la réunion de ces deux faits, en apparence contradictoires, qu'est dû le genre particulier d'originalité que nous remarquons dans son style.

Il la doit donc aussi, cette originalité, à l'absence même des ornements dans lesquels tant d'autres cherchent la leur. On trouverait difficilement un écrivain qui ait été plus sobre de figures, d'images. Sauf celles qui étaient déjà d'un usage habituel et comme fixées dans la langue, il y a tel de ses sermons où vous n'en verrez absolument point. S'en trouve-t-il une sous sa plume, il l'indique à peine. Va-t-il, par hasard, jusqu'à la développer, c'est en quatre mots ; il reste toujours en deçà du point où il pourrait aller sans risquer encore le moins du monde de se faire accuser d'amplification.

Avare de mots et d'images, ce n'est donc qu'avec des pensées qu'il bâtit ; aussi en fait-il une consommation prodigieuse. Ses exordes, par exemple, vous semblent, au premier abord, l'ouvrage d'un homme qui n'entend rien à l'art de ménager ses forces ; il y a tellement de

choses, que ce doit nécessairement être, pensez-vous, aux dépens du corps du sermon. Poursuivez... et voyez si cette effrayante dépense lui a laissé le moindre vide ou le moindre embarras. — Encore une expérience. Après avoir lu le plan d'un de ses sermons, prenez un des points qu'il annonce, et cherchez comment vous le développeriez. Ce développement bien arrêté dans votre esprit, lisez le sien, et vous lui verrez dévorer en une ou deux pages toute la provision d'idées que vous aviez faite pour huit ou dix.

S'il évite les figures, c'est évidemment parce qu'il s'en défie, parce qu'il craint de mêler des épis vides à cette abondante et admirable moisson d'épis pleins. Le vide! Il en a horreur, comme jadis la nature; et c'est ce qui nous explique encore pourquoi il s'adresse si rarement aux passions, pourquoi il se montre aussi avare de sentiments que de figures. Serait-ce qu'il les méprise? Non, mais il s'en défie; il a peur qu'il n'en reste rien. S'agit-il, par exemple, des souffrances de Jésus-Christ? « On vous a cent fois touchés et attendris, dira-t-il, par le récit douloureux de sa Passion, et je veux, moi, *vous instruire*. Les discours pathétiques et affectueux que l'on vous a faits ont souvent ému vos entrailles, mais d'une compassion stérile, ou, tout au plus, d'une componction passagère. *Mon dessein est de convaincre votre raison*, et de vous dire *quelque chose de plus solide*, qui désormais *serve de fond* à tous les sentiments de piété que ce mystère peut inspirer [1]. » — Et ce qu'il dit des scènes de la

[1] Exorde d'un de ses discours sur la Passion. (C'est le sermon de 1675, celui dont nous racontons l'histoire).

Passion, à plus forte raison le dira-t-il dans des sujets moins pathétiques. Aussi cette idée se trouve-t-elle dans presque tous ses exordes [1], et c'est un engagement auquel il ne lui est pas difficile d'être fidèle.

Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit là-dessus dans les premières pages de ce livre ; mais nous voilà maintenant mieux en mesure de répondre à une des questions du marquis de Fénelon.

« Comment expliquer ses succès ? » avait-il dit.

Avouons d'abord que c'est une singulière position que celle de la critique en face des réputations oratoires. Un homme s'est fait applaudir et admirer de tout ce qui avait des oreilles pour entendre ; il a marché de triomphe en triomphe, il a remué son siècle, — et nous voilà, nous, à le chicaner, à lui demander pourquoi il a fait ceci, pourquoi il n'a pas fait cela, à lui enseigner bravement nos petits secrets dont il n'a eu que faire, nos grands scrupules sur des défauts qui n'étaient, après tout, que des enfants de son génie ! Tu as gagné la bataille, ô Bourdaloue !... Et voici des gens qui veulent te dire comment il fallait la gagner.

Ce n'est cependant pas chose aussi absurde qu'on le croirait. On peut avoir mauvaise grâce à ne pas s'associer aux impressions d'une foule émue ; mais, une fois loin des séductions du moment, du lieu, de la voix, du geste, de tout ce qui frappe et remue, libre à nous de redevenir des critiques. Dès que vous avez le temps et

[1] Dans ses panégyriques même, les plus beaux traits de piété ou de vertu ne peuvent le déterminer à changer de ton. Son but, dit-il, « ce n'est pas de louer les saints, qui n'en ont aucun besoin, mais de leur donner des successeurs. »

la force de juger, vous en avez, par là même, le droit, et, quelque enthousiasme qu'un orateur ait excité, vous n'êtes point tenu de vous y associer si vous ne vous l'expliquez pas.

Eh bien, nous avouons avoir été assez longtemps sans nous expliquer la popularité de Bourdaloue; si des recherches philologiques n'avaient été pour nous l'occasion de lire d'un bout à l'autre toute la collection de ses discours, nous en serions probablement encore à chercher la clef de ses succès, ou, pour mieux dire, il y a longtemps que nous aurions renoncé à la chercher. Mais aussi, une fois cette clef trouvée, il n'y a plus d'hésitation possible; au lieu de chercher comment il se fait que Bourdaloue ait réussi, on en est plutôt à ne pas comprendre comment il eût pu ne pas réussir.

Bourdaloue a donc été populaire par l'excès même de ce qui nuit ordinairement le plus à la popularité des prédicateurs. La plupart de ceux qui, avec du talent, échouent, n'échouent que parce qu'ils raisonnent trop; lui, plus il raisonnait, plus on l'admirait.

C'est qu'il y a plusieurs espèces de popularité, et plusieurs chemins pour y arriver. Voyez, par exemple, ce qui a lieu pour les souverains. L'un est devenu populaire par son affabilité : la nation s'est habituée à voir en lui un père ; l'autre, par sa fierté : la nation s'est associée à son orgueil; celui-ci en économisant, celui-là en dépensant. Il en est de même des orateurs, ces rois de la tribune ou de la chaire. L'un réussit parce qu'il descend à la portée de tout le monde; l'autre, parce qu'on aime à le voir planer dans les plus hautes régions; celui-ci, parce qu'on peut l'écouter sans effort, sans peine; celui-

là, au contraire, parce qu'il ne vous laisse pas un moment de repos. Ce dernier, c'est Bourdaloue. Vous l'aimez parce qu'il vous presse, qu'il vous fatigue, qu'il vous dompte, qu'il ne vous permet pas de respirer; vous le suivez, enfin, comme suivaient Napoléon ces vieux soldats qui murmuraient toujours, et qui n'en marchaient que mieux.

Une fois dans cette voie, il ne pouvait pas y être à demi; et de même qu'un roi tantôt guerroyant, tantôt pacifique, ne peut guère être populaire ni comme pacifique, ni comme guerroyant,—il est douteux, de même, que Bourdaloue eût été ce qu'il est, s'il s'était cru obligé de changer quelquefois d'allure.

Et puisque nous avons nommé Napoléon, voilà, certes, un nom populaire, même dans les pays qu'il écrasa. Mais celui qu'il écrasa le plus, la France, pourquoi donc est-elle si fière de l'avoir eu pour maître? Parce que, tout en l'écrasant, il lui donnait la conscience de sa force. Plus il lui tirait de sang, plus, quand venait une nouvelle guerre, elle s'enorgueillissait d'en avoir encore. — *Mutatis mutandis*, voilà Bourdaloue. Plus il exige de nous, plus, sans nous expliquer ce sentiment, nous le remercions, en quelque sorte, d'avoir compté sur nous; s'il nous humilie, d'un côté, par la rigueur de ses raisonnements, il nous relève, de l'autre, il nous flatte, pour ainsi dire, en nous forçant de mesurer nous-mêmes tout ce que peut notre raison. L'attention qu'il réclame est comme un impôt qu'il lève sur elle. Vous aurez beau le trouver lourd, cet impôt; il est impossible que vous ne sachiez pas gré à l'orateur de vous avoir cru assez riche pour le payer.

Il est vrai qu'il s'arrête là. — « Satisfait de pousser à bout la raison humaine, dit Dussault, il semble craindre d'ébranler l'imagination et de toucher le cœur. » — Le craignait-il réellement? On serait tenté de croire qu'il y avait chez lui, à cet égard, sinon un système arrêté, du moins quelque chose de plus qu'une simple impulsion de son caractère. Peut-être croyait-il la dignité de la chaire intéressée à ce que le prédicateur ne sortît jamais de cette réserve que, chez tout autre, nous appellerions froideur, mais pour laquelle nous sentons qu'il faudrait trouver ici un mot qui ressemblât moins à un reproche. Ce mot, quel sera-t-il? Nous n'en trouvons point qui nous satisfasse, et nous aimons mieux laisser à chacun le soin d'exprimer comme il l'entendra ce que la lecture de Bourdaloue lui aura fait éprouver.

Un homme qui, sans jamais presser le pas, ne le ralentit non plus jamais, et qui, l'œil fixé sur le but, passe au milieu des fleurs sans les cueillir, sans les regarder même, sans paraître s'apercevoir du parfum qui s'en élève, — certes, cet homme-là n'est pas ardent à la manière de celui qui va, qui vient, qui court, qui vole, qui prend les fleurs à pleines mains et en inonde ceux qui le suivent. Il a pourtant son genre de chaleur, cet homme si froid en apparence. Il a sa vie à lui; si ce n'est pas celle du mouvement, c'est celle de la persévérance et de la force [1]. L'un vous entraîne à force d'aller vite : l'autre, en ne s'écartant jamais; l'un s'empare de

[1] « L'éloquence de Bourdaloue semble avoir l'impénétrable solidité et l'impulsion irrésistible d'une colonne guerrière qui s'avance à pas lents, mais dont l'ordre et le poids annoncent que tout va plier devant elle. » MARMONTEL.

vous en vous ôtant toute fatigue : l'autre, en vous forçant de partager la sienne.

Et voilà le secret de la force de Bourdaloue... — En sommes-nous plus avancés? Hélas! le secret d'un grand orateur ou d'un grand poëte, c'est comme les armes d'un vieux guerrier qu'on retrouverait au fond d'un tombeau. Voilà l'épée... Il ne manque plus qu'un bras pour la manier. Voilà le casque... Où est la tête assez forte pour le porter, assez large pour le remplir?

XXII

Le lendemain donc, vers dix heures, tous nos promeneurs de la veille étaient dans l'allée des Philosophes; plusieurs autres membres du *Concile* venaient aussi d'y arriver, notamment l'abbé de Vares [1] et l'abbé Fléchier. Ce n'était pas l'heure ordinaire des promenades; mais comme les offices du jour devaient retenir tout le monde à la chapelle une grande partie de l'après-midi, on avait prié Bossuet d'avancer la réunion. Il eût mieux aimé la renvoyer; après une nuit si agitée, avec la perspective des scènes qui allaient peut-être avoir lieu, ce n'eût pas été trop d'une matinée de repos. Mais on avait compté sur lui, et il n'eût guère pu refuser sans dire pourquoi.

Cependant l'heure était passée, et il n'arrivait pas; nous dirons plus loin la cause de ce retard. Le chef étant absent, on avait formé plusieurs groupes. Les uns reprenaient la conversation de la veille sur les prédicateurs et les sermons; les autres entamaient le sujet à l'ordre du

[1] Ami particulier de Bossuet.

jour. — C'était, si on a bien voulu ne pas l'oublier, le quatorzième chapitre d'Ésaïe.

Parmi ces derniers était l'abbé de Fénelon. Il ne paraissait pas avoir relu ni étudié de près le texte à commenter ; mais les grandes images du prophète avaient comme passé et repassé devant ses yeux, et toutes ses paroles en présentaient le reflet. On l'écoutait ; il s'écoutait... et ce n'était probablement pas lui qui trouvait le moins de plaisir à écouter.

L'abbé Fleury vint à passer avec deux ou trois de ses amis. Il prêta l'oreille un moment, et reprit sa promenade. A quelques pas de là :

— N'admirez-vous pas, dit-il, comme les idées et les images de l'Écriture prennent des teintes différentes selon les caractères, les goûts, les divers genres de talent? Qui dirait que notre ami Fénelon parle en ce moment des mêmes choses dont M. de Condom nous parlait hier [1]? C'est un des plus beaux priviléges de la Bible, et, selon moi, une des meilleures preuves de sa divinité, que de fournir ainsi aux esprits et aux cœurs les plus divers une pâture également saine et succulente [2]. Ce privilége ne lui est pas tellement propre, il est vrai, qu'un petit nombre d'hommes ne puissent le réclamer aussi pour les

[1] Cette différence est frappante, dans leurs ouvrages, quand ils ont à paraphraser ou seulement à traduire quelques morceaux de l'Écriture. Bossuet excelle à rendre la force et l'éclat des Prophètes ; Fénelon les affaiblit souvent un peu, mais il n'a pas son égal pour rendre les images plus douces de l'Evangile.

[2] « Une goutte d'eau, qui ne suffit pas à un homme, suffit à un oiseau. Les eaux sacrées ont cela de particulier, qu'elles se proportionnent et s'accommodent à un chacun. Un agneau y marche, et elles sont en même temps assez profondes pour qu'un éléphant y puisse nager. » SACY.

produits de leur génie. C'est ainsi qu'Homère, Virgile, Platon et quelques autres, semblent quelquefois changer de nature suivant celle des esprits qui viennent se réjouir ou s'éclairer à leur lumière; mais il n'est pas difficile d'apercevoir quelle différence existe encore entre leur influence et celle des auteurs sacrés. Ils règnent sur l'imagination, et la Bible règne sur l'âme; ils s'emparent de nous en nous flattant : la Bible, en nous domptant. Même dans ceux de ses livres où elle semblerait ne s'adresser qu'à l'imagination, vous vous sentez encore pris par quelque chose de plus fort, de plus intime. Je dirais volontiers que l'influence des poëtes profanes est comme un parfum qui agit agréablement sur les sens, tandis que celle de la Bible est un parfum qui pénètre par tous les pores, tellement que l'homme ainsi imprégné le transmet naturellement et nécessairement à tout ce qu'il touche.

— C'est pour cela, ajouta l'abbé de Cordemoi, qu'il est si important qu'un prédicateur possède sa Bible. Mais il y a deux manières de la posséder. Vous avez des gens qui en connaissent admirablement le texte : au premier mot d'un passage quelconque, ils vous diront sans hésiter le chapitre, le verset, la page; les yeux bandés, si vous leur présentez le livre ouvert à la page désignée, ils mettront encore le doigt sur le verset que vous demanderez. Certes, il y a là un profond respect, un profond amour pour la Bible; mais, si cette prodigieuse connaissance de la lettre ne prouve pas qu'on soit étranger à l'esprit, ce n'est pas non plus une preuve qu'on en soit réellement pénétré. J'ai entendu des sermons tout cousus de passages, qui ne répondaient cependant guère à

l'idée que je me fais d'un discours inspiré ou vivifié par l'Écriture. Pour moi, quoique je l'aie cent fois lue et relue, — et cela, j'ose le dire, avec attention, avec plaisir, avec bonheur, — eh bien, quand j'ai besoin d'un passage, il est rare que je sache d'entrée où le prendre. Je me rappelle en gros l'auteur, le livre, et je n'irais pas, je crois, attribuer à saint Paul un mot de saint Jean, ou à l'Apocalypse un mot des Psaumes; mais, hors de là, ma science est vite à bout. J'ai vu des laïques s'étonner de mon ignorance; quelques-uns m'ont paru près de s'en scandaliser. Est-ce ma faute? Plus un verset est beau, moins je songe à en regarder le chiffre. Serai-je, dans quelques années, plus habile? J'en doute; il me semble, au contraire, que, plus je prendrai de goût pour le fond, moins je m'inquiéterai de me rappeler où sont les mots.

— Que dit M. de Cordemoi? — demanda le marquis de Fénelon, prenant place au petit cercle qui venait de se former autour de l'abbé.

— Ce que je dis? Vous le diriez peut-être mieux que moi. Voyons; je sais que vous avez beaucoup réfléchi sur toutes ces choses. Comment pensez-vous qu'un prédicateur doive étudier l'Écriture?

— Mais, mon cher abbé, c'est tout un livre que vous me demandez là. Qui est-ce qui répondrait en quelques mots à une pareille question?

— *En quelques mots!* Je n'ai pas mis cette condition-là. Répondez comme vous voudrez.

— Eh! sans doute, ajoutèrent plusieurs des assistants; M. de Fénelon sait bien qu'il ne nous ennuiera pas.

— Vous le voulez? Eh bien donc... Mais non, non; il

serait par trop singulier de me voir ici prendre la place de M. de Condom... Tenez, adressez-vous à monsieur...

Celui qu'il désignait ainsi, nous le connaissons : c'était Claude. Mais, de toutes les personnes présentes, il n'y en avait que deux qui le connussent : M. de Fénelon, qui avait trouvé piquant de l'amener, et son neveu, à qui il avait fait signe de ne rien dire. Peu de moments avant, il y en avait une troisième... Mais, celle-là, elle ne le connaissait que trop, pour son honneur et la paix de sa conscience... Elle avait disparu. C'était Pellisson.

— Moi! dit Claude; y pensez-vous? Est-ce que ces messieurs consentiraient...

On ne disait ni oui ni non; on ouvrait de grands yeux. C'était bien certainement la première fois qu'un inconnu paraissait au *concile*.

— Ces messieurs?... dit le marquis; eh! ces messieurs consentent toujours à entendre de bonnes choses. Courage; nous écoutons.

— Qui est-ce donc?... demandait tout bas l'abbé Renaudot.

— Qui je suis? dit Claude en souriant, car il avait entendu la question; vous en seriez peut-être bien surpris, Monsieur. N'insistez pas... M'accordez-vous la parole?

— Ma question n'était point du tout pour vous la refuser... Parlez, Monsieur, je vous en prie.

— Eh bien donc, reprit le ministre, j'avouerai que j'ai aussi beaucoup réfléchi sur le sujet qui vous occupe; et la conclusion à laquelle je suis arrivé — elle vous surprendra probablement — la voici : le meilleur moyen d'étudier l'Écriture en vue de la prédication, c'est de

l'étudier comme si on ne devait jamais prêcher.....

Il se fit un mouvement.

— Je l'avais bien dit, continua-t-il, que ma conclusion vous étonnerait ; elle ne m'eût pas moins étonné moi-même, il y a vingt ans. Expliquons-nous. Je n'entends pas, vous le pensez bien, qu'il faille interdire au prédicateur l'étude littérale de la Bible, pas plus qu'à l'avocat celle des lois et ordonnances sur lesquelles il va être appelé à se fonder dans tous ses plaidoyers ; ce n'est même pas une faculté qu'on lui laisse : c'est un devoir que la raison, la conscience, la nécessité, tout, enfin, lui impose. Mais la Bible n'est pas seulement un recueil de faits à retenir, d'enseignements à comprendre et à transmettre : c'est un tout uni et lié ; c'est l'enveloppe multiple d'un seul fait : Dieu se manifestant à l'homme ; d'un seul résultat : l'esprit de Dieu s'emparant du cœur de l'homme pour le régénérer et le changer. Voilà dans quel sens je disais que le prédicateur ne doit pas étudier l'Écriture en vue de la prédication. Il faut se placer devant la Bible, non comme docteur, mais comme disciple ; non comme un homme qui va parler aux autres pour leur reprocher leurs fautes, mais comme un pécheur qui sent les siennes et qui veut les sentir de mieux en mieux ; non pas, enfin, comme un soldat qui vient chercher des armes, mais comme un criminel qui vient s'offrir aux coups régénérateurs de la grâce. Ces armes qu'il n'aura pas cherchées, il ne les trouvera que mieux, et, lorsqu'il en aura reçu lui-même quelques salutaires blessures, il ne s'en servira qu'avec plus de connaissance et de vigueur.

Ce que je dis là du fond, poursuivit Claude, on peut

le dire aussi de l'influence que la Bible doit exercer sur le prédicateur envisagé comme écrivain. Lire la Bible en vue de l'imiter comme on imiterait Horace ou Virgile, ce serait une déplorable marche, et j'avoue que je n'aurais pas grande opinion du christianisme d'un homme qui s'y prendrait ainsi ; il me faudrait probablement bientôt le ranger parmi ces gens qui *frisent et parfument les prophètes*, comme dit M. de Balzac [1]. Je veux que l'imitation vienne d'elle-même, qu'elle parte du cœur, non de l'esprit, qu'elle ne commence, par conséquent, que lorsqu'on sera assez familiarisé avec le style des Saints Livres pour en nourrir son style, mais sans intention, sans effort, presque sans s'en apercevoir. Au reste, il est assez facile de discerner si un prédicateur en est bien là, ou s'il n'imite les Saints Livres que parce qu'il s'y croit obligé et qu'il en attend tel ou tel effet. Pour moi, je ne m'y trompe jamais. Non que je ne fusse embarrassé, dans certains cas, pour dire précisément sur quoi mon opinion se fonde, car c'est moins opinion qu'instinct ; mais, entre deux discours d'un style également biblique au premier abord, je ne puis pas ne pas sentir quel est celui où l'imitation est venue du cœur, quel est celui où elle est venue d'un calcul. Dans l'un, elle est constante, et, là même où elle n'est momentanément pas sensible dans les expressions ou les images, elle l'est encore dans la marche des idées, dans le ton, dans tout l'être de l'orateur. Dans l'autre discours, il y a, en quelque sorte, deux styles. Voilà bien le langage de Dieu, mais il n'est pas fondu avec le langage de l'homme ; il

[1] Dans son *Socrate chrétien*, VIIe discours.

n'y est que mêlé, souvent assez grossièrement[1], et j'ajouterai même, car le contraste est complet, que, jusque dans les endroits où l'imitation semble avoir été naturelle, il y a toujours encore dans le ton, dans l'ensemble, ce je ne sais quoi qui trahit l'homme peu pénétré. La contrefaçon est habile, le contrefacteur est peut-être de bonne foi, — mais c'est toujours une contrefaçon.

Depuis quelques moments, tout le concile était autour de Claude, et la surprise commençait à faire place à l'intérêt. M. de Fénelon paraissait heureux de l'attention accordée à son protégé.

— Avant de quitter ce sujet, lui dit-il, j'espère que vous nous direz quelque chose du choix des textes.

— J'allais y venir, reprit le ministre, car cette question touche de près, et même de beaucoup plus près que quelques prédicateurs ne le pensent, à celle du rôle de la Bible dans l'éloquence chrétienne. Il y a des sermons où l'orateur semble n'avoir pris un texte que parce qu'il est d'usage d'en prendre un. A peine l'a-t-il indiqué, qu'il l'abandonne ; il n'en fait pas le sujet, mais simplement l'occasion de son discours : *Textus, prætextus, Texte, prétexte*, comme on dit dans les écoles. Cet abus a de grands inconvénients. D'abord, il fait jouer à la parole de Dieu un rôle secondaire et presque nul. Un chapitre de la Bible n'est point un bloc de marbre à tailler :

[1] « Si l'on ne cite l'Ecriture qu'après coup, par bienséance ou pour l'ornement, alors ce n'est plus la parole de Dieu ; c'est la parole et l'invention de l'homme. » FÉNELON.

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Le plan est tout tracé; la statue est toute faite. Il ne s'agit que de la rendre visible à tous les yeux, à tous les cœurs. Cet abus, en outre, ouvre l'accès de la chaire chrétienne à des sujets qui ne sont pas faits pour elle, et que n'amènerait certainement aucun passage des Saints Livres, pour peu qu'on en respectât le sens. Il y a aussi l'excès contraire, quand le prédicateur s'imagine faire merveille en ramenant adroitement le texte, ou quelque portion du texte, à la fin de chaque partie, de chaque période un peu longue et un peu vive. C'est quelquefois très-beau; quelquefois aussi très-mesquin, très-puéril. D'autres se figurent ne pouvoir mieux donner une haute idée de la Bible qu'en faisant jaillir d'un verset, d'un demi-verset, d'un mot, une foule de choses que le vulgaire n'y voyait pas, que le prédicateur lui-même n'y avait sûrement pas vues jusqu'au moment où il a pris la plume. C'est ainsi que, d'une phrase toute simple, sortent quelquefois des plans d'une étrange complication, d'une régularité qui serait admirable si elle n'était absurde. Ce n'est pas seulement à chaque portion de phrase qu'on veut donner un sens, une portée; ce n'est même pas seulement à chaque mot : la place qu'il occupe, l'importance qu'il a par rapport à ceux qui le précèdent ou le suivent, une nuance, une particule, un rien, tout est matière à divisions pour l'orateur qui en a la manie. Heureux, encore, quand les nuances sur lesquelles il bâtit son échafaudage existent au moins dans la langue originale, et ne résident pas uniquement dans la traduction dont il s'est

servi [1] ! Il peut sans doute se faire qu'un mot, de nulle valeur en soi, acquière dans tel ou tel cas une grande importance théologique; mais il n'est ni habile au point de vue oratoire, ni surtout convenable, au point de vue chrétien, de porter en chaire des idées, même justes et bonnes, qu'on ne peut montrer appuyées que sur de si minces fondements. Tout cela, c'est de l'esprit [2], et tout ce qui n'est que de l'esprit, c'est, dans la chaire, comme une miniature placée trop haut. Ceux mêmes qui s'y connaîtraient le mieux de près ne peuvent vous en tenir compte à cette distance.

A plus forte raison blâmerons-nous ceux qui abusent de leur texte jusqu'à en faire sortir, non-seulement tout ce qui peut, à la rigueur, y être, mais ce qui n'y est évidemment pas. Il faut toujours qu'à l'ouïe du texte un auditeur intelligent puisse dire à peu près de quoi vous allez l'entretenir. Le tromper, lui parler de choses dont il n'a pu se douter que vous alliez parler, c'est lui jouer un tour peu digne de vous, peu digne, surtout, de la chaire [3]. Quant aux allégorisations, je n'en parle

[1] Érasme, dans son *Eloge de la folie*, feint d'admirer beaucoup un docteur qui, décomposant le verbe latin *evitare* en *è*, hors de, et *vita*, vie, en concluait que ce mot, dans l'endroit où saint Paul l'emploie en parlant des hérétiques, ne doit pas signifier *évite-les*, mais *tue-les*. — C'est probablement une fable; mais la satire est bonne.

[2] « Ce qui part de l'esprit meurt dans l'esprit, et n'arrive pas jusqu'à l'âme. » FÉNELON.

[3] L'usage de prendre leur texte dans l'Évangile du jour conduit souvent les prédicateurs catholiques aux plus singuliers tours de force. En entendant débuter par ces mots : « Ils virent Moïse et Élie s'entretenant avec lui, » nous serions-nous doutés que le sermon allait rouler *sur le respect que les grands doivent à la reli-*

pas. Les plus justes ont toujours le grand inconvénient d'ouvrir la porte à mille écarts, et les meilleures ne feront jamais autant de bien que les mauvaises font de mal [1].

Je dirais donc volontiers du sermon, par rapport au texte, ce que Cicéron disait de l'exorde par rapport au

gion? « Moïse et Élie, dit l'orateur, sont les deux plus grands personnages de l'ancienne loi. Or, en descendant auprès du Sauveur, ils lui rendent hommage; donc les grands doivent respecter la religion. » Et l'auteur de ce beau raisonnement, c'est Massillon. A propos du Samaritain versant du vin et de l'huile sur les plaies du pauvre Juif, Réguis a trouvé moyen de prêcher *sur la correction fraternelle.* — D'autres fois, le texte n'est qu'un fragment de récit. Le même Réguis, par exemple, a fait un sermon sur la mort en prenant pour texte ces mots : « Un mort était porté en terre. » — Les mêmes bizarreries se retrouvent, pour la même cause, chez quelques prédicateurs luthériens. (Voir les lettres de Reinhardt sur la prédication.)

[1] Comme exemple d'allégorisation heureuse, on pourrait citer le sermon de Massillon sur l'impureté, dont le texte est la parabole de l'enfant prodigue. La maison paternelle figure cette pureté primitive que l'impudique va abandonner; sa légitime qu'il emporte, c'est sa santé qu'il va perdre; les pourceaux qu'il garde, c'est l'image de son abrutissement, etc., etc. — Mais Claude avait raison d'ajouter que c'est une voie pleine d'écueils; on en citerait mille exemples. Massillon lui-même est loin d'être toujours aussi heureux. Dans un sermon sur la confession, il prend pour texte ces paroles de saint Jean : « Il y avait là une foule d'aveugles, de boiteux, de gens à membres secs, » et il prétend que les aveugles figurent ceux qui ne savent pas voir leurs fautes, les boiteux, ceux qui ne les confessent pas sincèrement, les gens à membres secs, ceux qui ne s'en affligent pas. — Mais voici qui est plus curieux. Un de ces missionnaires que Louis XIV envoyait à la suite des dragons dans les provinces du Midi, prit un jour pour texte la parabole des talents. Les talents, selon lui, figuraient les compagnies de dragons mises par le roi à la disposition des évêques. Il s'agissait, par conséquent, de les faire valoir, et malheur aux évêques, aux gouverneurs, s'ils les laissaient enfouis... dans leurs casernes, sans les faire travailler à la gloire de Dieu et à la ruine de l'hérésie!

sujet en général : « *Effloruisse penitùs videatur ;* qu'il en sorte comme la tige d'une fleur sort du centre et *du plus profond* de la plante. » On peut remarquer, en effet, que les fleurs à tige, celles qui partent des racines, sont les plus vigoureuses que la nature produise. Un sermon comme ceux dont je parlais, c'est un arbre couvert de petites fleurs; un sermon comme je les veux, c'est une de ces belles et fortes plantes d'Afrique, qui n'ont qu'une fleur ou qu'une grappe de fleurs, mais dont la majestueuse unité vous saisit, vous domine.

Et me voilà ramené, poursuivit Claude, à l'idée dont j'étais parti. Si l'étude extérieure des Saints Livres n'est constamment accompagnée de méditations sérieuses sur l'ensemble et l'esprit des enseignements qu'ils nous donnent, vous aurez des savants peut-être, mais, des orateurs, vous n'en aurez pas. Habiles à expliquer, sur les bancs d'une école, les plus petites comme les plus grandes difficultés de l'Écriture, ils resteront étrangers à l'art de remuer et d'émouvoir, sur les bancs d'une église, cette foule qui ne conserve et même n'accepte l'instruction que sous la forme d'impressions.

Je ne voudrais cependant pas envelopper dans le même blâme tous les prédicateurs auxquels pourrait s'appliquer cette remarque. Il en est parmi eux qui sentent très-bien ce qui leur manque, et qui sont les premiers à en gémir. Ils ont beau lire et méditer la Bible; ils la goûtent, ils l'aiment... et ils ne savent pas la faire aimer. A la lecture d'un beau passage, leur imagination s'échauffe; il leur semble impossible de n'être pas éloquents, et, dès qu'ils se mettent à écrire, ils sont froids. Peut-être s'y sont-ils mal pris; peut-être aussi, et c'est

probable, manquaient-ils de quelqu'une des qualités nécessaires pour que l'étude des Saints Livres, même consciencieuse et profonde, nous mette en état de les faire goûter aux autres. Hélas ! que pouvons-nous, sinon travailler et prier? Nous labourons, nous plantons ; Dieu seul donne l'accroissement. L'un arrivera du premier coup au centre du sanctuaire ; l'autre en cherchera longtemps la porte, et, la porte trouvée, pourra à peine en dépasser le seuil. Soumettons-nous ; et s'il en est quelques-uns à qui d'heureuses facultés d'esprit et de cœur permettent mieux qu'à d'autres de transporter dans leurs écrits les couleurs et la vie des Saints Livres, ils ne doivent pas plus s'en enorgueillir que ne le devrait l'artiste à qui Dieu donne de sentir et de reproduire mieux qu'un autre les grandes scènes de la nature. « Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu? » disait saint Paul. Un célèbre écrivain du douzième siècle...

— Saint Bernard ? — dit M. de Fénelon.

— Oui, l'abbé de Clairvaux, — reprit Claude, qui ne voulait pas dire *Bernard* tout court, et qui ne voulait pas non plus dire *saint* Bernard. — Cet illustre docteur comparait Dieu à un écrivain ou à un peintre conduisant la main d'un petit enfant, et ne lui demandant, à cet enfant, qu'une chose : ne point remuer la main et se la laisser conduire. Voilà l'image du prédicateur évangélique.

— Cela me rappelle, dit le marquis, une belle idée de M. de Saint-Cyran. « Il faut se considérer, écrivait-il à son ami Le Maistre, comme l'instrument et la plume de Dieu, ne s'élevant point si on s'avance, ne se décourageant point si on ne réussit pas. »

Saint-Cyran n'était pas en très-bonne odeur dans le *Concile*. On trouva l'idée belle, mais on eût mieux aimé qu'elle fût d'un autre.

— Voilà donc, continua Claude, à quelles conditions un prédicateur pourra donner à ses discours une couleur, une allure véritablement bibliques. Quant aux qualités de détail dont l'étude et l'imitation de l'Écriture y imprimeront le cachet, voici ce que j'ai observé.

Le caractère qui m'a toujours le plus frappé dans le style de la Bible, sinon comme le plus saillant, du moins comme le plus constant, c'est la simplicité. Je ne parle pas de celle des récits : tout le monde convient qu'on ne trouverait nulle part plus de naïveté, plus de grâce; sous ce rapport, l'éloge s'applique à la Bible entière. Mais voyez, en particulier, les enseignements de Jésus-Christ. Toutes ces idées que tant d'habiles penseurs, quand par hasard ils en rencontraient une, ne savaient exprimer qu'en termes savants, en phrases plus ou moins ambitieuses, l'Évangile les énonce avec une aisance, un naturel, une candeur qu'on ne saurait trop admirer. Ainsi, les choses mêmes qu'il avait été donné à l'homme de trouver, de comprendre, ne sont devenues populaires que depuis Jésus-Christ. Les autres, celles que le génie de l'homme avait vainement cherchées, ne paraissent, dans l'Évangile, ni plus difficiles ni plus profondes; c'est même une des causes pour lesquelles on a quelquefois douté de la Révélation. La simplicité des formes cachait si bien la divinité du fond, qu'on se laissait facilement aller à se croire capable d'en dire et d'en concevoir tout autant.

Quoi qu'il en soit, ces grandes idées devant faire le

fond de tous ses discours, c'est dans la Bible que le prédicateur apprendra le mieux à les mettre à la portée de tout le monde. Je n'entends pas seulement par là qu'il s'exprimera de manière à être compris de tous ses auditeurs; je veux dire surtout qu'il sera simple avec ceux mêmes dont l'intelligence plus cultivée semblerait l'autoriser à ne pas l'être. Jésus-Christ ne l'était pas moins avec les docteurs qu'avec le peuple.

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans la simplicité des Écritures, c'est de voir comme elle s'allie aux plus sublimes mouvements, aux plus vastes images. Voilà encore, par conséquent, à quoi vous reconnaîtrez l'homme qui aura su s'en inspirer. Il sera grand sans intention, vigoureux sans effort; il remuera l'imagination sans fatiguer l'intelligence. L'auditeur sera étonné de se voir si haut, et d'avoir eu si peu de peine à monter.

Enfin, cette hauteur même, c'est à la Bible encore que vous devrez d'y arriver. Ici, n'exagérons pas. Ne prétendons pas que toute espèce de poésie soit dans la Bible, comme les mahométans veulent que tout soit dans l'Alcoran. Je ne dirai donc pas que l'imagination du prédicateur ne puisse sortir du cercle où s'est renfermée celle des écrivains sacrés; nouvelles idées, nouvelles mœurs, nouveaux sentiments auxquels il ne resterait étranger qu'en se fermant des sources d'influence, voilà qui l'appelle et l'appellera toujours à chercher de nouvelles formes, de nouveaux tons, de nouvelles images. Mais, plus nous sommes disposés à lui en accorder le droit, plus nous devons craindre qu'il n'en abuse [1]. Que

[1] Cette crainte se réalisait rarement du temps de Claude; nous

la poésie des Écritures soit donc toujours là pour régler l'essor de la sienne, pour sanctifier ses conceptions, pour imprimer sur les inspirations de l'homme le sceau d'une inspiration supérieure et divine. Nul n'est véritablement poëte en chaire s'il ne l'est par la Bible et pour la Bible. « David est notre Simonide, disait un Père, notre Pindare, notre Alcée, notre Horace même [1]. » Libre à vous d'employer des mouvements et des figures qui ne soient pas dans les auteurs sacrés ; mais il faut qu'on y aperçoive comme un reflet de ce qu'on a vu chez eux ; il faut toujours qu'on puisse dire : « Si ces images ne sont pas dans la Bible, elles pourraient y être. »

Or, pour cela, il ne faut pas que la Bible soit simplement une des sources où vous irez chercher la poésie ; il faut qu'elle soit et qu'elle reste la principale. Gardez-vous de la considérer comme une espèce de rivière venant mêler ses eaux à celles d'un fleuve. C'est elle qui est le fleuve ; tous les autres courants d'inspiration ne doivent être, aux yeux du prédicateur, que des ruisseaux qui viennent s'y purifier et s'y perdre. Les ruisseaux qui se jettent dans un fleuve contribuent, sans doute, à en augmenter la puissance ; mais le fleuve n'en garde pas moins son nom et sa gloire.

Quant à la valeur poétique de la Bible, même considérée humainement et comme un simple livre, s'il était

voudrions pouvoir dire qu'il en est de même aujourd'hui. Ce n'est malheureusement pas dans les romans seuls et dans les vers que notre siècle prend souvent la *religiosité* pour la religion, la *sentimentalité* pour le sentiment.

[1] « David Simonides noster, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque. » JÉRÔME, *Commentaire sur les Psaumes.*

quelque âme assez froide pour qu'on eût besoin de la lui prouver, je ne crois pas que cette âme arrivât jamais à la sentir. Mais où est-elle, cette âme? Je ne l'ai jamais rencontrée. J'ai vu beaucoup de gens faire peu de cas de la Bible parce qu'ils ne la connaissaient pas, mais je n'en ai pas vu qui là méprisassent après l'avoir lue, et je sais plus d'un incrédule qui, en la feuilletant pour l'attaquer ou pour en rire, s'est surpris la tête penchée, l'œil humide, sur ces pages qu'il avait voulu déchirer. Prenez donc, ministres de la Parole, prenez à pleines mains : c'est un trésor ouvert à tous ; c'est le seul livre avec lequel on ne risque jamais d'être accusé de plagiat. Prenez ! Ces idées qui ont déjà appartenu à tant de millions d'intelligences, elles seront à vous comme si vous étiez le premier à les y voir ; ces images mille et mille fois admirées, elles peuvent l'être encore sous votre plume et dans votre bouche ; elles le seront tant qu'il y aura au monde des restes d'un goût pur et noble. Et quand vous n'oseriez les reproduire de peur de les affaiblir, quand, simple pasteur de campagne, il ne vous serait pas permis de vous élever, dans vos discours, à la hauteur d'un Ésaïe, d'un saint Paul, — au moins rappellerez-vous encore, dans des proportions plus humbles, l'énergie et l'onction de leurs immortelles pages. Quelle magnificence, par exemple...

Mais voici qui vous le dira mieux que moi et mieux que personne, dit Claude, s'interrompant tout à coup. Venez, monsieur, reprenez votre place... Je ne vous savais pas là...

C'était Bossuet.

XXIII

Surpris d'abord que personne ne vînt à sa rencontre, il l'avait été bien davantage en trouvant sa place prise, et, cela, par Claude. Cependant, soit curiosité, soit politesse, il s'était approché sans bruit. On n'avait entendu qu'un léger frôlement de pas sur le sable uni de l'allée. Personne ne s'était retourné ; Claude, qui seul aurait pu le voir venir, avait en ce moment les yeux ailleurs. Il s'était donc arrêté en dehors du cercle, caché par ceux qui étaient devant lui.

Grande était l'attention. Elle n'avait plus besoin d'être excitée par le mystère qui enveloppait encore la personne de Claude ; connu ou inconnu, il n'avait pas beaucoup d'égaux dans l'art de captiver un auditoire, et l'esquisse que nous avons donnée de son discours eût sans doute paru bien pâle à ceux qui venaient de l'entendre. On ne songeait même plus à se demander qui il était pour parler de ces choses avec une telle assurance ; ses droits étaient écrits dans son assurance même,

dans sa physionomie, dans son noble et calme enthousiasme. Bossuet se laissait entraîner comme les autres; il ne se souvenait plus d'avoir été maître au même endroit où il se trouvait maintenant confondu parmi les disciples. Cette position tout humble dont il ne cherchait pas à sortir, il avait fallu, pour l'en tirer, que Claude s'aperçût de sa présence.

Flatté du compliment, il refusa de prendre la parole, et, au milieu de la stupéfaction générale :

— Non, non, dit-il; vous continuerez. J'ai trop de plaisir à vous entendre...

— Ils se connaissent donc! pensèrent les assistants; et les plus rapprochés de Bossuet ne se firent pas faute de lui demander tout bas le nom du mystérieux personnage. Il souriait et ne répondait pas.

— Vous le voulez, dit Claude; eh bien! je continuerai. Aussi bien serai-je plus à mon aise que M. Bossuet ne l'eût été, car il n'eût pas osé rappeler ses propres ouvrages, et c'est pourtant là que l'on trouve ce que la Bible a inspiré de plus beau, dans ce siècle, en fait de haute poésie.

On m'a dit, Messieurs, que vous aviez parlé hier et que vous comptiez parler encore du quatorzième chapitre d'Ésaïe. C'est le morceau que j'allais citer tout à l'heure. Puisque vous voulez bien m'accorder encore un peu de temps, permettez-moi de reprendre la chose d'un peu plus haut.

Les morceaux poétiques de l'Ancien Testament peuvent se ranger en quatre ou cinq classes, et exercer, par conséquent, une influence assez diverse sur l'imagination et sur le style de l'orateur sacré.

Il y en a, d'abord, de purement descriptifs. Le sujet en est ordinairement la grandeur de Dieu, manifestée dans ses œuvres. Job et les Psaumes abondent en morceaux de ce genre; il y en a aussi de fort beaux dans les Prophètes. Ceux-là, quelque propres qu'ils soient à agrandir les idées, à élever l'âme, il ne faut pas que le prédicateur se laisse trop aller à les reproduire. La déclamation et l'enflure se mettent trop aisément de la partie; on croit s'élever aux plus hautes régions de l'éloquence, et, souvent, ce n'est que de la rhétorique. Aussi ces amplifications produisent-elles généralement peu d'effet; c'est une musique bruyante dans laquelle il y a beaucoup pour les oreilles, peu pour l'âme. Dans une prière, en particulier, tous ces grands noms donnés à Dieu, tout cet étalage de sa gloire, ne vaut pas un simple « Seigneur! » un simple « Mon Dieu! » qui part du cœur, et qu'accompagne un regard pénétré.

C'est toujours un grand mal que de broder et d'amplifier la Bible. Laissez-lui sa mâle beauté; il n'y a que les peuples ignorants ou dégénérés qui aient l'idée de mettre de beaux habits à leurs dieux [1]. C'est aussi un respect peu judicieux, peu convenable, que celui qui se manifeste par un grand déploiement de formules admiratives. Ceux qui s'extasient le plus, en chaire, sur les beautés de la Bible, ne sont pas toujours ceux qui en ont le sentiment le plus vrai et le plus profond [2]; d'au-

[1] Et à leurs saints. Claude y pensait sans doute, mais il n'aurait pu le dire sans se trahir.

[2] « Xénophon, dans toute la Cyropédie, ne dit pas une seule fois que Cyrus était admirable, mais il le fait partout admirer. »
FÉNELON.

tant plus qu'on se laisse facilement emporter trop loin, et que, en donnant pour admirables des choses tout ordinaires, on se prive d'avance des moyens de faire apprécier celles qui le sont réellement.

Mais revenons, poursuivit Claude. Il est une seconde classe de morceaux dans la reproduction et l'imitation desquels il faudra aussi beaucoup de réserve ; je veux parler de ces éloquentes menaces, si fréquentes chez les prophètes, soit qu'ils les prononcent de leur chef, soit qu'ils les supposent sorties de la bouche même de Dieu. Les mouvements en sont vifs, énergiques ; les images s'y pressent : c'est bien là le langage du Dieu « fort et jaloux ; » mais, si je l'ose dire, ce n'est pas tout à fait celui du Dieu de l'Évangile, et, comme il n'est guère possible d'imiter sans exagérer, il se pourrait fort bien qu'en prenant le ton d'un prophète on perdît celui d'un apôtre. Il y a sans doute, sous l'Évangile, aussi bien que sous l'ancienne loi, des menaces à faire, des châtiments à annoncer, et malheur au prédicateur qui faiblirait dans cette partie de sa tâche ! Mais il ne doit pas oublier qu'il parle au nom d'un père, plus encore qu'au nom d'un maître. La tâche des prophètes était surtout de faire craindre Dieu ; celle de l'orateur évangélique est surtout de le faire aimer.

Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi, dans l'Ancien Testament, un certain nombre de pages où Dieu est déjà le Dieu de l'Évangile. Celles-là, que le prédicateur ne craigne pas d'y puiser. Mêlées aux enseignements plus positifs du Nouveau Testament, ces images patriarcales ne pourront que contribuer à les rendre plus émouvants, plus populaires ; sans altérer les leçons de la vé-

rité, vous y ajouterez, en quelque sorte, les charmes de la fiction.

Il est encore une classe de morceaux grâce auxquels s'opère sans effort cette heureuse et sainte fusion des deux moitiés de la Bible. Je veux parler de ces cris, de ces élans d'une âme travaillée, de ces chants d'angoisse ou de délivrance, qui, dans les prophéties et les psaumes, se succèdent, s'entrelacent, se confondent avec un si pathétique abandon. Là, nous nageons en plein christianisme. Jamais chrétien n'a pleuré sur ses fautes avec plus de vraie componction que David sur les siennes; jamais âme effrayée de se sentir sous l'empire du mal ne se jeta avec plus de ferveur au pied du trône de la grâce. Dans les endroits mêmes où il est plus particulièrement question de dangers ou de délivrances terrestres, là encore il y a dans les paroles de l'auteur quelque chose de si profondément spirituel et vrai, que le chrétien, non-seulement les applique sans peine à la situation de son âme, mais ne pourrait s'empêcher de les y appliquer. Le psaume vingt-deuxième, par exemple, vous ne le lirez pas sans y mêler des sentiments chrétiens; vous ne le paraphraserez pas sans lui donner une couleur chrétienne. Et c'est là, selon moi, le plus bel éloge de ces morceaux. Que le prédicateur en fasse donc le plus grand cas, puisqu'il lui sera si facile, soit de les employer comme tout à fait chrétiens, soit d'y trouver, pour les idées chrétiennes, une forme vive et originale.

J'arrive enfin à ceux dont l'idée-mère est celle du néant de l'homme. Ici, nous pouvons dire hardiment que la poésie ancienne n'avait rien, absolument rien de comparable. C'est un monde nouveau où vous n'entrez

qu'avec la Bible; les plus beaux génies d'autrefois en avaient à peine touché le seuil. Et pourtant, s'il est une pensée à laquelle tout homme puisse arriver, c'est bien celle de sa misère; s'il en est une où l'on s'enfonce vite à d'effrayantes profondeurs, certes, c'est celle-là... Eh bien, les livres des anciens sembleraient prouver le contraire. Rien de plus froid, rien de plus sec que ce qu'ils ont dit de la mort. Leur seul but, ce semble, quand ils en parlent, c'est d'imaginer un tour un peu neuf pour dire que nous mourons tous. Ces tours, on en citerait bien cinquante, tous ingénieux, tous aussi sans grandeur, sans vie, sans rien de ce je ne sais quoi qui vous saisit, qui vous terrasse, dès qu'un Esaïe, un David, un Salomon, un Jérémie, touche en passant à ce redoutable sujet[1]. La mort, chez les païens, philosophes comme poëtes, c'est toujours, plus ou moins, la barque à Caron; ceux mêmes qui prêchèrent le mieux l'immortalité, Platon, Cicéron, qu'ont-ils dit de grand sur la mort? Le seul livre qui leur eût appris à en parler avec une vraie grandeur, à présenter dans toute leur majesté les enseignements de la tombe, ils ne le connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout que de le connaître, ce livre. Depuis tant de siècles que la source est ouverte, combien peu ont véritablement su y puiser! Combien est petit encore le nombre des bons discours sur la mort, de ceux où tout, fond et formes, est également digne du sujet! Car enfin, disons-le, si vous ne visez qu'à faire couler des larmes, c'est la chose du monde la plus

[1] « Les orateurs profanes ont couru après l'éloquence; mais l'éloquence s'est attachée d'elle-même aux pas des écrivains sacrés. » AUGUSTIN, *Doctrine chrétienne.*

facile; dans quelque sermon que ce soit, avec une ou deux phrases sur la mort, vous êtes sûr d'avoir des gens qui pleurent[1]. Est-ce à dire que vous deviez éviter de faire pleurer? Non; mais persuadez-vous bien que ce n'est rien, et que ce triomphe, si c'en est un, est aussi fragile qu'aisé. « Rien ne sèche plus vite qu'une larme, » disait Cicéron. Dans les grandes afflictions, ce qui soulage le plus, c'est de pleurer[2]; de même, dans un temple, au lieu d'augmenter l'émotion, les larmes l'apaisent. Un bon, un vrai sermon sur la mort vous trouble, vous calme, vous abat, vous élève, vous épouvante, vous rassure... mais ne vous fait pas pleurer; et de même que, dans une famille en deuil, ceux qui ne pleurent pas sont souvent ceux qui sentent le mieux la perte qu'ils ont faite, de même, au pied de votre chaire, ce n'est pas toujours dans les yeux mouillés que vous lirez le plus d'effroi quand vous parlerez de la mort. Aussi peut-on dire tout spécialement de ce sujet ce qu'on a dit avec tant de raison de tous les sujets religieux, — qu'il n'en est point de plus facile à traiter médiocrement, point de plus difficile

[1] C'était encore plus vrai du temps de Claude que du nôtre. Nous n'essaierons pas d'expliquer pourquoi; mais il est sûr qu'on pleurait davantage il y a deux siècles, parmi les hommes surtout. Chez les anciens, on sait avec quelle facilité les émotions se traduisaient en larmes. Ces grands deuils publics, ces *pleurs*, ces *sanglots* de tout un peuple, qui ne sont plus aujourd'hui que des métaphores, ont été longtemps des faits. Chez l'individu, la faculté de pleurer s'en va d'ordinaire avec l'âge; en serait-il de même chez l'espèce?

[2] L'impassibilité de Louis XIV tenait probablement en partie au fait que nous signalons. A la mort de sa mère, de son frère, de son fils, nous le voyons pleurer abondamment une heure ou deux; puis, le voilà aussi calme et aussi roi que jamais.

à bien traiter. Même dans les oraisons funèbres, parmi ces royales obsèques où le néant parle si haut, combien peu d'orateurs savent être ses interprètes ! Pour moi, je n'en connais guère qu'un dont l'éloquence réponde à peu près pleinement à l'idéal que je me fais de l'orateur chrétien foudroyant les grandeurs humaines...

Bossuet baissa les yeux. Il y avait près de lui un autre personnage qui les baissa aussi, mais en se mordant les lèvres... C'était l'abbé Fléchier.

— ..... Je n'ai pas besoin de vous le nommer, poursuivit Claude ; et s'il n'était ici... Mais pourquoi me taire ? Qu'il m'entende ou non, je ne suis que juste. Il a trop de génie pour ne pas s'humilier sous la main du Dieu qui le lui donna ; il s'est acquis trop de gloire pour ne pas en faire large part au livre divin auquel il la doit. Un chrétien pourrait-il ne pas déposer avec joie, sur l'autel de la Parole de Dieu, les couronnes qu'elle lui a values parmi les hommes ?

Oui, monsieur, continua-t-il en s'adressant à Bossuet, c'est là ce qui me fait trouver le plus de plaisir et de bonheur dans la lecture de vos oraisons funèbres. Il m'est doux de vous admirer, parce que cette admiration même est un hommage rendu à Celui qui vous a fait ce que vous êtes, et qui a fourni à votre génie de si sublimes aliments.

Il est vrai que, indépendamment des richesses de la Bible, vous en avez trouvé d'immenses dans les sujets qui vous étaient offerts. Une reine détrônée, une princesse morte subitement à vingt-six ans, ce sont là de ces bonnes fortunes oratoires qui font époque, non-seulement dans la vie d'un prédicateur, mais dans l'histoire d'un

siècle. Et qui sait ce que l'avenir vous prépare?... La mort s'inquiète peu s'il y a de la place ou non dans les caveaux de Saint-Denis[1]... — Mais plus le sujet est grand, plus l'orateur sacré a besoin de chercher ailleurs qu'en lui-même la force de s'en emparer. Il n'y a que l'inspiration biblique qui puisse l'en rendre capable ; sans elle, au lieu de grandes choses, on n'arrive qu'aux grandes phrases. Et c'est si petit, un rhéteur!

Mais ce n'est pas assez de ne pas l'être dans les généralités; il faut encore ne pas l'être dans les détails. L'oraison funèbre, sous ce rapport, est une mer toute pleine d'écueils. Quelque nobles qu'en soient les formes, quelque relevé qu'en soit le but, c'est, après tout, un éloge ; et n'eussiez-vous jamais affaire qu'à des héros véritablement dignes d'admiration, d'estime, le fait même de louer un homme dans un temple est toujours plus ou moins un attentat à la gloire de Dieu. Aussi pourrait-on se demander si l'oraison funèbre ne fait pas plus de mal, en tant que panégyrique, qu'elle ne fait de bien en tant que sermon sur la mort. Tout bien pesé, cependant, l'usage n'en est pas aussi mauvais qu'on le croirait et que certains moralistes l'ont dit. Si les louanges données au mort sont justes, tout le monde les sait d'avance ; si elles sont fausses, personne n'y croit. Mais ce qu'il y a de toujours vrai,

[1] « Elle va descendre à ces sombres lieux... avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels *à peine peut-on la placer*, tant les rangs y sont pressés... » (Orais. fun. de la duchesse d'Orléans.) — Quand on porta à Saint-Denis, en 1789, le corps du dauphin, fils aîné de Louis XVI, on remarqua, non sans une vague terreur, que le caveau royal était entièrement plein. Il n'y avait littéralement *pas de place* pour Louis XVI dans le tombeau de ses ancêtres.

c'est qu'un grand est mort, et que ce grand n'est plus rien ; ce qui est toujours sûr, c'est que le voilà rentré dans l'égalité primitive, et que la foule des morts a pu lui dire, en le voyant venir : « Te voilà donc semblable à nous ! » Or, cette solennelle ironie du tombeau, ce lugubre ricanement dont ses profondeurs retentissent toutes les fois qu'un de nos puissants y entre, voilà la grande moralité de l'oraison funèbre. N'y insistez pas trop, car vous auriez l'air d'insulter à l'humiliation d'un frère ; mais, d'un autre côté, gardez-vous bien de l'affaiblir. En disant que la mort n'a aucun égard aux dignités, à l'opulence, il ne faut pas que l'orateur en paraisse surpris, et se mette à s'apitoyer sur le sort de son personnage. Il ne faut pas qu'après avoir dit aux grands : « Vous mourrez comme tout le monde, » on semble demander pardon et trembler d'en avoir trop dit. La plus saisissante oraison funèbre que je connaisse... —.

Bossuet fit un demi-mouvement.

— .....Ce n'est pas une des vôtres, monsieur...

Un léger éclair de joie brilla dans les yeux de Fléchier.

— ..... Ce n'est pas non plus une de celles qu'on a le plus louées chez vos rivaux en éloquence, si toutefois vous avez des rivaux...

Fléchier redevint pensif. Si Claude l'avait su présent, il lui eût épargné ces coups d'épingle, très justes, du reste.

— ..... C'est, poursuivit-il, ce fameux chapitre en question. Là, point d'artifices, point de détours ; c'est la crudité du tombeau. Un roi est mort... Le peuple se demande si c'est bien vrai. On s'était tellement habitué à le voir vivre comme ne devant pas mourir, qu'on avait

presque fini par croire qu'il ne mourrait pas. Bref, il est mort. On lève la tête... Pour la première fois, on ose arrêter ses regards sur ce front devant lequel on a si longtemps baisé la poussière. On avait cru le voir si haut, si vaste... On avait fait du monarque un géant... Et maintenant que le voilà couché, la première fosse venue sera toujours assez longue pour lui. « L'Éternel a brisé son sceptre, » et le peuple s'amuse à en ramasser les morceaux ; et voilà, ce n'était « qu'un bâton » doré, un bois fragile et vermoulu. « Et la terre se réjouit, et elle éclate en chants de triomphe. Même les cèdres du Liban se sont réjouis de sa chute. Personne, disent-ils, personne, depuis que tu t'es endormi, n'est venu troubler notre paix ! » Mais non, il n'est pas *endormi*. A peine ses yeux étaient-ils fermés dans ce monde, qu'il lui a fallu les rouvrir ailleurs, et assister à son propre convoi dans les profondeurs du sépulcre. « Tous les rois des nations sont allés au-devant de lui... » Pour le saluer ? Non ; pour se mêler à la foule des morts, et le contempler confondu parmi cette tourbe sans nom. Et c'est alors qu'éclatent, sous les voûtes infernales, ces voix, ces cris, cet hymne effrayant de l'égalité dernière : « Comment es-tu tombé des cieux ? Toi qui foulais les nations, comment es-tu tombé dans la poussière ? Tu disais : Je monterai aux cieux ; j'établirai au-dessus des étoiles le trône où je m'assiérai dans ma gloire... Et te voilà ! Et il faut se baisser pour te reconnaître ! » — Quel poëme, Messieurs ! Quel poëte ! Quel orateur !...

Ah ! reprit Claude après un moment de silence, si Dieu m'avait appelé à parler aux rois du haut de la

chaire, il me semble que je ne pourrais jamais y monter sans leur relire ce chapitre. Je voudrais qu'il se gravât dans leurs cœurs, qu'il les accompagnât, les poursuivît comme un fantôme à travers les pompes de leur cour et les adorations de leurs flatteurs, qu'ils le lussent en traits de feu sur leurs palais, sur leurs arcs de triomphe, sur les lambris de leurs salles de festin. Oui ! s'ils se le rappelaient mieux pendant leur vie, les peuples auraient moins de joie à se le rappeler après leur mort... Croyez-vous qu'on s'en fera faute lorsque...

— Plus bas ! plus bas ! — dirent vivement à Claude quelques-uns de ses auditeurs. Ils avaient compris, à son geste, qu'il allait dire : « Lorsque le roi sera mort... » — et, à la seule idée d'entendre ces mots, leur sang se glaçait.

— Nous sommes seuls... — reprit le ministre... — Et quand il nous entendrait... Plût à Dieu !...

Il baissa cependant un peu la voix.

— Eh bien ! laissons cela. Non; ne parlons pas de sa mort .. Il vit... et peut-être qu'aucun de nous ne le verra mourir. Voyez seulement, voyez avec quelle effrayante exactitude le prophète semble avoir tracé son portrait. Ce pouvoir absolu, sous lequel on semble aujourd'hui heureux et fier de se courber, soyez sûrs qu'un moment viendra où la France n'y verra plus qu'un affreux despotisme. Ces guerres, par lesquelles il veut être le héros de l'Europe, soyez sûrs...

Le cercle se resserrait autour de Claude. On ne respirait plus; on jetait de tous côtés des yeux inquiets et hagards. Si quelqu'un eût paru, en un clin d'œil on se fût débandé. A l'endroit où, la veille, ils avaient aperçu

le roi, vous eussiez dit qu'ils s'attendaient à le voir sortir de terre.

Claude continuait ; il jouissait de leur effroi. Tout ce qu'il avait écrit à Bourdaloue, deux ans auparavant, sur l'ambition, les erreurs, les vices du roi, il le répéta. — Et quel homme, dit-il enfin, quel homme eut jamais plus d'orgueil ! Le seul devoir, le seul droit des autres, à ses yeux, c'est de travailler à ses plaisirs, à sa gloire, aux plans de sa magnificence. Oh ! oui, *les cèdres du Liban se réjouiraient de sa chute*, car la nature même a senti le poids de son joug. Ce sol que nous foulons ici, il y a été apporté, et des milliers d'hommes ont péri aux émanations de toutes ces terres remuées ; ces arbres, on a voulu épargner au souverain l'ennui de les voir croître : on les a plantés tels qu'ils sont, et, pour un qui vivait, trente mouraient. Ces dépenses énormes, on lui fait croire que la France est fière de les payer, et ce sera peut-être, un jour, le premier grief des peuples contre lui et contre son trône. Et tous les rois qu'il a vaincus, tous ceux qu'il menace ou qu'il humilie, — croyez-vous donc qu'il n'y eût pas, pour leurs cœurs ulcérés, quelque consolation et quelque joie à réaliser un jour, au fond du tombeau, la sombre fiction du prophète : « *Te voilà blessé comme nous! Te voilà donc semblable à nous !* »

Claude se tut. Il y avait longtemps que ses auditeurs l'en suppliaient par leurs regards, par leur contenance. Peut-être s'étonnera-t-on qu'un homme aussi grave que Claude fût sorti à ce point de la réserve que le nom de Louis XIV imposait généralement, même aux plus hardis et aux plus libres. Mais son audace était de celles qui

portent en soi leur excuse. On ne sentait en lui ni le frondeur prenant plaisir à dire du mal de son roi, ni le philosophe morose heureux d'abaisser ce qui paraît grand. C'était le chrétien s'affligeant, s'indignant, et, là où on ne sent pas l'homme, mais le chrétien, on peut bien s'effrayer, mais on ne saurait blâmer. Puis, il n'avait pour auditeurs que des ecclésiastiques, sauf un seul, et, celui-là, il était sûr de ne pas lui déplaire par excès de sévérité ; il n'avait donc aucune raison pour ne pas les croire animés, au moins en secret, des mêmes sentiments que lui, et, médecin parlant à des médecins, il n'avait pas songé à voiler les mots ni les choses. Ah ! s'il eût pu aller encore plus loin, si Dieu eût un instant ouvert ses yeux aux mystères de l'avenir, quels terribles rapprochements n'eût-il pas ajoutés à ceux dont le prophète lui avait fourni l'occasion ! Et quand il lisait ces mots effrayants : « Tu seras jeté hors de ton sépulcre comme un bois pourri, comme le cadavre hideux d'un animal qu'on foule aux pieds, » — sa langue ne se serait-elle pas glacée dans sa bouche s'il avait pu soupçonner que c'était mot à mot l'horrible histoire de ce qui allait arriver, cent dix-huit ans après, aux restes profanés de Louis le Grand !

XXIV

Ce que Claude venait de dire, Bourdaloue, depuis la veille, avait eu tout le temps de le penser. Un nouveau monde, en quelque sorte, venait de s'ouvrir devant ses yeux. Le roi, la cour, son propre ministère, tout lui apparaissait sous un aspect plus ou moins différent.

Aussi n'avait-il pu fermer l'œil. La veille d'un sermon, c'était assez son ordinaire; mais l'insomnie, cette fois, lui avait laissé une affreuse angoisse. Toute la nuit, il avait soupiré après le jour ; le jour était venu, et ne lui avait apporté aucun soulagement.

Au contraire : à mesure que l'heure approchait, il se sentait de plus en plus troublé ; il commençait à désespérer de lui-même. En vain se faisait-il de temps en temps violence pour jeter un coup d'œil plus calme sur les motifs de ses appréhensions; en vain se disait-il qu'il ne s'agissait, après tout, que d'un sermon un peu plus sévère qu'un autre. Une angoisse mal définie n'en est que plus pénible et plus tenace. On vous démontre la vanité de vos craintes, — et vous craignez tout au-

tant, peut-être plus. La scène de la veille, Bossuet, Claude, ces appels à sa conscience, ce fait, si nouveau et si extraordinaire, de répéter en chaire les paroles d'un autre, le retentissement, enfin, que ces paroles pouvaient avoir, — tout contribuait à l'entretenir dans un état où il ne s'était jamais trouvé, où il n'eût pas cru devoir se trouver jamais.

Cependant les heures du jour ne se traînaient guère plus vite que celles de la nuit, et il ne devait monter en chaire qu'à vêpres, c'est-à-dire vers quatre heures après midi. Tantôt il se mettait à relire son sermon, mais ce n'était que des yeux et des lèvres ; tantôt il entreprenait de le réciter, et, après quelques lignes, son esprit s'en allait ailleurs. Enfin, il sortit, mais sans but, et uniquement pour sortir.

En passant devant le château, il eut l'idée de faire un tour dans les jardins. Nos promeneurs y étaient encore tous, excepté Claude, qui venait de se retirer.

On ne s'attendait guère à sa visite, et personne n'en fut plus surpris que Bossuet. — Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce qu'il arrive? — lui dit-il à demi-voix et en l'entraînant à quelques pas.

— Ce qu'il arrive?... Rien. J'avais besoin de prendre l'air...

— Dieu soit loué ! Je tremblais que ce ne fût pour...

— Pour?...

— Je n'en sais rien... Mais enfin, j'avais peur que ce ne fût pour quelque chose. Il n'aurait plus manqué que cela...

— Plus que cela, dites-vous ? Il y a donc déjà...

— Non... C'est-à-dire... pourtant...

— Il y a quelque chose, je le vois.

— Eh bien, oui, quelque chose... Mais pourquoi donc venir? Il eût cent fois mieux valu que vous ne sussiez rien...

— Peut-être... Mais puisque cela ne se peut plus, dites... dites... De quoi s'agit-il? Ne me laissez pas...

— J'ai revu le roi.

— Eh bien?...

— Il paraît décidé à ne pas aller à la chapelle, ou à sortir avant le sermon.

Bourdaloue se contint; mais il eut beau faire: il ne réussit pas à se donner l'air d'un homme recevant une mauvaise nouvelle.

— Ne vous y fiez pas, reprit Bossuet. Il viendra... Il viendra, vous dis-je...

Le front du prédicateur se rembrunit.

— Et comment l'y forcerez-vous?... dit-il.

— Il viendra... Il le faut...

Le fait est que Bossuet n'avait encore aucun plan, et ne savait trop comment s'y prendre.

— Mais que s'est-il donc passé? dit Bourdaloue.

— La reine m'a fait appeler; en secret, vous le pensez bien. Je l'ai trouvée dans un arrière-cabinet, pâle, tremblante. Vous la connaissez; l'idée seule de faire quoi que ce soit à l'insu de son mari est capable de la jeter dans des transes mortelles. Elle savait le départ de madame de Montespan; elle savait aussi, ou plutôt elle soupçonnait, que j'y avais été pour quelque chose. Elle m'a demandé où j'en étais, et quand je lui ai eu dit tout ce que je pouvais convenablement lui dire, elle m'a remercié, les larmes aux yeux, me conjurant de

ne me pas rebuter, de continuer à être *son protecteur*... Son protecteur ! La reine !... Elle m'a ouvert son cœur. Je n'y ai rien vu que je ne fusse depuis longtemps sûr d'y voir, si jamais il m'était permis d'y lire. Qu'elle a souffert ! Qu'elle a dévoré d'affronts et de larmes ! Ce que la cour a vu n'est rien au prix de ce qu'il lui a fallu endurer dans l'ombre. Le croirez-vous ? Elle s'est prise d'une véritable affection pour sa première rivale. Les cruelles hauteurs de la seconde lui ont donné comme de la reconnaissance pour la douceur et l'humilité de cette autre femme qui savait au moins rougir de sa honte, et ne paraissait devant elle que les yeux baissés, comme lui demandant pardon. J'étais confondu d'entendre la reine parler de madame de La Vallière comme on parle d'une personne à qui on est uni par une commune disgrâce. Que lui manquait-il donc, pensais-je, à cette malheureuse reine, pour qu'elle trouvât au moins des gens qui parussent s'intéresser à ses souffrances [1] ? Hélas ! il lui manque, pour parer sa vertu, ce dont tant d'autres se servent pour parer le vice : il lui manque de l'esprit... et sa beauté même, quand elle était belle, ne servait qu'à faire mieux remarquer combien elle est loin d'en avoir. Même du temps que le roi l'aimait, car il l'a aimée, il ne réussissait pas à se plaire auprès d'elle... Mais revenons. Comme je sortais, et que l'on me reconduisait par un escalier dérobé...

— Je devine, dit Bourdaloue. C'est tout un roman...

[1] L'année précédente, pour diminuer quelque peu le scandale de l'isolement où on la laissait, le roi avait été obligé de doubler le nombre de ses dames d'honneur. Voir madame de Sévigné, lettres de janvier 1674.

— Tout un roman, comme vous dites; malheureusement, c'est une histoire aussi. Dans cet escalier donc, me voilà en face du roi. Par quel hasard passait-il là? Allait-il chez la reine? C'est peu probable; il n'y va pas souvent. J'incline assez à croire qu'il savait de me rencontrer. Quoi qu'il en soit, il a eu l'air très-surpris. Moi, je ne sais si j'en ai eu l'air; mais certainement je l'étais, et beaucoup.

— Vous venez de chez la reine? m'a dit le roi.

— Elle m'a fait appeler, Sire.

— Et vous ne m'en avez pas averti?...

— Est-ce que Votre Majesté aurait pensé me défendre de voir la reine?

Il a paru un peu embarrassé. — Non, a-t-il dit; mais je dois tout savoir.

— Vous avertir, Sire, ce n'eût été qu'un affront de plus pour la reine...

— Un *de plus*...

— Votre Majesté croit-elle donc qu'une femme en perde si facilement le compte?

— Surtout quand on lui aide à le faire...

— Elle n'en a pas besoin, Sire. Madame de Montespan ne lui a rien épargné de ce qui pouvait le mieux graver ses chagrins dans son cœur. Au reste, tout ce qu'elle m'a dit, je suis prêt à vous le redire; je voudrais seulement que vous l'eussiez entendue vous-même. Quand vous auriez vu si peu de fiel dans ce cœur que vous ne pourriez blâmer d'en être plein, peut-être vous seriez-vous laissé toucher. Ce que la reine a toujours été pour vous, douce, aimante, soumise, elle l'est encore; sa seule vengeance, c'est de demander tous les jours à Dieu,

bien moins pour son bonheur à elle que pour le bonheur et le salut de son époux, que vous ayez la force...

— Écoutez, monsieur Bossuet. Je n'ai jamais douté de la vertu de la reine [1]. Si madame de Montespan a manqué d'égards envers elle, elle a eu tort, grand tort. J'y mettrai ordre, et, à l'avenir...

J'ai regardé le roi en face. *A l'avenir !* Comprenez-vous? C'était tout simplement me dire que le désordre allait continuer, un peu plus décemment, mais continuer. Ce n'était peut-être pas tout à fait sa pensée ; mais ce mot n'en était pas moins un nouvel indice de la profondeur du mal.

— Cela... Cela n'arrivera plus, a-t-il repris en rougissant. La reine doit me rendre cette justice que je n'ai jamais, devant elle, rien fait ni rien dit qui pût la blesser. Mais, pour en revenir à notre affaire d'aujourd'hui, la reine voudra bien ne pas exiger non plus que je me soumette à entendre, devant elle, devant toute ma cour, des censures qui... Enfin, voilà plus de douze heures que je ne puis penser qu'à ce sermon. Toute la nuit...

— Ah ! interrompit Bourdaloue, il est bien juste que je ne sois pas le seul.

— Bref, reprit Bossuet, il a déclaré qu'il ne vous entendrait pas, à moins que je ne prisse pour vous l'engagement que votre sermon n'aurait rien de...

[1] Louis XIV se complaisait dans cette idée; il tâchait d'y voir et d'y faire voir une espèce d'excuse à tous ses torts envers la reine. C'était aussi le biais qu'on prenait généralement en parlant de lui et de ses désordres; Massillon lui-même en a fait usage dans son oraison funèbre. « Au moins, dit-il, ne cessa-t-il jamais de respecter la vertu de Thérèse. » — Louis XIV excellait, comme on voit, à faciliter la besogne à ses apologistes.

— Et qu'avez-vous promis?

— Rien. J'ai dit au roi que je ne voulais pas lui faire l'injure de le prendre au mot, et de croire qu'il eût réellement peur d'entendre la vérité.

— Mais, dit Bourdaloue, visiblement contrarié, pourquoi exiger qu'il se soumette à l'entendre publiquement? Si le but est atteint, s'il promet...

— Eh! c'est précisément ce qu'il ne fait pas. Que m'a-t-il promis, en définitive? Car je ne pense pas que vous soyez plus disposé que moi à prendre pour une promesse ce singulier *A l'avenir*. Non, non! Puisque j'ai eu le courage de lutter contre le roi, j'aurai celui de lutter contre vous. J'avoue que je ne m'attendais guère à ce nouveau combat; mais enfin, je ne reculerai pas. Puis, mon meilleur auxiliaire contre vous, ce sera vous-même; vous comprendrez, vous comprenez déjà, je n'en doute pas, ce qu'il y aurait maintenant de faiblesse à reculer, ce qu'il y en aurait aux yeux de Dieu, aux yeux même des hommes. Voulez-vous m'en croire? Ne vous inquiétez plus de rien...

— De rien!...

— Oui, de rien. Remettez-vous-en à moi, et, le moment venu, montez en chaire. Si le roi n'est pas là, pas un mot qui ait rapport à lui; le frapper par derrière, ce serait indigne de nous, indigne de la religion. S'il y est, comme je l'espère, allez votre chemin. Tout ce que je vous ai entendu réciter hier, dites-le, et, quand le roi serait choqué des deux ou trois premières phrases, je vous réponds que vous n'arriverez pas au bout qu'il ne soit infiniment plus près de s'humilier que de s'irriter.

— Mais...

— Plus de *mais*, je vous en conjure.

— Mais encore...

— Adieu. On m'attend.

Et Bossuet rejoignit ses amis. Et comme il passait auprès du marquis : — N'est-ce pas aujourd'hui que vous écrivez à M. Arnauld ?

XXV

Quand madame de Caylus, née protestante, raconte, dans ses *Souvenirs*, comment madame de Maintenon la fit enlever et conduire à Versailles : « Je pleurai d'abord beaucoup, dit-elle; mais, le lendemain, je trouvai la messe du roi si belle que je n'hésitai plus à me faire catholique, à condition que je l'entendrais tous les jours. »

C'était, en effet, un brillant spectacle que celui de la chapelle royale de Versailles, surtout aux jours de solennités religieuses. Il ne fallait pas y chercher la majesté des cathédrales. Le local ne s'y prêtait pas; en 1675, la chapelle actuelle n'était pas bâtie, et l'ancienne était plutôt une vaste salle qu'une église. Mais ce qu'il y avait de plus curieux et de plus éblouissant, ce qui ne laissait guère à un étranger le temps de s'arrêter aux magnificences des décorations et du culte, c'était la foule même qui s'amassait dans cet étroit espace; c'était cette fabuleuse assemblée de tous les grands noms, de toutes les grandes fortunes, de toutes les illustrations de la France.

Parmi ces gens mêlés et entassés dans la chapelle du roi, comme des bourgeois de Paris dans l'église de leur quartier, il n'en est à peu près aucun, pouvait-on se dire, qui n'ait aussi sa chapelle, son aumônier, son château; aucun qui ne pût trôner quelque part, si bon lui semblait, à l'instar du monarque; aucun qui n'ait été et ne pût être le héros des prônes solennels d'un Bourdaloue de province. Mais, toutes ces gloires de clocher, ils y renonçaient de grand cœur. Pour quelque étroit et obscur logement dans les combles du palais, ils ne regrettaient pas les vastes salles des châteaux ou des hôtels de leurs pères[1]; et le velours seigneurial, dans une église de province, ne leur paraissait pas valoir, à beaucoup près, un bout de banc tout nu dans la chapelle de Versailles.

Louis XIV aimait à la voir pleine. S'expliquait-il bien pourquoi? Nous l'ignorons. Un orgueilleux instinct lui faisait sans doute attacher là d'autant plus de prix aux hommages, que ces hommages se trouvaient mêlés, confondus, avec ceux qu'on rendait à Dieu. Ce qui est sûr, c'est que Dieu n'avait pas souvent la meilleure

[1] Et ils les vendaient, au besoin. Mais ils faisaient pis que de les vendre : ils commençaient à ne plus comprendre qu'on y fût attaché. Voyez comme madame de Sévigné se moque (10 juillet 1675) de la famille de Bellièvre, parce que cette vieille et noble famille ne veut pas se défaire de son hôtel. « Ils n'ont jamais voulu le vendre, dit-elle, parce que c'est la maison paternelle, et que les souliers du vieux chancelier en ont touché le pavé. Et *sur cette vieille radoterie*, les voilà logés pour vingt mille francs de rente, car on leur en offrait quatre cent mille. Quel dommage que Molière soit mort! Il en ferait une très-bonne farce. » — Eh! non, madame la marquise; Molière avait trop de cœur pour se moquer de ceux qui *radotaient* au point de tenir encore un peu au vieux toit de leurs pères.

part. On n'assistait guère aux offices que comme à des cérémonies ; les gens pieux ne se gênaient pas pour aller ensuite refaire leurs dévotions ailleurs, tout comme, après un dîner d'apparat, on est quelquefois bien aise d'aller s'asseoir encore à une autre table, plus humble, mais où l'on puisse au moins manger en paix et se rassasier. Le vrai centre de la chapelle, le point où tendaient tous les yeux, toutes les pensées, ce n'était pas l'autel ; c'était le fauteuil du roi. Les jours de sermon et de communion, la place du monarque était assez près de l'autel pour que, tout en ayant les yeux sur lui, on pût au moins avoir l'air de s'occuper un peu du reste ; les jours de simple messe, comme il restait ordinairement dans sa tribune, les regards avaient à choisir entre l'autel et lui, et, si l'autel obtenait parfois la préférence, ce n'était guère qu'aux moments les plus solennels [1]. Jusqu'à l'arrivée du roi, on remuait, on causait [2] ; un étranger se

[1] « Ces peuples, d'ailleurs, ont leur dieu et leur roi. Les grands s'assemblent tous les jours dans un certain temple. Il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés, redoutables. Les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné aux prêtres et aux mystères, les faces tournées vers leur roi. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination, car le peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. » LA BRUYÈRE.

[2] « L'abbé de Vaibelle m'a conté qu'après la messe, Sa Majesté, d'un air riant, donna à ses aumôniers un imprimé qu'un inconnu a répandu à Saint-Germain, et où la noblesse supplie le roi de réformer l'immodestie de son clergé, qui cause et parle haut, et tourne le dos à l'autel, avant que Sa Majesté arrive à la chapelle, et de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que Dieu dans la chapelle, comme quand le roi y est entré. Cette requête est fort bien faite. Les prélats en sont en furie. »

Madame DE SÉVIGNÉ, 19 janvier 1674.

serait cru au théâtre avant le lever du rideau. Mais, à l'instant où ses gardes prenaient possession des portes, ce qui annonçait qu'il allait paraître, un silence absolu s'établissait jusque dans les derniers recoins. Ce n'était plus un roi qu'on attendait ; c'était comme si Dieu lui-même, jusque-là absent de la chapelle, l'eût tout à coup remplie de sa présence et de sa gloire. Un jour, le roi n'y trouve qu'une faible portion de l'assistance accoutumée, et, tout surpris, demande pourquoi. C'est le duc de Brissac, major des gardes, qui a fait une expérience. Il n'a eu qu'à faire retirer les gardes, et à dire, assez haut pour être entendu, que Sa Majesté ne viendrait pas.

Il est vrai qu'il n'en eût probablement pas été de même si Bourdaloue avait dû prêcher ce jour-là. On comprend ce que devait être la foule quand un pareil attrait venait se joindre à celui de voir le roi et surtout d'être vu du roi. On était tout heureux, tout fier, d'entendre à Versailles tel sermon qu'on avait peut-être déjà entendu à Paris. On s'évertuait, alors, à deviner ce que le prédicateur allait changer, ajouter, retrancher ; on finissait par trouver de l'importance à une foule de détails qui n'en avaient eu d'abord aucune. Puis, sur ces détails mêmes, on n'était pas toujours d'accord. Les uns se les rappelaient mieux, les autres moins bien ; ceux-ci avaient entendu d'une manière, ceux-là d'une autre ; et de là mille discussions, mille petits procès nécessairement ajournés jusqu'au moment où l'orateur, en répétant son discours, allait donner raison à l'un, tort à l'autre, et peut-être tort à tous les deux. Le discours prononcé, c'était encore pis. Peu d'ouvrages, de nos jours, font à leur apparition autant de bruit que pouvait en faire, dans un certain

monde, tel ou tel discours de Bourdaloue ; et si les sermons ont conservé, surtout dans les pays protestants, le privilége d'être pour beaucoup de personnes le plus intéressant des sujets de conversation, nous ne saurions nous étonner qu'il en fût ainsi à une époque où la politique, les journaux et tout ce qui s'ensuit, n'occupaient encore à peu près aucune place dans la vie des individus et des peuples. Que ces conversations fussent toujours et soient toujours irréprochables quant aux intentions et aux formes, que le seul but en soit toujours de profiter mieux du sermon qui en a été l'occasion, — c'est douteux ; mais, enfin, c'est toujours au moins l'indice d'une certaine vie religieuse, d'un certain intérêt pour la religion.

Le jour où se passait tout ce qu'on a lu ci-dessus, jamais la chapelle n'avait été plus remplie, ou, pour mieux dire, jamais tant de personnes n'avaient dû renoncer à y trouver place. Les dames ayant refluë dans presque tous les endroits réservés ordinairement aux hommes, ceux-ci étaient entassés aux portes, dans les couloirs, dans les corridors extérieurs, partout, enfin, où l'on pouvait espérer que la voix du prédicateur arrivât. C'était, dans tous les coins, un éblouissant fouillis de plumes, de broderies, d'épées, car les hommes venaient à la chapelle dans tout l'éclat de leurs costumes. Les femmes, l'usage leur imposait de simplifier un peu le leur ; mais on s'évertuait à trouver des étoffes et des modes où la simplicité n'exclût pas la magnificence, et telle robe d'église, en apparence tout unie, avait coûté plus cher qu'une robe de gala. Au reste, c'est une fraude pieuse dont il ne paraît pas que la tradition se soit perdue.

Ce jour-là donc, grande était la rumeur. Un Vendredi Saint à célébrer, un sermon de Bourdaloue à entendre, les chuchotements de la veille, la grande nouvelle de la nuit, car tout le monde avait su, dès le matin, la fuite de la marquise, — c'était plus que suffisant pour piquer la curiosité, pour affadir tout autre sujet d'entretien. Les sujets, pourtant, ne manquaient pas. On était au plus fort des brigues relatives à la distribution des emplois dans l'armée qui allait se réunir (pour la dernière fois, hélas!) sous les ordres de Turenne; et Turenne, de concert avec le prince de Condé, venait de se mettre à la tête d'une espèce de complot pour renverser Louvois. Il n'avait été bruit, depuis le commencement de la semaine, que de certaines excuses auxquelles le roi devait avoir forcé l'altier ministre à s'abaisser envers le maréchal. Mais, tout cela, c'était peu de chose au prix des nouvelles du jour.

Ajoutez que, de toute la matinée, on n'avait pas vu le roi. Son lever n'avait duré que quelques minutes. Les courtisans étaient à peine entrés dans sa chambre, que l'huissier avait prononcé le « Passez, messieurs! » qui signifiait que Sa Majesté voulait être seule. Un jour de grand couvert, Louis XIV n'eût probablement pas reculé devant l'ennui de manger en public; mais il n'y avait pas de grand couvert pendant la semaine sainte, et, seul dans sa chambre, il n'avait presque pas touché aux trois plats de légumes qu'on lui servait, pour tout dîner, le vendredi et le samedi avant Pâques. Le bruit commençait à se répandre qu'il resterait enfermé jusqu'au soir. Les gens qui le disaient n'en savaient pas plus, en réalité, que ceux à qui ils allaient mystérieuse-

ment le dire; mais il en était de ce bruit comme de presque tous les bruits : une personne avait dit *peut-être*, une seconde, *probablement*, une troisième, *sûrement*.

Or, il ne s'en fallait pas de beaucoup qu'on n'eût deviné juste. L'heure allait sonner; les gardes ne venaient pas. L'heure sonna... rien encore. Les nouvellistes triomphaient. Il est si doux de voir arriver ce qu'on a prédit, fût-ce un malheur!

Les prêtres étaient à l'autel; la reine, dans sa tribune; Bossuet, dans celle de son élève. Le pauvre Dauphin n'avait pas l'air de comprendre grand'chose à toute cette agitation; son précepteur avait encore moins l'air de vouloir lui en expliquer la cause.

Ce que l'on trouvait de plus étonnant, ce n'était point que le roi ne vînt pas, mais qu'il ne l'eût pas fait dire. Dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, on ne le voyait jamais indécis : jamais il ne paraissait où on ne l'attendait pas; jamais non plus il ne manquait de paraître où on l'attendait. Chaque minute ajoutait donc à l'anxiété générale, et, quoique l'on se contînt à cause du Dauphin et de la reine, un coup d'œil sur la foule eût suffi pour vous révéler à quel point la préoccupation était profonde.

XXVI

Quittons un moment la chapelle, et voyons ce qui se passait ailleurs.

Dans la sacristie, un homme se promène en long et en large. De temps en temps, il s'approche de la porte, écoute un moment, et se remet à marcher. Il a l'air agité. Sa respiration est brève, forte ; son surplis blanc se soulève sur sa poitrine. Mais, à mesure que l'heure avance et que le bourdonnement de la chapelle continue à lui dire que le roi n'y est pas, un rayon de joie et d'espérance semble éclaircir le sombre feu de ses yeux.

Dans le cabinet du roi, un homme aussi se promène : c'est lui. Il n'est pas seul. Sans cela, il y a longtemps que la question serait tranchée, et qu'on eût reçu à la chapelle l'ordre de ne pas l'attendre. Cet ordre, il n'eût tenu qu'à lui de l'envoyer dès le matin ; et cependant, quoique bien décidé, il ne s'était pas pressé de le faire. Outre qu'il avait trop le sentiment de son indépendance pour craindre que sa volonté ne parût moins ferme,

moins royale, pour avoir tardé à s'exprimer, le fait est qu'il ne s'était pas senti à l'aise, et qu'il avait, tranchons le mot, reculé. Sans se rappeler nettement les paroles de Bossuet, qu'il avait à peine écoutées, il y pensait sans le vouloir, et, quoique décidé, c'était assez pour lui ôter un peu de son assurance habituelle, un peu de cette foi en lui-même et en tous ses actes, qui, d'ordinaire, ne lui permettait pas même de soupçonner qu'il se trompât ou qu'il fît mal. Cette disposition nouvelle n'avait pas échappé à Bossuet dans sa dernière entrevue avec lui. Encouragé par là à tenter un nouvel effort, il lui avait envoyé le duc de Montausier.

Mais pourquoi ne pas aller lui-même? — Ce n'était plus ni paresse ni peur. Autant il avait eu d'efforts à faire, la veille, pour être franc et hardi, autant, une fois la lutte engagée, il lui avait été facile de rester franc et d'être de plus en plus hardi. Mais il craignait que son influence sur le roi ne fût déjà un peu usée par les frottements répétés de trois entrevues coup sur coup; le duc s'était volontiers chargé de la chose, lui faisant toutefois promettre d'intervenir de nouveau si les circonstances l'exigeaient.

Dire quelles étaient ses inquiétudes, ses angoisses, nous y renonçons. Sa visite de la veille à madame de Montespan avait fait presque autant de bruit que le départ de celle-ci; les deux événements étaient liés, dans l'opinion de la cour, plus encore qu'ils ne l'avaient réellement été. Au respect ordinaire que tout le monde avait pour son mérite, pour sa charge, se joignait en ce moment tout celui que des courtisans ne peuvent manquer d'avoir pour quiconque est puissant ou en a l'air.

Faire exiler madame de Montespan ! N'eût-il été jusque-là qu'un mince personnage, cette seule aventure ne l'eût-elle pas fait grand? Du fond de sa tribune, il voyait les yeux tournés vers lui; toute la curiosité qu'excitaient les événements du jour et l'absence du roi, c'était sur lui qu'elle se reportait. Il affectait de causer avec le Dauphin; mais, quelques secondes après que l'heure eut sonné, le mouvement des têtes vers sa tribune devint si général, si distinct, qu'il ne put s'empêcher de lever les yeux... Il rencontra ceux de la reine, Elle le regardait d'un air suppliant, comme pour lui rappeler ses promesses du matin. C'en était trop; il sortit.

Le duc de Montausier avait été bien près d'arriver trop tard auprès du roi. Il l'avait trouvé sortant de son cabinet pour dire à sa suite de partir sans lui.

— Vous n'êtes pas à la chapelle?... — avait dit le roi en le voyant.

— J'en viens, Sire. On n'attend que Votre Majesté...

Le roi se tut et rentra.

Nous avons déjà dit quelle influence le vieux duc avait sur Louis XIV. Bossuet lui imposait, mais par ses discours ; Montausier n'avait qu'à paraître.

Il suivit le roi, et attendit. Il y eut un long silence.

— Mais c'est une persécution ! — s'écria enfin le roi. Va-t-on vous chercher, vous, s'il ne vous plaît pas d'aller à vêpres?...

— Il me plaît toujours d'y aller, Sire, excepté quand je suis malade. Puis, Votre Majesté sait bien qu'il y a des choses où un roi est moins libre que le dernier de ses sujets.

— Ah! dit le roi, voilà deux jours qu'on s'est donné assez de peine pour me le rappeler. Je me croyais au bout... J'ai assez fait, ce me semble...

— Vous n'avez rien fait si vous n'achevez. Un Vendredi Saint! Deux jours avant Pâques!... Je ne crois pas que jamais roi de France ait manqué...

— Jamais roi de France ne s'est vu dans la position où je me trouve.

— Raison de plus pour aller chercher la paix devant Dieu. La chapelle...

— Qu'y ferais-je? Mon esprit serait ailleurs. L'office ne ferait que me fatiguer; le sermon...

Il s'arrêta. — Eh bien! le sermon? — dit l'impitoyable Montausier.

— Le sermon?... Qu'on ne m'en parle plus. J'ai été bien bon de permettre qu'on m'en parlât tant...

— Écoutez, Sire. Ne plus vous en parler, c'est facile; mais il n'est plus au pouvoir de qui que ce soit d'empêcher que toute la cour, que toute la France n'en parlent. Venez l'entendre, et il n'en sera bientôt plus question; restez ici, et ce sera bientôt la nouvelle de l'Europe. Il a eu peur, dira-t-on...

Le roi fit un mouvement.

— Oui, *peur*, — reprit le duc; sera-ce un mensonge?... Mais qu'est-ce que j'allais donc vous dire là!... Ces misérables considérations d'orgueil, laissons-les. Venez, parce que c'est votre devoir; venez, parce que Dieu et le monde ont également droit de l'exiger. Venez... Ah! Sire, serez-vous sourd à la voix d'un vieux serviteur? C'est la première grâce qu'il vous ait jamais demandée; ce sera la dernière, s'il plaît à Dieu. Mais

venez... L'heure est déjà passée... Au nom de votre salut, de votre gloire, venez...

Et peu s'en fallait qu'il ne prît le roi par le bras. C'eût été de trop. Le roi le suivait, fasciné; lentement, il est vrai, et avec une répugnance encore bien visible.

— Venez! — dit-il une dernière fois; et il ouvrit la porte... Bossuet était derrière.

— Vous étiez là! dit le roi.

— Non, Sire, j'arrive...

— Laissez passer Sa Majesté.... Laissez!.... s'écria le duc.

Et le roi passa sans mot dire.

XXVII

Ses gardes n'arrivèrent qu'avec lui. Rien donc n'ayant annoncé sa venue, la sensation en fut d'autant plus vive. Il était pâle; on remarqua qu'au lieu de promener sur l'assemblée ce coup d'œil lent et scrutateur auquel on était accoutumé, il semblait avoir hâte de s'enfoncer dans son fauteuil.

Malgré le calme que sa présence avait rétabli dans la chapelle, il était encore facile d'apercevoir, dans la foule, ce je ne sais quoi qui décèle l'agitation sous l'immobilité, le bruit sous le silence. L'office commença. Jamais assemblée plus recueillie en apparence ne le fut moins au fond; jamais les chants du Vendredi Saint ne parurent faire plus d'impression, et n'en firent moins en réalité. Tout au plus contribuaient-ils à entretenir dans les âmes ce tremblement intérieur qui vous saisit à l'approche d'un grand événement, d'un redoutable dénouement.

Le dénouement, c'était le sermon.

Mais qu'en savait-on? Qui leur avait dit que ce ser-

mon ne serait pas un sermon ordinaire, que le roi n'en serait pas quitte pour quelques leçons banales, tout au plus pour quelques allusions?

Qui le leur avait dit? Personne. Ils avaient calculé que le roi ne viendrait pas, et nous savons combien peu s'en était fallu qu'ils n'eussent raison; ils devinaient que le sermon recélait un orage, et on a vu s'ils se trompaient. A force d'étudier l'atmosphère royale, les courtisans étaient d'une habileté prodigieuse à en saisir, à en interpréter les plus invisibles mouvements, comme ces vieux loups de mer qui ne sentent pas le vent, mais qui, dirait-on, le voient. Puis, en cette occasion, ils n'avaient pas été réduits à raisonner sur de simples nuances. Nous avons vu que toute la cour avait su la visite nocturne de Bossuet à Bourdaloue. L'émotion du roi, ses retards, son air, tout cela ne leur semblait pas suffisamment expliqué par l'absence de madame de Montespan. Bref, Bourdaloue n'était pas en chaire, que personne ne doutait plus qu'il ne dût frapper un grand coup. En eût-on douté jusque-là, son air, quand il parut, son agitation, sa pâleur, ne pouvaient laisser aucun doute.

Ce n'était pas qu'il eût encore peur. Tant que l'incertitude avait duré, tant qu'il avait eu à combattre ce malheureux désir de n'avoir pas à prêcher devant le roi, il avait souffert horriblement; le roi venu, il s'était senti tout autre. Qui ne l'a éprouvé? Quand le péril est incertain, les plus courageux se troublent; s'il est là, évident, palpable, et que toute issue soit fermée, le plus timide aura du cœur. Au reste, ce mot de *timide* n'était pas fait pour Bourdaloue; un concours tout parti-

culier de circonstances avait seul pu le jeter dans le trouble où nous l'avons vu.

Mais il était condamné à éprouver, ce jour-là, toutes les alternatives de faiblesse et de force, de courage et d'hésitation. Quelque habitué qu'il pût être à dominer ailleurs de bien plus vastes auditoires, il se voyait en ce moment l'objet d'une attention trop vive, trop perçante, pour ne pas en être embarrassé. S'il ne s'était douté de rien, peut-être n'eût-il rien vu ; mais comment s'y tromper? Comment ne pas voir? Il ne pouvait donc pas même recourir au moyen dont il usait d'ordinaire contre les infidélités de sa mémoire, celui de tenir les yeux fermés. Malgré lui, il cherchait à lire dans ceux du roi l'effet de ses moindres paroles, et comme le roi, de son côté, n'écoutait qu'avec inquiétude et défiance, il ne pouvait se faire qu'un peu de cette agitation ne perçât à travers l'impassibilité ordinaire de ses traits. C'était un curieux spectacle que celui de ces deux hommes, si habitués à imposer aux autres, s'imposant ainsi et se fascinant mutuellement.

Peu s'en fallut que le roi ne vainquît.

Bourdaloue en était encore à son exorde, qu'une tentation désolante, une idée à le rendre fou, s'était emparée de lui. Le voilà en chaire; il n'a plus à recevoir ni conseils ni ordres; il est son maître. Cette affreuse péroraison, cause de toutes ses angoisses, qui l'empêchera de ne pas la dire? Il ne reprendra pas l'ancienne, oh! non! Elle est décidément trop indigne de lui et de la chaire. *J'ai lieu de me consoler*... Non, non! Jamais il ne redira rien de pareil ni d'approchant. Il la sacrifie donc; c'est entendu. Il saura bien trouver

quelques mots pour la remplacer; il finira comme il pourra... et tout le monde sera content.

Et toutes les fois qu'il arrivait à cette conclusion, il lui semblait entendre au plus profond de sa conscience le mot de Claude : « Excepté Dieu! »

— « Oui, pensait-il, excepté Dieu... Et Bossuet aussi, et M. de Montausier, et la reine, et moi-même... et ceux-ci par piété, et ceux-là par curiosité... et le roi lui-même, le roi... Honteux d'avoir tremblé, il ne s'en consolera qu'en méprisant celui qui l'aura fait trembler... pour rien... et n'aura pas osé poursuivre... »

Et le sermon allait son train; et tout cela tourbillonnait dans la tête de l'orateur; et plus le moment approchait où il faudrait prendre un parti, plus il s'épouvantait de ne savoir encore lequel prendre. Vingt fois il fut sur le point de perdre le fil de son discours; vingt fois il l'eût perdu si sa mémoire eût été moins tenace, et si, comme l'écuyer debout sur un cheval au galop, la rapidité même de sa course n'eût aidé à lui conserver l'équilibre. Mais au moindre choc, à la moindre phrase omise ou changée, tout pouvait être bouleversé, brisé, perdu... Il le sentait, et son débit n'en était que plus véhément. Jamais il n'avait été moins maître de lui au fond, plus maître de lui en apparence. Dans les arts, une force une fois trouvée, vous pouvez l'appliquer à tout; dans l'éloquence, une fois agité, toutes vos paroles s'animent, dût le sujet que vous traitez n'avoir rien de commun avec la cause primitive de cette agitation. Ému, effrayé, tant que l'émotion et la frayeur n'iront pas jusqu'à vous fermer la bouche, vous êtes éloquent.

Aussi l'était-il. Dès la fin de l'exorde, la plupart de ses auditeurs étaient à lui, tout à lui ; lui, il faisait encore de vains efforts pour être à eux. Événements du jour, préoccupations du lendemain, — l'auguste image de la Passion commençait, chez eux, à tout absorber ; et lui, lui qui savait si bien refouler toutes ces misères dans les derniers replis des cœurs, — il leur laissait envahir et ronger le sien. Oh ! un moment de solitude ! Un coin pour prier ! pour déposer au pied d'une croix cet insupportable fardeau !... Mais non ; il faut le traîner jusqu'au bout. Malheureux ! Le voilà au milieu de son discours... Le voilà vers la fin... et il ne sait encore ce qu'il fera... Encore une page, et il n'y aura plus à reculer... Encore une demi-page ; encore une phrase... Encore deux mots... Sa tête s'égare, ses jambes fléchissent sous lui. Il poursuit au hasard ; il lance, avec une rage concentrée, les premiers mots qui lui viennent à la bouche... Tout est perdu ! Ce n'est pas la péroraison de Claude ; c'est la sienne, celle dont il a gémi, celle qu'il voudrait effacer avec ses larmes et son sang...

Mais tout à coup, il s'arrête, il pâlit. Tandis qu'il détournait la tête pour s'épargner au moins la honte d'adresser en face au roi ces louanges qui lui semblaient des charbons ardents sur ses lèvres, — qu'a-t-il vu, là-bas, dans ce coin ? Une figure grave, immobile, majestueuse, qui se détache en blanc sur les longs plis d'un manteau noir...

C'est lui... C'est le protestant ! C'est Claude...

Bourdaloue est anéanti. Il baisse lentement la tête ; il joint les mains...

O prodige ! il se relève... Le feu de ses yeux s'est

rallumé ; sa tête est ferme et droite ; sa voix vibre... A votre tour, Louis le Grand !...

Personne, excepté Claude, ne s'étant aperçu du motif de l'interruption, personne non plus ne douta que ce ne fût une forme oratoire ; mais le mouvement avait été trop naturel, trop vrai, trop effrayant, pour que l'effet n'en fût pas prodigieux. L'orateur avait entrevu, comme à la lueur d'un éclair, tout le parti qu'il allait en tirer.

« *J'ai lieu néanmoins de me consoler...* » — C'est à ce mot que Bourdaloue avait aperçu Claude, et qu'il se releva pour ne plus tomber.

— Me consoler !... reprit-il lentement. Ah ! mes frères, qu'allais-je dire ! Est-ce bien à l'heure où la croix se dresse, que j'aurais le courage de louer ! Ce sang, qui va couler pour tous, ne me crie-t-il pas que tous sont pécheurs ? Et j'oserais, moi, en excepter un !... Non, Sire, non ! Je ne vous mettrai pas à part ; je ne veux pas que votre couronne vous empêche de recevoir aujourd'hui sur le front, comme le dernier de vos sujets, quelques gouttes du sang qui lave et qui sauve !... —

La voie était ouverte ; il n'y avait plus qu'à poursuivre. Et non-seulement l'orateur était décidé à ne rien omettre, mais encore, sûr désormais de lui-même et de son courage, il ne se pressait pas d'arriver aux pages de Claude. C'était avec une espèce de plaisir, d'orgueil, qu'il s'arrêtait sur l'idée par où il avait commencé à s'y acheminer.

— Malheur, poursuivit-il, malheur à qui se tiendrait en dehors de cette multitude pour laquelle Jésus est mort ! Malheur au roi qui s'imaginerait que deux chemins mènent au ciel, et qu'il y en a un pour ses peuples,

un pour lui !... Ou plutôt, oui, oui, il y en a deux... Mais le plus étroit, le plus rude, celui où l'on a le plus besoin d'aide et de pitié, c'est celui où marchent ces hommes que tant de dangers, que tant de séductions entourent; c'est le vôtre, ô rois, ô dieux de la terre... —

Et Bourdaloue avait passé alors aux illusions qu'un roi se fait sur la nature ou la portée de ses vices. Il tournait autour de sa proie; le cercle se rétrécissait de plus en plus; c'était solennel, effrayant... Il y avait là de vieux soldats dont le cœur n'avait encore jamais battu si vite.

Enfin, Bourdaloue fit place à Claude. Le lion cessa de tourner et marcha droit à l'ennemi. Aux premiers mots de ce nouveau morceau, qui, bien qu'admirablement amené, tranchait encore un peu avec les formes précédentes, un nouveau mouvement, imperceptible, mais profond, courut l'assemblée immobile. Heureusement que le roi baissa les yeux. L'angoisse des assistants en fut quelque peu soulagée; s'il eût seulement froncé le sourcil, on eût voulu rentrer sous terre, et nous ne répondons pas de ce que l'orateur lui-même eût éprouvé ou fait. Mais le roi ne remua plus. Après avoir baissé les yeux, il baissa aussi la tête.

C'est qu'une fois pris au double filet de la religion et de l'éloquence, il sentit qu'il n'y avait plus à se débattre. Les gens de sa trempe ne se livrent pas à demi. Ce qui avait si longtemps eu lieu sous le despotisme impur d'une maîtresse, on le voyait se renouveler, en ce moment, sous le despotisme sacré de la foi, de la morale et du génie. Claude excellait à l'exercer. Point donc de ces traits irritants qui piquent plutôt qu'ils ne tuent, et qui, en exaspérant l'ennemi, ne font que lui rendre des for-

ces. Il savait qu'un mot, un seul mot, peut enlever le fruit de vingt raisons. Une lutte à coups d'épingle lui eût paru indigne de la chaire, imprudente surtout avec un homme tel que le roi. Il ne fallait que des coups de massue.

La chapelle eût été peuplée de statues, que le silence n'y eût pas été plus profond, l'immobilité plus complète. De temps en temps, on entendait comme un sanglot étouffé ; il paraissait venir de la tribune de la reine... Mais qui eût osé tourner ou lever la tête pour voir si c'était elle ? C'était elle, en effet. Ses yeux pleins de larmes allaient du roi à Bourdaloue, de Bourdaloue à Bossuet. Celui-ci aurait pu la voir, mais il ne la voyait pas ; ses yeux, son âme, étaient ailleurs. A peine l'avait-il vue en rentrant dans la chapelle, et en reprenant la place d'où son regard suppliant l'avait chassé. Ce ne fut qu'à la fin que leurs yeux se rencontrèrent, et qu'il lut dans ceux de la reine une reconnaissance dont il méritait en effet la meilleure part.

Bourdaloue, lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Ses yeux ardents ne quittaient plus le roi ; il le tenait de ses regards comme de sa parole et de son geste. D'indécision, de frayeur, — plus de traces. Les passages qu'il avait le plus redoutés d'avance, il s'y jetait tête baissée ; les mots qu'il n'avait lus qu'en frémissant, il les disait avec une pleine assurance, et, comme le soldat enivré de bruit et de poudre, il bondissait dans son triomphe, il avait soif de coups et de victoires. Et maintenant, Louis, fronce le sourcil, si tu veux ; redresse-toi, lève les yeux... Que lui importe ? Il sait, il sent qu'il a de quoi te les faire baisser.

Mais, plus la victoire paraissait complète, plus, en approchant de la fin, il sentait grandir une autre angoisse. Ce discours, dont le succès n'est plus douteux, il n'en est pas réellement l'auteur, puisque le morceau capital n'est pas de lui. Les éloges vont venir, vont pleuvoir... Les acceptera-t-il? Sa conscience le lui permit-elle, Claude est là. Les repoussera-t-il?... Mais comment? En nommant l'auteur? Ce nom serait, pour beaucoup de gens, un scandale. Sans le nommer? On se perdra en conjectures ; on oubliera le sermon pour l'énigme.

La fin arriva avant qu'il se fût décidé.

XXVIII

Vingt minutes après, l'office était terminé. On avait abrégé le plus possible. Le cardinal de Bouillon, grand-aumônier, n'était pas un des moins pressés d'échapper à l'embarras et aux émotions d'une telle scène.

Le roi s'arrêtait souvent, au sortir de la chapelle, dans une petite salle contiguë qu'on appelait vulgairement, pour cette raison, *la sacristie du roi*. Peu de personnes prenaient la liberté de l'y suivre ; c'était une espèce de réunion familière, qui, du reste, ne durait jamais qu'un quart d'heure au plus. Les jours de sermon, le discours qu'on venait d'entendre faisait généralement le sujet de l'entretien.

On pense bien qu'il n'en était pas ainsi ce jour-là. Si le roi paraissait peu disposé à parler du sermon, les gens de sa suite l'étaient encore moins à lui demander ce qu'il en pensait. Ils étaient même assez embarrassés de leur contenance. Rester muets, c'était dire au roi qu'ils avaient tout vu, tout compris. Parler, c'était mieux ;

mais que dire? Le duc de la Feuillade se dévoua, et, avec le courage de la peur :

— Quelle chaleur! dit-il; (deux mois plus tôt, il aurait dit : Quel froid!). Croirait-on que nous ne sommes qu'au commencement d'avril?

Point de réponse.

— Il fait moins chaud ici, ajouta-t-il judicieusement. Mais, dans la chapelle... la foule...

— Quelle heure est-il? dit le roi.

— L'heure qu'il plaira à Votre Majesté [1].

Le pauvre duc n'avait pas son égal pour l'adulation plate et basse. Mais, cette fois, il en fut pour ses frais. Le roi tira sa montre en lui jetant un regard de mépris. Décidément, le sermon opérait... Mais où? A la surface, ou au fond? Il n'y avait encore que Dieu qui pût le savoir.

On se tut.

— Est-il encore là? — demanda le roi un moment après.

— Le père Bourdaloue, Sire?

— Oui. Amenez-le-moi.

Il y avait presse à la sacristie. Bourdaloue s'en serait bien passé, mais c'était l'usage. Louis XIV ayant coutume de complimenter ses prédicateurs quand ils s'étaient particulièrement distingués, les courtisans avaient toujours hâte d'en faire autant, même avant lui. Puis,

[1] « Le tremblement de terre *que le roi sentit* à Marly... » dit quelque part Dangeau. Absolument comme si le roi eût été seul au monde, ou que le tremblement de terre eût été fait en son honneur.

un prédicateur goûté du roi avait la chance d'être son confesseur un jour, et il n'y avait duc et pair si entiché de sa grandeur qui ne fût tout heureux de se ménager les bonnes grâces d'un futur confesseur du roi.

Le marquis de Fénelon était déjà venu adresser au prédicateur, — non ses compliments, car il disait que les compliments sont pour les avocats et les acteurs, — mais ses félicitations sur son courage et ses remerciments pour le bien qu'il venait de faire. Bourdaloue l'avait reçu d'un air contraint, embarrassé; et quand Bossuet s'approcha aussi, non sans peine, à cause de la foule, en lui tendant la main :

— J'aurai à vous parler, messieurs, leur dit-il à demi-voix. Laissez-moi, je vous en conjure; laissez-moi... Ces félicitations me font mal... Dès que nous serons hors d'ici...

Ils n'y comprenaient rien. Ce fut en ce moment qu'on vint, de la part du roi, le chercher.

Claude était resté à examiner les magnificences de ce lieu où il était peu probable qu'on le revît jamais. Bourdaloue, en traversant la chapelle, l'aperçut, et voulut d'abord l'éviter. Il pressa donc le pas, puis le ralentit; puis, enfin, allant droit à lui :

— Venez, lui dit-il, venez!...

Claude était devant un tableau. Et comme il se retournait, tout interdit :

— Venez, venez, vous dis-je... Ne me retardez pas... Le roi attend... Mettez-vous là...

C'était à la porte de la sacristie du roi. Dix ou douze seigneurs étaient là, causant très bas; encore ne voudrions-nous pas affirmer qu'ils causassent du sermon.

Quoique le roi ne pût les entendre, c'eût été trop de courage, à Versailles, de parler de lui si près de lui.

Cependant Bossuet et M. de Fénelon avaient suivi Bourdaloue jusque-là. Très surpris de trouver le ministre dans la chapelle, ils l'étaient encore plus de ce que leur ami venait de lui dire, et surtout de l'air tout particulier qu'il avait eu en l'appelant.

— Qu'est-ce donc? demandèrent-ils à Claude.

— Mais, messieurs, ce serait plutôt à moi à vous le demander...

— Est-ce que le père Bourdaloue... voudrait... vous présenter au roi?

— Au roi! Moi? Est-ce que le roi est là?

— Vous l'ignoriez?...

— Tout à fait... Me présenter au roi! au roi!...

Il tombait des nues, mais il commençait à deviner.

— Eh bien, mon père, — avait dit le roi à Bourdaloue, d'un ton déjà plus dégagé qu'on n'eût cru devoir s'y attendre, — vous devez être content, ce me semble. Madame de Montespan est à Clagny...

— Oui, Sire... Mais Dieu serait encore plus content si Clagny était à septante lieues de Versailles.

Ce mot, tant cité depuis, ne parut pas frapper beaucoup le roi, encore moins l'irriter. Bourdaloue l'eût embarrassé bien plus en paraissant compter sur lui.

— Vous vous défiez donc encore de moi?... dit-il tranquillement.

Que répondre? Heureusement que le roi ne lui en laissa pas le temps.

— Je vous remercie de votre sermon, reprit-il...

Sous cette apparente candeur, c'était le vieil homme

qui revenait à grands pas. Le véritable sujet de sa satisfaction, ce n'était pas que le sermon eût été bon ou fort... C'était, hélas! qu'il fût fini, et que l'épreuve fût passée. De là ces remercîments qui ne lui coûtaient déjà plus rien.

Comme Bourdaloue s'inclinait d'un air quelque peu incrédule : — Oui, poursuivit le roi, oui... Je vous remercie. Jamais je n'avais rien entendu de si... de si... Jamais... La fin surtout...

Bourdaloue tressaillit.

— Mais rassurez-vous donc, — reprit le roi, qui commençait à remarquer son trouble et se raffermissait d'autant. — Ai-je l'air fâché?

Effectivement, il ne l'avait guère.

— C'était votre devoir... vous l'avez rempli... Mais quel discours! quelle éloquence!...

Nouveau mouvement; nouveaux éloges. Le roi avait évidemment repris le dessus. Toute l'émotion que le discours lui avait donnée, il était ravi de la dépenser à louer la forme, pour n'avoir plus à reparler du fond; tous les mouvements de Bourdaloue, il les prenait ou feignait de les prendre pour des façons de modestie, et il n'en était que plus à l'aise pour le louer du haut de sa grandeur.

— Vous me la donnerez, dit-il enfin, cette péroraison. Je veux la relire... Je veux... Elle est...

— Sire...

— Vous refuseriez?... Je ne vois pas...

— Ce morceau...

— Eh bien?

— Il n'est pas de moi.

— Et de qui donc?

Bourdaloue alla vivement vers la porte. — Venez, dit-il, venez, monsieur...

— Comment donc ! s'écria le roi en apercevant Bossuet, c'était de M. de Condom ?...

— Non, Sire... de M. Claude... Et j'ai l'honneur de le présenter à Votre Majesté.

Dix ans après, Louis XIV envoyait à Claude une bourse de cent louis, et un de ses valets de chambre pour le servir... Il est vrai que c'était le lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes, et que Claude quittait la France pour ne plus la revoir.

DEUX SOIRÉES

A L'HOTEL DE RAMBOUILLET

MARS 1644

Un jeune abbé qui promettait, disait-on, un grand prédicateur, avait été présenté à l'hôtel de Rambouillet par le marquis de Feuquières. On lui proposa d'improviser un sermon sur un texte tiré au sort. Il accepta; mais la soirée étant trop avancée, on remit la chose au lendemain. — Ici commence l'épisode qu'on va lire.

[1] Quoique ce morceau, publié en 1839, ait été reproduit à cette époque dans plusieurs journaux, on a pensé que les lecteurs du *Sermon sous Louis XIV* seraient peut-être bien aises de le retrouver ici. 1644 devrait précéder 1675; mais comme les deux ouvrages sont entièrement distincts, il n'y avait aucun inconvénient à laisser le plus important le premier.

I

Une heure après, notre jeune homme était de retour au collége de Navarre, et se promenait à grands pas dans sa cellule. Une lampe à demi éteinte éclairait de quelques rayons vacillants trois chaises, un lit, une table, le tout chargé de livres et de papiers. Un vent glacial s'engouffrait par la cheminée, par la fenêtre; les cendres du foyer volaient par la chambre; les papiers s'agitaient; les livres ouverts semblaient feuilletés par un doigt invisible. Lui, cependant, il ne songeait ni à fermer sa fenêtre, ni à ranimer son feu. Il y a des moments où l'homme animal n'existe plus. Cette *estroite couture* [1] qui unit l'âme au corps, l'âme s'en débarrasse, et communique, pour ainsi dire, à ce lourd compagnon de chaîne, tout son élan, toute son invulnérabilité.

Après un long silence : « Que ne suis-je à demain! s'écria-t-il en frappant du pied. Vingt mortelles heures

[1] Montaigne.

encore!... Les imbéciles! *Il se fait tard*, ont-ils dit... M'arracher un pareil triomphe!... »

Il se mordit les lèvres à ce mot, et se retourna vivement comme pour s'assurer si personne n'avait pu l'entendre; puis, à demi-voix : « Eh bien! oui... *Triomphe*... Pourquoi pas? Dans un premier élan, ne suis-je pas sûr de moi? N'en ai-je pas fait vingt fois l'épreuve? J'aurais réussi... tout serait fini... Mais demain... demain, j'aurai eu le temps de mesurer le danger; demain je tremblerai, demain je balbutierai... »

Et il s'assit en frissonnant; et il dévorait d'un regard d'angoisse cette interminable journée qu'au prix d'un an de vie il eût voulu anéantir; et son imagination lui retraçait toutes les scènes de la soirée, ce salon aux mille bougies, cette foule de nobles dames, de grands seigneurs, de beaux esprits. Il se représentait tous ces yeux fixés sur lui, toutes ces physionomies prêtes à s'épanouir, à la moindre faute, d'un sourire malin et décourageant, tous ces auteurs disposés à le critiquer s'il réussissait, à l'accabler s'il échouait. En vain tâchait-il de se rappeler avec quelle bienveillance on l'avait accueilli, avec quel intérêt on avait parlé de ses talents; en vain cherchait-il dans sa mémoire les compliments pleins de franchise et d'indulgence que lui avaient adressés tant de hauts personnages, notamment le duc d'Enghien [1], ainsi que M. de Montausier, gendre futur de madame de Rambouillet et ordonnateur de ces soirées dont sa belle Julie était l'âme. Il avait beau faire; il se retrouvait toujours en face de deux choses égale-

[1] Le futur grand Condé.

ment propres à le torturer : ici, la terreur d'une chute ; là, cette inspiration bouillante qu'il frémissait de sentir se calmer.

C'est qu'il y avait chez lui un ardent désir, disons mieux, un insatiable besoin de succès et de gloire. Une foule de petits triomphes avaient signalé ses premières études. Au collége de Dijon, sa ville natale, toutes les couronnes avaient été pour lui ; au collége de Navarre, à Paris, il venait de soutenir, à dix-sept ans, une thèse philosophico-théologique dont toute la ville avait parlé ; le fameux docteur Nicolas Cornet était fier de le compter parmi ses disciples, et le lui avait peut-être trop laissé voir. Aussi ses rêves de grandeur et de fortune le poursuivaient-ils dans tous ses travaux, et jusque dans les choses les plus insignifiantes de la vie. Jamais, par exemple, on ne l'avait vu se mêler aux jeux de ses condisciples ; presque jamais on ne l'avait vu rire. Écolier, c'était un professeur ; sous-diacre, c'était un prélat; mais il était déjà du petit nombre des hommes qui savent se faire pardonner de ne pas agir comme les autres.

N'allez pas croire, cependant, que le culte de la renommée fût sa seule religion, et qu'en embrassant l'état ecclésiastique il n'eût songé, comme tant d'autres, qu'aux dignités et aux revenus de l'Église. Il y avait chez lui de la piété, beaucoup de piété même. Tout en rêvant l'épiscopat, la pourpre romaine, la tiare peut-être, il travaillait à devenir un bon curé. Mais il associait étroitement ses propres triomphes à ceux de l'Église ; il se surprenait, au pied des autels, demandant à Dieu, comme par instinct, le courage et la force de

dominer son siècle; il voulait être, comme saint Bernard dans le sien, l'oracle de l'Église et la lumière de la papauté. C'était avec une conviction profonde qu'il mettait son génie au service du catholicisme. Mais, une fois lancé dans les querelles, la cause de l'Église devenait un peu trop la sienne, et il se faisait d'avance une large part dans les victoires qu'il espérait lui faire remporter. Qu'on juge, d'après cela, ce que devaient être son agitation et ses angoisses dans la situation où nous venons de le peindre. Il voyait venir l'occasion de cueillir en une heure plus de lauriers peut-être qu'en dix ans de séminaire ou de prêtrise.

Minuit allait sonner, quand une bouffée de vent acheva d'éteindre sa lampe. L'obscurité le tira de sa rêverie : il s'aperçut qu'il avait froid; et comme si son corps eût attendu, pour céder à la nature, que l'esprit voulût bien le lui permettre, ses jambes se mirent à trembler, ses dents à claquer; la fenêtre résista longtemps à ses mains raidies. Il se mit au lit. Le corps glacé, la tête en feu, il chercha longtemps le sommeil, et ne trouva qu'un assoupissement fiévreux, plus cruel encore que l'insomnie. Ses oreilles se remplissaient de bruits étranges. Tantôt les chuchotements du salon de Rambouillet; tantôt une interminable série de syllogismes barbares, triste arrière-goût des leçons de maître Cornet; tantôt l'orgue, tantôt le bourdon de Notre-Dame; puis la chapelle du Louvre, le roi, la cour, la chaire tant enviée, et un sermon à prononcer, dont il ne pouvait se rappeler un seul mot; puis encore Notre-Dame, des chants mystérieux, des flots d'encens, une grand'messe pontificale... Et le pauvre abbé se voyait

lui-même à côté de l'autel, la mitre sur la tête et la crosse en main, sous le dais cramoisi des archevêques.

Deux de ses amis étaient accourus; l'ayant entendu s'agiter, ils le croyaient malade. Ils le réveillèrent, non sans peine. Un peu confus, il leur assura qu'il se portait bien et les remercia de leurs soins. « Ce n'est qu'un mauvais rêve, » leur dit-il en s'efforçant de sourire; mais, de peur de renouveler la même scène, il se leva, et se mit à lire quelques chapitres de l'Écriture Sainte. Hélas! ordinairement si puissantes contre les inquiétudes de la vie, ces pages divines ne pouvaient, en ce moment, qu'aigrir les siennes. Chaque verset qu'il lisait, il se figurait l'avoir pour texte de son sermon du lendemain, et il se mettait à le méditer, non pas comme un chrétien qui cherche la paix de son âme, mais comme un prédicateur qui court après ses points et ses idées. Aussi ne tarda-t-il pas à fermer le livre, et, tombant à genoux, il supplia le Maître des cœurs de faire descendre dans le sien plus de calme et d'humilité. Mais ce fut en vain qu'il s'efforça de ne rien demander de plus; un autre vœu remplissait son âme, une autre parole errait sur ses lèvres, et, après l'avoir longtemps retenue : « Mon Dieu! s'écria-t-il avec explosion, mon Dieu! faites que je réussisse! »

Transportons-nous maintenant dans le cabinet de monseigneur Pierre de Gondi, archevêque de Paris. Assis devant un bon feu, et son bréviaire à la main, le vieillard s'entretenait avec un de ses secrétaires. « A propos, dit-il après une pause, ce jeune abbé a-t-il été prévenu?... — Oui, Monseigneur; il va être ici. — Bon. Il y a longtemps que j'avais envie de voir s'il est à

la hauteur de tout ce qu'on dit de lui. Mais j'attendais une occasion; je ne voulais pas qu'il pût croire que je le faisais appeler par curiosité. Il a plus besoin, dit-on, d'humilité que d'encouragements. Nous verrons. Allez dire qu'on l'introduise dès qu'il arrivera. »

Le secrétaire sortit, et l'archevêque tira d'un des rayons de sa bibliothèque trois ou quatre gros livres qu'il se mit à feuilleter. A voir la poussière dont ils étaient couverts, vous eussiez compris, à n'en pas douter, que monseigneur, depuis longues années, n'avait pas troublé leur repos. Quand on rouvrit la porte, il les remit précipitamment à leur place, et reprit la sienne dans son fauteuil.

En recevant le message de l'archevêque, notre sous-diacre n'avait pas douté qu'il ne s'agit de sa future improvisation. Nouveau tourment. Que voulait monseigneur? Permettre, ou défendre? Encourager, ou blâmer? Il s'épuisait en conjectures. Il ne savait d'ailleurs lui-même que désirer ni que craindre. Tantôt, tremblant d'échouer, il faisait des vœux pour qu'une défense formelle vînt lui fermer la lice et terminer honorablement ses angoisses; tantôt, redevenu lui-même et sentant revenir tout son courage, c'était avec douleur et désespoir qu'il présageait cette même défense. « On ne m'aurait pas fait appeler, se disait-il, pour me donner une autorisation que je ne demandais pas; on se serait contenté de me laisser faire. » — Et il retenait avec peine une larme brûlante. Introduit auprès de l'archevêque, il ne respirait plus.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, — dit le prélat; et il lui fit signe de s'asseoir. Puis, sans le regarder, et en

s'arrêtant à chaque partie de sa phrase : J'ai appris que vous deviez aujourd'hui, — chez madame de Rambouillet, — improviser un sermon. J'avoue que la chose m'a paru — singulière. Je ne veux pas précisément — m'y opposer...

Un poids énorme était ôté de dessus la poitrine du jeune homme.

— Mais, reprit M. de Gondi avez-vous bien pensé à ce que vous allez faire? Un sermon dans un salon ! Un sermon à la place des sonnets et des madrigaux qui pleuvent tous les soirs à l'hôtel de Rambouillet ! Vous risquez de scandaliser les uns, de faire rire les autres à vos dépens, et, ce qui est pis, aux dépens de la religion...

— Monseigneur...

— Oui; j'entends. Vous allez me dire que ce n'est pas vous qui avez eu cette idée. Je vous crois; mais... vous n'êtes pas fâché qu'on l'ait eue.

Le jeune homme rougit.

— Laissons la question d'humilité, poursuivit l'archevêque; c'est une affaire entre votre conscience et vous. J'en reviens à mon dire : il s'agit d'une chose tellement insolite, que, si vous échouez, on ne vous pardonnera jamais de l'avoir tentée. Il se dit chez madame de Rambouillet beaucoup de vers médiocres, qui ne sont pourtant pas mal accueillis; mais, quant à votre sermon, pas de milieu : si ce n'est un triomphe, c'est une chute. Avez-vous bien pensé à tout cela?

— Pas assez peut-être, Monseigneur; cependant... si je l'ose dire... Cette réflexion...

— Eh bien?

— Je crois que j'aurais passé outre. Je n'ai jamais eu l'honneur de monter en chaire, et il me faut encore sept ou huit ans avant que je puisse y monter... Mais... je me suis beaucoup exercé...

— Et avec succès, à ce qu'on dit, interrompit le prélat.

Notre jeune homme avait déjà retrouvé presque toute son assurance; ce petit éloge acheva de la lui rendre. Peu à peu, la conversation devint plus familière. M. de Gondi le questionna sur une foule de sujets; on en vint même à une petite discussion sur je ne sais quel passage d'Augustin. Ce n'était pas pour rien que l'archevêque avait feuilleté ses vieux livres. Il citait, citait encore; mais quoique ce fût plus qu'il n'en fallait pour faire croire qu'il s'occupait beaucoup de théologie, ce n'était pas assez pour déconcerter son adversaire, qui, bien que pris au dépourvu, opposait admirablement phrase à phrase, auteur à auteur. A chaque réponse nouvelle, il donnait lieu de remarquer la justesse de son esprit, la vivacité de son imagination. Il parlait du cœur humain comme un vieillard, de l'éloquence, comme un orateur consommé, du ministère évangélique, comme un prêtre blanchi dans les fonctions pastorales. M. de Gondi ayant fait observer qu'un véritable prédicateur doit se proposer bien moins de plaire que d'émouvoir : — Soyez tranquille, Monseigneur, répondit-il; soyez tranquille. Je compte m'en souvenir ce soir. Que Dieu m'aide seulement... et il y aura des larmes dans le salon de madame de Rambouillet! — Et sa physionomie prit, à ces mots, une telle expression de grandeur et d'autorité, que le bon archevêque, les yeux fixés sur lui, ne trouvait plus

de paroles. Il s'en aperçut, et rougit plus encore que la première fois. — Pardonnez-moi, dit-il en baissant les yeux; j'oublie à qui je parle... Vous avez dû me trouver bien téméraire... — Courage, mon enfant, courage! dit M. de Gondi; j'aime cette impétuosité chez un jeune homme. *In nomine Demosthenis et Ciceronis, ego te absolvo!* — Et il accompagna ces mots du geste que font les prêtres en prononçant la formule ordinaire de l'absolution. Le jeune homme mit un genou en terre, lui baisa la main, et se retira. — Ils étaient contents l'un de l'autre.

Qu'on nous pardonne ces deux excursions hors de l'hôtel de Rambouillet. Elles étaient nécessaires pour faire connaître le héros de notre soirée.

Madame de Rambouillet, femme d'une piété vraie mais un peu scrupuleuse, n'approuvait guère ce qui allait se passer dans sa maison; peu s'en fallait qu'elle n'y vît un scandale. N'osant toutefois s'opposer au vœu presque unanime de la compagnie, elle essaya de sauver au moins les apparences. Il fut décidé que les dames s'habilleraient simplement; que les violons — car il y en avait tous les soirs — recevraient contre-ordre; enfin, qu'on ne lirait ni vers ni prose de toute la soirée. On fit venir de l'église voisine une centaine de chaises de paille, et deux ouvriers travaillèrent pendant la journée à quelque chose qu'on recouvrit d'un drap, et qui ne ressemblait pas trop mal à une chaire. A droite s'élevait un grand crucifix, et, dans un cabinet transformé en sacristie, un surplis blanc attendait l'orateur.

L'assemblée fut de bonne heure au grand complet. Les habitués de la maison n'auraient eu garde de man-

quer un spectacle si nouveau ; ceux qui étaient absents la veille, M. de Feuquières les avait prévenus de l'épreuve glorieuse qu'allait subir son protégé. Le duc d'Enghien avait amené tous ses amis, et le vicomte de Turenne, quoique protestant, était arrivé un des premiers, après s'être bien assuré, pourtant, qu'il n'y aurait pas de messe.

La haute société, à cette époque, passait aisément et sans scrupule des plaisirs du monde aux exercices religieux ; en dépit du proverbe évangélique, on s'arrangeait sans trop de peine de manière à servir à la fois Dieu et le monde. Que Dieu eût toujours la meilleure part, c'est douteux ; mais enfin, on allait à la messe avant de s'habiller pour le bal ; on savait revêtir, entre deux fêtes, tout l'extérieur d'une vie de couvent. Beaucoup de personnes même ne s'en tenaient pas à l'extérieur, et savaient être, ne fût-ce que pour une heure ou deux, assez véritablement pieuses.

Celles-là, pourtant, n'étaient pas en majorité dans notre assemblée. On parlait moins haut qu'à l'ordinaire ; à cela se bornait tout le recueillement qu'on croyait devoir affecter. Les changements faits au mobilier du salon avaient contribué d'abord à maintenir une certaine gravité ; madame de Rambouillet prenant la chose au sérieux, on eût craint de lui déplaire. Mais l'habitude l'emporta ; on se souvint de l'ameublement ordinaire, et ce travestissement, loin de préparer l'auditoire à des émotions religieuses, provoquait l'hilarité secrète de tout ce qu'il y avait de jeunes gens. L'orateur lui-même ne vit pas sans surprise ces singuliers apprêts, et n'en fut que très-médiocrement flatté. Ce n'était plus un

salon, mais c'était encore moins une église. Jamais sermon ne fût attendu dans de si mauvaises dispositions.

Un chapeau à la main, M. de Montausier parcourut les rangs et recueillit une vingtaine de billets. Nouveau sujet d'hilarité; on se figura un bedeau faisant une quête, et le grave quêteur, à qui cette idée vint comme aux autres, eut assez de peine à garder son sérieux. « Pour les pauvres! » dit-il tout bas à une dame en lui présentant le chapeau. « Pour les pauvres d'esprit! » ajouta un mauvais plaisant, et des rires étouffés coururent tout ce côté du salon. En outre, d'après certains coups d'œil qui venaient d'être échangés pendant la *collecte*, il eût été facile de comprendre qu'une conspiration s'était tramée contre le pauvre orateur, et qu'on s'était donné le mot pour l'embarrasser par des sujets obscurs et difficiles. Aussi le désappointement se peignit-il sur plus d'une figure quand une dame tira du chapeau ces belles et simples paroles de l'Ecclésiaste : « *Vanité des vanités, tout est vanité.* »

L'orateur, pendant ces préliminaires, était sorti; on l'appela. Il prit le billet; sa main tremblait... Mais à peine y eut-il jeté un coup d'œil, qu'une vive rougeur colora ses joues et qu'il leva à demi les yeux au ciel. Les plus malins ne manquèrent pas d'attribuer ce mouvement à un accès de frayeur; mais les plus rapprochés purent aisément lire sur ses traits un sentiment de joie et d'espérance. Il respirait enfin. Plus de crainte; il était sûr de lui-même. Il avait calculé déjà toutes les richesses de son sujet. Gloire et néant, orgueil et ruine, délices du monde, horreur du tombeau, sublime et terrible contraste si fécond en enseignements, en tableaux, en

développements de tout genre, voilà ce qu'il avait entrevu, voilà ce qu'il allait montrer, avec toute la franchise du génie, à cette foule de voluptueux et de riches. Quel sujet! Eût-il mieux choisi s'il avait été libre de choisir? Aussi, quoiqu'on lui eût accordé un quart d'heure de préparation, il se dirigea immédiatement vers la chaire et y monta d'un pas ferme. On se regarda sans rien dire; c'était déjà plus qu'on n'avait attendu. Les rieurs ne riaient plus tant; les autres sentaient battre leur cœur.

Il eut pourtant la sagesse de ne pas s'abandonner dès le début aux mouvements qui agitaient son âme. *Feu d'exorde, feu de paille*, disait Dumarsais un siècle plus tard. Les auditeurs n'ayant pas eu l'air de faire grande attention à la sublimité du texte, c'eût été hasarder beaucoup que de leur présenter *ex abrupto* une pareille idée dans son effrayante nudité; du grandiose au pédantesque, il n'y a qu'un pas, et ce pas est toujours glissant, surtout pour un jeune homme. Il commença donc avec la plus grande simplicité. — « La religion aime à nous présenter le tableau de nos misères; elle veut nous persuader que rien, dans cette vie, ne mérite véritablement nos soins et nos peines; qu'ainsi, toutes nos affaires terrestres doivent être subordonnées à la grande affaire de l'éternité. » — Telle fut la marche de son exorde. Rien de brillant, peu ou point de figures, rien d'ambitieux, rien, en un mot, qui parût viser à l'effet; et cependant on était saisi, pénétré. La voix du prédicateur était calme, grave; ses gestes, rares et pleins de dignité. On sentait que ce n'était point pour lui une simple épreuve littéraire; ses paroles sortaient du fond de son âme, et

tout ce qui sort de l'âme est éloquent. Peu à peu, la curiosité devint attention, l'attention, intérêt; adieu le salon et ses folles réminiscences. Il fallut, bon gré mal gré, se croire dans une église, et l'*Ave Maria* ne fut pas dit moins dévotement qu'à Notre-Dame. (L'*Ave Maria,* comme on sait, est la conclusion obligée de tout exôrde catholique.) L'orateur fut peut-être un de ceux qui y mirent le moins de recueillement. Non qu'il ne s'efforçât de prier; non qu'il ne sentît combien il avait à bénir Dieu d'un si heureux commencement; mais son esprit était ailleurs, et il ne pouvait s'empêcher de jeter sur son auditoire un regard perçant, joyeux, dont je ne puis mieux donner une idée qu'en le comparant à celui d'un grand capitaine des temps modernes, lorsque, au milieu d'une bataille, il voyait réussir quelqu'une de ses gigantesques manœuvres, et s'écriait : » Ils sont à moi! »

Et en effet, son auditoire était à lui. — A l'œuvre donc, jeune homme! Enivre-toi de ce glorieux despotisme de la parole; c'est la plus belle et la plus pure des prérogatives du génie. A l'œuvre! Et maintenant, frappe sans crainte les grands coups, car tu n'es pas seul au combat. L'orateur qui parle de la mort trouve toujours dans cette pensée même un redoutable auxiliaire. Sa puissance grandit du néant de ceux qui l'écoutent. Chacun est acteur avec lui; chacun met la main à cette lugubre épopée, et fournit en tremblant à celui qui vient la bâtir son tribut d'effroi et de poésie. Parlez-moi d'avarice et de sensualité; tonnez contre la médisance, contre la colère, contre l'orgueil, contre tout ce que vous voudrez.... Ou je n'écouterai pas, ou

je dirai en me frottant les mains : « Quelle leçon pour mon ami ou pour mon voisin un tel ! » Mais qu'il s'agisse de la mort, alors c'est autre chose; alors, *mea res agitur;* alors, plus de paille dans l'œil de mon frère, mais là, dans le mien, une poutre, une poutre énorme que je n'en saurais arracher, et qui doit un jour, infailliblement, me faire trébucher dans la fosse; alors je baisse la tête, j'écoute, je frémis.

L'orateur gardait pour la fin le tableau des espérances de l'homme et de sa grandeur devant Dieu; jusque-là, il ne voulait voir et montrer, dans le race humaine, qu'un troupeau d'êtres misérables perdus dans l'immensité de l'univers, et que la mort, leur infernal berger, entraîne sans relâche vers la tombe. Ce tableau, depuis cette époque, a été tracé mille fois; prédicateurs, poëtes, philosophes, s'en sont emparés à l'envi, et il serait aujourd'hui bien difficile de le rajeunir assez pour ne pas faire dire qu'on a recueilli des lieux communs. Mais l'éloquence de la chaire était alors dans son enfance; celui qui passe pour en avoir été le restaurateur, Bourdaloue, était un écolier de douze ans. Les vérités de la religion ne s'étaient guère encore montrées, dans la chaire française et catholique, que desséchées par le pédantisme ou travesties par le mauvais goût. Elles attendaient un langage digne d'elles; et ce langage, que tant de cathédrales n'avaient pas encore entendu, le salon de Rambouillet en avait les prémices.

Mais ce n'était pas assez pour notre orateur de forcer à l'attention tant d'esprits rebelles, et de tenir, selon l'énergique expression du poëte, tant d'auditeurs *suspendus à ses lèvres;* c'était peu de bercer les âmes : il

voulait les briser. Au sentiment de plaisir et de calme qu'avait fait naître, pendant l'exorde, cette diction pure et solennelle, succédèrent bientôt et à coups pressés l'inquiétude, l'agitation, l'effroi, à mesure que se déroulaient tous les actes de ce grand drame. « Qu'est-ce que la vie, s'écriait l'orateur, sinon un sentier dont la pente raide et raboteuse aboutit enfin à un précipice? Qu'est-ce que l'homme, sinon un malheureux voyageur engagé dans ce chemin terrible? Dès l'entrée, on l'avertit de ce qu'il doit rencontrer au bout. Il voudrait reculer... Impossible. Il voudrait aller moins vite... Impossible. Qu'il songe au terme du voyage ou qu'il l'oublie, qu'il dorme ou qu'il veille, qu'il pleure ou qu'il cueille des fleurs, une force invincible le pousse vers l'abîme. Il arrive au bord; il voudrait s'y cramponner... Il ne le peut. Il glisse, il tombe, il roule... et il faut glisser, tomber, rouler après lui! »

Et non content d'avoir étalé toutes les phases de cette lamentable décadence, il entr'ouvrait l'abîme et suivait la misère humaine jusqu'en ses dernières profondeurs. Tous ces grands de la terre, tous ces adorateurs de la puissance et de la gloire, il les entraînait avec lui jusqu'en ces caveaux ténébreux où leur place était marquée; et là, soulevant le marbre des tombeaux, il cherchait au fond du cercueil ce que la mort y laisse au bout de quelques jours, « ce je ne sais quoi, disait-il, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt chez l'homme, tout, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes! »

Il fallait voir alors toutes ces femmes mondaines,

l'œil hagard, la poitrine haletante, comme si l'ange de la mort se fût offert à leurs regards; il fallait les voir suivre avec anxiété tous les mouvements de ce jeune homme, dont le nom roturier les eût fait sourire peut-être une heure auparavant, et qui venait ainsi leur arracher, lambeaux après lambeaux, tous ces voiles dorés de l'orgueil et de l'opulence.

Sa cause était gagnée. L'auditoire lui demandait grâce; il ne fallait pas rompre ces fibres si longtemps et si violemment tendues. Ces cœurs froissés voulaient quelques émotions plus douces ; ces yeux pleins de terreur et d'angoisse avaient besoin d'être rafraîchis par quelques larmes. Nous ne le suivrons pas dans les détails de sa seconde partie. Après avoir peint l'homme dans sa misère, il le peignit dans sa grandeur; à l'impitoyable historien d'un présent d'angoisse et d'un avenir de néant, succéda le prophète d'un avenir de gloire et d'inaltérable félicité; il ferma le sépulcre et ouvrit le ciel. Tout ce que le christianisme a de plus consolant, tout ce que la poésie a de plus suave, fut réuni dans ce dernier morceau. Jamais la religion n'avait paru plus aimable, plus douce, plus belle, plus divine.

Ce discours avait été long, mais personne n'avait songé à s'en plaindre; personne, pour mieux dire, ne s'en était aperçu. Un profond silence n'avait cessé de régner, et se prolongea même, contre l'usage, quelques secondes après les derniers mots. M. de Feuquières courut embrasser l'orateur, et bientôt il y eut presse autour du jeune homme. Ce fut un déluge de louanges. Il ne répondait rien : après un pa-

reil succès, toute parole de modestie eût semblé affectée.

M. de Turenne avait été un des plus émus, et, tandis que les autres se faisaient violence pour rester impassibles, lui, toujours simple et franc, il n'avait pas craint d'essuyer deux ou trois fois une larme. Il vint un des premiers féliciter l'orateur. Celui-ci ne l'avait pas aperçu, et ne se doutait pas de la présence d'un *hérétique* dans son auditoire; il ne put retenir un mouvement de surprise. « Eh ! parbleu, oui, c'est bien moi, dit le maréchal ; pourquoi pas? Je prends le bon où je le trouve. Était-il catholique, ce sermon-là ? Non. Était-il huguenot? Pas davantage... Il était chrétien. Moi, je crois que c'est le mieux. »

— Eh bien ! vicomte, dit en riant le prince de Condé, cela vous convertira-t-il?

— Mais... il se pourrait bien...

— Ah !... s'écrièrent à la fois le prédicateur et le prince.

— Un moment! un moment, messieurs!... reprit Turenne en souriant. Comme vous y allez! Il y a conversion et conversion. Ce que j'ai voulu dire, c'est que ce sermon m'a donné quelques bonnes idées sur la mort et sur la vanité du monde, toutes choses auxquelles nous ne pensons guère, nous autres gens de cour et de batailles. Vous voyez, mon cher d'Enghien, qu'il ne tient qu'à vous d'en dire autant...

— Bon ! bon ! interrompit le prince; mais, à propos, monsieur le prédicateur, pourrait-on savoir votre nom?

— Bossuet, monseigneur.

II

Le lendemain, il n'était bruit par la ville que de ce magnifique succès. — « Étiez-vous hier à l'hôtel de Rambouillet? » — demandait-on; et ceux qui pouvaient répondre *oui* en étaient heureux et fiers, comme d'une grande aventure.

Le prédicateur s'était retiré seul et assez tard. Tout le monde était couché au collége de Navarre, et il courut à sa cellule, ravi de ne trouver personne à qui raconter son triomphe; on n'aime pas à se louer soi-même quand on est sûr de ne rien perdre en attendant. Il ne se trompait pas. Le matin, avant huit heures, la grande nouvelle était venue et courait de bouche en bouche, de cellule en cellule, par toute la maison. Une activité inaccoutumée régnait dans les corridors, dans les cours; il entendait des pas, des chuchotements, des questions, des réponses qu'il ne pouvait saisir, mais qu'il devinait aux battements de son cœur. Il venait d'écrire à son père, heureux de tout le bonheur dont cette lettre allait remplir son âme, heureux surtout d'épancher la sienne,

de n'avoir plus à jouer la modestie, de pouvoir enfin dire : « J'ai combattu ! J'ai triomphé ! Je me suis ouvert les chemins de la gloire et de la fortune ! »

La messe allait sonner. On frappe à sa porte. « Entrez, » dit-il négligemment ; et c'était monsieur le Proviseur, le grave Nicolas Cornet, qui s'était levé un quart d'heure plus tôt qu'à l'ordinaire pour venir embrasser son cher Bénigne ! Ce jour ne fut qu'un long triomphe. Ses professeurs avaient pour lui toutes sortes d'égards ; ses condisciples n'osaient plus le tutoyer ; avant midi, il avait pour amis *intimes* je ne sais combien de marquis ou de comtes, tous cadets de grandes familles et destinés aussi à l'Église, mais qui ne lui avaient encore jamais adressé la parole. Il est vrai qu'il n'était à Paris que depuis peu, et qu'on avait vu en lui, jusqu'alors, bien moins l'orateur ou l'homme d'esprit, que l'érudit, le travailleur, le *piocheur*, comme nous disons. Ces qualités plus solides que brillantes, accompagnées, il faut le dire, de certaines allures un peu provinciales, n'avaient pu faire grande impression sur cette jeune noblesse ignorante et paresseuse qui venait faire au collége de Navarre un simulacre d'études. *Bossuetus, Bos suetus aratro,* disait-on ; *Bossuet, c'est un bœuf accoutumé à la charrue.* Mais le bœuf s'était fait taureau ; le *piocheur* venait d'étaler tout l'or de ses fouilles ; l'aurore d'un grand nom venait de briller sur la France !

Lui, cependant, sa joie n'était pas sans mélange. Peu d'éloge l'aurait navré ; trop d'éloge l'épouvantait. Singulière destinée de l'ambition ! Pure ou impure dans son principe, heureuse ou malheureuse dans ses efforts, n'importe : elle se repaît d'angoisses. Le succès avait

été trop grand, trop au-dessus de son attente. Il calculait avec une espèce d'effroi les dangers d'une position devenue tout à coup si glorieuse, et ses amis, j'entends ses véritables amis, ne savaient trop quel ton prendre avec lui. Le louer autant qu'il le méritait, c'était s'exposer à gâter son cœur; ne pas le louer, ou seulement le louer avec réserve, c'était courir grand risque de passer à ses yeux pour injuste ou pour jaloux.

N'allez pourtant pas vous imaginer que les détracteurs lui manquassent.

Unanimes, ou peu s'en faut, sous la première impression d'une si haute et si noble éloquence, les éloges le furent déjà moins à la soirée suivante, et, comme il n'y a rien de plus facile que d'amener les sots à brûler ce qu'ils ont adoré, un seul homme eut assez d'influence pour déterminer, à l'hôtel de Rambouillet, l'étrange revirement que nous avons maintenant à raconter.

Cet homme, nous ne le connaissons pas encore, c'est-à-dire que nous n'avons pas encore eu occasion de le mettre en scène; car, pour son nom, il est connu, prodigieusement connu, beaucoup trop connu même pour sa gloire et le repos de ses mânes, puisque ce n'était rien moins que monsieur Charles Cotin, aumônier et prédicateur du roi, chanoine de Bayeux, membre de l'Académie Française, auteur, enfin, de je ne sais combien d'ouvrages qui dormiraient aujourd'hui, comme ses sermons, dans une paix profonde, sans la triste immortalité que leur ont donnée Molière et Boileau.

Nous aurions pu, dès la précédente soirée, vous faire apercevoir certain abbé que l'aisance de ses manières, l'empressement de sa galanterie, les égards de tous ceux

qui l'entouraient, vous eussent aisément fait reconnaître pour un homme de cour et un des principaux habitués de la maison ; mais, dès qu'il n'avait plus de compliments à recevoir ou à faire, — à son air maussade et contrarié, à certains mouvements de dépit et presque de colère, vous eussiez compris que personne au monde ne désirait moins de voir réussir le jeune orateur. Vous l'auriez vu d'abord encourager de son mieux les petites conjurations tramées contre ce dernier ; vous l'auriez entendu dicter à quelques-uns de ses voisins des textes dont le plus habile rhéteur n'eût pas tiré un discours de quatre pages. Puis, forcé d'écouter, saisi comme tous les autres, luttant avec lui-même pour ne manifester aucun signe d'approbation, il était sorti précipitamment au dernier mot du discours ; ce qui ne l'avait pas empêché d'entendre, de l'antichambre, ce murmure flatteur et ce long concert de louanges dont nous avons essayé de donner une idée. — Ce pauvre abbé, c'était notre homme, c'était Cotin.

L'abbé Cotin, au fond, n'était pas méchant ; ajoutons, et c'est bien le moins que nous puissions faire avant de nous égayer à ses dépens, qu'on a beaucoup exagéré ses ridicules. Poëte, il faisait de très-jolis vers, les plus *jolis* peut-être de cette époque, où l'on en faisait encore si peu de beaux ; prédicateur, quoi qu'en dise l'auteur des Satires, il était un des plus courus de la capitale ; littérateur, enfin (et tout le monde l'ignore ou feint de l'ignorer), il lisait l'hébreu et le syriaque ; il possédait le grec comme peu de gens le savaient alors. Mais l'engouement de ses amis, l'indulgence du public, les louanges d'un sexe dont sa soutane, hélas ! ne lui faisait pas

toujours assez détourner les yeux, tout avait concouru à fausser son jugement, à gâter son âme. Depuis la mort de Voiture, il partageait avec Chapelain l'autorité souveraine ; à l'hôtel de Rambouillet, il se voyait le centre de toute cette littérature musquée dont le grand siècle allait bientôt faire justice, et qui achevait sa petite vie avec le plus de bruit, le plus de sottises possible. Enfant gâté de la première société de Paris, pouvait-il ne pas se croire un génie? Tout ce qu'un autre obtenait d'intérêt et de louanges, c'était un vol qu'on lui faisait.

Il se retira donc la mort dans l'âme. Cette palme qu'il avait cru tenir, qu'il avait tenue peut-être, un prédicateur de dix-sept ans venait de la lui arracher! Et c'est peu que d'être jaloux si l'on a au moins la consolation de se dire, à tort ou à raison, que l'arrêt a été injuste, que le triomphe de son rival est dû à l'erreur ou à l'intrigue. Mais s'avouer à soi-même qu'on est vaincu, bien et dûment vaincu, chercher de quoi critiquer et ne trouver qu'à admirer, voilà qui est affreux! Cette jalousie, la plus cruelle de toutes, c'était précisément celle qu'éprouvait Cotin. Ce sermon qu'il venait d'entendre, il aurait donné vingt des siens pour y découvrir un défaut de quelque importance ; mais il avait beau se creuser l'esprit : il retombait malgré lui sur les morceaux les plus saillants, les plus irréprochables. On eût dit qu'un démon venait les chanter à son oreille.

Et pourtant, il ne céda pas ; le mauvais goût, la mauvaise foi l'emportèrent. Ce qu'on désire avec passion, on finit toujours par le croire. Cotin voulait trouver ce discours mauvais : il y arriva. Par quel chemin, je l'ignore; mais la nuit n'était pas encore écoulée, que notre homme

était parvenu à se démontrer deux choses : premièrement, que ce discours, amplification d'écolier, en avait eu, à la vérité, les principaux mérites, mais en même temps tous les défauts ; secondement, qu'on avait eu égard à la jeunesse de l'orateur, et qu'en l'applaudissant on n'avait voulu, au fond, que l'encourager. Là-dessus, il se frotta les mains, et, ravi d'une si judicieuse conviction, il ne songea plus aux quatre ou cinq heures d'insomnie qu'il venait de lui en coûter pour se la donner.

Le plus difficile était fait. Une fois persuadé que ce discours ne valait rien, il connaissait trop bien son influence pour craindre que l'hôtel de Rambouillet persistât à le croire bon. Il se garda bien, toutefois, à la soirée suivante, d'attaquer en face une impression encore si vive. Il écoutait sans rien dire ; il n'approuvait qu'en souriant d'une manière imperceptible, ne désapprouvait que par une froide immobilité ; le tout, bien entendu, de manière à laisser voir qu'il n'en pensait pas moins.

Le surlendemain, même réserve ; mais on put remarquer que deux ou trois de ses amis avaient singulièrement changé de ton. L'un faisait observer, comme en thèse générale, qu'un discours véritablement bon ne doit pas seulement plaire et attacher en gros ; l'autre s'emparait de la remarque, et ajoutait qu'avant de tant louer le sermon de *ce jeune Bossuet*, il eût été sage de s'en rendre compte et d'en faire l'analyse. « De toutes ces idées sur la fragilité de l'homme, disait celui-ci, je n'en ai pas vu quatre qui ne soient dans Sénèque. — Sans doute, ajoutait celui-là, et je me rappelle fort bien une longue tirade qui semblait traduite

de Cicéron. — Et qui sait, reprit un troisième, si nous n'avons pas tous été ses dupes? Voyez comme il a fourni sa carrière : pas un mot de travers, pas une phrase languissante... Il récitait, messieurs, il récitait... Trouvez-moi donc un prédicateur qui n'ait pas dans sa tête un sermon sur la mort! Il récitait, vous dis-je... » Et l'idée parut toute naturelle. D'ailleurs, il faut le dire, d'après les théories oratoires de l'époque, ce discours péchait à plus d'un égard. Point de divisions tranchées, point de subtilités, point de syllogismes, point de figures profanes, pas un seul vers d'Horace ou de Virgile... C'était décidément d'une pauvreté déplorable. Il est vrai que l'orateur a captivé les esprits, remué les cœurs, renversé tous les obstacles; n'importe : au lieu de conclure que sa méthode est la bonne, puisqu'elle l'a si bien conduit au but, on décide qu'elle ne vaut rien, puisqu'il ne l'a pas atteint dans les formes.

Et ce fut bientôt l'opinion de toute la compagnie. Trois personnes, trois seulement, se prononcèrent dans un autre sens; trois personnes, il est vrai, qui en valaient bien trois autres, puisque c'étaient messieurs de Montausier et de Turenne, ainsi que le duc d'Enghien, auxquels se joignaient M. de Feuquières, le protecteur du jeune homme, et un certain poëte, nommé Corneille, assez mal vu à l'hôtel de Rambouillet. Mais, quant à ce dernier, c'était chose reçue qu'on ne l'écoutait pas; quant aux autres, après leur avoir accordé machinalement et par respect quelques minutes d'attention, on courait reprendre sa place et rouvrir ses oreilles dans les groupes où présidait Cotin.

Le duc d'Enghien n'était pas endurant. Il eut bientôt

perdu patience, et, avec toute l'impétuosité du vainqueur de Rocroy, il s'élance vers Cotin, perce le double rang de sots qui l'entoure, lui saisit le bras : — Monsieur l'abbé, je serais bien aise d'entendre aussi un sermon de vous...

— Mais, monseigneur... dimanche... au Louvre... dit Cotin, qui avait pourtant compris de reste ce que voulait dire le prince.

— Non pas, non pas, reprit vivement celui-ci ; j'entends... un sermon... vous comprenez... comme l'autre... sur un sujet tiré au sort. Dans la chapelle du roi, je vous ai entendu souvent, très-souvent, monsieur l'abbé...

Et il était clair que ce *très-souvent* signifiait *trop souvent*. Cotin s'inclina : — Demain, si monseigneur l'ordonne...

— Eh ! messieurs, se mit à crier le prince du ton d'un héraut d'armes, voici monsieur l'abbé Cotin qui veut nous favoriser demain d'un sermon improvisé !

L'abbé s'exécuta de son mieux.

Ce n'était pas qu'il fût tout à fait novice dans l'art difficile de l'improvisation. Il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit même ; or, si l'esprit n'est pas le génie, c'est ce qui peut le moins mal en tenir lieu. Cotin l'avait éprouvé maintes fois, et, certes, s'il lui manquait quelque chose, ce n'était pas l'assurance. Pourtant, il n'était pas tranquille. Je ne sais quel pressentiment lui disait que la comparaison ne serait pas à son avantage. Son jeune rival avait bondi d'orgueil et de joie à l'idée d'une si glorieuse épreuve ; lui, au contraire, il pouvait à peine se soutenir. Mais Bossuet, en attendant la terrible soirée, avait

vu croître d'heure en heure ses délirantes inquiétudes; lui, entouré d'admirateurs et complimenté d'avance, il ne tarda pas à se calmer. Quand arriva le moment, il était tranquille, le front haut, le visage radieux; c'était le Cotin de tous les jours, à cela près qu'il affirma ne s'être réveillé qu'à neuf heures,— « tant j'étais loin, semblait-il dire, d'avoir le moindre souci. » — Sur quoi le vicomte de Turenne fit observer, avec un sourire assez incrédule, qu'il eût été encore plus beau de dormir jusqu'au soir, et de ne s'éveiller, comme Alexandre, qu'au moment de la bataille.

Le tirage au sort eut lieu comme la première fois; seulement ce fut une dame, la jeune et belle comtesse de La Fayette, qui présenta le billet à l'orateur. Cotin n'était déjà plus si tranquille; il se crut pourtant obligé de faire un compliment à la comtesse, et, avec le plus grand sang-froid : — « Madame, lui dit-il, quand une dame de votre mérite daignait présenter une épée à son chevalier, il se croyait invincible; mais je n'ose croire qu'il en soit de même du glaive de la Parole de Dieu, quelque belle que soit la main qui vient de m'en armer... »

— Mauvais début, monsieur l'abbé! dit une voix sévère; ne mêlons pas Dieu et le Diable..,

Cotin tressaillit et se tut; cette voix, c'était celle de M. de Montausier, et le pauvre abbé ne se souciait pas d'entrer en explication avec un homme dont le grave bon sens l'avait plus d'une fois désarçonné. D'ailleurs, de seconde en seconde, il sentait fuir son assurance. Un quart d'heure lui était offert pour recueillir ses idées, et il en avait grand besoin : mais, accepter cette faveur,

c'était se placer au-dessous de celui qui n'en avait pas usé. Que faire donc? Les yeux fixés sur son billet, il s'approche lentement de la porte, puis s'arrête, puis revient; il rougit, il pâlit. Enfin, la prudence triomphe; il va sortir... Mais ses yeux rencontrent ceux du duc d'Enghien; il le voit jouir de son embarras, et ce défi muet lui fait enjamber d'un pas les deux marches de la petite chaire.

L'oracle allait parler. Conversations, mouvements, tout cesse. En un clin d'œil l'assemblée est prête à écouter, à applaudir, plutôt, car ces deux mots étaient synonymes dès qu'il s'agissait de Cotin; et peu s'en fallut que les applaudissements ne commençassent lorsque, de sa voix doucereuse, il lut les paroles de son texte : *Je suis votre père, a dit l'Éternel.* — « Un joli sujet, un charmant sujet, » dirent tout bas les dames.

C'était aussi un joli homme, un charmant homme que l'abbé Cotin! Il avait près de quarante ans, mais vous ne lui en auriez pas donné trente. Il fallait le voir avec ses cheveux longs et bouclés, avec cette moustache que lui enviaient les plus élégants seigneurs de la cour, avec ces yeux bleus qui lui avaient valu un compliment de la reine-mère, son canonicat de Bayeux, mille écus de pension sur la cassette du cardinal, et tant d'autres faveurs que l'histoire n'a pas enregistrées. En outre, si son éloquence manquait de nerf et de noblesse, elle était on ne peut plus gracieuse. J'ai vu un méchant sonnet à sa louange, où l'auteur dit de lui, comme Homère du vieux Nestor :

Et votre voix, plus douce que le miel,
Coule en flots purs... etc.

Mais encore fallait-il qu'il eût quelque chose à dire, et ce n'était guère le cas. Il avait à traiter un de ces sujets qui paraissent féconds, et qui le sont en effet, mais qui ne *rendent*, comme disent les prédicateurs, qu'à force de travail, ou, du moins, à force de génie. On s'imagine, en débutant, qu'on ne finira jamais; on parle cinq minutes... et il se trouve qu'on a tout dit. — C'est ce qui arriva.

Son exorde n'était pas mauvais. Il fit assez bien entrevoir ce qu'il y a de consolant et de noble dans cette grande pensée de la paternité universelle de Dieu, annoncée par la nature, confirmée par la religion. Les idées, les mots semblaient lui venir en abondance; l'*Ave Maria* fut récité avec enthousiasme.

— Eh bien! monsieur, dit une dame à un de ses voisins qui avait paru douter du succès, que dites-vous de cela?

— Ce que j'en dis, madame? Que l'on ne saurait mettre plus de grâce à manger son blé en herbe.

— Que voulez-vous dire?

— Vous me comprendrez tout à l'heure.

Et en effet, l'orateur avait tout dit, tout *dévoré* dans son exorde. Soit qu'il n'eût pas pensé au reste, soit plutôt qu'il n'eût pas su faire autrement, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait fini avant de commencer tout de bon, qu'il répétait son exorde, qu'il tournait dans un cercle, bref, qu'il allait rester court. Rester court! Demandez à l'avocat, au prédicateur, à quiconque parla jamais en public; demandez s'il est un supplice comparable à celui de ne plus savoir ce qu'on va dire, et de pressurer son cerveau sans pouvoir plus rien en

tirer ! Non ! le soldat qui vient de brûler sa dernière cartouche et se voit encore vingt ennemis sur les bras, n'est pas plus mal à l'aise que l'orateur qui vient de lâcher sa dernière idée. Il la ménage, il la caresse, il la charge de synonymes... et pourtant elle va finir ! Il le sait, il le sent ; c'est l'archidiacre Frollo pendu par sa soutane déchirée à la gouttière qui plie sous son poids, et va l'abandonner sur un abîme.

Le silence redoublait ; les yeux se fixaient sur Cotin avec une anxiété pleine d'intérêt, mais qui n'en était pas pour cela moins embarrassante. Tantôt vous l'entendiez à peine ; tantôt, comme ceux qui ont peur et chantent pour s'étourdir, il prenait le galop avec une voix tonnante... Bossuet ! Bossuet ! tu étais déjà assez vengé.

Nous ne savons trop comment eût fini la chose, si une dame, qui avait pour lui beaucoup d'amitié, ne lui eût rendu l'éminent service de prendre une attaque de nerfs. En moins de rien, tout fut bouleversé, et l'orateur, sautant à bas de sa chaire qu'il faillit renverser, courut se joindre à ceux qui soignaient madame de *** et l'emportaient hors du salon. Il joua si bien son dévouement, et tant de personnes, d'ailleurs, étaient intéressées dans sa cause, qu'on ne voulut pas avoir l'air de remarquer ce qu'il y avait d'heureux pour lui dans cet accident. — « Quel dommage, disaient au contraire ses principaux amis ou amies, quel dommage que cette interruption ! »

— Il restait court, dit tout bas le duc d'Enghien.

— Je l'ai bien vu, dit M. de Turenne.

— Voyons un peu comment il renouera son fil.

— Il faut lui donner un quart d'heure.

— Non pas ; qu'il paye jusqu'au bout l'intérêt de sa mauvaise langue.

— Allons, il faut être plus charitable que lui.

Et comme l'orateur rentrait, on s'écria de toutes parts qu'il était juste de lui laisser reprendre haleine. Cotin ne se fit pas prier ; madame de Rambouillet lui ouvrit son cabinet, et les quinze minutes accordées en durèrent au moins trente. L'entr'acte parut un peu long, mais on se garda de le dire, et Cotin retrouva l'auditoire aussi attentif, aussi bénévole que jamais.

Cette fois, il avait un plan ; un plan selon toutes les règles de Quintilien et d'Aristote, ce qui ne veut pas toujours dire selon les règles de l'éloquence. Trois points partageaient son discours ; chaque point avait trois subdivisions, chaque subdivision deux idées parallèles, le tout clairement indiqué et numéroté sur un petit papier qu'il apporta dans sa manche et plaça adroitement devant lui. Mais, au premier geste, voilà ce petit papier qui s'envole et descend en tournoyant aux pieds d'une dame, laquelle, soit bonté, soit malice, s'empresse de le lui rendre. Cotin étouffait de dépit ; il l'aurait déchiré en mille pièces, il l'aurait pétri entre ses dents, ce malheureux billet dont il n'osait plus se servir, et qui venait de lui attirer un tel affront. Mais hélas ! il ne put que le froisser entre ses doigts avec une nonchalance affectée. Retrouva-t-il son plan ? La chronique ne le dit pas ; tout ce que nous savons, c'est qu'il arriva sans nouvel encombre au terme de sa course, laquelle, il est vrai, ne fut pas longue, car, en moins de vingt minutes il eut prononcé son dernier *amen*.

Aussi ses meilleurs amis avaient-ils l'air assez embarrassé. On lui serrait la main, mais sans rien dire, et ce compliment muet ressemblait assez à un compliment de condoléance. Aucune conversation ne s'établissait. Quelques-uns craignaient d'éclater de rire; d'autres, les dames, avaient presque envie de pleurer; partout le même malaise, le même désir de voir la fin d'une si lamentable soirée. Turenne fut un des premiers à s'éclipser; généreux et bon, comme toujours, il lui répugnait de pousser plus loin l'humiliation de Cotin. Bientôt la désertion fut générale; avant neuf heures, il ne restait pas douze personnes dans le salon.

Et Cotin? direz-vous. Cotin passa probablement une fort mauvaise nuit; mais on connaîtrait mal l'esprit du temps si on allait s'imaginer que cet échec nuisit beaucoup à sa renommée. Deux jours avaient suffi pour effacer, à l'hôtel de Rambouillet, les plus profondes impressions de l'éloquence; deux jours suffirent pour relever Cotin. L'un resta dans son collége; l'autre ressaisit sans opposition le sceptre du goût et de la mode. Mais, quelques années plus tard, Cotin était toujours l'abbé Cotin, avec quelques talents de moins et quelques ridicules de plus, tandis que Bossuet s'appelait déjà monseigneur l'évêque de Condom, en attendant de s'appeler l'évêque, ou, comme on dit, l'*Aigle* de Meaux.

FIN.

St-Denis. — Typ. de Drouard et A. Moulin.